# DIEU AUJOURD'HUI



**Rétrospective et mise à jour du concept «Dieu» à l'aube du troisième millénaire**

**CLAUDE PAQUET**

# DIEU MAINTENANT

Rétrospective et mise à jour du concept «Dieu» à l'aube du troisième millénaire.

Introduction.

Les événements dramatiques en ce début de troisième millénaire, ont ramené sur le devant de la scène politique des interrogations existentielles sur le sens de la vie, la fragilité de l'être devant la nature (tsunami indonésien et japonais, tremblement de terre en Haïti). On croyait notre civilisation indifférente de plus en plus au phénomène religieux et nous voilà soudainement forcé, entre autres par de nouvelles guerres incessantes, à nous questionner sur des notions de Bien et de Mal, et contre toute attente, à s'interroger sur l'idée de Dieu.

Eh oui ! Dieu ! Ce mot que tant de gens ont voulu rayer de leur vocabulaire, ce concept que plusieurs ont voulu éliminer de leur pensée, cette idée tellement chargée d'émotions et d'intransigeances, à l'origine de tant de divisions et d'atrocités mais aussi de félicité ; Dieu est de retour et continue d'alimenter des croyances d'une redoutable efficacité. Car, qu'on le veuille ou non, le monde reste gouverné, malgré la séparation de l'Église et de l'état en démocratie, par des principes intrinsèquement reliés à la religion et cette réalité concerne même l'incroyant. Si bien que la question ici débattue n'est pas de savoir si Dieu existe ou non mais bien de comprendre comme un tel concept est apparu à la conscience humaine et qu'est ce que l'on en a fait, quelles représentations avons-nous choisies et adoptées au sein des différentes cultures pour l'exprimer, finalement saisir l'incroyable filiation entre toutes les grandes religions du monde moteur de l'extraordinaire continuité historique de Dieu à travers les siècles jusqu'à la science moderne de la Relativité de Einstein et de la Mécanique quantique de Planck. Car indépendamment de son existence ou non, Dieu reste une représentation, des représentations, devrais-je dire, puisque près de 85 % de l'humanité de cultures différentes y croit plus ou moins avec ferveur et le célèbre via d'innombrables rituels.

Une chose est sûre, l'homme, dès sa naissance à nos jours, a toujours été à la recherche d'une présence métaphysique comme réponse à sa présence sur terre et donnant un sens à sa vie. Jung, le premier, fait remarquer que la spiritualité est le centre de la vie psychique, c'est elle qui donne du sens à la vie. En effet, il remarque, par l'étude des archétypes et des mythologies universelles, qu'il n'existe pas d'époque où la spiritualité fut absente du destin de l'homme. De tous temps, elle est au centre des différentes conceptions du monde et d'un système de valeur correspondant à chacune. L'histoire de l'humanité nous apprend alors que la représentation de Dieu n'est pas statique mais dynamique, qu'elle évolue au gré de nos connaissances. Dieu  est un concept, une idée nomade.

NOMADEUS

**«L'histoire n'est que l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité».** (Esquinos)

Dès l'Origine, l'homme primitif est confronté à la puissance des éléments naturels et aux difficultés de sa subsistance. Il n'en connaît pas les causes mais intuitivement, son instinct de survie lui commande de chercher protection. La nature était peuplée de puissances, animaux fabuleux, volcans, tremblements de terre, inondations, orages, feux de forêt, maladies et finalement la mort. Tous ces phénomènes naturels, animaux et plantes semblaient animés d'une force intérieure si mystérieuse que l'homme archaïque en vint rapidement à les personnaliser sous formes de dieux : dieux de la pluie, du soleil, du tonnerre, etc.

Ce besoin de représentation au départ des forces inconnues évoluèrent par la suite de la mythologie à la croyance, croyance que, par des rites et des sacrifices précis, l'homme pouvait non seulement apaiser la «colère» des dieux mais pouvait également, en prononçant des paroles magiques, communiquer avec eux et plus encore en acquérir le statut, la puissance. Les dieux pouvaient ainsi délégués leurs pouvoirs aux hommes ; une fois l'homme investi de ces pouvoirs peut commencer la spiritualité. Cette conviction d'appropriation de la puissance divine devint, dans la conscience collective, une *vérité*, une religion. Associée à une religion supportée par un groupe ethnique précis, la représentation Dieu vint à refléter la conviction des valeurs du groupe, l'homme délesta Dieu de sa neutralité et fit du «dieu nature» et du «dieu cosmique» un «dieu moral» et surtout tribal. Un prophète de grande envergure viendra annoncer le passage du dieu tribal vers la destinée plus totalisante du dieu universel, transcendant toutes les divisions ethniques pour rejoindre l'intimité de l'être. Suivra la trahison de la prophétie par ceux-là mêmes qu'il est venu sauver par son sacrifice ; le dieu, père universel, récupéré par la politique des hommes muta alors en un dieu impérial, en un dieu monarchique et finalement en un dieu étatique ou national.

Le début du XXe siècle marque un retour inattendu de la conception du «dieu cosmique» grâce au travaux des physiciens de la relativité et de la mécanique quantique. Mais avant d'y arriver, nous devons saisir comment l'ère du «dieu tribal» s'est constituée et surtout comprendre pourquoi ce «dieu moral» affecte toujours la destinée de l'homme. Une fois ce constat établi, nous pourrons alors plus sainement aborder cette «mise à jour» du Dieu cosmique révélé par la science moderne.

Début

De l'unicellulaire au binaire (biologie)

Au "commencement" était le Chaos, l'espace/temps primordial où règne l'indifférenciation des éléments. Sur terre, c'est l'ère des eaux originelles où se cache l'infini des possibles, le germe des germes, toutes les promesses de développement, où éclos le vivifiant monde unicellulaire. Pendant plusieurs milliards d'années, le vivant fera des bonds de plus en plus complexe pour se diversifier : le passage de l'unicellulaire au binaire, passage de l'invertébré aux vertébrés, etc. Au Dévonien, voilà maintenant 400 millions d'années, un événement, aux probabilités infinies, se produit : un poisson, l'esthénoptérone foordi, (Voir Parc canada miguasha) amorce sa sortie des eaux et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels). Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années, se complexifiera davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates et finalement l'Australopithèque arboricole, notre ancêtre.

Nous devons notre existence à notre perception des couleurs. Elle fait partie intégrante des fonctions mises en marche par l'évolution pour garantir notre survie. Notre champ de vision se situe entre 400-800 nanomètres depuis des millions d'années, depuis l'ère de nos ancêtres australopithèques arboricoles. Pourquoi voyons-nous les couleurs spécifiques à ce champ ? En effet certains animaux voient les infrarouges, au delà de 800 nanomètres, d'autres les ultraviolets, en deçà de 400, pas nous. Les insectes, principalement les papillons, reconnaissent une large gamme de couleurs tandis les animaux nocturnes dont une grande partie des mammifères et les herbivores

diurnes distinguent une gamme restreinte. Seuls les primates et les hominidés font exceptions, ils sont frugivores et, comme les papillons, doivent percevoir une gamme élargie de couleurs et de formes qui correspondent aux fruits qu'ils ont besoin de consommer pour vivre et à ceux qu'ils doivent rejeter car dangereux ou toxiques pour leur santé. Nous percevons donc les couleurs et les formes en fonction de notre stratégie d'exploitation des ressources naturelles qui assure notre survie. De plus, nous «colorons» les autres animaux et végétaux de la création en fonction de leur utilité ou non, de leur dangerosité ou non, sans parler de l'utilisation des parures éclatantes entre animaux de la même espèce à des fins de reproduction. Les couleurs perçues par les hominidés ont une signification cruciale pour leur existence propre : nous percevons des intensités lumineuses que nous organisons en signes utiles pour notre survie. Les couleurs se manifestent grâce à nos organes de perception conçues en fonction des nécessités de l'évolution. Chez tous les animaux, le spectre visible s'étend du bleu au rouge. La chlorophylle que nous voyons verte, absorbe les rayonnements bleus et rouges. Cela veut dire que la photosynthèse à la base de toute vie sur terre se situe dans une fenêtre qui correspond exactement à celle des possibilités visuelles des animaux. La couleur est essentiellement une lumière organisée qui n'est perceptible que par des êtres organisés.

**Dieu/Nature : la Terre-Mère**

C'est l'ère de l'errance ; errance de l'Australopithèque primordial de 7 à 2 millions d'années. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. Nous pouvons parler ici d'une relative coexistence pacifique entre les groupes hominidés dans un monde totalement cruel. L'agressivité était essentiellement de nature défensive. (Chatwin) Il s'agit de s'imaginer notre ancêtre arboricole vivant dans un environnement de prédateurs carnivores, pour comprendre qu'il soit régulièrement attaqué et que toute son agressivité de végétarien soit pointée vers la défense pour sa survie. On pense aussi à l'agressivité défensive de la mère protégeant sa progéniture.

C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce. Cette ère matriarcale durera près de 5 millions d'années, durée plusieurs fois supérieure à celle du patriarcat qui date lui d'environ 2 millions d'années jusqu'à nos jours. Le régime alimentaire matriarcal est essentiellement basé sur le végétarisme (la cueillette) tandis que celui du patriarcat est axé principalement sur la viande (la chasse). La femelle sera de tout temps associée au monde végétal, à la terre nourricière, à l'agriculture, à la fécondité de la vie.

Les périodes de surpopulation dans les groupes d'Australopithèques végétariens enclenchaient des mécanismes de régularisation dont le principal était l'exclusion sociale des jeûnes mâles, par le mâle alpha, classés comme surnuméraires et poussés à vivre aux limites du territoire revendiqué par le groupe. Ces «superflus» n'ont pas accès aux ressources alimentaires du groupe, ni accès aux femelles pour l'accouplement. Non-reproducteurs, les superflus, souvent solitaires, privés de la protection du groupe, subissent cruellement les menaces du monde extérieur et sont plus exposés à devenir la proie de féroces prédateurs carnassiers. Exclus également des territoires nourriciers où abondent les ressources, ils font face souvent à la disette si bien qu'ils doivent régulièrement parcourir de longue distance pour satisfaire leur besoin.

**«Le chemin se fait en cheminant»**

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger le placenta et les foetus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les strictes carnassiers meurent de la rareté des animaux, les strictes végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétariens, ont su s'adapter au nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés «du futur» et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant. (Moscovici, 1994)

Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intègrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognerie dont le cannibalisme. En effet, seule la lignée de l'Australopithèque omnivore (Homo habilis) survivra; les végétariens stricts disparaîtront, incapables de compenser les effets néfastes des périodes de glaciation sur les plantes qui les nourrissaient; affaiblis, ils deviennent des proies faciles pour les carnivores. Homo habilis doit sa survie aussi à un changement anatomique majeur : l'allongement des jambes qui lui permet d'atteindre éventuellement la station debout, libérant ainsi les mains vers d'autres occupations. Son seul code de "conduite" est la nature, il est le langage de la nature où tout se joue au niveau des instincts et des comportements innés. De végétarien à omnivore donc aussi carnivore, il adapte son comportement à son nouveau régime alimentaire et adopte la chasse comme autre moyen de subsistance.

Pour la première fois, peut-être, une activité (la chasse) requiert la coopération des membres du groupe en vue d'un objectif précis et l'association dans le partage du gibier abattu. Ainsi naîtra la notion de groupe, de tribu ou si l'on préfère de la sociabilité nécessaire à l'attaque mais aussi à la défense contre les autres prédateurs.

L'arrivée de la viande dans le régime alimentaire introduit dans le comportement l'agressivité offensive nécessaire à l'attaque

du gibier (prédation) qui vient compléter l'agressivité défensive des arboricoles végétariens. Dorénavant, le développement de l'agressivité chez l'Australopithèque suivra les règles de la chasse. On assiste ainsi pour la première fois à un partage des tâches : l'agressivité maternelle défensive servira principalement à protéger le camp et les nouveaux-nés et cueillir les baies, les noix, les tubercules et les fruits pendant que le mâle prédateur chassera; bien que la femelle puisse participer parfois à l'effort de prédation par la chasse aux petits gibiers aux alentours du camp de base. (ici point de sexisme, l'agressivité de la femelle étant identique à celle du mâle en intensité du moins)

Mais avant d'y arriver, tout un processus évolutif, réparti sur des centaines de milliers d'années, a du se réaliser comme le passage à la station debout qui facilite la course, la création d'outils par le développement d'un cerveau capable aussi de mémoriser des concepts abstraits nécessaires à la planification (de la chasse) et leur transmission par un mode de communication rudimentaire, bref, l'émergence de l'esprit par lequel il peut agir de manière prévisible sur l'environnement et pressentir les forces qui régissent la nature, le cosmos et l'émergence des archétypes fondamentaux comme hiéroglyphes de l'inconscient.

Avec la chasse, le cerveau de l'Australopithèque double de volume, non pas du jour au lendemain, mais répartie sur quelques centaines de milliers, voire millions d'années. (À cette époque, on prenait le temps nécessaire pour bien faire les choses). Patiemment, l'Australopithèque désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Car les hordes de la préhistoire vivent dans un monde de terreur et de cruauté sans merci où la mort était non-pensée, elle arrivait tout à coup, «tuer pour vivre» point final. L'Australopithèque avait peur, oui ! par instinct mais la peur de mourir n'existait pas.

« Avec l'Australopithèque (Homo Habilis), entre 3 million et 1 million d'années, les premiers outils apparaissent, traces d'un comportement technique, extérieure à l'anatomie. La reproduction des mêmes gestes organisés en séquences logiques et efficaces prouve l'existence des premiers concepts. La manipulation et l'usage de ces outils formaient un moteur à l'enchaînement des idées. On retrouve des restes de chasse et de ramassage montrant l'observation et la prévision du comportement animal. En particulier des abris aménagés indiquent l'existence d'un lieu de retrouvailles, d'un endroit protégé où les jeunes pouvaient être éduqués et les femmes nourries par les chasseurs, Ceci implique l'existence de processus d'apprentissage prolongé par rapport aux autres primates donc d'un mode éducatif permettant la transmission d'un comportement social acquis. Les éléments aux origines des premières expériences métaphysiques étaient donc présents : l'émergence de la conscience entraînant la création (la révélation) de son équivalent dans le domaine sacré (inconscient) inaccessible par la raison». (Bernard G. Campbell ed., Humankind emerging, 4e ed., Boston-Toronto, 1983, p. 228)

Si bien que l'outil est indissociable du sacré. Non seulement, il assure la survie et le développement de l'espèce mais il produit tout un univers de relations mythico-religieuses, ne serais-ce que la maîtrise de la distance par le lancé de la sagaie, qui nourrit l'imagination créatrice. L'anthropologue économiste Marshall Sahlins (1972) estime que «le chasseur-ceuilleur pouvait amasser ce qui était requis pour vivre (nourriture, abri, plantes médicinales, outils) après quinze heures d'effort par semaine; ainsi le reste de son temps il l'utilisait librement pour le jeu et le repos. Telle était la *société d'abondance originelle*.» Notre ancêtre avait donc le temps de jouer mais aussi de se concentrer et de réfléchir sur sa condition et surtout d'expérimenter. (Rasmussen, 2004)

Au paléolithique, deux stratégies de survie sont présentes chez les hominiens : l'attaque associée au mâle et la défense associée à la femelle, toutes deux, exprimées avec la même intensité agressive. Pendant que le mâle exprime sa puissance dans l'acte sexuel, la femelle se découvre un pouvoir caché

inédit, par l'acte sexuel, elle contrôle l'agressivité du mâle, elle l'assouvit complètement et donne la vie; la femelle découvre le rôle (séduction) de ces attributs sexuels, de son corps, de sa maternité comme puissance universelle.

"En d'autres termes : la défense n'est pas autre chose qu'une démarche stratégique ou tactique visant à anéantir l'adversaire, de même que l'attaque directe, à ceci près que la défense est une forme de guerre plus puissante que l'attaque. (C. von Clausewitz, De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981, p.360).

Sans être plus puissante que l'attaque, mais plutôt équivalente, cette stratégie de défense de la femelle est néanmoins employée abondamment à l'intérieur du groupe (entre hominidés) et à l'extérieur du groupe comme mécanisme de défense contre l'attaque de d'autres espèces.

« A quel point le comportement de l'homme et de la femme est spécifiquement déterminé par leur corps et diverge, l'un orienté vers l'agression et l'autre vers la protection maternelle, c'est ce que montre leurs réactions instinctives en cas de menace (...). L'équivalent féminin (défense) en est à l'évidence le geste d'apaisement consistant à présenter les seins dénudés, qui a été décrit notamment de la façon suivante : « Une femme aborigène du Nord australien était en train de faire cuire un serpent, lorsqu'elle fut surprise par une patrouille de Blancs. Epouvantée, elle redressa ses seins et projeta du lait. Quand on lui demanda par la suite pourquoi elle avait fait cela, elle déclara qu'elle avait voulu montrer qu'elle était mère, afin que l'on ne lui fit pas de mal. Montrer ses seins, voire en faire jaillir le lait, c'est selon toute apparence le plus pressant appel : c'est la maternité même qui manifeste de manière démonstrative et demande que soit épargnée la vie, menacée de destruction à sa racine si l'appel n'est pas entendu. (...) Quoiqu'il en soit, la distribution instinctive des rôles entre l'homme et la femme en cas de danger mérite la plus grande attention : alors que les hommes réagissent par des mimiques menaçantes et agressives (phalliques), les femmes le font par des gestes d'apaisement et de soumission ». (Eibl-Eibesfeldt, Menschenforschung, p.166-167, in note 47, Drewermann, Spirale de la peur, IIe partie, p.320.

On ne manque pas ici de s'interroger et de se demander : En quoi la stratégie de défense et la soumission féminine représente-t-elle une puissance universelle associée à la maternité ? Tout est affaire de perception dirait le philosophe. Bien sûr imbu de sa puissance et de sa force physique, le mâle archaïque interprète l'acte de soumission féminine comme conséquence de sa force physique, de son agressivité. Et il a raison car la femelle a un devoir primordial envers la nature, celui de transmettre la vie avec les meilleures chances de réussite : pour être séduite (consentante) le rituel "d'amour" du mâle se doit d'être viril; une sorte d'assurance pour elle que la marchandise proposée n'est pas passée date.

Mais si on quitte le monde physique pour le monde psychique, on peut accéder à une toute autre lecture. Et si l'acte de soumission était plutôt un acte sacrificiel d'abandon. Par son sacrifice, la femme apaise l'agressivité du mâle et c'est toute l'harmonie du groupe qui est ainsi préservée. Par son sacrifice, la femelle préserve non seulement le groupe de l'agressivité du mâle par son absorption à l'intérieur de sa chair (pénétration du pénis) mais aussi sauve le monde, sauve l'harmonie naturelle, finalement elle sauve la vie elle-même de la mort par sa fécondité. Imaginons maintenant, une société et une religion strictement matriarcale pour comprendre que ce sacrifice de la femme serait interprété comme mythe fondamental de la Rédemption : son sacrifice sauve l'humanité; bref, elle serait le Christ (la «Christesse») en croix, le sauveur mythique de l'humanité qui se soumet, s'abandonne (comme la femme) à la volonté des hommes.

Toutes les civilisations ont élaboré un mythe de rédemption, par exemple Vishnu (Inde), Mithra (Iran) etc. voire livre des sagesses – enlèvement. Cette doctrine du salut par la Rédemption, par la venue du sauveur s'appelle la sotériologie et tout laisse à penser que l'essence de la doctrine sotériologique est éminamment féminine. On peut même penser correctement en affirmant que la société et la religion de type patriarcal, a récupérer (andropocentrisme) ce mythe fondateur de l'humanité à son seul profit en le transposant en l'homme. Comment et Pourquoi ?

Nous l'avons vu précédemment l'émergence de la conscience, du moi, du processus d'individuation n'est pas sans conséquence, au contraire. Comme le monde physique, naturel, possède sa panoplie de maladies, l'homme découvre que le monde psychique a aussi les siennes. L'homme et la femme découvrent donc avec effroi leur maladie psychique fondamentale, leur névrose commune, le mal radical du genre humain : la peur, la peur de l'altérité, la peur de l'autre.

Depuis Homo érectus, deux grandes conceptions mythiques de l'univers s'affrontent : la conscience de l'acte de chasse et des forces qui s'en dégagent ouvrent la voie aux explications métaphysiques primordiales: 1) l'harmonie naturelle universelle de toutes les espèces animales et végétales devant la vie et la mort (inné) 2) la puissance de l'hominidé sur les autres espèces par la connaissance (acquis) du phénomène de mise à mort.

Cette bipolarité du monde, harmonie versus puissance (Yin-Yang) se retrouve donc incarnée dans la puissance de l'homme par la connaissance des forces de la mort versus la puissance de la femme par la connaissance des forces de la vie; instinct de vie versus instinct de mort. Pour respecter la philosophie du Yin-Yang et les données de la psychologie moderne, il est bon ici de préciser que l'instinct de vie et de mort est présent dans chaque être, homme ou femme. Aristophane a raison « À l'origine les êtres étaient sphériques » hommes et femmes forment un tout à l'image du jaune et du blanc de l'œuf sauf que l'homme, au cours des siècles à venir, actualisera davantage les forces de la puissance (animus) et la femme, davantage les forces de l'harmonie (anima). Progressivement s'installeront la division, la rupture.

Partenaires dans la vie naturelle (procréation), l'homme et la femme sont rivaux dans leur vie psychique (la peur). “La guerre des sexes” peut commencer. Et pour ce faire, l'homme sortira l'artillerie lourde et exercera sa puissance nouvelle à conquérir (désir) à la fois la nature (environnement) et la force psychique, mythique de la féminité en acquérant de générations en générations plus en plus de puissance et de pouvoir envers cette entité menaçante : la femme-nature. Car ne l'oublions pas, la femme représente un important centre de pouvoir vis à vis duquel l'animus envieux imposera de sévères contraintes.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

L’ère de l’Homo erectus
Paléolithique inférieur - 1,5 à 0,3 millions d’années

Pendant cette période, la chasse aux gros gibiers ( bisons, aurochs, mammouths) est attestée et requière une planification et des techniques élaborées. La conscience de l’acte de chasse et des forces qui s’en dégagent (maîtrise de la vie et de la mort) ouvrent la voie aux explications métaphysiques primordiales : 1) l’harmonie naturelle universelle de toutes les espèces animales et végétales (diversité) devant la vie et la mort, 2) la puissance de l’hominidé sur les autres espèces par la connaissance du phénomène de mise à mort. À partir de cet “instant”, l’homme, jusqu’a nos jours, sera hanté, tourmenté par ce choix entre harmonie (écologie) et puissance (exploitation); c’est l’origine du concept “de la connaissance du bien et du mal” de la Genèse. Car c’est bien par la conscience de la mort animale que l’homme se singularise et quitte l’animalité. (La tauromachie illustre bien l’affranchissement de l’homme de la nature par le rituel de la mise à mort du taureau).

Parallèlement, le sacrifice de l’animal propulse celui-ci dans le domaine du sacré révélé par la mort. On assiste donc au début de la conception du Dieu/nature et du totem collectif de l’animal sacralisé, exemple: le clan de l’Ours des cavernes; le totem collectif comme archétype primitif et fondamental de la notion de Dieu.

Ainsi l’animisme accorde foi aux âmes présentes en toutes choses, suivra la croyance polythéiste totémique en des dieux multiples issus de la nature végétale ou animale. Mais bien avant l’apparition de ces concepts, le primitif, à la recherche d’un sens global, développa sans doute l’idée de Providence comme puissance de la création. Et de cette Providence mystérieuse, forte et bonne mais souvent menaçante, gouvernant à la fois les phénomènes naturels (saisons, tempêtes, tonnerre, etc.) et les destinées humaines (quête de la nourriture, fertilité, naissance, mort), de cette Providence, dis-je, sont nés des entités premièrement floues qui, par la suite, évoluèrent en esprits ou fantômes particulièrement identifiables aux phénomènes bons ou mauvais de l’existence.

Aparté : Il ne s’agit pas ici de se demander si Dieu à créé ou non l’Univers mais plutôt de comprendre, et ce, que l’on soit créationniste, évolutionniste ou athée, comment la notion de Dieu s’est manifestée à l’homme; on parle ici de spiritualité et par la suite de religion.

Dès les Origines, une insatisfaction profonde saisit les premiers hominidés et les pousse au dépassement de leur condition. Entouré d’une nature «hostile», l’homme a peur et cherche à protéger son intégrité physique et celle des membres de son espèce. À cela, s’ajoute la conscience d’un manque d’être, d’un déficit de sens, une incomplétude qui donnera l’impulsion initiale à la quête spirituelle.

Comme nous, aujourd’hui, notre ancêtre archaïque se trouvait confronté à l’énigme de l’existence, à l’apparente absurdité de la vie condamnée à l’ultime déchéance de la mort. À partir du constat universel de l’apparente absurdité de la destinée humaine, émergeront du néant des concepts qui évoqueront des voies possibles de bonheur, de délivrance et même de salut. À l’opposé, des forces maléfiques verront le jour et nous rappellerons le drame de l’âme humaine qui a chuté dans la création.

Force est de constater que les voies du Bien et du Mal ont comme fondement la terrible souffrance de l’âme humaine et l’homme dans sa quête d’accomplissement ne pourra passer à côté de la profonde douleur issue de sa condition. C’est tout le sens du chemin spirituel : «être ou ne pas être».

Ainsi s'explique le modèle «évolutionniste» de l'histoire de la spiritualité composée de trois phases distinctes : la spiritualité archaïque, les religions antiques et la métaphysique des sciences modernes. À chaque étape, l'homme, au gré de ses connaissances du moment, cherchant réponse à la seule et unique question qui le tourmente : comment apaiser les puissances de la nature, les souffrances de la vie et surtout comprendre la mort.

Les civilisations archaïques pense le monde comme une entité où la nature ne cesse d'anéantir ce qu'elle engendre tel est le sens du cycle de la vie et de la mort.

«Ce n'est pas la vie qui importe à la nature, mais un équilibre entre la vie et la mort et celui qui n'accepte pas la mort comme condition de la vie, ne saura jamais consentir à la nature». (Eugen Drewermann, le Progrès meurtrier, Édition Stock, Paris, 1981, p.88)

Aparté. Cette conception de la dualité vie/mort sera reprise plus tard par Anaximandre, philosophe grec au Ve siècle avant J.C. qui affirma alors que «toutes choses proviendraient de l'Infini vers lequel elles retourneraient sous l'effet de la corruption». La corruption symbolisant la lente dégradation de la vie vers la mort.

Les études sur le sujet de J.G Frazer publiées dans *Le Rameau d'or,* nous montrent comment les humains ont toujours éprouvés de la tristesse et même de la culpabilité à chaque fois qu'ils doivent recourir à la mise à mort d'animaux ou de plantes doués de sentiments et d'intelligence comme les hommes. On peut comprendre que nos ancêtres aient pu craindre la vengeance des esprits arrachés à la vie et que seul des rituels précis et adaptés à divinité offensée pouvaient témoigner de la peine ressentie.

Intimement relié au monde psychique de l'inconscient, la mort de l'animal-dieu se ritualise en actes mythiques afin d'apaiser les angoisses liées à la mort. Parmi ces actes mythiques, le repas rituel ( la Cène), où la chair et le sang de l'animal totémique (Eucharistie) sont partagés, permet à Homo érectus de participer à la nature "divine" de l'Ours, de canaliser la pulsion de l'agressivité mortifère vers la vie : eux-aussi devaient mourir, mais en sublimant l'Ours-totem, ils étaient associés à sa vie et en mangeant la chair, en buvant le sang de l'animal défunt, l'Ours mythique pouvait ainsi renaître, ressusciter dans une vie nouvelle, immortelle par la répétition éternelle du rituel. Le rituel devient culte :

« la conviction qu'une nouvelle vie ne surgit qu'à travers la mort sacrificielle » (M. Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, Payot, 1978, p. 327).

Des études comparatives sur les récits archaïques de différentes ethnies indépendamment du continent, ont toutes démontrées :

«qu'ils partent tous d'une idée centrale, celle d'une divinité qu'on a mise à mort et qui, par sa mort à créer l'ordre du monde actuel. (…) L'homme tue tous les jours pour se maintenir en vie. Il tue les animaux, et il est manifeste que toutes les cultures considèrent – à fort juste titre – la récolte des plantes comme une mise à mort. Sans celle-ci, il n'est de vie qui dure et c'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre le fait que la première mort soit liée à un meurtre.» (Jensen cité in Le Mal tome II, p.610-613)

Celui qui n'a pas encore tué doit tuer pour vivre, malgré la peur et la culpabilité tel est le fondement de la culture, le crime originel dont la connaissance, la conscience nous fait homme.
On a peine à imaginer ce que peut représenter l'affrontement au corps à corps avec l'ours des cavernes du Paléolithique, véritable force de la nature, on a peine à imaginer ce qu'il faut de courage, de témérité, de dépassement de soi pour accomplir un tel exploit. Le dépassement de soi face à la mort nous convie au désir de la vie éternelle, de l'immortalité, à la victoire définitive de l'homme sur la nature, sur sa nature

mortelle.
Le premier culte universelle à apparaître est celui consacré au crâne humain (culte des ancêtres) comme rappel d'un être mort (parent ou ennemi), témoin du passage de la vie à la mort. Ce culte est présent dans toutes les civilisations et de tout temps que l'on pense aux scalps amérindiens, aux têtes desséchées des pygmées ou plus récemment aux têtes coupées par la guillotine.

« Ossements desséchés, écoutez la parole de l'Éternel. Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel, à ces ossements : Je vais faire entrer l'esprit en vous et vous revivrez (...). Je regardai et voici qu'il se formait sur eux des muscles et de la chair ». (Vision d'Ézéchiel - 37;1-8 sq)

Ce premier culte aux morts se matérialisera dans la collection de crânes (animaux et humains) comme fétiche de protection collective (relique). Mais plus encore car ce culte des crânes ritualise aussi la pratique du cannibalisme par l'absorption de la moëlle des os et du cerveaux (la substance divine) avec la même finalité que celle observée dans le sacrifice de l'animal : Dieu (animal-totem) et l'homme ne peuvent mourir car leur substance ( ce qui est en soi, ce qu'il y a de permanent dans les choses et êtres qui changent) est continuellement absorbée (vie éternelle).

Seul reste sûr ce fait attesté par la paléontologie : l'action de l'homme sur les restes de d'autres humains.

«Divers fragments de crânes humains du paléolithique ancien portent des traces d'actions violentes : coups, découpes. Ils furent de plus retrouvés dispersés parmi des ossements animaux traités de la même manière. Les explications à cette observation furent nombreuses et fondées sur d'abondantes comparaisons ethnographiques où, souvent un «cannibalisme rituel» était rapporté. (...) Perpétuellement, les exemples rencontrés frappent sur le même clou avec insistance : qu'il s'agisse de fossiles récupérés, de traitement des morts ou de pratiques des vivants, le monde animal est intimement intégré, utilisé, récupéré dans le monde mythique de l'homme paléolithique, ici, sous sa forme immédiate, directe et matérielle (les ossements eux-mêmes), plus tard sous sa forme intellectualisée de l'image et du mythe. (...) Cette constatation est à nos yeux importantes : elle touche au coeur de l'histoire des religions, le destin de l'homme, et montre que la pratique primitive concerne ses vestiges eux-même avant de s'abstraire dans le symbolique (images, verbes, transposition sémantique ultérieure) » (NDA, l'hostie et le vin (corps du Christ) comme symboles modernes du cannibalisme rituel archaïque). (M. Otte, Préhistoire des Religions, p. 42-55)

Aparté : Il est aujourd'hui prouvé que tous les groupes humains ont manifesté une dévotion envers des êtres ou des entités surnaturels. Encore aujourd'hui, le culte des ancêtres joue un rôle primordial partout en Afrique et domine la vie religieuse attestée par les innombrables masques à l'image des morts qui accompagnent de nombreux rituels comme les naissances, les initiations, les mariages et les funérailles où les ancêtres livrent des messages ou des avertissements aux membres de la famille. L'ancêtre est l'acolyte de Dieu et tous les membres du clan connaissent par cœur de génération en génération le nom des ancêtres fondé sur les liens du sang qui les relie au Père premier. D'ailleurs, quelle surprise ont eu les premiers missionnaires tournés en ridicule par un vieux Africain qui leur déclara : «Comment les Blancs peuvent-ils croire en Dieu, alors qu'ils sont incapables de réciter la généalogie qui les rattache à lui ?»

La connaissance des techniques de la chasse entraîne Homo erectus à conquérir de nouveaux territoires en suivant la migration des animaux. En quittant son alma mater ; l'Afrique (paradis terrestre), Homo erectus entreprend une longue période d'errance (errance de Gilgamesh, d'Adam et Éve) qui le conduira vers une conquête, une expansion immense de son territoire vers l'Asie jusqu'en Chine, vers l'Europe jusqu'en Espagne. Grâce à cette expansion prodigieuse, l'espèce humaine acquiert un bagage fabuleux de connaissance et d'adaptation à différents environnements tant climatiques qu'alimentaires. Ces nouvelles connaissances disséminées

dans l'espace correspondent aux fondements des populations actuelles ; l'espèce humaine se divise en branches raciales (modifications anatomiques) et développe des spécificités culturelles inhérentes à la fréquentation des nouveaux territoires. (nourritures, habitats, etc,). Le sacré n'échappe pas à la diversification des concepts spirituels (totem collectif) inhérents à la création de nouveaux clans : clan du Mammouth, clan du Lion des montagnes, etc.) (fondement archaïque du polythéisme)

L'acquisition de connaissances toujours renouvelées commande aussi l'acquisition d'un code nouveau et plus raffiné de transmission : le langage. Le développement du langage fera faire un bond prodigieux à la transmission des connaissances techniques, socioculturelles et spirituelles. On peut affirmer que le développement du langage fut pour le mythe archaïque, ce que l'invention de l'imprimerie fut au christianisme comme mode de transmission du fait religieux. Le passage du langage rudimentaire à un système plus élaboré durera plus d'un million d'année. Pour la première fois, l'homme peut dire qu'il a une histoire (orale) :

« les légendes et les mythes s'instituent, se répercutent, se complexifient. Ils s'additionnent et constituent, comme pour les autres pratiques, le fruit de la tradition, le poids de l'héritage intimement lié aux autres composantes culturelles telles les règles sociales ou les pratiques techniques. La période ne peut donc pas être considérée globalement comme émergente mais, comme pour les races qui en proviennent, tel un puissant processus de longue durée, de vaste ampleur débouchant sur la création des mythes fondamentaux, des croyances les plus universelles et les plus profondes : évocation de la vie et de la mort, distinction de l'homme et de la nature, cycles de reproduction des saisons, distinction sexuelle binaire (mâle-femelle), modes d'action sur la matière. Ces conceptions mythiques fondamentales, à la rencontre de l'esprit qui s'élabore et de l'Univers, imbriquées à la tradition, transportées par des milliers de générations au fil de l'émergence de la conscience, furent sans doute les axes principaux sur lesquels s'élaboreront les pratiques religieuses successives (...)». Marcel Otte, Préhistoire des religions, Masson, Paris 1993.

Bref, par l'intégration de rites et de cultes, l'animisme acquiert progressivement le caractère du religieux transmissible par le langage. Après l'avènement du langage rudimentaire, un autre événement fondamental marquera la période du Paléolithique inférieur : la découverte du feu. Encore une fois, une longue période d'observation, d'abstraction, d'essais et d'erreurs fut nécessaire à sa découverte. Cette maîtrise du feu et son maintien pendant des dizaines de millénaires prouvent son importance comme archétype fondateur et universel. Le feu est lieu de rassemblement ( le foyer, synonyme de demeure) et de protection. Il illumine la nuit (Lumière divine venant du ciel), éclaire la caverne, lieu de la naissance de l'art pictural où se concentrera la célébration des rites religieux (Église, Mosquée, Synagogue, Temple). Le feu a aussi un rôle catalyseur au sein du clan, il unit le groupe, renforce sa solidarité. Mais les propriétés inouïes du feu auront un effet tout aussi inouï sur la conscience : par le feu, non seulement, il maîtrise une des forces de la création initiale mais de plus, par la transformation de la matière grâce à son habileté avec l'aide du feu il est lui-même créateur (Prométhée). Encore une fois, on a peine à imaginer, la fascination que pouvait représenter la combustion du feu. On peut facilement par contre penser que l'homme archaïque a dû passer des heures, des centaines d'années à tenter de déchiffrer le mystère. La flamme et la fumée aspirées vers la voûte céleste, voilà les premières manifestations de la transcendance aussi fascinantes que peut représenter pour nous le décollage d'une navette spatiale s'élançant vers le ciel émergeant d'un nuage de flammes et de fumées.

En tout cas, la conscience de l'homme est investi d'une puissance titanesque en comparaison des autres animaux de la création. Comme si l'homme avait eu la pré-science, l'intuition de son destin unique celui de posséder la maîtrise des autres forces de la création : l'eau, le vent, la terre, bref de

maîtriser la nature. La maîtrise du feu marque la rupture entre l'homme et l'harmonie naturelle, son écologie initiale. L'homme choisit la puissance de la création (Vous serez comme des Dieux- la Genèse) et devra subir éternellement les conséquences de son premier acte vers la connaissance des forces de la nature.

«La conquête de l'énergie, c'est l'histoire de l'humanité. De la conquête ancestrale du feu est né les plus grandes conquêtes de l'homme. Pour la première fois, un être s'appropria l'environnement pour le transformer en source d'énergie. A partir de cette date, toute la culture humaine naîtra des efforts de l'homme pour transformer, préserver, transmettre ou défendre cette énergie. De ces efforts naîtront des inventions fabuleuses: roue hydraulique, turbine, machine à vapeur, moulin à vent, moteur à gaz, fission de l'atome. Naîtront aussi des guerres atroces dans le but de se les approprier ou les défendre. Et pourtant l'histoire nous apprend que ces guerres furent une erreur. Par le pillage des territoires nourriciers d'Asie et d'Afrique, l'empire romain s'appropria plus d'énergie que la Grèce, avec son régime sobre, n'en possédait au Ve siècle. Mais Rome n'a produit aucun poème, aucune statue, aucune architecture originale, aucune oeuvre scientifique, aucune philosophie comparable à l'Odyssée, au Parthénon, aux oeuvres des sculpteurs grecs du VI et Ve siècle et à la science de Pythagore, d'Euclyde, d'Archimède, de Héro. Ainsi la grandeur, le luxe et la puissance quantitative des Romains, malgré leurs extraordinaires qualités d'ingénieurs, sont restés relativement insignifiants. Même pour le développement des technologies en général, l'oeuvre des mathématiciens grecs fut plus importante. C'est pourquoi aucun idéal efficace du bien-être collectif ne peut être basé uniquement sur l'augmentation de la production énergétique et encore moins sur une augmentation constante de la consommation." Lewis Mumford, Technique et civilisation, Seuil-Esprit 1950 ?, p.?

Continuons donc l'épopée de notre ancêtre Homo erectus. Rupture donc entre l'homme et l'harmonie naturelle qui se répercutera sur l'organisation de l'espace par l'apparition d'un espace privé autour du feu. Cette notion d'intérieur versus extérieur s'actualise dans le concept du privé versus le public, du concept de la cellule familiale versus le corps social, le concept du moi versus le soi, du conscient versus l'inconscient (rêves-réalité), du totem personnel versus le totem collectif, concepts, pour le moment nébuleux, qui se réaliseront à l'ère du Neandertal au Paléolithique moyen.

Aparté : Bien que, la conscience, l'inconscience, le moi, le soi, etc., sont des concepts intemporels. Ils ont été, par contre, traités ici linéairement dans le temps afin de mieux saisir le lien de causalité (cause-effet). L'homme en effet n'est devenu conscient que graduellement au cours d'un processus de plusieurs millénaires qui l'a conduit à l'aube de la civilisation.

En résumé, le Paléolithique inférieur correspond à la période (des centaines de millénaires et des milliers de générations) où tous les éléments fondamentaux des archétypes primitifs s'y trouvent réunis : le feu, la mise à mort, le sang, le culte des crânes humains, la famille élargie, le corps social. Tous des concepts dorénavant codifiés par le langage et transmis (tradition, héritage) par les légendes (les mythes) et les rituels (spiritualité). La raison s'émancipant encore plus de la nature.

L'ère du Neandertal
Paléolithique moyen - 300 à 30 mille ans

Avec l'homme de Néandertal apparaît une nouvelle conception de la mobilité dans le temps et l'espace qui le singularisera de l'homo érectus : le nomadisme. Contrairement à l'errance du chasseur-cueilleur des périodes antérieures, le Néandertalien est maintenant capable de codifié son espace physique en relation avec le temps (saisons). Le nomade se meut dans le paysage, dans la nature de la même manière que la nature se meut en lui. Il y a osmose et c'est cette même osmose que l'écologie moderne cherche à retrouver.

Le nomadisme est intimement lié à l'apparition du langage. Seuls les hominidés pouvaient alors dire ; « Je me rappelle que mon père m'a dit qu'il y avait des baies sauvages là-bas

pendant qu'il y a sécheresse ici.». Contrairement à l'errance, le nomadisme est possible lorsque le territoire est codifié, répertorié : l'hiver c'est mieux au sud, l'été, on peut remonter au nord comme les animaux, c'est le mode vie migratoire de l'homme de Neandertal principalement carnivore. Par ses déplacements, le Néandertalien crée, au hasard des rencontres avec d'autres groupes apparentés, un réseau d'approvisionnement et d'échange. (début du commerce) La quête de nourriture, les enfants, la protection des ancêtres l'entraide entre groupes apparentés sont des traits essentiels à la survie de la communauté.

Le développement des techniques de fabrication d'objets s'affine de plus en plus et crée à l'intérieur du corps social une nouvelle catégorie de membres : l'artisan qui par son travail de production répond adéquatement aux besoins fondamentaux du groupe en se servant des ressources locales. Ainsi, la variété d'outils disponible hausse la capture de gibiers plus diversifiés et amène aussi une alimentation plus variée sans parler bien sûr de gastronomie; quoi que ! Toujours est-il, que le Néandertalien poursuit de plus en plus l'emprise de l'homme sur la nature.

Les foyers deviennent mieux aménagés et les espaces clos respectent l'intimité nouvellement acquise. Ce besoin d'intimité physique provoque un besoin tout aussi primordial d'intimité profonde avec le monde spirituel. Cette intimité spiritualisée amorce un processus d'individuation qui demande à se manifester concrètement, à se révéler. Ainsi émerge de la conscience la notion du moi.

Cette émergence spirituelle est aussi importante pour l'humanité que l'a été antérieurement la découverte du feu dans le destin de l'homme. (c'est l'origine de la fameuse phrase de Descartes «Je pense donc je suis».) Cette émergence de l'individuation de la conscience aura une conséquence tout aussi spectaculaire : le totem personnel (l'ange gardien). L'individu se reconnaît donc des qualités particulières qu'il tentera de conceptualiser dans les forces, principalement animales, de la nature. Cette entité (esprit) a donc pour fonction la protection de l'individu contre le malheur et sert de médiateur entre lui et le créateur (Totem collectif). Le totem personnel marque donc la filiation entre lui et le créateur. (Fils, filles de Dieu). Chez les Néandertaliens, le totem personnel (animal) ne doit jamais surpassé en puissance l'animal du Totem collectif.

Aparté : Chez les Amérindiens du Canada, chaque individu a son "manitou" personnel qu'il choisit lui-même et auquel il rend des prières particulières mais reste toujours subordonné au «Grand Manitou». Même si l'homme s'accapare symboliquement l'animal comme totem personnel, il ne faut pas oublier qu'il y a réciprocité dans l'échange et que l'animal lui s'accapare "l'âme" de l'individu.

«Le plus grand danger de la vie, disait un Eskimo de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est toute entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps» (Schreiber, 1980).

Le totem personnel introduit donc le concept spirituel de l'âme dans l'ordre naturel et la notion de péché (la faute, la culpabilité) dans l'acte de tuer. Le culte de l'ours, par exemple comme Totem collectif puissant, origine de la notion de Dieu, n'a jamais empêché le chasseur archaïque de le tuer et de manger son corps à condition que l'âme soit apaisée. Ainsi se dévoile l'intuition archaïque du mal dans l'expérience coupable de la transgression qui risque de déchaîner la colère vengeresse. Le mal introduit le désordre, là où régnait l'harmonie. C'est dans ce sens qu'il faut analyser le rituel du sacrifice qui pointe à l'horizon du Temps des origines.

L’homme, en tant que sujet agissant conscient, est responsable d’un désordre qui demande réparation.

Aparté : Cette conception du mal correspond à l’interprétation biblique de la chute de Adam comme auteur du mal, l’homme amène ainsi la discorde au sein d’une création bonne. Nous verrons aussi apparaître dans notre analyse le concept gnostique du mal antérieur à l’homme et identifié à la création elle-même du monde et finalement, l’homme qui subit le mal en proie à un destin fatal, la tragédie grecque. Nous devons à Philippe Fontaine, *La question du mal*, Ellipses Édition Marketing, Paris 2000, cette brillante étude dont nous nous inspirerons.

Le monde spirituel du Néandertalien se peuple donc d’une multitude d’animaux totémiques formant un immense mandala ayant comme point central le Totem unificateur du clan. Cette tentative archaïque du moi, premier acte de liberté personnalisé par le totem, tente de maintenir l’équilibre entre la nature et l’homme, ce dernier accaparant les forces naturelles dans sa spiritualité tandis qu’il remet à la nature son âme.

«Soudainement”, le Néandertalien commence à rapporter au camp, plus précisément à l’intérieur de son espace privé, des objets sans aucune relation utilitaire à sa survie physique. Non alimentaire, non technique, ces objets semblent avoir été investis d’une fonction sacrée ou magique. Il s’agit de perles naturelles, d’ivoire, de roches cristallines, de fossiles, d’ossements d’animaux; ironiquement, en paraphrasant Descartes, on peut affirmer que c’est la période du «Je collectionne donc je suis». Cette collection d’objets «fait donc image» (Leroi-Gourhan).

Pour la première fois, les archétypes se visualisent par et dans l’objet, ce sont donc aussi des “images mythiques naturelles”.

Ces premières «images naturelles» dont l’acte créateur est la récolte et l’appropriation par la collection, sont le point de départ, l’émergence de la mirobolante aventure des formes naturelles spiritualisées (culte de l’objet, idolâtrie) qui évoluera vers l’image-objet fabriquée soit la naissance de l’art qui pendant des siècles sera assimilée à l’expression spirituelle. (collection= musée, église, temple). Une des premières caractéristiques de ces objets fabriqués (sculpture, amulettes, bijoux) et de son pendant pictural : la peinture rupestre, sera l’utilisation de l’ocre rouge comme matériaux ou colorants, couleur du sang. (terre rouge, lien du sang, peaux rouges)

OCRE ROUGE ou HÉMATITE

À cause de sa couleur et de sa finesse, l’ocre rouge, réduit en poudre, a servi de pigment pour la décoration du corps et des objets. Cet oxyde de fer est fréquent sur la Côte-Nord du Québec, Canada et attesté par des mots montagnais comme rivière Romaine et Olomanne qui se réfèrent à la couleur rouge des eaux. Les Amérindiens faisaient grande consommation d’ocre rouge puisqu’ils s’en peignaient le visage et enduisaient les vêtements et objets usuels de cette matière. L’expression Peau-Rouge proviendrait de cette pratique. L’ocre rouge est très efficace comme agent de conservation en empêchant la détérioration d’aliments et d’objets organiques comme les canots en écorce. On s’en servait aussi lors de pratiques funéraires en recouvrant d’ocre les dépouilles. La découverte, en 1985, de peintures rupestres sur une paroi rocheuse d’un lac près de Forestville (site Nisula) met en lumière l’utilisation artistique de l’ocre rouge. Lors de cérémonies, le chaman dessine des formes humaines, animales ou géométriques pour représenter la relation entre le groupe et le milieu, pour adresser aux divinités des messages permanents ou pour conserver à un lieu une valeur symbolique transmise de génération en génération. (Frenette Pierre, Histoire de la Côte-Nord, Les Presses de l’Université Laval, Québec, 1996, p. 93)

Mais entre “image naturelle” et “image fabriquée” se situe une période de plusieurs milliers d’années sur laquelle il faut bien revenir pour comprendre toute l’importance de cette pratique de la collection. Premièrement, les «images naturelles» serviront à identifier l’individu vis à vis son totem; une sorte d’objet, de signe de reconnaissance. Beaucoup plus tard, certains objets collectionnés feront partie d’un processus d’échange symbolique (bijoux) pour souligner l’amitié ou un sentiment (amour). Processus d’échange symbolique à l’origine

d'un système d'échange commercial basé sur le troc, soit un échange de marchandise sans l'intermédiaire de la monnaie.

Le totem personnel modifie grandement les pratiques funéraires marquées principalement par le passage de la fosse collective à aire ouverte (extérieure) à la fosse individuel creusées dans le sol (intérieure). L'homme a besoin d'intimité dans sa relation avec son totem, phénomène lié au développement de la conscience, du moi. Il est donc "logique" que les objets personnels du défunt se retrouve dans la tombe individuelle mêlés aux ossements de l'animal fétiche. Autre constante attestée, ce retour (cycle) à la terre, à la matrice originelle est accentué par la position fléchie du corps comme un fœtus prêt à renaître : le corps n'est plus mortel mais bien immortel; le corps devient lui aussi sacré, premier acte d'hominisation du divin (Dieu fait homme). L'homme aspire au divin à la déité.

Cet échange symbolique aura des répercussions sur le corpus social et sur les rites d'initiation. Menacé par cet acte de liberté individuel (anarchie), le clan réagit en désignant un régisseur (chaman) des forces cosmiques qui assoira son pouvoir par le contrôle des rites d'initiation; le chef s'accaparant le totem le plus puissant. Ce système (théocratie totémique) trouvera son apogée en Égypte pharaonique, renversé par le christianisme par la démocratisation du fait divin, l'anthropocentrisme.

L'ère de l'Homo sapiens
Paléolithique supérieur 40,000 ans à 10,000 ans.
Vers 25 mille ans, migration de l'Asie vers l'Amérique par le détroit de Béring

A noter que notre étude porte principalement sur l'évolution de l'Homo sapiens de type occidental et cherche donc à savoir pourquoi, aujourd'hui, cette souche est celle qui domine le monde par sa technique, sa religion, sa philosophie et son idéologie de type patriarcal. Comment et pourquoi, l'homo sapiens de souche occidentale s'est orienté vers l'idéologie de la puissance et quel en est son aboutissement sur terre ?

Nous savons que l'Australopithèque a entreprit depuis longtemps une migration qui l'a conduit à habiter sur un territoire aux dimensions phénoménales et aux conditions climatiques variées. La variété de la flore et de la faune amène son corollaire : la variété de totems collectifs et individuels, la variété alimentaire, la variété architecturale d'habitats, la variété de coutumes, la variété de rites qui commencent à acquérir progressivement les codes du religieux, bref la culture.

L'évolution poursuivant son travail d'adaptation induira des mutations génétiques particulières en fonction, entre autres, de l'environnement, plus spécifiquement, des conditions climatiques. Rappelons-nous, plus la vie évolue, plus le vivant se diversifie. Il en sera de même du territoire. On parlera de territorialité, de territoire culturel lié à un groupe spécifique : Caucasien relié aux conditions particulières du sud-est de la Russie, négroïde au sud du Sahara en Afrique et mongoloïde au steppes de l'Asie centrale; les Amérindiens sont apparentés au groupe mongoloïde au début et acquerront de plus en plus des caractères spécifiques.

Ces marques distinctives de nature biologique additionnées aux particularités culturelles et psychologiques qui en découlent forment les races.

Une chose est sûr, l'Homo sapiens développe un cerveau de beaucoup supérieur en volume comparé à celui du Néandertalien. Au début, l'Homo sapiens, appelé Cro-Magnon en Europe, cohabite avec le Néandertalien sur les mêmes territoires. Par contre, Cro-Magnon se différentie par un style de vie semi-nomade et une alimentation omnivore où les végétaux représentaient près des deux tiers de son

alimentation. Mieux adapté, le Cro-Magnon installera sa prédominance sur le territoire et chassera le Néandertalien de sa niche écologique et s'éteindra. Le semi-nomadisme de Cro-Magnon s'explique par le fait qu'il se sédentarisait pendant plusieurs années à un endroit précis et qu'une fois, les ressources alimentaires de la région épuisées, il partait à la recherche d'un nouveau territoire propice à l'établissement d'un nouveau camp.

Le chasseur archaïque, comme un têtard devient grenouille, acquiert, assimile, découvre les exigences de sa nouvelle condition de guerrier; les techniques de fabrication d'objets nouveaux feront faire un bond prodigieux à l'humanité. Cette période du Paléolithique supérieur est la période évolutive la plus brillante, la plus riche et la plus complexe de la Préhistoire vue sous l'angle du développement humain de la conscience et de la société. Un véritable coup d'accélérateur. Des armatures, des manches, des leviers viennent meubler la quincaillerie des outils domestiques. Des objets décoratifs autres que "religieux" apparaissent. L'espace se structure, camp de base, camp saisonnier, l'habitat est mieux organisé, délimité par des parois. La chasse se spécialise : chasseurs de gros gibiers (mammouths, rhinocéros), chasseurs d'animaux de troupeaux (chevaux, rennes); chaque spécialité possédant des techniques, des armes appropriés et des rituels qui lui sont propres.

« Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ». Comeau, p. 142-143, p.248-249

Cette capacité manuelle maintenant bien adaptée de la fabrication d'objets fait un bond conceptuel majeur. C'est ainsi qu'au niveau du sacré apparaissent les "images fabriqués" de main d'homme : la sculpture. À nouveau les archétypes se visualisent par l'image mythique mais cette fois-ci, elle est artificielle, créée par l'homme, c'est la naissance de l'art.

« Un saut conceptuel est ainsi accompli : de l'image sélectionnée (par exemple un fossile) à celle fabriquée par l'homme incorporant dès lors, sous une forme figée, leur valeur et leur sens. Maîtrisées par la volonté humaine, ces expressions symboliques se substituent au naturel prolongeant l'emprise humaine, analogue à celle d'un Créateur. Contrôle de la nature par l'esprit, l'image offre à l'homme une extension de son pouvoir ». M. Otte, op cit., p. 63

« Toute religion comme toute autre forme comportementale dérive de la préhistoire. (...) A chaque étape du développement de la connaissance, de l'emprise de la conscience sur le monde, se met en action le fonctionnement mythologique approprié ( E. Cassirier, 1972).

En effet tout change de signification quand l'art s'introduit dans la technique de fabrication d'objet. Des coquillages, des pierres incrustées dans le bois ciselé des manches de couteaux apparaissent; à l'objet utilitaire, l'Australopithèque pense à le rendre agréable à l'œil.

C'est ainsi qu'au niveau du sacré apparaissent les "images fabriquées" de main d'homme : la sculpture. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même. C'est par la médiation de l'objet créé que l'humain apprendra à se connaître; à cette époque l'art est essentiellement pédagogique :

«N'en doutons pas : tout ce que l'homme rajoute au besoin sans aucune satisfaction supplémentaire, ce qu'on appelle l'art, n'a qu'un seul mobile :

se manifester à lui-même qu'il n'est pas qu'un vivant; qu'il n'est pas seulement un être qui mange, qui boit, qui dort, qui combat, qui se déplace mais un sujet spirituel qui sait si bien s'élever au-dessus des exigences de l'organisme...» (Gobry, 2002, p.25)

Continuons la grande saga des images sculptées. Un cortège d'animaux terrifiants, taillés dans l'ivoire, se met en branle pour accompagner le défunt vers l'au-delà. Le corps est devenu sacré, nous l'avons vu, et l'utilisation de l'ocre rouge comme agent de conservation de la nourriture, fait son apparition dans les rites funéraires par l'embaumement, technique qui trouvera son apogée, plusieurs millénaires plus tard, avec les techniques avancées de momifications développées en l'Égypte, renforçant ainsi le concept d'immortalité du corps.

La première image fabriquée représentant l'homme (site de Stradel-Europe central) le montre sous un déguisement félin (simulacre). Image primordiale de l'homme qui vainc la bête déifiée. Les secondes représentations humaines, en importance, représentent des schémas sexuels abstraits (pénis-vulve).

Entre 30 à 20 mille ans, s'ajoute une variété de matériaux dont, pour la première fois dans l'histoire de l'homme, la terre cuite. Soudain, un basculement fondamental des images s'opère : la femme devient la figure dominante. Larges hanches, seins énormes, vulve bien marquée, la «femme-nature» de la Préhistoire représente la femme-génitrice et son image ne disparaîtra jamais de l'iconographie universelle. Elle est de toutes races, de toutes religions, de toutes civilisations et témoigne de son importance mythique dans toutes les formes de spiritualité de la Préhistoire à nos jours. (Elle sera désacralisée définitivement par la pornographie. )

L'harmonie et la puissance sont des archétypes qui forment un tout : la nature; le conscient et l'inconscient forment l'esprit, corps et esprit forme l'être,  l'espace privé (femme-camp, domestique) et l'espace extérieure (homme-chasse-public) forment les rôles du corpus social d'où se dégage l'idéologie du matriarcat versus le patriarcat. Dans le cercle, les contraires s'harmonisent à condition que leur force s'équivalent. Car l'anima et l'animus sont des opposés destructeurs et seul la recherche d'équilibre entre ces deux forces crée l'harmonie. La cassure se produira lorsque le principe masculin (animus) induira, envahira l'anima et le déstabilisera.

Dans le midi de la France et en Espagne, l'image fabriquée subit une profonde mutation irréversible : de la statuette à trois dimensions, on passe à la bi-dimensionnalité du relief sur paroi fixe; l'«image plate», le dessin (peinture, écriture hiéroglyphique) est né. Puisque la surface (la paroi) le permet, nous assistons à l'apparition de l'art “monumentale” qui sera réservé comme il se doit à la représentation de la notion d'un être supérieur dans des animaux gigantesques, art et sacré forment un tout. De nombreuses créatures hybrides, silhouettes vaguement humaines agrémentées d'attributs animaux, (déguisement du chasseur et du chaman) y apparaissent comme une sorte de mise en scène figurative de l'incarnation. L'opération chamaniste viendra révéler à l'homme son essence spirituelle en lui faisant prendre conscience de sa capacité démiurgique. Alors que le groupe est tout concentré sur l'objet extérieur, le chaman lui renvoie l'image de l'intériorité comme un miroir.

**«L'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne»**

Art et “religion” ont donc une vocation publique et communautaire qui solidarise le clan et la caverne, aux parois immenses, (espace intime propice au recueillement, au mystère) deviendra le lieu choisi, le temple.

Le temps est donc venu d'essayer de comprendre pourquoi la

femme se trouve chassée de la caverne ? Sur quoi, peut bien reposer cette exclusion. Revenons donc au monde de la chasse, car c'est de la chasse comme seul référant que l'homme «construit» son univers. Depuis longtemps déjà, le chasseur archaïque a acquis la conviction qu'il possède les forces de la mort parce qu'il contrôle le sang de l'animal. C'est par son intervention que le sang coule de l'animal d'où sa mort. Sa supériorité sur l'animal vient donc du fait que l'homme contrôle en acte l'écoulement du sang des «autres» et qu'il a surtout le contrôle sur son propre sang.

La femme est donc une énigme : non seulement, la femme n'a pas le contrôle de son propre sang (menstruation) mais l'homme, non plus, a aucun pouvoir sur ce sang qui coule. S'agit-il d'un pouvoir «sauvage» de la nature réservé exclusivement aux femmes, pire un anti-pouvoir spirituel.

« Ce qui est valorisé (...) par l'homme, du côté de l'homme est sans doute qu'il peut faire couler son sang, risquer sa vie, prendre celle des autres par décision de son libre arbitre; la femme «voit» couler son sang hors de son corps (...) et elle donne la vie (et meurt parfois ce faisant) sans nécessairement le vouloir, ni pouvoir l'empêcher. Là est peut être le ressort fondamental de tout le travail symbolique greffé aux origines sur le rapport des sexes ». (Héritier, 1992, in Femmes et religions, PUL, 1995, p. 307)

Or, nous l'avons vu précédemment : le sang est sacré. Pour le chasseur archaïque, le sang coule de la vulve de la femme comme le saignement de la blessure de l'animal associé à la mort. La vulve qui saigne, c'est la mort; confirmée par la biologie, la femme menstruée est non-féconde. La perte du sang chez la femme est comprise par l'homme comme un «acte impur» qui la discrédite comme «courroie» de transmission du sacré par les rituels. La femme est exclue du «sacerdoce».

« C'est parce que femme et en tant que femme, c'est à dire en tant que deuxième sexe, le sexe de la nature, que la femme est exclue de la fonction sacerdotale. (...) Le corps des femmes, plus précisément leur sang, semble, de façon plus ou moins consciente et explicite, la raison majeure pour leur refuser l'accès au sacrement de l'ordre et à la fonction sacerdotale ». (Veillette, Femmes et religions, p. 311,1995)

Mais alors pourquoi l'exclure aussi comme participante à l'assemblée ? Pourquoi la chassée de «l'église» pariétale, là où l'on célèbre la Vie spirituelle ? «Acte» impur =. Même si on reconnaît le caractère sacré de la femme à cause de sa transmission de la **v**ie naturelle et terrestre, son «impureté» (sang impur = être impur) l'a rendu inéligible aux célébrations de la **V**ie spirituelle. Mais encore pourquoi ! Nom de Dieu! Justement à cause de lui, Dieu le Père (les grands totems collectifs sont presque toujours des animaux de sexe masculin, le plus connu l'ours des cavernes).

« Dans une société et une culture masculines, légitimées par un Dieu masculin, « le refus dont la femme est victime, revêt un caractère sans doute sexuel », Interdiction de «communier à » son propre père. Interdiction de célébrer et de commémorer son propre père. Le tabou de l'inceste ainsi présent au coeur même des organisations sociales et religieuses. » (Veillette (Santerre), Femmes et religions, p. 311)

Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les jeunes mâles du pouvoir maternels.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique.: «la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon.» (Stewart cité in Moscovici, p.291)

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui «veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause.» (T. Hobbes cité dans Moscovici, p.302)

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement des fils est au cœur des enjeux sociaux. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des sœurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

Les hommes par l'initiation révèle enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison du pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au quotidien (évitement et isolement dus aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeunes mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et morale car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instruction minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre.

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois «mère» sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seule possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternelle. « Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la

sœur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial.» (Moscovici, 1994, p.277)

«Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs «femmes». (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables.» (Moscovici, 1994)

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le «vrai péché originel» de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont *Dialectique de la raison* (1945) où l'on apprend « que la crise de la civilisation moderne ne découle pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature» et moi de rajouter, dominer la nature donc la femme.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.

Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. «Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie.» Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confèrent à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbyisme et le

proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel repose toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, communisme) engendrées par la «civilisation» et toutes fondées sur la domination.  Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes étaient impossibles à cause du pouvoir immense que la nature lui avait conféré. En effet, maîtresses des énergies reproductrices de l'humanité, leur cycle menstruel s'accordait également avec la révolution des astres comme si elles étaient connectées avec l'au-delà.

La société des hommes deviendra le mécanisme de répression du mâle envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2 millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette «logique de domination.» (Marcuse)

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel repose l'idéologie, l'économie voire la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. «Un économiste a calculé que les femmes occupaient une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales.» (Moscovici)

Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, sœurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'il faut maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'antrophologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

«La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la

langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari.» (Birdsell cité dans Moscovici, p.305)

Aparté : Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes sœurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

La chasse ayant atteint son apogée et sa limite, il fallait trouver une alimentation complémentaire (agriculture) et des techniques d'approvisionnement créatives (l'élevage) pour faire face à la croissance démographique de l'espèce.

Devant cet accroissement démographique exponentiel est vite apparu la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toute une construction collective d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations sont ainsi en train de s'édifier. Le seul modèle sous la main, était celui de l'assujettissement des femmes par la coercition : la méthode despotique réservée aux femmes migra vers les hommes de «basses classes» ou étrangers à son ethnie.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure. (Moscovici, 1994)

La répression intervient lorsque les classes dirigeantes imposent leur volonté égoïste à ceux qu'elles dominent pour priver, exploiter et écraser les plus faibles. Ainsi se poursuit la logique de domination.

Les premiers : les prolétaires seront assujettis au travail mais libres, les seconds assujettis au travail mais esclaves surveillés par des guerriers qui assurent la cohésion sociale et la défense du territoire et des prêtres qui assurent la quiétude spirituelle de l'âme en échange de la fidélité temporelle au pouvoir. L'homme despote vis a vis la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

L'homme apparaît à l'homme comme relevant d'une autre espèce animale, dangereuse que l'on doit chasser du territoire. Métamorphose de l'agressivité naturelle de protection du territoire à des fins alimentaires (inné) en une conception psychique (acquis) plus complexe de protection du territoire culturel, de défense de l'identité raciale entre les membres de la même espèce mais de cultures différentes. Cette émergence de la culture à la conscience humaine marque la fin de l'homme «purement nature» et les débuts de l'homme/culture.

Chassé du paradis, l'homme sera puni de son «péché» par la division de l'unité des hommes en espèces menaçantes au point de commettre l'irréparable : le meurtre de son frère. L'homme moderne vient de naître, il s'appelle Homo sapiens, l'homme "sage" et les Néandertaliens en seront les premières victimes. Cette lutte entre frères de la même espèce, c'est la naissance de la guerre.

Certains philosophes ont avancé l'hypothèse que la guerre comme rituel est la seule et véritable religion de l'homme car créée (un acquis culturel) contrairement à l'agressivité (inné). Si l'agressivité instinctive du chasseur a sauvé la vie humaine archaïque, la guerre, elle, a tout le potentiel nécessaire pour la détruire. De fait, l'homme en est seul responsable et ne saurait trouver dans les lois de la nature sa légitimité. Pour reprendre l'idée de Freud, «l'homme est l'être en lequel la nature entre en conflit avec elle-même» et à nous de rajouter, que la guerre marque l'effondrement de sa liberté dans l'angoisse car devant lui s'ouvre

dorénavant l'abîme d'un univers hostile.

Mais il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de générations en générations. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont appropriés la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels. On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique.

A l'intérieur de la caverne sacrée, le langage atteint un pouvoir magico-religieux inouï grâce aux drogues naturelles dont certaines chamans connaissent le pouvoir. Les paroles chamanistes pré-extatiques (poésie) suggèrent la vision d'un monde mystérieux où l'âme voyage et rencontre d'autres esprits ( Et le verbe s'est fait chair - mantra). La poésie chamaniste est transcendance, voilà sa force : l'homme peut quitter son espace terrestre, se détacher de la nature. C'est par la poésie que l'homme enfin perce le mystère de la transcendance initialement observée avec le feu et la fumée qui monte vers les cieux. Grâce à la parole poétique, le corps entre en extase, sorte de combustion interne telle (transe) que l'esprit acquérant les propriétés du feu, peut enfin s'élancer vers le Très Haut. Puisque les forces de l'anima sont terrestres, les hommes s'approprièrent le ciel, domaine de l'Esprit.

La caverne, ce temple archaïque sera investi par l'animus et servira strictement à la représentation, à la conception masculine de l'Univers et à la célébration des rituels qui s'y rattachent comme l'initiation des adolescents à la chasse, comme passage du monde féminin protecteur au monde masculin aventurier de la chasse où l'adolescent devenu homme acquiert sa première arme, signe de puissance. Ce sera le lieu de prédilection des danses rituelles et des extases chamanistes. Selon Leroi-Gourhan, il s'agit de la diffusion par contact d'un même système idéologique, notamment celui qui marque la « religion des cavernes ». L'idéologie et la «religion» du patriarcat ont trouvé leur «église», leur «mosquée», leur «synagogue». (Les religions de la préhistoire, p. 84).

« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures...» (Mumford, 1973, T.I, p.163)

Tout s'éclaircit lorsque l'on sait que la représentation des animaux symbolise le désir de possession de l'animal lors d'une chasse réussie. Idem pour les vulves et les seins, le chasseur désire les posséder au même titre que les animaux, pour en retirer le pouvoir de leur mystérieuse force d'attraction. D'autant plus évident, que souvent, les organes génitaux et les animaux font partie de la même scène picturale.

«Ici nous nous trouvons mis en présence de la contradiction d'une société intensément masculine, dont les occupations majeures excluaient la femme excepté dans ses capacités secondaires de bouchère, de cuisinière et de tanneuse de peaux, et qui n'en élevait pas moins les fonctions et aptitudes particulières à la femme, ses facultés de plaisir sexuel, de reproduction et d'éleveuse d'enfants jusqu'à un point où la sexualité s'empara de l'imagination comme jamais auparavant.» (Mumford, 1973, t.I, p. 164)

Ainsi, nous constatons que le sexe, ses mystères, ses nécessités sont largement répandus dans l'histoire de l'imaginaire humain sur tous les continents à preuve ces fresque du Sahara oriental représentant des femmes couchées, jambes ouvertes, vulves offertes aux hommes, pénis bien dressés.

Plusieurs statuettes archaïques idéalisent les rondeurs

maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées...à la maison, au foyer. Par contre, plusieurs autres pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'il s'agissent de la Vénus de Willendorf, de la Vénus de Lespugue, de la Vénus de Laussel et enfin de la Vénus de Montpazier à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète sexualité primitive.

«Les caractères paléolithiques de l'image humaine se retrouvent dans les autres arts préhistoriques de la planète et nous aident à mieux comprendre la nature du dédoublement de l'être humain que constitue l'image humaine. La sexualité humaine occupe une place essentielle dans la naissance de la créativité artistique. La représentation féminine graphique ou plastique est traitée différemment de la représentation masculine. (...) Une particularité liée à la précédente est l'absence fréquente de tête (visage), des bras et des pieds dans les représentations féminines, sculptées ou gravées, et cela à toutes les époques du paléolithique supérieur». (Jean-Pierre Mohen, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002, p.186)

La culture marque définitivement la rupture du temps circulaire, cycliques des saisons. L'œuvre d'art devient témoin du temps linéaire, le contenu de l'œuvre figé dans le temps «impose l'idée du présent différent du passé, ses promesses la tournent vers l'avenir.» De plus en plus l'homme se saisit différent du modèle naturel. L'œuvre d'art auréolé de mystère devient objet d'envie, de possession, de pouvoir, donc de conflit : homme/culture versus femme/nature.

Un lien entre acte sexuel et la chasse commence à s'établir. Comme la sagaie qui pénètre la chair de l'animal donne la mort, le pénis qui pénètre la chair de la femme, lui. donne la vie et la mort. Pour Baudrillard, la pénétration de l'homme est le "meurtre symbolique" de l'anima. Ce meurtre symbolique de l'anima trouve peut être son origine dans l'observation faite par des chasseurs dès l'époque archaïque, selon laquelle l'animal est plus facile à tuer au moment du rut, quand il est complètement accaparé par la sexualité. (Coon,1954) De l'acte sexuel, l'homme tira cette leçon : la femme sauve ce que l'homme crée. Sur terre, il est donc le créateur et au ciel, Dieu le Grand Créateur est mâle comme lui.

C'est dans le lien du sang (patrillinéarité) que l'homme affirmera son contrôle sur la vie. La chasse lui a donné la maîtrise des forces de la mort maintenant il acquiert la maîtrise des forces de la vie, il est le géniteur et possède le droit de vie et de mort. (privilège de la royauté)

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système politique. (androcentrisme : qui acquiert les caractéristiques du mâle, du masculin à ne pas confondre avec anthropocentrisme : qui acquiert les caractéristique du genre humain, homme et femme)

« Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles existantes furent encore accentués. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode

d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances).

«De là aussi résulte que la politique est une «affaire d'hommes», avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur viril et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes ». (Tiger et Fox, The Imperial animal, p.121-122, 1971)

« Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme *L'un et l'autre sexe*, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multi-millénaires du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix ». Drewermann, Spirale de la peur, 1982, note 56, p. 367. (nda - D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.)

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison (animus) sur la nature (anima).

« On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ». (N.C.Mathieu (Veillette), op, cit. p15)

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que «naturelles» sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas.

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que « la victoire de l'humanité » repose sur «la défaite historique du sexe féminin ».

« En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La «défaite historique du sexe féminin» qui doit être comprise comme une «victoire de l'humanité», a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilinéarité, et la famille monogame remplaçant l'organisation clanique, sapant du même coup les bases du «pouvoir» des femmes ». (Françoise Braun, Matriarcat, maternité et pouvoir des femmes, Anthropologie et sociétés, Québec, Université Laval, 1987, vol.11 no.1, p. 47)

La défaite historique des femmes, telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet «état de nature» et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé a son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilinéarité) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilinéarité) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérées les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

De partout surgissent des dieux à la fois mâle et femelle. Car il faut le rappeler l'être suprême ne peut appartenir à un sexe seulement, ce qui équivaudrait symboliquement à la stérilité et à l'impossibilité de la vie sur terre.

Les civilisations de «l'anima» dites matriarcales se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques (Dittmer,1954).

Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au

choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima, constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation. La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima?

Cette émergence de la culture à la conscience humaine marque la fin de l'homme «purement nature» et les débuts de l'homme/culture. D'ailleurs c'est là, à ce moment précis, que le philosophe Kant situe l'apparition du mal. Ce progrès de l'espèce brise les liens instinctifs déterminants et provoque la sortie de l'homme de l'ordre naturel (le paradis, l'âge d'or) et fonde la désormais célèbre opposition entre nature et culture, entre le bien et le mal. Kant d'en conclure dans *Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine* que « l'histoire de la nature commence par le bien car elle est œuvre de Dieu; l'histoire de la liberté commence par le mal, car elle est œuvre de l'homme.» L'homme perd son innocence première par l'éveil de la raison que Kant associe à la «chute biblique». Par la suite apparut le mauvais penchant de l'homme pour le vice et son cortège de maux. Ce penchant mauvais, Kant l'appela le «mal radical». Ce concept ne s'applique qu'à la réalité humaine car Spinoza établira par la suite que rien n'est mauvais dans la nature car toutes les choses sont conformes à ce qu'elles sont et que la perfection ou l'imperfection des choses, des êtres sont des modalités de comparaison strictement humaines qui ne renvoient à aucune autre réalité que celle de leur imagination d'un modèle idéal.

En détruisant sa propre vie et celle des autres, l'homme coupable expérimente toute la panoplie des désespoirs psychiques, des destructions physiques et des méchancetés psychologiques, c'est la chute dans le mal où dans une tentative ultime de mettre fin à l'angoisse existentielle, il accélère le processus d'autodestruction de la liberté elle-même. Soudain, il réalise que l'homme n'est pas ce qu'il devrait être, que sa vie est une aberration, une aliénation dictée par la peur de la mort. Tous les mythes raconteront sous forme de récit le passage de la pureté à la souillure et tenteront d'expliquer le pourquoi des interdits sociaux et leurs nécessités comme processus régulateur de la destinée humaine. À cette fin, il reviendra au chaman le mandat d'élucider le scandale du Mal et de contrecarrer sa nocivité.

Le Mésolithique 10 à 5 mille ans.

Homo sapiens continue sans relâche son évolution et invente continuellement de nouvelles astuces. Prolongeant l'action de l'homme sur la matière, le chasseur passe de l'outil (la sagaie) à une nouvelle arme machinée qui renforce encore plus sa maîtrise sur l'espace (la sagaie volante) en parcourant de longues distances et frappant avec précision : l'arc. L'accès à cette arme et surtout sa maîtrise provoquent chez le chasseur une joie telle qu'il ne peut interpréter que comme une extension formidable, quasi-surnaturelle de son pouvoir. Investi de cette nouvelle force, le chasseur mésolithique participe lui-même de cette puissance. (Otte, 1993). Dans toutes les légendes mythiques, l'arc symbolisera le pouvoir de Dieu donné aux hommes pour qu'il réalise son destin en conformité avec la volonté divine elle-même.

L'utilisation de l'arc permet une diversification nouvelle des ressources alimentaires. Des animaux rapides et plus petits, que la sagaie ne pouvait atteindre, sont désormais visés par les flèches. La variété des ressources étalées et accessibles à l'année longue et au même endroit induit la sédentarité. L'habitat continu, la variété des ressources amène avec eux des particularismes de telle sorte que les entités ethniques adoptent des manières de faire, de vivre, bref adoptent des

caractères régionaux. La sédentarité par l'habitation continue s'applique davantage aux femmes; quant aux hommes qui continuent de chasser sur un vaste territoire, on parlera de semi-nomadisme.

Le monde naturel devient organisé et classé en niches écologiques : la terre des pâturages des bovidés sauvages, l'endroit du temps doux, la rivière à poissons etc. et surtout, toutes ces informations sont transmises de générations en générations. Le territoire recèle des ressources immenses de vie, tellement que le chasseur cherchera à les protéger comme, il protège aussi son propre sang. Terre et homme développent ainsi un rapport symbolique de consanguinité renforçant la notion de territorialité.

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme mésolithique s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la terre-mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature.

Le Mésolithique marque aussi le passage d'une activité de subsistance (la chasse, prédation paléolithique) vers une activité de production des ressources (agriculture et élevage). L'heure de la révolution néolithique vient de sonner.

Le Néolithique  5 mille ans

«On discerne d'abord la sédentarisation de populations prédatrices accompagnée de la récolte systématique de graminés sauvages et la chasse spécialisée. Ensuite les espèces végétales semblent subir des modifications génétiques «dirigées» (sélection, réensemencement). Plus tard les animaux domestiqués paraissent introduits, selon l'espèce, à partir de zones variées parmi lesquelles L'Afrique a joué un rôle prépondérant pour les bovidés (F. Haussan, A, Gauthier). Des modifications profondes marquent tout autant l'architecture : on passe de la cellule circulaire en dur avec cloisonnements intérieurs aux formes quadrangulaires juxtaposées, s'agglomérant progressivement et s'articulant en rues et ruelles (O. Aurenche, J. Gauvin). Les règles sociales, adaptées à ces différentes situations, devaient alors aussi intégrer la répartition des taches nouvelles induites par le nouveau mode de vie (récolte, parcage, habitat) et assurer «en retour» une augmentation démographique apparemment rapide ». (Otte, op, cit. p. 83)

L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

« Ils (les crânes surmodelés du Néolithique) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustées aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en «oeuvre d'art» par l'adjonction de matériaux » Otte, op cit, p.84)

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.

Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation «savante» de ses propres restes anatomiques.

L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.

Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la femme? La découverte de la céréaculture (graminés) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouies dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En se nourrissant, l'homme mange une substance divine. Comme on le voit ce nouveau rite vient se juxtaposer à «l'ancien», celui de la moelle des os et du crâne associé au chasseur paléolithique. On peut parler ici d'une crise «existentielle» profonde.

« La femme et la sacralité féminine sont promues au premier rang. Puisque les femmes ont joué un rôle décisif dans la domestication des plantes, elles deviennent les propriétaires des champs cultivés, ce qui rehausse leur position sociale et crée des institutions caractéristiques, comme par exemple, la matrilocation, le mari étant obligé d'habiter la maison de son épouse. La fertilité de la terre est solidaire de la fécondité féminine; par conséquent les femmes deviennent responsables de l'abondance des récoltes, car elles connaissent le «mystère» de la création. Il s'agit d'un mystère religieux, parce qu'il gouverne l'origine de la vie, la nourriture et la mort. (...) Certes la sacralité féminine et maternelle n'était pas ignorée au paléolithique, mais la découverte de l'agriculture en augmente sensiblement la puissance, La sacralité de la sexualité, en premier lieu de la sexualité féminine, se confond avec l'énigme miraculeuse de la création. (...) Un symbolisme complexe, de structure anthropocosmique, associe la femme et la sexualité aux rythmes lunaires, à la Terre (assimilée à la matrice) et à ce qu'on doit appeler le « mystère » de la végétation. Mystère qui réclame la «mort» de la semence afin de lui assurer une nouvelle naissance, d'autant plus merveilleuse qu'elle se traduit par une étonnante multiplication. L'assimilation de l'existence humaine à la vie végétative s'exprime par des images et des métaphores empruntées au drame végétal (la vie comme la fleur des champs, etc.). Cette imagerie a nourri la poésie et la réflexion philosophique pendant des millénaires, et elle reste encore «vraie» pour l'homme contemporain ». (M. Eliade, op., cit. p.51-52).

Aparté : Cette puissante image agraire et matriarcale sera supplantée beaucoup plus tard par l'apparition de la charrue, symbole phallique du mâle qui ensemence la terre.

Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature.

Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait «logique» lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent. Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine. (D'où la symbolique chrétienne du serpent qui révèle à la femme la connaissance des origines et de la sexualité. (Arbre/pénis, pomme/vulve = végétal/vie).

L'observation des rythmes agraires, de la végétation et des saisons induit un renforcement de la compréhension paléolithique des rythmes cosmiques : le perpétuel renouvellement du monde par le cycle de la naissance, de la mort et de la renaissance, cette fois-ci représenté par l'ouroboros : le serpent qui se mord la queue, image circulaire qui représente l'union des Divinités féminines terrestres aux Dieux masculins célestes figurée par le cercle. Dieux et Déesses se complètent dans le grand Cercle de l'harmonie cosmique. (L'iconographie chrétienne a repris cette image

symbolique et l'a appliqué aux deux poissons (ouroboros) qui se mordent la queue, le poisson étant le symbole du Christ).

Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. ( À ne pas confondre avec le bœuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du paléolithique, associé à la force créatrice.

Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré. Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservés à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple «européen». (Eliade, 1976). Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique pré-colombienne.

Mais il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont appropriés la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels. On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique. Ce que Montaigne décrit  comme « la grossière imposture des religions.»

Chassée, l'expression de l'anima trouvera refuge dans l'espace domestique (reine du foyer) dans un lieu aménagé (décoration) à cette fin et la statuette (poupée) sera son mode de représentation.

« elles (statuettes) proviennent des niveaux d'habitation, par conséquent semblent être en rapport avec la religion domestique. (...) C'est le mérite de Leroi-Gourhan d'avoir mis en lumière la fonction centrale de la polarité masculin/féminin dans l'art paléolithique, i.e peintures et reliefs rupestres/statuettes et plaquette de pierre ». (Eliade, op.cit. p. 31)

Les archéologues estiment que 70% des ressources alimentaires de l'époque provenait de l'agriculture, du travail des femmes. Que faisait donc les hommes pendant ce temps ? Les Amérindiens du Canada nous apporte une explication tout à fait crédible puisque leur situation vers l'an 1 000 de notre ère est comparable à celle des hommes du Néolithique européen qui prévaut 6 mille ans auparavant.

Vers l'an 1 300, les Iroquois adoptèrent l'horticulture comme principal moyen d'acquisition des ressources alimentaires, facilitée par un réchauffement climatique de toute la vallée du Saint-Laurent. Toute une variété de produits allant du maïs au concombre, melon, courge, citrouille, tabac, poix et fèves de toutes couleurs sont alors cultivés. L'arrivée de l'horticulture a

des conséquences socio-culturelles importantes. On remarque avec l'arrivée du maïs une forte augmentation de guerres inter-tribales. De tout temps, la chasse et les exploits guerriers furent les principales sources de prestige des mâles amérindiens. L'épreuve ultime, qui permettait à un chasseur de manifester ses talents, son courage, consistait à assurer la survie à sa famille durant les rigueurs impitoyables de l'hiver. Puisque maintenant, l'horticulture, domaine réservé aux femmes, permettait de nourrir adéquatement la communauté, les hommes, se sentant menacés par cette nouvelle importance accordée aux femmes et aux travaux de la terre au détriment de la chasse, se tournèrent vers la guerre, seul moyen qu'il leur restait dorénavant pour acquérir du prestige personnel tout en protégeant le village, les champs, le territoire. (Trigger, p.140-141)

Une nouvelle société s'institue avec ses codes structurant la spiritualité, la vie communautaire et sa protection. Car, trois modes de vie s'affrontent alors : les peuples chasseurs qui migrent avec les animaux pour qui la terre appartient à tout le monde, les pasteurs nomades qui font paître leurs troupeaux sur de vastes terres aux frontières relativement ouvertes et finalement les peuples agriculteurs sédentaires qui affichent ouvertement une attitude de propriétaire terrien.

Pasteurs et agriculteurs deviennent producteurs de leurs ressources alimentaires et auront, chacun pour se faire, des territoires et des villages protégés par la tribu et leurs ethnies. Une interminable chaîne de malentendus entre eux verra le jour en dépit d'un commerce de troc important et dégénéra en guerres quasi fratricides.

« Pour le paysan, il était indispensable de marquer clairement son droit de propriété sur le sol (...). Pour le nomade, en revanche cet acte de prise de possession représentait une appropriation illégitime, un vol; dans son idée, il ne devait pas avoir de limite ni de clôtures; tout son avoir était mobile et, sous la forme de troupeaux, lié de façon seulement indirecte à des territoires de pacage déterminés; en outre, il était bien obligé de constater que les terres que le paysan lui disputait étaient précisément les plus fertiles, aussi ne voyait-il que justice à faire main basse, dans des razzias sans cesse renouvelées, sur l'avoir si bien gagné des paysans sédentaires des premières civilisations villageoises et urbaines. Inversement, les habitants des villes pouvaient considérer les nomades comme des vagabonds, des fainéants, des violents avides de rapines dont il fallait se garder comme des animaux sauvages ». (Drewermann, Spirale de la peur, p. 46-47)

Voici donc bien résumé le conflit «légendaire» biblique entre Adam, le cultivateur, fondateur de la cité et Abel, le berger nomade. C'est pour cela aussi que dans beaucoup d'autres mythologies, les femmes agricultrices seront associées aux déesses de la guerre. Bien sûr, des facteurs comme l'expansion démographique des paysans mieux nourris que leurs voisins nomades parfois affamés, des inondations, des invasions d'insectes viendront accroître les sources de conflits. De plus en plus fréquentes, ces guerres tribales commanderont l'usage de plus en plus nécessaire d'hommes formés et dédiés exclusivement aux combats : l'armée. L'armée prolonge, donne un second souffle à la vie du chasseur paléolithique. À partir de cette date, la guerre devient un phénomène “normal”.

Finalement, l'apparition de l'agriculture d'une part et de la cité, de l'autre, marqueront le début de la fin de l'ère nomade du chasseur et la notion de territoire de chasse protégé évoluera tranquillement vers le concept agraire de «ethnies-cités-pays-nations.» À la fin du Néolithique, tout est maintenant en place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiés du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976).

Du Paléolithique au Néolithique, (encore aujourd'hui !) le désir de pouvoir s'impose comme notre première valeur. Le pouvoir sur les bêtes que l'on mange, sur les plantes que l'on cultive, pouvoir de l'homme sur sa compagne et de sa société sur l'autre, l'étrangère. Tout le développement humain repose sur ce désir d'être plus symbolisé par la puissance des dieux de qui nous voulons acquérir le pouvoir. En apaisant la crainte des dieux par le rituel, l'homme espère recevoir quelque chose en retour, une sorte de supplément de puissance. Mais l'association entre pouvoir et divinité est lourde de conséquence, elle implique la priorité de la force et le pouvoir de dominer sur tout. La révolution viendra du christianisme et son apologie de l'amour comme utopie.

Mais pour l'instant, l'histoire brute, sans fioriture, nous montre que le destin de l'humanité est redevable, non pas de l'amour, ni de la justice, ni de l'égalité mais du pouvoir comme condition de l'être et de son désir de dominer. Car n'oublions pas que le premier souci des hommes a toujours été d'obtenir ce qu'ils désirent avec ou sans l'aide de dieu.

L'âge des métaux.

Les peuples de la préhistoires connaissaient le pouvoir des métaux comme le cuivre, le bronze et le fer météorique qu'ils utilisaient comme matériaux bruts. Le minerai devint prépondérant grâce au feu avec la découverte des fourneaux. La recherche de minerai conduit l'homme dans les entrailles de la terre comme si les métaux poussaient dans le ventre de la terre. Issus de la matrice terrestre, le minerai est introduit dans la matrice artificielle du fourneau pour y achever sa gestation, le forgeron est volcan. La sacralité tellurique vient de naître. Pénétrer dans la terre sacré pour y soutirer la force des métaux donnera lieu à toute une mythologie foisonnante de fées, de génies, d'elfes, de fantômes, d'esprits ténébreux., de forces démoniaques. Le forgeron sacré maître du feu, des métaux et des forces telluriques est craint par les membres de sa communauté et trouve grâce qu'aux yeux de la potière qui elle aussi travaille au four.

Par son action, le forgeron transforme la matière initiale. Ancêtre des alchimistes, il acquiert le pouvoir de changer la nature en accélérant sa métamorphose et surtout en créant de nouveaux métaux par alliage. Le forgeron n'est pas considéré comme un dieu mais bien comme un démiurge qui peut le devenir car il possède un pouvoir surhumain qu'il peut exercer contre la divinité au bénéfice de l'homme et vice versa.

Qui dit fourneau, dit combustible pour alimenter le feu; beaucoup de combustible. Depuis le paléolithique, le bois est la première source d'énergie de l'homme. Le feu, le bois, la hache, un des premier outils de l'humanité, lui ont permis de s'émanciper des contraintes de la nature. Le bûcheron, par son travail, est le pionnier de l'intervention humaine sur son environnement. Tous lui sont redevables : c'est lui qui défriche la forêt au profit des agriculteurs, qui fournit l'énergie nécessaire aux fours du potier et fourneaux des métallurgistes.

«L'ingéniosité du bûcheron est à l'origine des réalisations post-néolithiques les plus importantes pour le développement des machines. Supprimez le bois et vous supprimez littéralement, les bases de la technique moderne. (...), il est avec le mineur et le forgeron, un ingénieur primitif ». (Mumford, Technique et civilisation, Seuil, Paris, 1950)

Si l'on est redevable au bûcheron pour la roue, le rouet et bien d'autres machines primaires, on lui donc aussi par le fait même le cloisonnement de la société en corps, en castes de métiers. Et bien sûr, chaque corps de métier aura son totem, son emblème, son dieu ou déesse, ses rituels. Rapidement une constellation de dieux gravite dans les cieux.

Au niveau agraire, le cheval est dompté et monté et le bœuf

devint outil de traction servant au labour. De cette seconde révolution, après l'invention de la roue, naîtra de nouveaux thèmes iconographiques.

Maintenant que les mythes universaux sont bien ancrés dans l'esprit, nous assisterons à une véritable explosion de dieux, de déesses, à une floraison de signes (zodiaques, tarot) tous issus de la diversité culturelle des groupes humains. «L'humain demeure, l'image varie ». Toutes ces images de substitution sont réductibles à des archétypes de l'inconscient collectif et changent, comme le caméléon, selon les us et coutumes des civilisations en évolution. Elles sont des symboles d'identification de l'homme en devenir.

«Structuré par des archétypes, images ancestrales et inconscientes qui se manifestent partout et en tout temps, formes innées et immuables, l'inconscient collectif s'exprime à travers les mythes, les oeuvres d'art, les croyances religieuses, tout un ensemble riche en créations symboliques.» (Jacqueline Russ, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Editeur, 1994, p.103)

En somme toutes les religions, toutes les sectes actualisèrent leurs archétypes fondamentaux soit par la recherche de l'harmonie naturelle pour les religions et les esprits de type matriarcal soit par la recherche de la puissance pour des religions et des esprits de type patriarcal. L'Homo sapiens européen lui a choisi son camp : s'approprier toujours plus les forces de la nature et accroître son pouvoir sur l'autre, sa femme en premier et sur l'étranger y compris par la contrainte et même la barbarie s'il le faut.

Le passage de la société agricole à la société paysanne plus structurée marque l'apparition des chefferies, modèle de sociétés dirigées par un chef entouré de dignitaires, de prêtres et de chefs de clan. On pense aux Celtes, aux Germais, aux Ibères, aux Italiques, aux Thraces, aux Daces, Scythes et à bien d'autres peuples nordiques. Ces sociétés à chefferies établissent des relations commerciales nouvelles, elles acquièrent, par troc principalement, du minerai qu'elles transforment en objets luxueux ou utilitaires. Plusieurs puits de mines sont ouverts pour extraire du silex, cuivre et autres métaux. Rien auparavant à pu hanter l'imaginaire sociale comme l'extraction de l'or. Soudain tous les concepts spirituels glissent vers le matérialisme, la possession de l'«objet/désir.»

Avec l'apparition de l'or, l'art prend un tournant décisif; à la représentation spirituelle s'ajoute les marques du prestige matérielle et de la domination sociale. L'accumulation de ces objets introduit de nouveaux concepts comme la richesse et le trésor. Ces nouvelles marques de statut social sont signalées par la création de sceptres et de couronnes comme objets précieux ou exotiques. Ces changements amènent à l'état embryonnaire les premières formes d'inégalités sociales basées sur la possession de trésor. Mais surtout, la fabrication de «l'or-monnaie est un symbole de pervertissement et d'exaltation impure des désirs». (Dies) Certaines familles deviennent plus importantes que d'autres, des alliances se négocient et des échanges de femmes entre familles viennent sceller les tractations. La transmission du pouvoir et de la richesse du père au fils transforma la chefferie en dynastie. La préhistoire bascule dans l'histoire.

Cette véritable rupture socio-historique est accompagnée du développement phénoménal des techniques métallurgiques. L'action concertée du bûcheron, du forgeron et du mineur aura aussi un impact des plus tragiques avec la création d'armes nouvelles toujours plus puissantes et ce perfectionnement des armes de guerres sera constant jusqu'à nos jours. De nouvelles armes apparaissent comme l'épée et s'ajoutent aux poignards, dagues et haches déjà existants. Stimulés par ces nouvelles possibilités, certains chasseurs-guerriers, formant des hordes nomades sauvages, comprennent vite le profit qu'ils peuvent en tirer car en effet, il existe un moyen «magique» d'obtenir de

la nourriture sans labeur : le vol; un moyen facile d'obtenir une femme désirable : le viol à la pointe du couteau; un moyen simple d'acquérir du pouvoir : la conquête; un moyen astucieux d'éviter le travail considéré comme de l'esclavage et finalement l'obtention de la richesse : le pillage. Oui, l'homme se découvre aussi barbare.

Ainsi l'idée que les mythes mythologiques recouvrent la peur des hommes devant les phénomènes naturels sera progressivement remplacé par des mythologies et dieux anthropomorphiques recouvrant la peur des hommes envers l'homme lui-même. Ainsi pour souder l'harmonie d'un groupe et empêcher le conflit interne, la violence envers l'autre, l'étranger servira d'exutoire. Une fois, l'ennemi désigné, il sera quasi impossible de faire marche arrière même si les raisons de la haine s'annoncent non fondées et même fausses. L'essayiste René Girard nommera ce phénomène la «violence fondatrice» qui contaminera fortement tout l'univers du sacré.

Pour les Grecs et les Romains, les Celtes, Germains, Gallois, Vikings démontrent une telle voracité dans leur désir de conquête qu'ils sont vitement démonisés par la rumeur villageoise Mais qu'en est-il vraiment ?

Le panthéon des dieux nordiques représentait les forces des éléments naturels comme le tonnerre, la foudre, le soleil et de nombreux animaux, en particulier les sangliers, les béliers les serpents et les cerfs avaient une signification surnaturelle. Tous les dieux nordiques transmettent une doctrine guerrière et belliqueuse de combats titanesques menés par des dieux héroïques, Thor en Scandinavie, Donar en Germanie et Thunor en Angleterre. En effet, le combat entretient l'équilibre des forces et les victoires renouvellent l'ordre du monde. L'un des traits marquants de la représentation des dieux nordiques est la triade, dieux à trois têtes, trois faces identiques, symbole de l'omniscience et du pouvoir absolu.

La plupart des peuples nordiques combattrent aussi entre eux, entre villages d'une même ethnie. La conscience nationale y est absente et toute tribu celtique, viking convoite avidement les richesses et les femmes de toutes autres tribus celtiques ou vikings. La conquête des territoires, le pillage des villages par des hordes armées confirment les nouvelles idéologies guerrières essentiellement masculines. Des palissades, remparts de terre et murs de pierres entourent les villages dont l'architecture évoluera vers les fortifications en hauteurs implantées en terrains accidentés et difficile d'accès.

Dieu tribal

Parce que tribales, ces sociétés ne purent constituer un État organisé avec une religion et un clergé unifiés. Chaque villages avaient ses druides qui célébraient des rituels glorifiant les héros guerriers sans peur. Et c'est justement parce que la peur et les faiblesses y sont combattus, où il fallait briller par son courage que les démons furent anéantis et jamais le Diable, entité maléfique, n'a pu existé parce que Germains, Celtes, Vikings avaient la liberté en haute estime et jamais ils auraient accepté d'être soumis moralement à la servitude autant intérieure qu'extérieure. Si le Diable existe, il est dans le regard des autres peuples conquis détestant les vainqueurs non à l'intérieur des religions celtiques.

L'exaltation de la force virile se verra dans le menhir-statue, image phallique sans conteste des nouvelles divinités. Des stèles funéraires montrant des guerriers revêtus de cuirasse et armés de haches, de poignards et d'arcs parsèment les communautés et dénotent la hiérarchisation croissante de la société. Les chefs guerriers ne sont pas en reste érigeants d'immense maison funéraire à leur gloire. Les dolmens mégalithiques et les statues-menhirs, affirment un gigantisme minéral proportionnel à la mégalomanie du chef de clan,

chacun rivalisant pour affirmer le prestige de son peuple et sa domination territoriale. Tous ces monuments publics, menhir, stèle et dolmen, sont tous entièrement dédiés à l'exaltation de la guerre et à une célébration des élites militaires de la nation.

Au début du siècle dernier, Émile Durkheim, dans son ouvrage intitulée *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, mis en évidence que la religion est constitutive de la culture et qu'elle y joue un rôle social dans les sociétés archaïques et un rôle politique dans les sociétés de l'Antiquité comme nous le verrons. «En tout état de cause, la religion était déjà ce qu'elle allait rester, le reflet de croyance collectives, d'un vécu localisé, et d'une politique vis-à-vis de la réalité.»

Le passage de l'homme archaïque de la préhistoire à l'homme antique s'échelonna donc sur plusieurs siècles. De cette longue évolution naquit toute une panoplie de concepts allant de l'échange économique à l'organisation sociale en passant par une technique primitive axée principalement sur l'utilisation de l'eau, du feu, de la terre. Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles  Avec la civilisation, naquirent aussi la cité et la spécialisation des rôles: marchands, administrateurs, artisans, esclaves et son corollaire une économie d'argent basé sur le travail. Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'animisme totémique aux dieux. Le monde grouillait de Dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de la chasse, de l'agriculture, de la guerre etc.

Cette évolution religieuse à la fin du néolithique fut marquée par la lutte de pouvoir entre les nouvelles castes de prêtres «urbains» et les chamans traditionnels identifiés à la «religion de la chasse» ou «religion de nature». Tandis que la caste des prêtres représentait le courant de spécialisation générale de la société en différents corps de métier, le chaman lui déroutait toujours par sa polyvalence, à la fois, magicien, sorcier, guérisseur, devin.

Depuis le néolithique, nous assistons à une véritable dénégation du chaman relié intrinsèquement au nomadisme. Il est le maître des pratiques mouvantes adaptées aux lieux et aux types de fréquentations. Il agit seul, n'a pas besoin de temple permanent mais surtout il a le pouvoir de contact direct avec les esprits. Il est le premier à emprunter les «chemins mystiques» vers l'au-delà, à établir le lien entre le Ciel et la Terre. Devenu rival religieux, le chaman sera combattu par toutes les sociétés sédentaires et voué au mépris. Identifié aux hordes barbares, aux peuples arriérés, il sera qualifié d'être maléfique possédé par les mauvais esprits et atteint de folie. Devenu suspect pour le pouvoir politique, le chamanisme sera progressivement proscrit et voué à la disparition.

Aparté : Ce concept de «contact direct» avec les esprits sera par la suite attesté par la présence des mystiques et autres médiums ou devins dans tous les systèmes religieux y compris les monothéismes et bien sûr par le rôle de l'artiste en art contemporain

C'est à ce moment que l'on remarque la multiplication des pratiques magiques et le développement des disciplines occultes, qui deviendront plus tard populaires dans tout le monde asiatique et méditerranéen. Une «religion» parallèle ne tarde pas à s'établir et à promouvoir ces valeurs plus «archaïques». Tout ce monde dit occulte perpétuera les mythes, rites et rituels magico-religieux du paléolithique : lecture des viscères (oracles), le bestiaire archaïque intégré dans les signes du zodiaque;  l'analogie entre les signes mystiques et la réalité permettant donc de maîtriser le temps et ainsi connaître l'avenir.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus

du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migrations des «gens de Kourgan» est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisé et appelé ainsi parce que le sanskrit, langue indienne, parlé par ces gens de Kourgan, appelés par la suite aryen, est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien. L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Toutes les religions y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme portent la griffe de la civilisation indo-aryenne.

Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permettent la constitution d'États-nations comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran avec à leur tête des hommes-dieux. En fait, ces États-nations agissent comme un système humanitaire qui protège l'entité contre les agressions extérieures, une sorte de stratégie de survivance de l'espèce pour reprendre une comparaison chère à Darwin. Mais chacun de ces États-nations de type théocratique pris isolément introduit la notion de religion nationale apparentée à une stratégie de survivance clanique ou tribale et devint source de division et enjeu de guerre territoriale.

Plusieurs religions et philosophies dont le taoïsme chinois, le shintoïsme japonais, le bouddhisme et le jinïsme y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme dérivent du védisme et portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Au départ, le védisme, appellation découlant des Védas, livres sacrés de l'Inde ancestral, favorise la vision de l'univers comme étant gouverné par une multitude de forces souvent contradictoires. Le cosmos est naturellement bienveillant à l'égard de l'homme et s'oppose au chaos. Le bien et le mal sont des antagonismes normaux, naturels, représentés par des dieux (daevas, pouvoir) et des démons (asuras, contre-pouvoir), point de Diable à l'horizon. Tout l'équilibre du monde réside dans les sacrifices et les offrandes polythéistes où l'homme rend hommage aux lois célestes issues des forces cosmiques en action. Mais tous ces dieux védiques ne sont que la manifestation d'une seule et unique réalité : L'Un. Et cet Un est à la fois multiple (hénothéisme).

L'unité comme Principe divin est l'alpha et l'oméga de toute réalité. Cette Unité transcendante est à l'origine de toutes les traditions spirituelles et religieuses qui ont accompagnées la vie humaine depuis la nuit des Temps. Plus encore, cette Réalité ultime dépasse tout ce que l'on peut en dire, c'est le domaine du Mystère inaccessible à la raison, mais ouvert à l'intuition, à l'interprétation poétique et sacrée. Cette Source originelle coulant de cascades en cascades, forment d'innombrables embranchements révélant l'inouïe diversité de l' tre et de ses manifestations. Toute cette diversité est unifiée à la Source elle-même, nulle par ailleurs; le multiple provient de l'Unité (alpha) et retourne à l'Un (oméga) : «Je suis l'alpha et l'oméga».

«L'Unique ne peut apparaître que dans le nombre,
Dans la création comme dans ces formes sacrées,
Qui, diverses dans leur aspect extérieur,
Manifestent une seule Lumière intérieure, éternelle.
J'ai regardé Ton visage, croyant n'en voir qu'un seul,
Comme je suis ébahi de contempler maintenant
Tes nombreux visages».
(auteur inconnu cité dans Nasr, p.13)

Ainsi plusieurs noms l'accompagnent que l'on pense à Indra, Mithra, Varuna, qui expriment tous la même réalité. Par la suite, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres donnèrent corps à l'Absolu «sans forme», à «l'Un sans second» des *Upanishads*. Ainsi «un  tre au-dessus des autres dieux» devint responsable des cycles cosmiques et des mondes successifs qu'il enfante et détruit  et l'homme par ses offrandes lui rend hommage, tel est le sens de la Bhakti (dévotion) envers un Dieu suprême créateur et protecteur.

«Dans les *Upanishads* hindous, il existe un dialogue célèbre qui réduit le nombre de dieux de 3 306 à 1, le *brahman* de l'entité suprême. Cette unification donna naissance au panthéisme, c'est à dire à l'idée que tout est en Dieu et que Dieu est en tout. On peut d'ailleurs être plus exact en désignant cette doctrine par le terme de «monisme,» qui est la doctrine selon laquelle il existe une seule réalité.» (Geoffrey Parrinder, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981, p.16)

Les mythes rapportent également que la race humaine est issue d'un  tre divin géant, à forme humaine, Purusha. De sa bouche, sont venus les Brahmanes dont sont issus les prêtres, de ses bras les Kshatriya qui fournissent les gouvernants et les guerriers, de ses cuisses les Vaishya ou agents économiques, commerçants et marchands, et de ses pieds les Sudra ou artisans, au service des trois premières castes. L'apparition des castes au cours histoire de l'Inde s'est développé afin de renforcer le système de coercition nécessaire au bon déroulement de la société indienne.  L'asservissement de certains par d'autres est une faiblesse humaine placée sous le signe de l'hérédité, non une loi naturelle. Les Intouchables, ceux qui exercent les métiers sales ou de peine comme les coolies, se désignent eux-mêmes sous le nom de Dalits (opprimés) et sont encore l'objet de persécutions et de mauvais traitements.

Les Intouchables étant des hors castes, il apparaît logique que les non-Hindous soient également considérés comme des Intouchables. Ainsi en est-il des populations tribales des régions reculées du pays. Ainsi en est-il également des minorités religieuses. L'hindouisme a gardé l'essentiel de la religion védique: la continuité et la prospérité du monde reposent sur le sacrifice, dont la victime principale est l'homme. Toute une hiérarchie se met donc en place sous l'emprise de la notion de pur versus impur.

Le pur et l'impur se cristallisent chacun dans la personne du brahmane, opposée à celles des castes inférieures, qui sont désignées pour prendre en charge les impuretés sociales. Chacun, à son niveau, se définit dans des relations de supériorité et d'infériorité par rapport aux autres. L'esprit de caste reflète simplement que les inégalités sociales sont conformes aux lois naturelles perceptibles à leur époque où nulle égalité entre espèces existe.

Cette notion de pureté reflète bien les structures de l'Inde aryenne. La société est fortement hiérarchisée sous l'égide des Aryas, caste des seigneurs guerriers dont le pouvoir est codifié par la religion védique, instrument politique de cohésion dont les prêtres sont les gardiens. Auparavant, l'être archaïque baignait dans le religieux, sa vie était religion au sens de *re-ligare*, complètement relier à son monde, participant à la mana, cette force «magique», «principe de tout ce qui vit, de tout ce qui agit, de tout ce qui se meut» (Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960, p.276)

Avec les premiers écrits védiques surgit l'idée que l'individu est redevable à l'ensemble social dans lequel il vit. A cela s'ajoute une panoplie de dieux qui viendront régir les moindres détails de la vie quotidienne établissant des codes vestimentaires, des rites alimentaires, des lois et des règles de conduite. La religion devient institution ou comme le dit si bien Henri Hubert : «la religion, c'est l'administration du sacré» et nous de rajouter, à

des fins de cohésion socio-politique. La religion devient une idéologie du sacré.

Dorénavant, il n'y aura pas de politique sans religion d'où l'importance du dieu de la guerre Indra qui mène les guerriers au combats et qui célèbre ses victoires par des festins et des ivresses mémorables. De conquête en conquête, avec le temps, des dynasties princières voient le jour comme les râjâ aryens qui gouvernent un peuple d'agriculteurs et d'éleveurs qui aiment chanter, festoyer et danser aux sons de la harpe et du luth.

De fait, les cérémonies sacrificielles conduites par les prêtres védiques, les brahmanes sont vécues comme des répétitions de la création où le premier homme, Purusha fit sacrifice de sa personne en démembrant son propre corps. Aidé de Soma, dieu de la boisson fermentée hallucinogène, le brahmane se transforme en poète védique récitant des énoncés sacrés et mantras ésotériques accompagnés de tremblements, de transes chamanistes ressenties comme une émanation des forces cosmiques soutenant tout l'Univers.

À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, de la Parole telle qu'exprimée par les chants de gorges inuits et autres mélopées chamanistes universelles à l'origine du «Au commencement était le Verbe» de la Bible.

«L'univers entier est créé par des vibrations primordiales qui constituent la Parole. La matière, et enfin la forme, sont un condensé de cette énergie primordiale». Evan M. Zvesse, Ritual Cosmos : The Sanctification of Life in African Religions, Ohio University Press, Colombus, USA, 1979)

Nous retrouvons encore l'analogie entre les vibrations primordiales et «l'Éternel en tant que Verbe» dans le Véda d'où émane l'Univers entier grâce au son du mantra sacré Aum, le son primordial qui contient en puissance les désignations de toutes choses et leurs relations mutuelles. Le rôle des rishis, les chamans indiens furent de scinder la plénitude de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrées grâce à l'écriture. Ces maîtres de la Parole se saisirent des pratiques magiques, des mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales furent ensuite transcrites dans le corpus védique; Véda signifiant littéralement «Savoir». (Hulin Michel, Les voyants du Véda in Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002, p. 40)

«Le rôle des rishis, les chamans indiens furent de scinder la plénitude de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrés grâce à l'écriture. Ces maîtres de la Parole se saisirent des pratiques magiques, des mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales furent ensuite transcrites dans le corpus védique; *Véda* signifiant littéralement «Savoir». (Hulin Michel, Les voyants du Véda in Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002, p. 40)

L'Univers comme une pensée/parole, est une poïétique qui s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers.

Poursuivant leur politique de conquête, voilà plus de quatre millénaires, ces hordes de guerriers venus du sud envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migration est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisé et appelé ainsi parce que le sanskrit, langue indienne parlée par ces Aryens, est la base de la quasi-totalité des langues

européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien.

Ces synthèses de cosmogonies, de théogonies et de catégories sociales et raciales qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permirent la constitution d'États-nations, comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran, avec à leur tête des hommes-dieux.

Dieu politique

«L'histoire commence à Sumer» : l'Antiquité

En Mésopotamie, littéralement : «le pays entre les fleuves» l'Euphrate et le Tigre, deux grands peuples : les Sumériens, vivant en bordure du golfe Persique et les Akkadiens, plus au nord, échangèrent entre eux nombre de coutumes y compris des dieux et déesses pour constituer une grande mythologie syncrétique car le Proche-Orient est une terre de contact et de passage entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Au début, c'est le monde des eaux primordiales : " l'Océan primordial infini." C'est de cette Mer Originelle infinie que sont nés le Ciel et la Terre. Au commencement la terre était confondue dans l'univers, Ciel et Terre étaient unis et formaient une cosmogonie unifiée car le créateur, le dieu An est «père et mère qui crée lui-même», réunion harmonieuse de l'animus et de l'anima. Puis le dieu AN partagea l'univers entre ses deux fils : NUDIMMUD le dieu du ciel et ENLIL régnant sur la terre. Le cosmothéisme (Dieu-monde) sumérien était représenté par des dieux n'ayant de personnalité défini qui imitaient les forces créatrices de la nature. Par la suite, une symbolique typiquement terrestre fait son entrée ; l'arbre céleste, le rocher, montagne sacrée, le soleil et la lune. Puis An créa les autres dieux terrestres aux formes mi-humaines mi-animales : le lion, aigle, serpent et surtout le taureau sacré.

Tout indique, par la suite, que cette civilisation s'achemine vers une théogonie où l'individuation des dieux se reflète dans leur apparence humaine. Dieux barbus, cheveux long en chignon, ils représentent les hommes d'une humanité supérieure mais vivant selon les coutumes terrestres. Le roi, représentant des dieux, partage avec eux la substance divine : le souffle de vie et le sang.

«Comme les hommes, les dieux ont leurs épouses, leur famille. Souverains célestes, ils ont à l'image des rois de la terre, leur cour, leurs serviteurs, leurs soldats. Ils habitent des palais soit situés dans les régions supérieures du ciel, soit sur la grande montagne de l'est, soit dans les profondeurs souterraines des enfers. (...) Ils forment donc une société bien organisée et hiérarchisée ». (F. Guirand, J. Schmidt, Mythes, mythologie, Larousse, Paris, 1996, p. 73-74)

Dans la civilisation mésopotamienne, la femme fait son entrée «officielle» au Temple, une entrée très remarquée, elle devient prêtresse sous les traits de Ishtar, à la fois, guerrière « la dame des batailles » et déesse de l'amour et de la volupté accompagnée d'un cortège de filles de joies; son culte est celui de la prostitution céleste. Les plaisirs de l'acte sexuel sont sacralisés.

De l'union sacrée avec la prêtresse/prostituée du Temple est né Sargon, le grand roi de la Mésopotamie.

« Ma mère était prêtresse, je n'ai pas connu mon père... Ma mère, la prêtresse me conçut, m'enfanta en cachette, me mit dans une corbeille de roseaux dont elle ferma l'ouverture avec du bitume. Elle me livra au fleuve qui n'était pas haut. Le fleuve m'emporta et me mena chez Akki : c'était un homme chargé des libations. Akki me regarda avec bonté et me retira; il m'adopta pour son enfant et m'éleva; il m'établit pour son jardinier. C'est durant que j'étais jardinier que la déesse Ishtar m'aima, j'exerçai alors la royauté...» (trad. Dhome - Guirand, op,cit. p.81) (nda,origine de l'histoire de Moïse)

Aparté : Ainsi s'est constitué la trilogie originelle déesse-mère-prostituée, qui se perpétuera à travers les siècles et qui transitera avec quelques substitutions vers Astarté, déesse phénicienne, vers Aphrodite chez les Grecs, vers Vénus dans d'innombrables civilisations pour finalement intégrée l'histoire chrétienne par le trio Marie, la vierge, Anne, la mère et Marie-Madeleine, la prostituée. Contrairement à Sargon né d'une prostituée, Jésus, né d'une vierge deux millénaires plus tard, marque le changement radical des mœurs de l'époque.

Sargon l'Ancien (2325 av.J.C.) est donc le représentant des dieux sur terre et son peuple doit le servir et le vénérer comme tel. Sargon 1er, le père-roi-tout-puissant de l'empire mésopotamien, est un terrible ambitieux. À ce moment là, de puissantes tribus avaient déjà entrepris l'unification du monde en attaquant les ethnies et les clans voisins et les soumettant : c'est la politique de la puissance vers la domination universelle toujours présente de nos jours après 4 mille ans d'existence.

En quelques campagnes militaires, il soumit les Sumériens, arriva au nord jusqu'au Liban, à l'ouest jusqu'à Chypre, à l'est jusqu'à Elam en Iran. Il est le seul et unique maître de l'univers et se proclame «maîtres des quatre régions du monde» et de la «totalité des hommes». Cette vision du règne universelle représentée par la «croix» des quatre points cardinaux traversa toutes les civilisations jusqu'en Chine. Athènes, Rome, Jérusalem, La Mecque se définiront toutes un jour comme centre du monde, que dire de l'expression chinoise «l'Empire du milieu. »

Sous le règne de Hammourabi vers 1900 av. J.C., Babylone acquiert la magnificence mythique qu'on lui connaît. Les lois, les normes, les décrets, impartis aux dieux qui assuraient le bon fonctionnement de la société depuis le paléolithique passent sous l'autorité roi divin. Les valeurs religieuses vont fonder l'ordre dans la cité. Sur une stèle sont inscrites les «tables de la loi» appelées le code de Hammourabi.

Sous son règne, les rapports entre les dieux et les hommes étaient amicaux, pacifiques, presque familiaux, mais cet esprit de société basé sur le respect et la justice allait considérablement évoluer et dégénérer sous la pression de différents envahisseurs étrangers qui ravagèrent le pays.

Sous le règne de Nabuchodonosor 1er qui régna sur Babylone de -1124 à –1103, un dieu terrible, jaloux et guerrier apparaît tel que révélé par le fameux poèmes *l'Énouma Elish* écrit par des théologiens babyloniens et conservé au Bristish Museum. Le grand dieu Marduk, Souverain des dieux et Souverain des hommes, devint le dieu suprême du panthéon mésopotamien et le géniteur d'une humanité violente, prête à se battre et à soumettre par l'esclavage tous les peuples qui refuseront de payer le tribut de domination. Le projet politique de l'Empire devient évident en déclarant premièrement Babylone, capitale par volonté divine, deuxièmement que son roi est roi des rois parce que son dieu Marduk est le premier et seul dieu régnant sur l'Univers et troisièmement les autres villes, les autres rois, les autres dieux étrangers sont subalternes et leur peuple, des subordonnés. C'est le poème qui justifie clairement la théocratie comme politique par la métaphysique, la métaphysique par la religion.

Dans *Le portrait du roi*, Louis Marin écrivait que «Représentation et pouvoir sont de même nature (…) dans le sens où le pouvoir - comme image et visibilité de la puissance - est désormais l'effet de la représentation, et celle-ci, de sa part, opère en tant que signe et forme de l'exercice du pouvoir. Et ce pouvoir ne peut exister et se reproduire sinon en étant absolu, sinon en étant la représentation imagée du monarque comme sujet du pouvoir. Le pouvoir absolu du monarque devient totalement réel et efficace dans les signes et les images qui le représentent ; le roi n'est vraiment roi, c'est-à-dire

monarque, que dans des images. Entre le roi et Dieu s'instaure un dispositif complexe d'images, qui devient le fondement véritable et réel du théologico-politique, dans le sens où Dieu donne au roi la justification et le droit pour exercer le pouvoir, mais, en même temps, le roi " possède Dieu dans les signes qui le font roi. l'image du roi représente l'identité même du politique et du théologique, et cela en construisant un formidable appareil de pouvoir, dans lequel le droit de puissance - le droit d'avoir de la puissance - devient une sorte de théâtre, une représentation de la figure royale.» (Louis Marin, *Le portrait du roi*, Paris, Ed. Minuit, 1981)

Pendant des générations, dix rois de Babylone portèrent le nom de Marduk et poursuivèrent l'expansion territoriale en soumettant le royaume d'Israël, la Samarie, la Syrie, l'Asie mineure et l'Arménie. Ce système de théocratie totalitaire se diffusa rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen et Proche Orient. Ainsi les masses populaires conquises durent supporter le poids de la dictature impérialiste.

« Les guerres des villes-États, par exemple en Mésopotamie, au contraire, eurent très tôt pour but la fondation d'empires par l'assujettissement à long terme d'autres royaumes fondés sur des villes. La logique de cette évolution allait impliquer ultérieurement dans cette stratégie de conquête même des pays et des peuples étrangers et lointains, les prétentions à la puissance et à la grandeur devenant bientôt un facteur autonome, sans qu'il fût possible de voir la fin de cette évolution. (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

L'univers politique des États-nations devient investit d'une mission religieuse de conquête des âmes. Progressivement se met en place une structure de domination des âmes par des vicaires, ces «empoisonneurs de la vie» propageant des sentiments de peurs et de culpabilité dans l'homme qu'ils doivent asservir au pouvoir totalitaire : c'est la naissance de la théocratie.

Dieu est-il par essence totalitaire? Dieu est tout, il est la totalité. Et cette totalité est la puissante harmonie, et non pas le pouvoir. Cette totalité de la puissante harmonie s'est exprimée, pendant des dizaines de millénaires chez l'homme, par l'animisme, religion de la présence divine dans toute matière, plante animal ou être. C'est la religion des objets-fétiches, des dieux personnalisés par le totem. Jusqu'au jour où la caste des prêtres-chamans remplaça la multiplicité pacifique des totems individuels par le grand totem collectif, la seule réalité. Ainsi, sous l'influence des prêtres, l'individu doit subordonné son totem personnel et s'attacher à celui du groupe à l'exclusion de tous autres fétiches. L'ensemble des relations sociales symbolisés par le Grand Fétiche de la tribu conduit cette dernière à rejeter complètement le Grand Fétiche de la tribu voisine ce que l'ethnologue De Brosses traduira ironiquement en ces termes : «il n'y avait pas moyen que les adorateurs du rats vécussent longtemps en bonne intelligence avec les adorateurs du chat.» D'où des guerres entre fétiches, instrumentalisés par les prêtres des différentes sociétés. Le passage du totem personnel donc multiple au totem collectif, ancêtre du dieu unique marque les débuts des guerres fratricides. Les religions deviennent source de guerres fratricides et apparaissent en même temps que la notion de totem collectif comme signe identitaire des premières tribus. Oui, le Dieu tribal est carrément totalitaire.

Les vicissitudes de la "real politic" donnent le coup d'envoi de pratiques de plus en plus hégémoniques. Les dieux des peuples conquis doivent être asservis au nouveau pouvoir afin de briser toute tentative de résistance des clergés locaux. De plus en plus apparaît dans la cosmogonie des débuts de l'histoire, un homme despote dépositaire parce que roi de la puissance de dieux de plus en plus dominants.

«La constitution des États despotiques, avec tous les rapports de force qu'elle met en oeuvre, s'accompagne donc de la constitution d'un

panthéon unifié sous l'emprise de divinités dominatrices et du reste ce processus renforce à son tour la puissance de l'État de tout le prestige du fantasmatique. Cette unification se fait en faveur de dieux à la personnalité puissamment accusée qui sont comme la projection dans le fantasmatique du despote et des siens...» (Lévêque, 1985)

On assiste à la confiscation du savoir astronomique primitif par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques animaliers, accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques avec une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. La mythologie n'a alors plus d'assises concrètes dans le peuple et déchoit en de simples contes et récits tronqués et imprécis.

Le cosmos s'affirme donc comme un État ordonné autour de la figure du roi. (Jacobsen) C'est ainsi qu'on assiste à une révolution religieuse où apparaît progressivement le dieu omnipotent qui confère au roi despote ses pouvoirs hégémoniques. Tout le rituel religieux est entre les mains des prêtres où la foi individuelle est absente. Il s'agit, en somme, d'une religion sans espoir où le rôle de l'homme se limite à servir les dieux et le roi despote par le travail. On peut se représenter le désespoir comme un mutation artificielle de l'angoisse existentielle «naturelle» en aliénation et névrose imposées, provoquées, de l'extérieur. La nausée devant la condition humaine devient la nausée de soi-même et souvent la révolte se présente comme la seule issue autre que le suicide. L'Empire est donc constamment bouleversé par des séries de soulèvements populaires réprimés souvent par des guerres impitoyables où des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacées de la surface de la terre» .

L'accroissement du rendement agricole par l'irrigation des terres, l'accroissement du cheptel grâce à la domestication des bêtes, le développement de la métallurgie, des techniques céramiques et du textile, l'apparition des premiers villages fortifiés offrant protection, tout converge et favorise l'accroissement démographique qui a son tour fournit la main d'oeuvre et les guerriers nécessaires à l'expansion de la nation qui à son tour, accroît d'autant la puissance du despote. Irrémédiablement, la «pensée sauvage» est entraînée vers une rationalisation bien humaine porteuse de mutations inouïes comme l'écriture, le calcul et le calendrier.

Mais pour que l'idéologie survive au sein de la société, le despote a besoin de dégager une partie de la production de biens et services et de la diriger vers les administrateurs et les prêtres non-producteurs à son service. De surcharge en surcharge, les graves transformations des rapports sociaux de production accentuent l'exploitation et la sujétion des classes laborieuses : «la transformation des choses passe par la transformation de l'homme en chose» que Marcel Gauchet, dans *Le désenchantement du monde* qualifiera de véritable extorsion esclavagiste et dont la figure emblématique pour des siècles à venir sera le paysan, l'«assujetti productif» par excellence.

Ainsi le fameux poème d'Atrahasîs vint expliquer les origines et les raisons de l'asservissement des hommes. Au départ, trait particulier, les dieux mésopotamiens étaient obligés de travailler pour assurer leur nourriture. Mais un jour Ammou ou Nammu, la déesse-mère des eaux douces, se plaint à son fils Enki du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose alors de créer des pantins qui feraient le travail à leur place et qu'ils puissent offrir de la nourriture aux dieux sous formes d'offrandes et de sacrifices. Enki, le dieu de l'eau douce, sans qui toute récolte était impossible, façonna les premiers hommes avec "de l'argile.". À partir de la boue d'une rivière sacrée, Enki créa ainsi la race humaine pour servir d'esclaves aux dieux donc au roi despote qui les représente sur terre. Un marxiste y verrait la naissance du prolétariat. Sous le règne de Sargon, un code pour le contrôle des populations de plus en plus nombreuses à l'intérieur des cités-États se met en place.

Pour ce faire il crée un système théologique basé sur la faute et le repentir.

Ainsi les masses laborieuses des royaumes despotiques antiques furent contraintes à ériger des sanctuaires, des temples et palais en l'honneur du roi tout en fournissant sa cour, ses administrateurs et ses prêtres en «nourritures terrestres». Cet immense surtravail ne profite plus à l'ensemble de la communauté mais bien à une élite qui se révèle instrument d'exploitation au profit d'une cohésion sociale, de là, le paradoxe de sa longévité. Comme si on tolérait mieux la structure autocratique de la société à condition qu'elle trouve une justification religieuse et spirituelle. On est prêt à se sacrifier pour le despote à condition que ce sacrifice serve aussi à honorer dieu, telle est la dynamique interne de la société mésopotamienne.

Alors qu'au Paléolithique régnait un animisme bon enfant, la surproduction de gibiers lors d'une chasse réussie permettait des festins, des danses et des grandes fêtes en l'honneur des êtres naturels et surnaturels qui peuplent l'univers. Plus égalitaire et généreuse, c'est toute la communauté qui profitait alors de la surproduction de nourriture. Le village était le représentation parfaite de la coopération, de l'adaptation avec réciprocité, d'une relation développée et compréhensive, avec pour résultat un fusion organique et complexe plus riche que la représentation prédatrice des villes-États conduisant à une exploitation de l'environnement impitoyable, parasitaire et épuisante donc un instrument de production, d'accumulation et de surabondance qui ne peut se maintenir que par l'expansion donc qui ouvre la voie aux conflits, actes de violence et de peurs.

La civilisation mésopotamienne atteignit son apogée. Les cités-temples devinrent des cités-États, Nabuchodonosor II (605-562) suite à la conquête de la Palestine et la prise de Jérusalem devint roi «des quatre régions de l'Univers».

L'instinct de domination a remplacé, dans le coeur des hommes, sa vocation spirituelle; la recherche de puissance brute se substituant à la recherche du divin. Cet effort pervers tourne à la divinisation de l'homme lui-même et de l'État : la royauté sacré. Jamais l'humanité n'oubliera que là est née l'idéologie la plus pernicieuse du despotisme : la théocratie.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux viennent suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux.» (Hatzfeld, 1993, p. 219) Les gouvernants comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..

Jamais l'individu n'aura été abaissé à ce point auparavant dans aucune autre civilisation. Le but fondamental étant de réduire l'individu à la plus humiliante servitude spirituelle et temporelle. Non seulement, l'homme ne se reconnaît plus lui-même mais ne reconnaît même plus l'autre, son frère, tel un Caïn qui ne voit en l'autre qu'une menace mortelle; la peur se radicalisant en meurtre.

Comment les prêtres ont-ils pu accomplir un tel prodige qui ne s'était jamais produit auparavant ?

Avec le Néolithique apparaît, nous l'avons vu, différentes sources d'approvisionnement en nourriture grâce aux techniques de l'agriculture et de l'élevage. Domestication des plantes et des bêtes donc ! Et pourquoi pas domestication de l'homme tant qu'à y être ?

Aparté : Et le Zarathoustra de Nietzsche de se demander «que signifient ces maison ?(..) Se peut-il qu'en sortent et entrent de vrais hommes ?» Le prophète, après réflexion, «dit enfin chagriné : «Tout a rapetissé ! » Partout je vois des portes plus basses et mon espèce doit courber l'échine pour y passer. «Ils ont rapetissé et toujours davantage rapetissent.(...) Au fond bien simplement, ils veulent une seule chose avant tout : que personne ne leur fasse mal. Leur est vertu ce qui rend modeste et docile; ainsi du loup, ils firent le chien et de l'homme même la meilleure bête domestique au service de l'homme.» (Ainsi parlait Zarathoustra, Folio, p. 209)

La sédentarité met fin à «l'âge d'or». Nous sommes à l'ère du mépris pour le nomadisme. Des hordes sauvages pillent les récoltes et exterminent les communautés qui leur résistaient. Hommes femmes et enfants sont tués ou asservis brutalement; les premiers génocides de l'humanité sont commis et serviront de modèles à Gensis Khan, Nabuchodonosor et à bien d'autres jusqu'à nos jours : génocide des Arménien en Turquie (1915), holocauste des Juifs en Allemagne (1930-1945), nettoyages ethniques en Bosnie, au Kosovo, génocide des Tutsis au Rwanda et des populations africaines au Darfour soudanais couvrant les années 1990-2005.

La peur des nomades et les conflits découlant de deux manières radicales de vivre dans le monde, font que les sédentaires ont besoin de protection à l'intérieur de villages fortifiés. La liberté des hordes sauvages fait peur. A l'exemple de l'enclos, les fortification créent barrières protectrices et, effet pervers, des barrières d'asservissement. Tel est le prix de la sécurité : elle enferme l'individu et les bêtes dans une même maison. Le pays est alors couvert de cités; cela conduit à la création de royaumes qui rassemblent plusieurs cités sous l'autorité d'une seule. Les rivalités entre royaumes conduisent à la guerre et favorisent la création d'Empires sous l'égide du vainqueur.

Les dieux de la tradition sont des puissances qui attirent et que l'on craint à la fois. Il est donc normal que l'idée de pouvoir coïncide avec cette puissance. Mais pour que cette puissance s'incarne dans le pouvoir, il lui faut un rituel précis pour que le pouvoir s'impose à son tour comme dieu. L'univers chaotique, guerrier et terrifiant dans lequel évolue les Mésopotamiens commande la soif de dieux puissants dont le pouvoir se répercute dans leur société.

«Les dieux sont la force que les hommes voudraient avoir : ils sont la puissance même et ils répondent à la crainte. De ce fait, ils sont vraiment puissants. Car ces créations sociales ne dépendent pas des aléas des consciences individuelles. Elles sont attestées par l'attachement du groupe à ses rituels et de fait, elles sont bien là pour le désir et pour la peur. Puissances réelles, elles sont avant tout le moyen détourné grâce auquel le désir de pouvoir peut être assumé sans trop d'anxiété.» (Hatzfeld Henri, Les racines de la religions, Éditions du Seuil, Paris, 1993, p.192)

Ainsi les hommes ont été contrains par la peur de se soumettre à la domestication religieuse et au choix d'élevage qui mène au comportement de bêtes domestiqués mais surtout, les prêtres, amis des dieux et des hommes, se sont appropriés le monopole de l'élevage humain. Tout ordre a besoin d'un pouvoir. Modèle mésopotamien de domestication/réduction de l'être qui existe toujours; à preuve l'histoire de nos missionnaires chrétiens aux Amériques :

«Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons

français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du «Sauvage» pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux». (Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, 1994)

Ainsi, le village néolithique est remplacé par une société urbaine de structure pyramidal avec le roi au sommet, puis son administration et ses serviteurs, ensuite les prêtres, les marchands et les artisans, enfin le petit peuple à la fois agriculteur et soldat.  Puisque les hommes sont maintenant regroupés dans les cités, la violence peut désormais s'inscrire comme mécanisme de pouvoir politique interne, de conquête et d'exploitation organisée. L'État légitime à ses propres fins la violence comme principe régulateur et institue la dictature (le *lugal*) comme magistrature d'exception pour commander la communauté lors d'un grand péril. Les gouvernements comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..

Voilà pour l'aspect physique, matériel de la chose. Mais encore une fois pourquoi les hommes choisissent-ils de s'enfermer délibérément dans cet enclos. De quoi ont-ils si peur au point d'endurer le pire servage? Qu'ai-je fait au dieux pour mériter tel sort ?

Et le grand prêtre mésopotamien de répondre que la condition humaine est ce qu'elle est, en proie à la souffrance physique et vouée à la mort, parce que ces maux sont la sanction d'une faute et que toute faute est une transgression à un ordre des dieux.

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos.

«Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus,

l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. » (Marc-Alain Deschamps, Ce corps haï et adoré, p.45)

L'âme est une «étincelle de la substance des astres» qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Auparavant, le chaman considérait tous les éléments de la nature (minéral, végétal, animal, homme) étaient porteurs d'âmes unis dans une immense cosmogonie. L'âme était de nature terrestre manifestation d'un dieu immanent. Jadis, dans le monde de la Préhistoire, le mal était associé au malheur, c'est-à-dire qu'il correspondait à une fatalité subie par l'homme (maladie, échec, blessure, mort). L'homme se retrouvait dépassé par des événements dont ils subissait les effets, vis-à-vis desquels, il n'avait aucune responsabilité. Depuis l'ère mésopotamienne, l'âme sera dorénavant de nature cosmique, céleste, manifestation d'un dieu transcendant établissant ainsi une séparation inéluctable entre le ciel pur et la terre impure. Se dégage une théologie astrale où la purification de l'âme est corollaire à la purification du corps. Le corps terrestre associé à la nature commence à faire problème.

Face à cette impureté fondamentale, l'homme en déduit que le malheur est résultat d'un faute qu'il a commise et qui réveille l'hostilité des dieux. L'origine du mal, c'est la révolte qui bouleverse l'ordre du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu qui a préparé le soulèvement et entraîné d'autres dieux dans la rébellion en cessant de travailler. N'oublions pas qu'à l'origine les dieux se devaient de travailler eux-mêmes pour subvenir à leurs besoins. Selon l'Enouma Elish, c'est le dieu Kingu qui dirigea la révolte en demandant la création d'une race de subordonnés qui travaillera à servir les dieux et ainsi libérer les dieux de ce labeur. Marduk entendit l'appel des dieux mais se devait de punir l'insolence de Kingu. Ainsi Kingu fut châtié et de son sang, on façonna l'humanité en le mélangeant à de l'argile. Ce qui signifie que la nature de l'homme, issue de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque; le Mal est dans sa chair.

Le mal que l'on subit est tributaire de la faute que l'on a commis. La faute est contingente à l'espèce humaine et chaque homme est porteur du «péché originel» du simple fait de son appartenance à l'humanité. Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine ? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre «péché originel» s'appelle liberté car comme Kingu, l'homme peut se révolter.

Une jour, un grand chaos s'empara des hommes, ils péchèrent et se rebellèrent contre leur «destin», qui était de servir les dieux par le travail et le culte et ainsi plongèrent le monde dans la décrépitude. Un grand danger qui menace les dieux, le roi, le prêtre.

Vers 2280, Rimusch, successeur de Sargon l'ancien, fondateur du premier grand empire sémitique et de la dynastie d'Akkad, dut faire face à une série de soulèvements en pays sumérien. Au cours d'une guerre impitoyable des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacée de la surface de la terre».

«La révolte de l'homme contre les dieux apparaît dans la légende du jardinier Shukalletuda, qui a commis un péché mortel en séduisant Inanna. (nda, la Ève sumérienne) Suivant l'épopée d'Atraharsis, l'homme refusa de travailler, Tout comme l'avaient fait avant lui les dieux inférieurs. Voyant que l'homme se dérobait à la tâche que lui avait assignée les dieux de subvenir à leur propres besoins et constatant le bruit causé par la multiplication de l'humanité, Enlil perdit le sommeil. Il tenta de mater la résistance de l'homme en envoyant des plaies, la famine et la sécheresse,

mais l'intervention d'Enki permit à l'homme de survivre à ces châtiments. Dans les épopées d'Atraharsis et de Gilgamesh, le déluge apparaît comme le résultat du jugement que les dieux ont porté sur les hommes.» (Geoffrey Parrinder, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981, p.110)

Les dieux créèrent l'homme pour les servir mais créèrent aussi un rival potentiel. La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle. Le pouvoir aura ainsi aucune peine à s'exercer de la manière la plus radicale puisque le despote est aussi grand prêtre de la religion. Ainsi l'homme qui refuse son devoir d'obéissance confirme qu'il est pécheur par sa liberté. L'homme est fondamentalement mauvais parce que son désir de liberté est faute, une désobéissance et sa révolte, péché.

Cette liberté sauvage, bestiale fait peur et suscite l'angoisse intérieure parce que l'homme sait fondamentalement que la liberté offre de vertigineuses possibilités et peut aussi le faire régresser dans l'animalité. C'est devant lui-même que l'homme éprouve de l'angoisse dont la honte de ne pouvoir assumer correctement sa liberté. S'emparant de cette angoisse, le clergé mésopotamien se présente comme le seul pouvant «libérer» l'homme de l'effroi devant sa propre liberté logée en lui-même d'une manière si viscérale qu'elle se doit d'être domptée.

De la naissance à la mort, l'homme devient cerné de toutes parts par la religion; mais dans quel but ? La soumission morale aux dieux et même la soumission physique au roi par le travail sont alors perçues comme la purification nécessaire pour nettoyer la souillure de la faute. S'ensuit toute une série de préceptes, de rituels et d'incantations que l'homme doit observer pour ne pas tomber à nouveau dans le péché. L'homme ne peut plus penser par lui-même, encore moins élever la voix contre cette soumission, en résumé il est exclu de toute de toutes décisions concernant son destin.

Toute la culture mésopotamienne est traversée par le chaos du monde, par la débauche violente des hordes ennemies qui nous révèlent toute l'ignominie dont l'homme est capable. L'hypothèse de la faute implique que non seulement l'homme est corrompu mais il découvre avec effroi qu'il a peur de lui-même.

Les villes-états sont donc des communautés fondées sur la peur et portent en elles-mêmes le germe de leur destruction. C'est avec raison que Lewis Mumford dans *La cité à travers l'histoire*, montre que les civilisations archaïques possédaient cet avantage particulier de promettre la protection contre la peur des ennemis extérieurs; mais dans la mesure même elles semblaient ainsi promettre une solution collective à la peur qui régnait en elles, elles étaient fondées sur la seule violence et répandaient à leur tour la violence et la peur aggravées. (Drewermann, La spirale de la peur, 1994, p.330)

En créant le Mal métaphysique, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Cette vision basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'être se profilera, au cours de l'histoire, comme une ombre mortifère sur toutes les civilisations de la région : on pense ici aux Iraniens, aux Égyptiens, aux Juifs, aux Arabes et sera à l'origine du gnosticisme et manichéisme que nous étudierons ultérieurement. L'homme devient une impureté sur Terre et soumis à la plus humiliante abjection. « Moi le chien qui béni le roi mon seigneur et ose t'aborder» retrouve –t-on dans les écrits de l'époque adressés au roi despote.

Cette vision négative est vraiment le nœud de notre condition humaine, Kant l'appelle notre «Mal radical.» La peur de l'autre, la reconnaissance subite du danger extérieur, l'angoisse de l'homme terrorisé par la peur des famines et autres calamités naturelles font que l'on préfère l'humiliation consentie si elle est porteuse de sécurité. Cette autodomestication de l'espèce est inhérente à la culture humaine où la vie est ritualisée, codifiée

à travers un réseau d'obligations et de règlements dont le fonctionnement est ordonné par la religion.

Dissipons immédiatement toutes velléités intentionnelles de complot organisé contre l'homme. Il s'agissait plutôt de créer premièrement une théologie astrale «logique» et deuxièmement, d'établir un contexte socio-politique cohérent avec les découvertes des astronomes mésopotamiens. On mesure l'univers, le monde, l'homme, la société qu'à partir des connaissances réelles d'une civilisation à un moment donné inscrit dans une époque précise. Les découvertes astrales des Mésopotamiens furent tout aussi déstabilisantes pour l'homme que les théories de la mécanique le sont aujourd'hui pour nous.

Il faut donc retenir que dans les civilisations antiques, l'homme a totalement transformé sa liberté de nomade en servitude sédentaire où, comble de l'ironie, tyran et prêtre lui affirment qu'il est libre dans sa servitude. Et ils ont raison car l'homme a pris une décision par laquelle la liberté s'enchaîne à elle-même, ils ont tort lorsqu'ils pensent que cette décision perdurera éternellement.

Aparté : À l'entrée d'Auschwitz, il est écrit : *Arbeit macht frei*, le travail rend libre.»

La «servitude volontaire» devient une décision spontanée de tous face au danger commun. Mais attention jusqu'à un certain point, car si les conditions internes deviennent pires que les menaces externes alors les «règles du jeu» ne tiennent plus. Une leçon fondamentale de l'histoire humaine est bien que toute communauté, qui recourt à la manipulation de ses membres pour se protéger de l'anéantissement, se transforme en instrument de terreur qui sera inévitablement détruit un jour par la révolte. L'effondrement du communisme soviétique en est un exemple récent.

Mais pourquoi encore, cette faute originelle ou philosophie négative de l'homme mauvais est-elle si tenace, pourquoi ne s'est-elle pas éteinte en même temps que la civilisation mésopotamienne ?

Parce que les prêtres ont su créer un pont extraordinaire de communication en enseignant l'écriture et la lecture. Or c'est évidemment par les milieux sacerdotaux que furent récupérées ces inventions bien sûr interprétés comme signes de puissances divines au profit du roi tout autant divin. À nouveau, toutes ces constructions de la pensée humaine convergent et «donnent leur caution au pouvoir d'État, dont la puissance s'inscrit parallèlement dans les grandioses constructions d'un art qui exalte le surnaturel au profit des despotes et des couches dirigeantes, laïques ou cléricales.» (Lévesque, 1985, p. 106)

Les officiants célèbrent les rites comme une mise en scène théâtrale d'un monde en devenir où les hommes jouent un rôle que d'autres ont livré avant lui, que d'autres livreront après lui. Sauf que dorénavant, la pièce sera écrite laissant peu de place à l'improvisation. La mémoire collective transmise par une tradition orale à la portée de tous passe entre les mains d'hommes érudits créant un nouveau statut et un pouvoir spécialisé.

Pour la première fois, un clergé écrit l'histoire religieuse d'un peuple où tous les rites, les rituels, les chants, les prêches moralisateurs sont patiemment codifiés et forment le corpus des premières liturgies transmises par l'écrit. Ces liturgies sont décrites ainsi dans *l'Encyclopaedia Britannica* : «Ce sont hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie.»

C'est la Mésopotamie (2000 av.J.C.) qui nous livre le texte le

plus ancien à ce jour du voyage mythique, sorte de quête héroïque où le héros Gilgamesh, après avoir éveillé la colère divine, part à la recherche de l'immortalité. À l'issue d'innombrables péripéties, il atteint la plante de la vie éternelle, mais la perd sur le chemin du retour.

Récit mésopotamien où les thématiques de l'homme créé avec de l'argile ;  qui vit en harmonie avec les bêtes ; séduit par une femme ; du serpent séducteur qui possède la plante de la vie éternelle, sont tous reprises dans la Genèse où Adam et Ève, eux aussi après avoir provoqué la colère de Dieu, s'engageront dans un long périple expiatoire à la recherche de l'Eden perdu, de la maison, du foyer où trouver le repos. Fait de désenchantement, leur parcours révèle plutôt « l'incroyable désordre qui règne dans le monde.» Puisqu' aucun lieu ne possède l'entière unité, l'entière vérité, l'homme est condamné à errer de par le monde. À l'origine de l'errance, il y a la Faute.

Heureusement ou malheureusement, c'est selon, existe le prêtre, ce grand magicien des signes écrits qui possède le don de guérison de l'âme. Le prêtre s'appropria un pouvoir auparavant réservé à dieu celui de pardonner et surtout sauver l'homme de sa déchéance morale par des rituels tels la confession et cérémonies de repentir où furent conjurées les calamités qui menacent les hommes. Plus encore, le prêtre est thaumaturge ayant une pratique «médicale» empirique complétée par des recettes thérapeutiques à base de plantes suivies par des incantations d'exorcisme conférant à celui-ci un pouvoir inédit.

En récupérant l'invention par les commerçants de l'alphabet et des chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute comme opposition fondamentale à «l'idéologie» du créateur. Tout conduit à rendre la vie vide de sens ou plutôt, la vie tout entière apparaît comme une punition ou le travail devient la seule justification de l'existence et une malédiction puisque, quoique l'on fasse, l'action humaine est vain souci devant la mort.

« L'imagination babylonienne, qui s'était un peu détournée des «histoires de dieux» de Sumer, paraît se complaire ainsi aux «histoires de diables». Dans de très nombreux et très longs écrits des magiciens (...) il y a aussi indéniablement un fond d'angoisse dont celle de la «guerre atomique» peut nous donner une idée. Aucun peuple plus que celui de Mésopotamie, au milieu des «barbares» qui l'entouraient, le menaçaient constamment et déferlaient périodiquement sur son sol, ne paraît avoir eu autant le sentiment que civilisation et bonne vie sont chose fragile et sans cesse remise en question ». (J. Nougayrol, La religion babylonienne, p. 234 in note 20 Eliade, 1976)

«Ces histoires de diables», histoires occultes racontent, qu'à côté des formes divines, une «matière» franchement démoniaque est à l'oeuvre : que le Cosmos possède une double nature : divine et satanique. Transposés dans la réalité sociale de l'époque : les peuples barbares sont des satans qui menacent la cité-temple, emblème divin de la civilisation. («L'axe du mal», Georges Bush, 2002)

Le mal existe que s'il est opposé au bien. La théocratie est le règne politique du Bien absolu, de la Beauté, de la Sagesse au bénéfice de tous, l'homme qui se révolte n'est qu'impureté, laideur et folie, voilà le dogme qu'il faut  respecter sous peine d'être «banni du Paradis».

Le despote mésopotamien a réussi à intégrer en une seule personne dieu/roi-guerrier/prêtre, la «sainte trinité» du pouvoir tyrannique, le gardien suprême du troupeau, «le seigneur de l'art pastoral royal» du premier État impérialiste qui fut une théocratique totalitaire, le rêve encore aujourd'hui de tous les

intégristes musulmans, juifs et chrétiens. (Sloterdijk, 2000)

Jamais un État aura atteint un tel degré d'opulence tel que manifesté par la construction du palais de Sargon qui couvre dix hectares parsemées de jardins somptueux et abrite deux cent neuf salles ornées de fresques et bas-reliefs peuplées par une foule de courtisans et de prêtres. Cette titanesque puissance étatique était, on le conçoit, une tyrannie gérée administrativement par l'entremise d'une bureaucratie imposante et protégée par une armée jamais égalée dans le monde antique. L'asservissement devint une composante essentielle du progrès, de l'enrichissement, de la conquête, de la puissance.

A vrai dire, ce développement excessif de l'aspiration à la puissance, précisément, contenait souvent déjà le germe de la ruine : au bout d'un certain temps, la maîtrise des territoires occupés et des peuples soumis et toujours rebelles absorbait trop d'énergies, perdues alors pour le développement économique et culturel ». (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

Après avoir vidé l'homme de sa valeur et ravallé sa beauté, le tyran avec l'aide du clergé a fait des masses humaines des monstres au service des dieux conquérants. Ainsi l'homme est contraint de prouver la nécessité de son existence que par sa seule productivité, de telle sorte que la vie en commun est fragilisée par la méfiance et l'angoisse. L'autre devient malédiction et menace ma position sociale. Comme concurrent économique, l'autre risque de m'ôter ce dont j'ai besoin pour justifier mon existence. Il me faut donc l'anéantir en liquidant sa part d'humanité, ce qui me permettra par la suite de l'utiliser comme une bête de somme ou de le dénigrer en tant qu'anti-homme ou non-humain, sort qui sera généralement réservé aux étrangers. Peu importe le type de société, la thématique reste toujours la même : on utilise l'autre, on l'abaisse, on le dégrade, on l'insulte, on le menace, on le rejette, on le torture et finalement on le tue parce qu'on a besoin de lui pour justifier sa propre existence et vérifié que l'on est indispensable à la communauté.

L'empire mésopotamien se désintégra, sa langue s'ombra dans «l'oubli» comme le latin et le grec ancien par la suite, seuls, ses écrits survécurent jusqu'à nos jours et influencèrent toute l'histoire spirituelle de l'humanité. Et n'oublions pas qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née aussi le désespoir.

Le désespoir se vit alors comme une condamnation. Maintenant que l'homme a consentie à transiger sa liberté contre la sécurité de la servitude, il sait à tout instant qu'il est responsable de son auto-aliénation. Nouvelle angoisse, car il sait que dorénavant il est condamné à la révolte, il est condamné à pécher périodiquement pour ne pas sombrer dans le néant, de là le drame. Drame en effet, lorsque l'homme asservie n'a plus honte de sa condition, qu'il préfère liquider définitivement la liberté de son existence. L'angoisse existentielle est alors remplacée par le désespoir, état dans lequel l'homme a perdu le courage de la révolte. Désespérer d'avoir à pécher, telle est la spirale du désespoir où la liberté et la révolte font maintenant peur.

## La Perse antique

### La naissance de Satan

Depuis le paléolithique moyen jusqu'au néolithique, toutes les représentations pariétales et objets de culte sont associés à la célébration de la vie et de la mort. Rien de négatif, la vie, la mort, les attaques de fauves, la foudre, les orages, les crues monstrueuses des rivières, tout cela fait partie du grand spectacle de la vie. Ce qui n'empêche pas sur tous les continents et dans toutes les civilisations de voir apparaître les démons associés principalement aux maladies physiques et à

celles de l'âme, les mauvais esprits ainsi que des monstres fabuleux qui peuplent les mers inconnus et notre inconscient. Mais tous ces démons à hauteur d'homme sont combattus et souvent vaincus par le chaman ou l'homme-médecine. L'abondance des symboles graphiques représentant les animaux, les plantes, les organes génitaux indiquent tous une sacralisation de la vie; inutile de chercher un symbole emblématique du Mal absolu y compris dans l'hindouisme où prolifèrent tant de démons.

Plusieurs affirment que la Perse (l'Iran) est l'une premières régions du monde où se fit la révolution néolithique. Ce fut d'ailleurs là qu'apparurent les premiers villages sédentaires fondées sur les connaissances de l'agriculture et de la domestication des espèces animales et végétales. Des découvertes archéologiques attestent que l'être humain y est présent depuis au moins cent mille ans. (Messadié, 1996)

Quand les Indo-Aryens s'établirent en Iran, voila près de cinq mille ans, ils fondèrent de véritables civilisations, construisirent les premières cités fortifiées et régnèrent politiquement, spirituellement pendant des siècles sur la région. Inde et Iran se partagèrent pendant des siècles les mêmes dieux cités dans les écrits sacrés que sont les Védas. Le védisme est une religion de princes, celle de la royauté et des chefs militaires qui ont compris, les premiers, le pouvoir politique que l'on pouvait retirer des croyances spirituelles. C'est ainsi que les Aryens, princes indiens, imposèrent le védisme en Iran. Le védisme est la religion indo-aryenne des sacrifices d'animaux et des cultes orgiaques réservés à l'élite politique et religieuse. Religion des puissants, le védisme polythéiste laissait le peuple sans aucun recours spirituel.

Quelques dix siècles après l'invasions indo-aryenne, le roi Deioces, à la tête d'armées puissantes fonda le royaume mède, celui de l'Iran ancien, l'un des plus grands de l'histoire puisqu'il allait de la Libye à l'Inde, de la mer Noire à la Caspienne et à la mer d'Aral, jusqu'à l'Éthiopie, couvrant la totalité des côtes orientales du golfe Persique et de la mer d'Arabie. Seul Alexandre le Grand conquiera la quasi-totalité de cet Empire appelé celui touche aux Sept mers : Méditerranée, mer Rouge, mer Noire, mer Caspienne, mer d'Aral, golfe Persique et mer d'Arabie. (Messadié, 1993)

Le royaume mède devint par la suite la Perse antique précurseur de l'Iran moderne. Cette histoire géo-politique échelonnée sur plusieurs siècles, les innombrables contacts marchands et guerriers et les nombreuses influences spirituelles fîrent apparaître une notion entièrement neuve dans l'histoire des religions. Contaminé par la notion de la Faute originelle mésopotamienne, l'Iran y opposera la notion du salut incarné par un dieu sauveur Mithra, lui-même copie conforme de Vichnou (Vishnu) le sauveur du monde tel que désigné par les écrits védiques.

Inde et Iran partagèrent longtemps les mêmes dieux. Quand les guerriers aryens s'installèrent en Iran, plus précisément en Perse antique, ils érigèrent des villages fortifiées sur les hauts plateaux et furent mis en présence d'un concept nouveau, la royauté. Le culte divin y était rendu à la fois aux dieux et au roi lui-même. La religion y est donc une affaire politique et complémentaire aux conquêtes qui permirent la fondation de l'un des plus grands Empires de l'histoire.

Les connaissances les plus anciennes sur l'astronomie mathématique de l'empire perse se sont développées en Mésopotamie. Sous les Achéménides les théories planétaires, lunaires et solaires babyloniennes furent étudiées et peu à peu assimilées par les Perses. Ainsi, durant la période achéménide, outre l'astronomie, les Perses adoptèrent simultanément la littérature babylonienne des augures astraux et transmirent l'ensemble de leurs découvertes à l'Inde vers la fin du Ve siècle

ou au début du IVe siècle avant Jésus-Christ.

Les Perses considéraient les astres comme des divinités vivantes, révéraient le soleil, la lune et les étoiles selon la coutume de leurs ancêtres. La religion et le culte de la majorité de la population de l'époque étaient basés sur des doctrines astrologiques.

Les pré-zoroastriens perses croyaient en l'existence des déités visibles et offraient des sacrifices aux astres, au soleil et à la lune pour assurer leur protection et leur soutien. Le mouvement du système solaire et en particulier des planètes ne pouvait à ce stade poser de problèmes pour ceux qui ne s'en rendaient même pas compte. Le ciel était vu comme une zone de démonstration du rythme des jours, des mois et des années, le passage desquels donnait un sens aux activités productives de l'homme. Ce guide divin du cycle annuel fut représenté plus tard sous forme de calendrier.

La formation d'un pouvoir politique de plus en plus centralisé demande une nouvelle religion tout aussi forte et surtout non équivoque. Vint Zoroastre qui amalgama tous les démons de la terre en une entité terrifiante. Par les premiers textes mésopotamiens, la faute, le Mal au gré des contacts marchands ou guerriers, s'infiltrèrent dans l'univers iranien. Inspirés par ceux-ci, Zoroastre ou Zarathoustra entreprit une grande réforme des moeurs. Zoroastre – en avestique *Zaraoustra* : « le conducteur de chameaux » - est le prophète fondateur du mazdéisme (628-551 avant J.-C.). Il a fondé sa doctrine sur la « bonne pensée », la « bonne parole » et la « bonne action ». Dans le manuscrit le plus ancien de l'Avestâ, il n'y a aucune trace d'astronomie scientifique mais on y trouve en revanche des indications sur l'astronomie d'observation au sujet du soleil, de la lune et de certaines étoiles. L'Avestâ dépeint le champ de l'existence comme un complexe d'êtres vivants mortels et divins engagés dans un conflit cosmique entre la Lumière et les Ténèbres dont le point de mire est le combat entre le bien et le mal.

Vers 600 avant J.C, se produisit un événement qui bouleversera jusqu'à aujourd'hui la conception du monde d'une manière irrémédiable. C'est là, en Iran, que le mage fonda la première religion du monde qui opposât à un Dieu unique, un Diable également unique. Le mage Zarathoustra incarna le Mal mésopotamien dans un personnage divin : le Diable. Non seulement il opposa le Diable à Dieu mais aussi la damnation au salut.

Ce prêtre chantre de la poésie sacrée conçoit dans ses textes, les Ghâtas, ancêtres des Évangiles, la notion du salut universel. Pour lui, le Bien et le Mal n'existe pas dans la nature mais dans l'esprit de l'homme et sa liberté lui donne la possibilité de choisir : le paradis ou le pandémonium. Devant ce choix existentiel, l'homme, selon Zarathoustra, choisira toujours le Mal de préférence au Bien; c'est la voie de la facilité. Le seul espoir réside dans la victoire finale du Bien sur le Mal.

Pis encore, la multiplicité des dieux et religions menaçaient l'autorité de la caste cléricale des mages dont il faisait partie. En interdisant les sacrifices et cultes orgiaques, Zoroastre rejetait aussi les dieux auxquels ces rituels étaient dédiés. Le prophète apparut et parla d'une voix terrifiante de la déchéance de la vie éternelle pour ceux qui refusent le salut. Pour la première fois apparut un dieu spécifique au Mal : Ahriman, le Diable qui livrera une lutte sans merci au Bien, son frère jumeau Ahura Mazda, le Créateur, le dieu unique et seul digne d'adoration. Les sept péchés capitaux, le Bien et le Mal, le salut, la damnation , le bon Dieu, le mauvais esprit sont alors ébauchés dans une philosophie de confrontation. Le dualisme est formel, Zoroastre vient de conceptualiser la démonologie dans le monothéisme. Du dieu Mazda viendra le mazdéisme, la première religion monothéiste à intégrer le Diable dans sa

cosmogonie. Bien après, le philosophe grec Lucrèce affirmera « que créer des dieux se constitue à partir des craintes des gens pour mieux les exploiter.» On peut maintenant y rajouter le Diable.

Le dualisme dieu/diable est l'assise inébranlable sur laquelle repose dorénavant la puissance de la caste des mages iraniens. Le monothéisme leur permet d'éliminer tous les dieux concurrents et la démonologie leur permet de terrifier tous ceux qui s'y opposeront. Mieux encore, en postulant que le mazdéisme était la religion du peuple et que celui-ci lui devait allégeance, Zoroastre par cette initiative démagogique permet au clergé de contrôler non seulement la vie spirituelle mais également d'étendre son pouvoir sur le politique, c'est-à-dire la volonté du peuple. Zoroastre détruit ainsi tout le système des castes en vigueur dans le védisme que nous connaissons aujourd'hui dans l'hindouisme indien. Comme on le voit, le dieu unique et le diable unique sont avant tout des créatures religieuses au service de la politique et de la puissance. Ainsi le mazdéisme, au fil des siècles, créa un véritable pouvoir parallèle du peuple via le clergé qui n'avait pas à répondre directement devant le roi; réforme unique dans l'histoire des civilisations jusque là.

Grâce à Zarathoustra, les prêtres-mages deviennent les uniques administrateurs terrestres du ciel et de l'enfer. Les mages perses sont des astronomes aguerris comme les prêtres mésopotamiens. De ces derniers, ils empruntent la chute cosmique de l'âme comme malédiction de l'être mais lui adjoint une protection céleste sous forme d'un ange comme être de lumière. Une personne humaine n'est une personne que par cette dimension céleste, archétypique, angélique, qui est le pôle céleste sans lequel le pôle terrestre de sa dimension humaine est complètement dépolarisé, en vagabondage et en perdition. Le drame, ce sera donc la perte de ce pôle, de cette dimension céleste. Cet ange protecteur de des religions de l'Antiquité joue le même rôle que le totem personnel de nos ancêtres de la pré-histoire. Cet archétype de protection céleste traversera tous les âges et sera repris par toutes les religions autant animistes, polythéistes ou monothéistes.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du « Pont de Chinvat », et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du « Saoshyant » (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente. (Messadié)

La Mésopotamie a inventé la Faute, le Mal originel pour abaisser l'individu, pis encore, pour que l'individu justifie lui-même son assujettissement. Le védisme indo-aryen conçu Mithra, dieu libérateur qui annonce le Sauveur chrétien et l'Iran a inventé le Diable pour terrifier l'homme et créer un contre pouvoir parallèle au pouvoir politique. Le dénominateur commun étant que toutes ces «inventions» l'ont été pour des motifs politiques. Chacun étant le reflet particulier d'une structure politique, royale, religieuse et aristocratique d'un Empire antique.

Vers l'Égypte.

La divinisation du bestiaire anthropomorphe.

Concomitant à la culture mésopotamienne, l'Égypte ancienne développe des créations originales avec néanmoins quelques emprunts à ses voisins sumériens dont l'art de la construction en briques, l'art de la construction des bateaux et surtout l'écriture. La position géographique de la vallée du Nil, contrairement à la Mésopotamie vulnérable aux invasions

barbares, était isolée, défendue, protégée naturellement par le désert, par la Mer rouge et la Méditerranée. L'Égypte a donc connu tardivement le danger et la menace extérieure. La navigabilité du Nil, permettait à l'administration du pays une gestion centralisée du pouvoir entre les mains du pharaon. Ici, pas de grandes villes-États, mais plutôt une chapelet de bourgades riveraines et rurales formant un État unifié. Un monde nouveau et complexe émerge, caractérisé par le dogme de la divinité du pharaon qui le premier (Ménès) bâtit la capitale de l'empire à Memphis. (Eliade, 1976)

L'Égypte est africain relié au continent noir par le Nil, son cordon ombilical. Et comme partout en Afrique, ses mythologies célèbrent la vie, plus encore la victoire de la vie sur la mort : l'immortalité. Le principe fondamental du polythéisme égyptien était de maintenir l'harmonie et d'éviter le recours à la force. D'ailleurs, les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances : «Amon pouvait ainsi être tantôt père et tantôt mère et la «déesse Neith, créatrice du monde, est un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. » (Messadié)

Pour assurer la stabilité, le développement harmonieux de la théocratie égyptienne, le pharaon (Dieu incarné en l'homme) acquiert l'immortalité de l'âme qui voyage au ciel; dans la langue égyptienne, terre est masculin et ciel est féminin. La cosmogonie est représentée par Hathor déesse aux cornes de vaches, mère de Thot à tête d'ibis, dieu de la sagesse; de Seth aux oreilles d'âne, dieu du désert; de Horus à tête de faucon, dieu de la vie identifié au soleil aussi appelé Aton ou Rê; de Sebek, dieu-crocodile, maître des eaux et de Anubis à tête de chacal, dieu funéraire ; véritable bestiaire humanisé.

« L'anthropomorphisme des dieux égyptiens a souvent laissé trace de leur origine animale, rappelant les conceptions mythologiques des peuples chasseurs. Dérivations totémiques, du clan, du territoire ou de la fonction, ces images associant hommes et animaux entretiennent le rapport trouble entre conscience humaine et la vie sauvage à dompter. Elles rappellent l'opposition entre le chaos et l'ordre introduit et renouvelé par le rituel. Une situation très semblable à celle des civilisation préhistorique se retrouve ainsi, dans un contexte plus institutionnel (...). Le rôle de la chasse, dans la fonction royale en particulier, restitue la symbolique des rituels préhistoriques assez clairement. La queue de taureau (sed) portée à cette occasion sur le pagne correspond de nouveau à l'image classique de l'animal puissant et sauvage dont la force doit être maîtrisée rituellement par le roi divinisé ». (Otte, op, cit. p.113-114)

Comme en Mésopotamie, la vie sociale était tributaire et au service du roi-dieu et de son culte. Les pyramides, comme tombes funéraires, marquent l'apogée du culte des crânes et des os en vigueur depuis le paléolithique. C'est un symbole d'ascension, de transcendance, d'élévation. Les mathématiques, les sciences de l'architecture et de l'ingénierie sont au service de l'expression spirituelle de l'état théocratique. On peut parler ici de pensée unique, de raison instrumentalisée où l'homme acquiert un rôle défini dans la société comme un piston dans un moteur. L'homme devint enrégimenté.

« Ils avaient découvert le moyen de réduire l'homme à une machine. Les esclaves et paysans qui transportaient les pierres des pyramides, tirant en cadence sous les coups de fouet, - les esclaves qui peinaient sur les galères romaines, chacun enchaîné à son siège et ne pouvant faire qu'un seul mouvement mécanique et limité, - l'ordre, la marche et le systèmes d'attaque des phalanges macédoniennes, tout cela étaient des phénomènes machinistes ». (Mumford, Techniques et civilisations, p. 46)

Suivant l'exemple des ses voisins mésopotamiens, l'expression spirituelle et religieuse de la société égyptienne devint omnipotente, totalitaire; le totalitarisme se voulant une synthèse de tous les mythes à travers une idéologie "fondamentaliste" visant une "reconstruction utopique de la société à partir d'un plan global" qui apportera le salut à l'humanité, au genre humain. Prêtres, artistes, savants, fonctionnaires, paysans, esclaves, tous étaient soumis à

l'édification de l'empire mythique où l'ordre succède au chaos. L'utopie s'actualisa dans l'espace et dans le temps suivant le rythme quotidien du cycle solaire perpétuel, la seule vérité tangible, visible.

«Le pharaon est ainsi l'incarnation de la ma'at, terme que l'on traduit par «vérité » dont la signification générale est le «bon ordre». (Eliade, op,cit, p. 104)

Par sa nature divine, le souverain, fils de Rê, le dieu solaire, est garant de l'unité du pays en perpétuant l'ordre universelle, la ma'at, fille de Rê. Le pharaon apparaît donc comme fils et fille du Dieu Rê. En lui réside le pouvoir de vie et de régénération, le ka, c'est-à-dire que le dieu s'engendre lui-même dans une vierge, mère de Dieu humaine ( le ka-mutef ( taureau divin inséminant la mère) fait de la reine la mère de Dieu, par exemple Isis) et qu'il est enfanté par elle en tant qu'homme-dieu. La puissance du ka ( le Saint Esprit ?)  provient des âmes des quatorze derniers ancêtres royaux.

( L'exégète Jacobsohn  remarque que la généalogie de Jésus se décline ainsi dans Matthieu I, 1-17 : « Le total des générations est donc d'Abraham à David de quatorze générations ; de David à la déportation de Babylone, quatorze génération ; de la déportation de Babylone  au Christ, quatorze générations.) Quand la puissance de régénération du ka assurant la croissance de la terre et la prospérité du peuple faiblit, il accepte d'être mis à mort pour redevenir le dieu père ; père, fils et ka forment donc une trinité consubstantielle. (Jung, C.G., Mysterium conjunctionis T-2, Éditions Albin Michel, Paris, 1982, p. 16-18)

Le culte de Rê célèbre aussi la victoire quotidienne de la lumière diurne sur les ténèbres de la nuit, victoire de l'ordre sur le chaos garante de l'ordre politique de la société et de la morale du comportement individuelle.

Pendant des siècles et des siècles, sous le joug impérial, l'homme, serviteur des dieux ressentit la souffrance morale, le désespoir, le suicide. Vers 2 200 av J.C., l'Égypte sombra dans la guerre civile et l'état s'effondra. Les tombeaux sont pillés, les pyramides vandalisées et les corps momifiés jetés dans le Nil lorsque soudain, un « prophète» apparut et se présenta devant le pharaon et lui déclara : « l'autorité et la justice sont avec toi; mais c'est la confusion que tu installes partout dans le pays conjointement avec le bruit des querelles. Voici chacun se jette sur son voisin, les hommes exécutent ce que tu leur as commandé. Ceci montre que tes actes ont créés cette situation et que tu as proféré des mensonges ».

Par ces paroles, Ipu-wer indique que le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné, tout est remis en question; en premier lieu la Création originelle. Le pharaon devient imputable des misères de son peuple.

De cette première révolution sociale, le peuple obtint le droit de posséder des terres, le droit de survivre à la mort et de ressusciter grâce à la momification. Auparavant seul le pharaon était destiné à l'immortalité.

Le conflit entre le pharaon et son peuple marqua l'irruption du Chaos sur terre. Les paroles de Ipu-Wer signalant la révolte du peuple trouveront écho jusque dans la théologie égyptienne. Le Mal, inconnu jusque là en Égypte, fait son entrée officielle. Vers la fin de la Ve dynastie, le conflit entre le pharaon et le peuple devient le conflit entre le Bien et le Mal représenté par l'opposition entre le dieu Horus et Seth. La transposition religieuse du problème dynastique est accompli. Le Mal, c'est-à-dire la révolution du peuple est l'ennemi du Roi politique, schéma que l'on trouvera dans toutes les religions d'États monarchiques. Ainsi le Mal qui risque de détruire la Création, la lutte métaphysique entre la lumière et les ténèbres, l'ordre

contre le chaos avait à la fois une fonction religieuse et politique. La révolte c'est la Faute et le clergé égyptien, comme d'habitude se chargera de le rappeler à l'homme. Il ne pouvait exister de Bien et de Mal qu'ici-bas; le Bien étant le pharaon et le Mal, l'homme.

Dans la morale classique de l'Ancien Empire, faire le bien était une norme conforme à la raison, à la dignité humaine dorénavant puisque le fondement de la morale repose sur le salut éternel de l'âme, l'homme devient à nouveau assujetti mais cette fois-ci aux jugements des dieux ouvrant la porte à une dictature théologique du pur et de l'impur, nouveau pouvoir de la caste des prêtes. Les hautes valeurs morales ne viennent plus de la raison et de la dignité humaine mais de normes religieuses imposées.

D'autant plus que chaque grand prêtre de chaque province était libre d'interpréter à leur manière les textes sacrés en fonction de leurs intérêts. En effet, dans tous les centres de cultes locaux, le clergé représentait la structure politique et économique de la religion : «les temples constituaient des unités économiques qui détenaient souvent de larges territoires; ils employaient de larges secteurs de la population, intégrés dans la hiérarchie des prêtres et employés dans l'administration latifundiaire; ils étaient donc un facteur important de l'économie nationale.» (Messadié, p.235)

Suivra par la suite, une période où la personne humaine reviendra au centre des préoccupations sociales, jusqu'à l'invasion de l'Égypte par les barbares Hyksos (Syriens), peuples sémites qui dominèrent de 1 674 à 1 560 av J.C. C'est au début de cette période que s'établirent les Hébreux en Égypte. Pendant près d'un siècle, les envahisseurs, retranchés dans leurs champs fortifiés, traitèrent avec mépris la civilisation égyptienne. Mais un pharaon de Thèbes sonna l'heure de la révolte, de la guerre de libération. Des raids punitifs de plus en plus fréquents repoussèrent les envahisseurs hors de l'Égypte. Pour rendre l'Égypte, plus invulnérable, le pharaon Touthmôsis III poursuivit la conquête jusqu'en Palestine et en Syrie. Généreux envers les vaincus, la clémence du pharaon propagea à travers ces peuples le culte solaire de Amon-Ré. Culte unificateur et pacifique par excellence parce qu'accessible à tous.

Avec le pharaon Akhenaton (1352-1338 avant J.C), une grande reforme religieuse se met en branle. En effet, le pharaon est inquiet du pouvoir considérable dévolue aux prêtres du clergé égyptien. Afin de rétablir la puissance pharaonique sur le pays, Akhenaton, dans un geste politique sans précédent, mit fin au polythéisme millénaire et créa une nouvelle religion tout à fait inédite : le soleil devint dieu universel et suprême : c'est la naissance du monothéisme, de l'unité religieuse. Tous les prêtres polythéistes sont virés pour faire place à une nouvelle génération de prêtres convertis à la religion du dieu unique Aton. Et le transfert d'allégeance ne se fera pas son effusion de sang.

Ainsi cette unification est avant tout fondé sur une conscience nationale où les paysans égyptiens prenaient conscience peu à peu d'appartenir à un peuple homogène. Akhenaton, le premier, en comprit la portée politique : l'identité nationale comme moteur d'unification sociale doit trouver son corollaire religieux en la personne du dieu unique. Ce parallèle entre identité nationale et dieu unique est primordial pour comprendre la notion hébraïque du «peuple élu» telle qu'imaginée par les tribus juives.

D'autres chercheurs et écrivains mettent en doute la création du monothéisme par Akhenaton et préfère l'attribuer à Abraham, prophète hébreux. Peu importe car pour nous l'important est de constater que l'avènement du dieu unique vise essentiellement dans tous les cas un but politique.

Avec Akhenaton (celui qui sert le soleil Aton), les valeurs de l'anima explosent dans la félicité, la joie de vivre. Ici pas de diable possible. Nous assistons au contraire à la création du règne de l'apaisement cosmique. La victoire du Bien sur le Mal est totale. C'est le pharaon « épicurien» qui accordait la «vérité» (ma'at) avec tout ce qui était «naturel», conforme à la vie. Tous les archétypes, tous les mythes, les légendes, les dieux et déesses, que la civilisation égyptienne avait mis des siècles à édifier, se retrouvaient ici concentré dans un symbole unique, visible, universel et seule la poésie permettait d'exprimer cette élévation spirituelle de l'esprit humain.

Aton est «le commencement de la vie et ses rayons embrasent tous les pays». Aton est « le créateur du germe dans la femme » et c'est lui qui anime l'oeuf intime de la féminité et veille à sa croissance et à sa naissance comme d'ailleurs il donne le souffle à l'oisillon et le protège par la suite. Et cette naissance est comme le miracle de l'aube, une béatitude partagée par les arbres, les eaux, les fleurs, les oiseaux, les poissons où même les fauves féroces et les serpents sont assoupis et se laissent caressés par tes rayons envoûtants qui nous enveloppent tous d'une moite douceur. Aton a mis chacun à sa propre place en prenant soin de ses besoins ; « le monde subsiste par toi... chacun a sa nourriture ». «Tes rayons ! Ils touchent chacun... Tu remplis le Double Pays de ton amour, les hommes vivent lorsque tu te lèves pour eux... Tu as fait que le ciel soit éloigné afin de te lever en lui, afin de contempler ta création, tu es l'Unique mais il y a des millions de vies en toi...» (Éliade)

Aparté : vous remarquerez dans l'art chrétien, que l'aura éclatant qui entoure la tête de Jésus et des saints est d'inspiration solaire, et que dire de la forme de l'hostie.

Akhenaton, époux de l'énigmatique Néfertiti, est la démonstration de l'animus qui se laisse imprégner par son anima où l'homme retrouve l'harmonie primordiale avec la femme où son intériorité unifiée éclaire la société. Avec lui, tout change, les temples anciennement couverts sont ouverts à la pénétration du soleil, les arts figuratifs « naturalistes » sont encouragés, l'étiquette de la royauté tombe au profit de relations plus spontanées et cordiales; la société toute entière s'ouvre aux autres cultures, les villes deviennent cosmopolites et les échanges commerciaux sont signes de fraternité. Oui tout change, y compris, la corrélation entre l'être suprême et le pharaon. Bien que le soleil Aton soit le totem collectif du peuple, seul le roi le connaît vraiment car il est initié par lui et désigné comme son fils : « Toi qui est dans mon coeur et personne d'autre ne te connais à l'exception de ton fils (i.e Akhenaton) que tu as initié dans tes plans et dans ta puissance ! ». Akhenaton est bel et bien « fils de dieu » sur terre.

La théologie qui se dégage de la période d'Akhetanon est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard «envieux» de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, les Chrétiens et les Musulmans par la suite.

Tous les fondements des religions monothéistes révélées sont donc mis en place et c'est le judaïsme qui, le premier, les accueillera en son sein et le christianisme et l'islam suivront. Yahvé et Allah perpétue le monothéisme égyptien. De plus les Évangiles semblent en plusieurs points de vue des copies conformes des fameux Gâthas iraniens, faits reconnus par de nombreux exégètes. La transmission des connaissances théologiques des Gâthas vers les Évangiles passera par les écrits des juifs esséniens et sera symbolisée par la présence des fameux rois mages iraniens lors de la naissance du Christ marquant ainsi la filiation spirituelle entre Jésus et Mithra, le Sauveur iranien.

Naissance de l'hébraïsme.

C'est l'ère de la Bible, plus précisément, de l'Ancien testament : la religion d'Israël, la religion du Livre de la création. La force spirituelle de la Bible réside dans le fait que son histoire amalgame tous les archétypes et les mythes de l'histoire depuis le paléolithique tout en les combattant.

Tous les grands archétypes de l'humanité y sont réunis : les eaux primordial : « l'esprit de Dieu planait sur les eaux » (I:1-2), organisation du chaos : « Que la lumière soit» (I:3), etc. La création de l'homme avec de la glaise remonte aussi loin que le statuaire paléolithique; comme une restitution de l'acte primordial où l'homme créait avec de la terre ses dieux et déjà contenue dans la mythologie sumérienne. Comme dans toutes les mythologies, les forces de la nature doivent être soumises : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux » (I:26). La création de la femme à partir d'une côte retirée d'Adam indique l'androgynie de l'homme primordial répertoriée dans de nombreuses autres croyances où l'Ancêtre mythique comporte une unité, un totalité du masculin (animus) et du féminin (anima). Et bien entendu comme dans toute mythologie patriarcale à l'exemple de Pandore chez les Grecs, la femme viendra scinder cette harmonie par son «péché originel» et en subira éternellement les conséquences.

Comme tous les peuples opprimés, Les Hébreux et leurs tribus subirent bien sûr les persécutions. Depuis les origines, l'homme s'est toujours identifié aux forces dominantes de leur époque, du totem de l'ours des cavernes à Sargon. La Révélation de Yahvé à Abraham s'inscrit dans le même processus mental mais cette fois-ci en y introduisant la notion de rébellion contre le pouvoir en créant un contre-pouvoir tout aussi puissant. Yahvé, qui par Amour a créé le ciel et la terre, les hommes, les animaux, est aussi un dieu guerrier, le sauveur qui doit régner sur le monde à l'image de Sargon, «roi de la totalité».

Même si aucune trace ne révèle l'existence de l'Abraham historique qu'il soit un être réel ou de fiction, le yahviste, le prêtre historien qui a écrit la Bible a senti le besoin de donner à la généalogie du peuple Hébreux, un père fort et courageux choisi par Yahvé comme un grand chef de caravane ou un berger pasteur pour guider le peuple hébreux vers la Terre promise. Précisons que le vocable yahviste désigne le ou les historiens auteurs inconnus de la Bible et dont la date d'écriture est incertaine, débat que nous laissons aux exégètes. Car pour nous, simples néophytes, la seule question qui nous interpelle est sa raison d'être.

Pourquoi le yahviste a-t-il senti le besoin à un moment donné d'écrire l'histoire et la généalogie du peuple hébreux ? Il semblerait selon plusieurs spécialistes que pour mettre fin aux divisions internes entre Israélites, au non-respect des préceptes de la loi divine révélés à Moïse, le yahviste ait senti le besoin de faire une remise à l'ordre des contrevenants.
« Pendant l'exil, le peuple avait besoin de se forger une nouvelle identité et de retrouver la conscience de ses origines. Et l'auteur de la Genèse s'est servi, pour exprimer l'identité du peuple, d'histoires qui existaient ici et là à propos des ancêtres, d'anciennes d'histoires populaires auxquelles il a donné une dimension nouvelle. C'était une réponse à une situation critique : les prophètes avaient prédit que, si les Israélites continuaient à trahir Yahvé et à bafouer les lois, le malheur s'abattrait sur eux. Avec l'exil (de Babylone (nda), cette prophétie s'est réalisée. Il leur semble donc que tout est fini, Il faut dès lors faire renaître l'espoir. Or, une des caractéristiques de l'auteur yahviste est de mettre en avant que les Patriarches incarnent la chance, pour les Israélites, de devenir un grand peuple et d'hériter d'une terre». (Abraham Ségal, Abraham, Enquête sur un patriarche, p. 127-128)

Il est aujourd'hui certifié que l'Ancien Testament avait comme leitmotiv la création d'une identité nationale et que ses premiers écrits datent de l'exil à Babylone du peuple hébreux suite à la destruction de Jérusalem. Il y eût au cours des siècles plusieurs déportation des Israélites vers la Mésopotamie. En 721, le royaume d'Israël est détruit par Sargon II et la population partiellement déportée tandis que la plus grande déportation suivra la destruction du Temple à Jérusalem en 587 par Nabuchodonosor. Arrivés à Babylone, les exilés découvrent avec stupéfaction une culture extrêmement prestigieuse disposant de deux systèmes d'écriture : l'akkadien et le sumérien dont les tablettes d'argiles écrites gardées dans des sanctuaires perpétuent la pérennité des codes religieux et des lois de la cité. Confronté à un tel niveau d'excellence, le yahviste comprit l'urgence de doter le peuple hébreux d'un texte fédérateur d'origine divine.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In *Search of History*, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le «père de l'histoire», le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse *Histoires* offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran,; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.

Bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, bien avant la Bible et bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Le récit côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Là est la force indéniable du récit. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un legs, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la «vérité philosophique». L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. (Hentsch, Raconter et mourir, 2002)

Tous ces écrivains illustres, inspirés par les prophètes comme Abraham, Moïse, Jésus, Zarathoustra, Mahomet, Bouddha, ont tous écrits une saga immense avec leur cœur et leur intuition donnant à celle-ci une étonnante force de pénétration. Ce sont des textes fourre-tout réunissant toutes les légendes et les rituels depuis la préhistoire et écrits dans un style flamboyant usant d'images exaspérées aux couleurs tantôt violentes, tantôt sensuels racontant les relations tendus, guerrières, meurtrières

entre les hommes et leur possible pacification, c'est le cri de la détresse humaine devant la lointaine libération. Ces écrivains bibliques ou autres ont vraiment ressuscités le passé en mettant en lumière des faits significatifs choisis qui deviennent à leur tour des symboles, des mythes «rénovés», réactualisés à l'intérieur d'un territoire, d'un cadre géographique donnant l'impression juste de toute une époque. C'est ainsi que déroule devant nos yeux, comme un songe animé, toute l'histoire fantastique de l'homme qui nous émeut et nous fait rêver. Est-ce vrai? Est-ce faux? Personne ne le saura avec certitude, mais si nous voulons nous mettre un instant hors de l'histoire, force nous est de reconnaître que nous sommes en présence des plus grandes oeuvres d'art littéraire de l'humanité. Qui dit oeuvres d'art, dit artistes, dit hommes. Or comme tous les hommes, ces écrivains ne peuvent faire abstraction de leurs tourments.

«Il y a dans toute la Bible, à l'égard des cultures environnantes, ce que les situationnistes ont appelé le détournement. Ils proposaient comme l'une des formes de l'action révolutionnaire le fait de ressaisir par exemple un texte et de le détourner de son sens, de son objectif pour lui faire dire tout autre chose. C'est exactement ce que tous les écrivains juifs, puis chrétiens (et musulmans) ont effectué. Ils ont pris un texte (assyro-chaldéen, sumérien, égyptien, perse, grecque, etc.) et ils l'ont appliqué à une situation toute différente. Ils en ont changé certains termes, ils l'ont inséré dans un contexte qui le détournait de son sens premier, etc. (nda : La parenthèse est de nous) (Ellul, La subversion du christianisme, p.24)

Dès le début de la Genèse, nous apprenons que nous sommes victimes des fourberies du serpent et en incarnons la Faute. Nous avons osé désobéir, nous nous sommes révolté contre le pouvoir suprême. Que Adam et Ève aient effectivement croquer la pomme ou découvert symboliquement les joies de la sexualité selon l'école psychanalytique, peu importe le motif, ils ont posé un geste de rébellion menant à une libération d'un joug aussi beau soit-il. (la prison dorée)

N'oublions pas que la civilisation naissante, depuis la Mésopotamie en passant par l'Égypte et l'Iran, est traversée de révoltes réprimées dans le sang par des tyrans investi de don divin. Le serpent biblique met en lumière que l'interdit de Dieu envers les fruits de l'arbre de la connaissance représente en réalité la connaissance des dures lois de servitude que le despote édicte en commandements pour se protéger lui-même car, en vérité, il craint et tremble pour son trône. Le serpent de la Bible dévoile et dénonce l'amalgame Dieu-roi. Le roi n'est pas réellement un Dieu et il doit veiller à ce que les humains ne découvrent jamais le subterfuge. La dureté du châtiment dont le roi menace l'homme au nom de dieu masque sa propre vulnérabilité. Le tyran se veut omnipotent comme Dieu pour cacher son impuissance. Le roi est désormais démasqué.

L'homme retrouve sa liberté, il peut juger si l'interdit est juste ou non. Les barrières tombent, le serpent révèle que la révolte est possible. Suivra l'expulsion du Paradis et l'exil...politique comme châtiment. Voilà ce qui arriva à l'homme désobéissant aux commandements de Dieu et ce qui risque d'arriver si l'on rejette les lois royales. Cette désobéissance à Dieu concorde avec toute une panoplie de mythes où l'idée de la mort d'un roi était nécessaire à la naissance d'un nouveau dieu sous une forme plus purifiée, on pense ici à Yahvé, dieu unique supplantant le dieu-roi polythéiste des civilisations antiques. Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des mythologies archaïques et des visions religieuses des oppresseurs antiques visant à protéger la théocratie.

Sous plusieurs angles, le texte biblique reprend la mise en garde émise par le prophète égyptien Ipu-wer indiquant que lorsque le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné,

tout est remis en question, en premier lieu la Création originelle. Car l'entre-ligne métaphorique du texte se veut un avertissement qui s'adresse tant au roi qu'à ses sujets : à partir du moment où l'image de dieu est brouillée par l'iniquité du roi et que l'homme chute dans la révolte, ni le roi, ni le peuple sont capables de retrouver le chemin vers Dieu et deviennent sujets au mal.

Ainsi si mal il y a, c'est la prétention de l'homme à atteindre par lui-même la dimension de Dieu et que tous ses malheurs sont les conséquences des tentatives désespérées de justification de son existence par l'autodivinisation. Plus il tente d'être comme Dieu, de prendre sa place, plus il rate sa vie. Le concept de domination émerge alors comme «une tentative ratée d'adaptation» qui oriente l'homme dans une fausse direction qui le sépare autant de sa compagne que de ses frères.

Parallèlement au message politique, un message théologique s'impose également. Les thèmes du récit comme le péché et la punition, la haine mortelle et la honte, l'angoisse et l'exil, la menace des peuples et l'affrontement, la soumission de la femme et la déification de l'homme sont des thèmes sur lesquels s'est bâtie l'histoire de l'humanité. A cela, ajoutons la peur de la faim, de la pauvreté, de la maladie et des handicaps physiques, peur de l'exclusion, de l'anéantissement et finalement de la mort et nous avons là le topo générale de la détresse humaine vouée à la crainte. Ainsi toute la structure de l'existence humaine repose uniquement sur l'angoisse que l'on qualifierait de «naturelle». Et l'angoisse naturelle fondamentale est strictement reliée à l'ambivalence de la vie et de la mort : il faut consentir à tuer pour vivre, à dépecer et à manger l'animal ou la plante que l'on vénère comme un dieu avec comme conséquence que l'on ne peut survivre sans être coupable de ce meurtre. Rien ne peut advenir sans qu'un dieu soit sacrifié pour cela, telle est la pensée primitive naturelle que la Genèse transformera «surnaturellement» en péché originel comme conséquence de l'éloignement de dieu que Jésus viendra racheter par son sacrifice. Car contrairement à l'animal, l'homme connaît les conséquences de ses actes, il a conscience que s'il est encore vivant c'est parce qu'il a tué. Mais quel mal y-a-t-il puisque le mouvement de la vie elle-même nous impose de dominer ? Il y a mal lorsque que la domination naturelle de l'homme se retourne contre son créateur et son propre frère, alors il y a méchanceté.

Sommes-nous alors surpris de découvrir toute la haine mésopotamienne envers l'homme resurgir à la source du judaïsme dans la Bible ? L'homme, appelé le glébeux, est associé au mal : voyant que se multiple le mal du glébeux «Iahveh (Yahvé) regrette d'avoir fait le glébeux sur la terre. J'effacerai le glébeux que j'ai créé des faces de la glèbe» (Genèse VI; 6-7) Quelle ressemblance entre la déception de Yahvé et celle du dieu Apsu babylonien qui, excédé du bruit de ses créatures, décide de les exterminer ou du dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création.

Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des visions religieuses des oppresseurs mésopotamiens.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où «Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem...» (Livre d'Isaïe, Juges, IX; 22-57)

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme «le Prince de ce monde» qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre du Nouveau Testament que nous étudierons plus loin.

Les différents niveaux d'interprétation nous indique que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du «paradis terrestre» matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme, tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

La faute est bel et bien identifié à un acte de liberté et d'affranchissement (Hegel/Sartre). Le mal devient la période de transition chaotique nécessaire suivant la transgression d'un ordre antérieur, situation «normale» de tout système autant psychologique, sociologique, politique que théologique qui tend à rétablir l'équilibre perturbée et l'ordre.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la «paix de l'âme» que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre. La femme, quant à elle, retrouve dans la maternité non pas ce qui devait être sa joie mais sa souffrance; son don béni de donner naissance devient l'instrument de son châtiment :

«Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi» (Gn 3, 16)

Cette domination de l'homme sur la femme, la base du patriarcat tribal, se prolongera dans la domination d'un peuple qui en soumet un autre. (Gn 9 : 20-27) La condamnation biblique de Canaan avec ses rites de fertilité agraires de types matriarcales est évidente et sa domination cherche à justifier l'organisation socio-politique de la famille patriarcale hébraïque et nomade sur le matriarcat agraire de la terre-mère. La domination de la société patriarcale sur le matriarcat vient compléter celle de l'homme sur la femme.

Ainsi, la domination constitue dorénavant la structure fondamentale à partir de laquelle s'écrit l'histoire des relations hommes/femmes et celles des ententes et des oppositions entre les peuples. Plus encore, la servitude de la femme à

l'intérieur de la famille servit de «projet-pilote» à l'établissement de l'esclavage d'une tribu dominée par une autre, ce qui nous rappelle le dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création, esclaves des dieux. L'appartenance commune des individus, la fraternité des peuples se sont dissous dans la méfiance, encore pis, la peur et la violence entre membres de la même espèce.

Les trois religions monothéistes ont tous en commun Abraham, pasteur hébreux, comme premier prophète de la Parole de Dieu. Avec Abraham, naquit Yahvé, dieu unique et tribal. Il vit à Ur (Our) en Mésopotamie et fut donc en contact avec la mythologie mésopotamienne où les dieux ont pris apparence humaine (anthropomorphisme). Abraham appartient aux tribus de pasteurs nomades souvent opposés aux paysans, agriculteurs, et sédentaires des Cités-États. De tous les peuples de la terre, la Genèse ne s'intéresse qu'à la famille de Sem dit les Sémites, le clan d'Abraham qui aura comme descendance Isaac et Jacob appelée la «triade patriarcale». De Jacob naîtra douze fils constituant le noyau du peuple hébreux : les douze tribus d'Israël, des tribus de nomades pasteurs.

Le conflit entre les pasteurs et les agriculteurs donc entre les nomades hébreux et les sédentaires mésopotamiens est résumé dans la dispute entre Abel, le berger et Caïn, l'agriculteur, fondateur de la civilisation agraire. L'admirable étude de Eugen Drewermann (Le mal, tome I et II) à partir de l'exégèse de Westermann sur la Genèse nous sera d'un grand secours pour la suite des choses même si notre propos diverge quelque peu.

Caïn signifie aussi «forgeron», symbole de la technologie et reflète bien alors la position du forgeron dans les sociétés antérieures comme un être méprisé et toujours craint. Le fils de Caïn est aussi « un constructeur de ville» (Gn 4 : 17) et sa descendance s'enferme dans des cités et renforce donc l'opposition entre les sociétés agraires sédentaires et celles pastorales et nomades. En commettant le premier meurtre de l'humanité; en tuant son frère le berger, le forgeron-cultivateur assassine symboliquement les temps bénis de l'Age d'or pastoral nomade.

Dans le chapitre III, verset 19 de la Genèse, il est écrit que l'âge d'or s'est terminé quand les hommes s'arrêtant de chasser, s'installèrent dans des maisons et lorsque que commença la routine quotidienne; en somme le travail, le labeur ingrat du laboureur sédentaire. On peut facilement imaginé que l'âge d'or est antérieure aux cités-états mésopotamiennes et leurs théologies d'asservissement, antérieure à l'apparition de l'agriculture au Néolithique et remonterait au Paléolithique inférieur.

La communauté des hommes est désormais divisé, a perdu sa solidarité à l'intérieur même de leur propre famille, clin d'œil aux guerres inter-tribales primitives et à celles qui prévaudront à l'avenir entre chrétiens, juifs et musulmans à l'image de Caïn et Abel se querellant pour Dieu et sa bénédiction, l'un étant élu, l'autre pas. Le fratricide de Caïn vient changer la donne. Dieu, qui normalement devrait unir les hommes entre eux, devient ce qui les divise. Dieu n'est plus neutre, il a choisi son camps. Le dieu/nature primitif, créateur des Origines se métamorphose en un dieu tribal, le Yahvé des tribus hébraïques. Tout s'éclaircit par l'histoire biblique

En acceptant l'offrande des premiers-nés du troupeau d'Abel le berger et dédaignant les offrandes végétales de Caïn, le cultivateur, Yahvé choisit les tribus hébraïques pastorales et rejettent la civilisation des villages agraires et des cités-états mésopotamiennes dont elles subissent l'oppression. Yahvé pousse la vengeance jusqu'à la punition ultime, la stérilité du sol. (Gn 4 : 11,12) Pour Yahvé, le passage à la vie paysanne

est une régression; de là, son parti pris pour la vie pastorale de l'éleveur nomade de petit troupeau. On voit poindre la symbolique du changement comme menace envers l'ordre immobile des Origines.

Aparté : Le combat entre frères ennemis est un thème récurrent des mythologies universelles. Ainsi la mythologie grecque connaît le mythe des frères jumeaux, Akristos et Proïtos, qui tous deux doivent régir le même royaume, la mythologie égyptienne aborde elle aussi le conflit entre frères ennemis (Seth et Horus) qui tourne autour de problèmes dynastiques issus du partage du territoire entre nomades chasseurs et les paysans. La mythologie romaine n'est pas en reste. Que dire de Romulus et Rémus, si non l'étrange coïncidence avec le récit biblique. Romulus, lors d'une dispute avec son frère au sujet d'un sacrifice, le tue et fonde ensuite, comme Caïn, une ville : Rome. Pour plusieurs peuples, africains, amérindiens, autochtones, la mythologie des frères en colère représente le combat entre le jour et la nuit, le soleil et la lune. Encore une fois, cette symbolique marque l'opposition entre le paysan et son culte solaire et le berger dont la migration vers de nouveaux pâturages se déroulent idéalement la nuit. Plusieurs peuples nordiques ont adopté le point de vue du combat entre l'hiver et l'été. Plusieurs autres peuples interprètent le conflit des frères comme la lutte du bien contre le mal ou de la culture (lois morales) contre la nature (instincts primitifs) et même de la conscience versus l'inconscience.

Ce catalogue d'interprétations diverses ne doit pas nous éloigner du sujet biblique où nous assistons au conflit civilisationnel lié au passage du néolithique à l'Antiquité.

« L'homme de l'époque glaciaire a toujours offert des sacrifices d'animaux. (…) L'éleveur de bétail que la Bible appelle Abel sacrifie les premiers-nés de ses troupeaux. La divinité connaît ce sacrifice, c'est le même qu'à l'époque glaciaire» Face à cela, l'offrande de Caïn constitue quelque chose de radicalement neuf, car il s'agit de ce que l'homme a lui-même produit pour se nourrir. Dieu ne pouvait accepter cette offrande « car à l'époque glaciaire, la divinité, liée à l'animal, avait besoin du sang des bêtes, et non des fruits des champs.» Aussi le sang répandu d'Abel provoque-t-il immédiatement l'écoute de Dieu. Par ailleurs, Caïn est symboliquement celui qui fait avancer le monde, et c'est pourquoi Dieu ne permet pas qu'on le tue. « Son sacrifice est étranger à Dieu, mais son monde est celui qui porte l'avenir et conduit au développement de l'humanité.» (…) Face au chasseur, le paysan devient vraiment le meurtrier de son frère.» (Kühn cité par Drewermann, in Le Mal, tome II, p.322)

La condamnation de Caïn par Yahvé symbolise la condamnation de Sargon et des autres rois despotes à l'image de Nemrod dont la civilisation à la fois agraire et urbaine, donc sédentaire, opprime les tribus hébraïques pastorales donc nomades. D'ailleurs comme le démontre Drewermann, il n'y a aucun nom hébraïque dans la généalogie des familles citadines (Gn 4 :18) marquant encore plus le fossé séparant la culture sédentaire de la culture nomade. En y regardant bien, le récit biblique voit dans la fondation des villes l'origine du despotisme et des guerres fratricides. Maintenant sédentaire, les citadins ont retourné contre eux-mêmes leur pulsion de chasse primitive.

Les contraintes de la vie en commun avec ses obligations de discipline et ses castes de travailleurs auront fourni l'énergie nécessaire à l'explosion vers l'extérieur de l'agressivité interne. «Au lieu de chasser les animaux, ils se sont alors chassés les uns les autres.» Il en est ainsi de Nemrod, personnage de la Genèse de l'Orient ancien (Gn 10 : 8-12) à rapprocher de Nin-Ourta, dieu babylonien de la chasse et de la guerre, un potentat fondateur des cités mésopotamiennes donc le père symbolique des empires d'Orient conquérants et colonisateurs. (Guiraud F., Schmidt J., Mythes et mythologies, Éditions Larousse-Bordas, Paris, 1996)

De plus, la culture mésopotamienne pousse l'injure jusqu'à

proclamer la ville, résidence des dieux. La plupart des études ethnologiques et archéologiques ont par la suite démontrée que la ville antique se voulait une représentation spatiale terre-à-terre illustrant la cosmologie de l'univers présente à son époque. La ville n'est rien de moins qu'une tentative d'imiter la création divine, telle est la sentence de Yahvé et le fait qu'Hénoch, fils de Caïn, en soit l'instigateur ne fait que préciser la condamnation et le rejet : la création de la culture, de la civilisation, de la ville, œuvres de l'homme ne saurait remplacer l'œuvre de Dieu.

La tour de Babel de la Bible ressemble à s'y méprendre à la ziggourat mésopotamienne, la demeure des dieux. Du haut de la ziggourat, le prêtre célébrait les offices sous le signe d'union cosmique et de voyage céleste inspirés des pratiques chamaniques antérieures. Chaque ville est placée sous la protection d'un dieu qui habite la ziggourat, édifice central de la cité. L'emploi de briques cuites au four et l'utilisation de bitume comme mortier sont autant d'indices qui désignent Babel, du babylonien «bab'il», «porte de dieu», comme étant la ville de Babylone, le plus important «marché de l'Antiquité vers lequel confluaient tous les peuples» selon les historiens.

Mais la tour représente justement le plus grand des dangers susceptible d'empêcher la reconnaissance du Dieu unique car « les hommes entendent désormais placés leur unité sous l'idée de divinité de l'homme, au nom de leur capacité à faire monter jusqu'au ciel l'œuvre de leurs mains, d'être eux-mêmes comme des dieux» (Drewermann, Le Mal., tome I, p.377)

Cette autodivinisation que semble symbolisée la construction de la tour dénote alors un geste politique sans précédent, elle proclame haut et fort que l'homme aspire à la domination mondiale, ce qui est manifestement l'objectif de Sargon et de ses descendants de régner sur les «quatre coins du monde.» Prendre la place de Dieu, la révolte ne peut pas être plus totale. Dieu se doit d'intervenir. Diviser pour régner telle sera la punition divine. Puisque l'union avec Dieu est rompu, l'unité des peuples grâce à la langue commune le sera également.

La dispersion des peuples sur la terre, la diversité des villes, la variété des us et coutumes des ethnies recherchant protection auprès de toute une panoplie de dieux, déesses et idoles se traduisirent par l'apparition de langues et idiomes différents.

La confusion des langues dans la tour de Babel inspirée des ziggourats de Babylone illustre la prolifération des dieux dans la civilisation urbaine. Le polythéisme démontre l'incapacité des hommes de se comprendre entre eux. La confusion est totale, l'unité de l'espèce humaine éclate, le conflit inévitable. La Genèse explique comment les peuples se sont répandus sur la surface de la terre à partir des fils de Noé, rescapés du déluge. L'humanité a donc une origine familiale commune qui par dispersion, a formé des ethnies puis des peuples différents au point de ne plus se comprendre entre eux. L'entre-ligne suggère déjà fortement que le monothéisme originel est le seul qui peut garantir la fraternité essentielle à tous les humains. Puisque les Hébreux accueillent Yahvé comme dieu unique, il leur reviendra le devoir de conquérir la terre en son nom et d'y refaire l'unité des langues.

L'entre-ligne désigne nettement que les rois autodivinisés de la Mésopotamie et par la suite, les rois-dieux iraniens et les pharaons égyptiens sont les véritables ennemis de Yahvé, dieu unique du peuple Hébreux. Plusieurs érudits ont suggéré que le personnage de Nemrod identifiait à la fois les rois mésopotamiens (culte agraire) et les pharaons égyptiens (culte solaire). Agriculture et soleil formant la paire. L'autodivinisation de Nemrod se veut le décalque du pharaon qui aspire à monter au ciel comme le soleil. Les tribus israélites condamnèrent le culte solaire mais s'inspirèrent de son monothéisme novateur.

L'affirmation du pouvoir impérial que l'homme s'arroge le conduit inévitablement à sa perte. Progressivement, les contours floues de la notion de péché se précisent. Il se présente à l'homme comme une tentative d'autoguérison de son angoisse par l'autodivinisation. En effet, la Genèse présente Nemrod comme un personnage dont le trait dominant est une prétention maladive à se proclamer égal de dieu. Cette fuite vers le plus haut ne peut que mener à la destruction de l'homme (névrose) et à celle de l'humanité (chaos). Le paroxysme de ce désir de pouvoir trouve une transcription politique évidente dans l'État totalitaire. Conquêtes, destructions, pillages, asservissement des populations trouvent ici une explication plausible : le complexe de déité et par extension, la perspective impériale et conquérante de la domination du monde comme force spirituelle.

Par contre, la catastrophe est évitable, l'humanité a besoin d'une intelligibilité commune qui soude les peuples entre eux; telle sera désormais le souci fondamental de l'homme, refaire l'unité des sociétés sous l'égide d'un Dieu unique et il reviendra à Abraham de guider cette humanité nouvelle vers son salut.

Le «génie» religieux de l'Ancien testament est donc d'avoir, en récupérant les mythes et les conflits ancestraux, introduit une nouvelle vision religieuse du monde d'un type jusqu'alors inconnu : Dieu révèle sa présence non plus à un roi ou à un pharaon mais à l'homme modeste : Abraham, le prophète. C'est une révélation «d'homme à homme», patrilinéaire qui respecte les liens du sang immémoriaux des traditions tribales depuis le Paléolithique.

Pour l'historien yahviste, Yahvé, Dieu, Allah, est/sont né(s), apparu(s), révélé(s) dans l'esprit de l'homme en Mésopotamie. Dans Yahvé, le yahviste y transposa non pas la puissante harmonie mais le pouvoir de la puissance hégémonique tel que représenté à l'époque par les différents despotes mésopotamiens qui parsèment le territoire. En somme, Yahvé est la réponse juive à la théocratie mésopotamienne dont les Hébreux en subissent le joug, la contrepartie identique qui, elle, seule, libéra le peuple hébreux de la tyrannie des autres nations. Allah sera la réponse arabe au dieu tribal des juifs et des chrétiens et ainsi de suite.

Yahvé, l'être suprême, prend parole et commande à Abraham une série d'actions à exécuter comme le sacrifice de son fils Isaac suivies de promesses prodigieuses. Obéissance et foi deviennent les valeurs fondatrices de la nouvelle théologie hébraïque qui seront assimilées également dans le christianisme et l'islam.

Obéissant à son dieu, Abraham quitte sa ville Ur et son pays (l'Irak actuel, autrefois la Mésopotamie). Il entreprit alors la longue marche du retour vers Dieu qui conduira ses caravanes entre Palestine et Égypte où s'établirent ses descendants; dont Jacob dit Israël, appelé ainsi sur ordre de Dieu. Ce changement de nom ordonné par Dieu reflète la quête d'une nouvelle identité. Le clan ancestral, la tribu égarée sont supplantés par une nouvelle identité, la nation du peuple élu de Dieu.

Le passage des Hébreux en Égypte laissa des traces dans les écrits bibliques. En effet, l'étoile à l'Orient annonçant la naissance d'un Dieu, la virginité de la mère, la marche sur l'eau, la tentation dans le désert, la transformation de l'eau en vin pour n'en nommer que quelques uns, se retrouvent dans les sources égyptiennes. Pourquoi ces transmissions ont-t-elles été oubliées ? Parce qu'en devenant religion d'État, le judaïsme en premier suivi du christianisme supprima toutes références aux autres cultes païens pour mieux soutenir sa revendication d'être seule à détenir la vérité symbolisée par l'infaillibilité de Yahvé et sa transcendance.

Plusieurs spécialistes affirment que la trace égyptienne la plus

considérable fut la connaissance et le contact des tribus israélites avec la théologie monothéiste solaire du Dieu Aton sous le règne d'Akhenaton. Né en Égypte et sauvé miraculeusement des eaux dans un panier d'osier comme Sargon l'Ancien en Mésopotamie, le jeune Moïse (vers 1280) aurait vécu pendant la transition du règne d'Akhenaton et son monothéisme solaire et le retour du polythéisme sous Ramsès. La théologie qui se dégage de la période d'Akhenaton est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard «envieux» de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, les Chrétiens et les Musulmans par la suite.

La religion d'Israël commence avec Moïse qui reçoit la révélation d'un Dieu inconnu EHEYEH asher EHEYEH représenté par le tétragramme JHVH au nom imprononçable. (JHVH que nous prononçons Yahvé est une convention linguistique. )

Que signifie cette expression étrange de EHEYEH asher EHEYEH du texte hébreu d'origine ? Il s'agit d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu «parle» de lui-même.

Dans l'Exode, Dieu traduit lui-même son nom étrange par cette formule : "Je suis celui qui est". Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses Traités et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

«C'est pourquoi Moïse dit : (Exode 3,14) «"Celui qui est" m'a envoyé vers vous, *celui qui est sans nom,* qui est la négation de tous les noms, et *qui n'eut jamais de nom*. "(…) "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond." (Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p.191)

Le philosophe Paul Ricoeur dans *Le conflit des interprétations* mentionne que « "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce que indéterminé. Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais.»

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé puisque que le nom hébraïque "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque Yahvé, dans la Bible crée Adam (adamah = terre) à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit « Dieu créa l'homme (adam) à son image. Mâle et femelle, il les créa.» La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin.

Les travaux de Othmar Keel démontre que *La Genèse* dit clairement: «Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa.» Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu», constate Othmar Keel, professeur honoraire d'ancien Testament à l'Université de Fribourg. Yahvé, le Dieu de la *Bible,*

avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple (rappelons-nous la caverne paléolithique) lors de la réforme du roi Josias, au VIIe siècle avant notre ère. En Égypte, un modèle de dieu se développa jadis, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident.

Cette notion de transcendance du monothéisme vint suppléer celle de l'immanence comme ordre magique des peuples archaïques et l'autre polythéiste des premières civilisations antiques. Transcendance monothéiste (Un) et immanence hénothéiste (Multiple) devinrent des antagonistes marquant la rupture entre l'ici-bas et l'au-delà ; la loi divine supplantant la loi naturelle.

Selon Eliade, Moïse aurait connu aussi, par après, sous les Ramsès, le retour du polythéisme, les cultes idolâtres des animaux, la prostitution «sacrée» des deux sexes, autant de profanations que ne pouvait accepter ce fils d'Abraham prophète d'Israël. On connaît la suite : l'intolérance du prophète envers le veau d'or païen et l'intransigeance envers toutes représentations d'êtres vivants. Dans le livre du Deutéronome, les chapitres 32-34 racontent que Moïse pour calmer Yahvé, Dieu jaloux et colérique, a fait tuer trois milles juifs tentés par l'idolâtrie du veau d'or contrevenant ainsi à l'Alliance.

Comme Abraham auparavant, Yahvé se manifesta à Moïse dans le désert et lui remit les tables de la loi. Il lui confia la mission de sauver les Israélites et surtout lui révéla l'alliance entre Yahvé et son peuple. Dieu désigne les Israélites comme «peuple élu»; dorénavant l'histoire «nationale» d'Israël sera «Histoire sainte», histoire révélée et développée dans le «sanctuaire» du désert. Cette révélation de «peuple élu» est capitale car elle sous-entend un dessein politique de réunification des tribus israélites dans le but de conquérir un territoire (Canaan) où la nation juive pourra s'établir. Sous l'autorité de Moïse, ces tribus, condamnées à l'errance et persécutées en Égypte, commencent leur exode où enfin regroupées, ils façonnèrent les institutions politiques, civiles et religieuses nécessaires à la constitution d'une identité nationale. Ce pays appelée la «Terre promise» doit devenir aussi puissant si non plus que les «grandes civilisations mésopotamiennes à l'est, d'Égypte au sud-est et d'Anatolie au nord-ouest.» (Bottéro)

Cette politisation de la spiritualité confirme le caractère tribal de Yahvé et ajoutera à sa suite un nouveau motif de conflit guerrier entre les peuples. Cette concordance entre histoire sainte et événements nationaux sera maintenue dans le christianisme et l'islam.

Aparté : La demande du Pape Jean-Paul II en 2004, d'inclure la notion de chrétienté dans la nouvelle constitution européenne, demande refusée, s'inscrit dans cette même mouvance.

La marche de l'histoire déambulera désormais au rythme des oppressions et des soumissions entre peuples. Sauf qu'à partir de maintenant, Yahvé devient la plus formidable caution que l'homme s'est jamais donné pour justifier l'asservissement des peuples. En effet, Dostoïevski remarqua que le groupe naît de la conviction qu'il détient l'absolu : ses mœurs, ses croyances, ses lois en sont l'expression directe. Par la suite, tout peuple est persuadé qu'en se réalisant, il réalise Dieu.

« Tout peuple n'est un peuple que tant qu'il a son dieu propre et qu'il exclue tous les autres dieux sans aucune concession ; tant qu'il a la foi qu'il vaincra par son dieu et qu'il chassera du monde tous les autres dieux. (…) Le peuple qui perd cette foi n'est plus un peuple ; mais il n'y a qu'une vérité et, par conséquent, un seul parmi les peuples peut détenir le vrai Dieu, quand même les autres auraient leurs dieux particuliers et grands.» (F.M. Dostoïevski, Les Possédés, Le livre de poche, Stock, 1949, p.260-261)

L'exode éprouvant des tribus israélites vers la conquête du pays de Canaan est parsemé pendant quarante ans de guerres terribles jusqu'à la victoire finale. Car le thème constant de l'Ancien Testament est bien celui de l'histoire des génocides pratiqués par les tribus israélites au nom de Yahvé. La guerre est au cœur de la théologie hébraïque ; les défaites servent à punir Israël de ses péchés et les victoires justifient le destin final du peuple élu soit de subordonner toutes les nations à la loi de Yahvé.

Accomplir un génocide, dans l'Ancien Testament s'appelle «vouer à l'interdit». En voici quelques exemples éloquents. Commençons par le Deutéronome attribué à Moïse.

«le seigneur notre Dieu, a livré Og et tout son peuple (...) nous les avons voués à l'interdit (...) les hommes, les femmes, les enfants» (Dt 3, 3-6)

«Et maintenant Israël, écoute les lois et coutumes que je vous apprend moi-même à mettre en pratique... Vous avez vu de vos yeux ce que le Seigneur a fait à Baal-Péor : tous ceux qui ont suivi le Baal de Péor, le Seigneur, ton Dieu les a exterminés » (Dt 4, 1 et 3)

«Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (...) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt.» (Dt 9, 1-4)

«Mais les villes de ces peuplades-ci, que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, sont les seules où tu ne laisseras subsister aucun être vivant. En effet, tu voueras totalement à l'interdit le Hititte, l'Amorite, le Cananéen, le Périzitte, le Hivvite et le Jébusite, comme le Seigneur ton Dieu te l'a ordonné. (Dt 20, 10-7)

«Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, , tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils.» (Dt 7, 2-4)

Et Josué, le successeur de Moïse poursuit cette politique de génocide et cette législation raciste sur le mariage avec le même zèle religieux. En premier lieu, le massacre de Jéricho :

«Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard...les passant tous au fil de l'épée.» (Jos 6,21)

Et la litanie des massacres se poursuit : «Josué brûla Ai et la transforma pour toujours en ruines.» (Jos 8,28), l'extermination du peuple de Maqqéda (Jos 10,20), la ville de Lakish où Josué «ne laisse aucun survivant» (Jos 10, 34), celle d'Hébron «où il ne laisse aucun survivant comme il avait traité Eglon» (10, 37), «il traita Devir comme il avait traité Hébron» (10, 39), «Il ne laissa aucun survivant..., il voua à l'interdit tout être animé» (10, 39 et 40), «aucun survivant» (11, 8) pour les Amotites, les Cananéens, les Prizzites, les Jébusites. (Garaudy, Vers une guerre de religion ?, 1995)

La domination théologique explique désormais les formes politiques de la violence qui finissent par déboucher sur les guerres saintes organisées. véritables génocides considérés aujourd'hui comme crimes contre l'humanité. Maintenant que la guerre intervient comme méthode politique, la porte est donc grande ouverte pour accueillir le roi héroïque par la grâce de Dieu pour aussitôt la refermer au nez du frère ennemie.

Dieu/tribal

Le judaïsme, religion d'Israël

**« Établis-nous un roi pour qu'il nous régisse, comme les autres nations ». (I Samuel, 8, 1-5).**

A l'instar des autres nations, le «peuple élu» par Yahvé à besoin d'un roi. Avec la période royale commence la véritable histoire documentée du peuple hébreux et trait particulier, ce roi n'est pas divin mais plutôt le serviteur de dieu. Jeroboam, premier roi d'Israël devient chef de la religion d'État à qui Yahvé lui accorde la domination universelle (Psaume 72 :8). Il devient chef de la religion d'État à qui Yahvé lui accorde la domination universelle. Par la suite, David, chef de guerre résiste aux attaques ennemies et constitue un petit royaume. Salomon, troisième roi, fils de David bâtit le Temple national de l'idéologie royale israélite à Jérusalem sur le Mont Sion qui devient lieu de résidence de Yahvé sur terre : le «Centre du monde» où est installé l'Arche d'Alliance, symbole de la religion d'État.

Tout le judaïsme repose sur l'Alliance jetant un pont au-dessus de l'abîme séparant Dieu et les hommes; elle les fait participer l'un envers l'autre à une œuvre commune. L'homme fait sens puisqu'il devient « associé de Dieu dans l'œuvre de création» (Shabbat, 119b). Le contenu de l'Alliance, ses actes et ses responsabilités envers la loi divine est révélé, premièrement par la Parole, la Torah orale amplifiée par la Torah écrite instituée après la destruction du Temple en 70 de l'ère chrétienne.

Serviteur de Yahvé, l'homme doit vivre dans la crainte de son dieu. L'obéissance aux dix commandements est l'acte religieux parfait, la joie de vivre est engendrée par la bénédiction divine, le péché est désobéissance à la loi divine, la Torah, le livre sacré. La désobéissance entraîne l'épreuve à l'origine du malheur de l'homme coupable. Mais puisque le péché est humain, Yahvé se montre miséricordieux et la punition n'est jamais définitive. La révélation de l'Alliance impose au peuple juif une responsabilité particulière envers l'existence. Qui dit responsable, dit élu :

**«C'est vous seuls que j'ai distingués d'entre toutes les familles de la terre…» (Amos, 3,2)**

Cette élection du peuple juif transforme l'histoire «profane» en histoire «sainte», celle de la responsabilité des patriarches envers l'exercice de la justice, la reconnaissance du Dieu unique et la domination des pulsions conduisant aux péchés. L'histoire sainte des Hébreux est, à ses débuts, l'histoire de l'exil, exil de Adam et Ève de l'Éden, exil d'Abraham de sa patrie, exil de Moïse de l'Égypte avec qui commence la libération de l'esclavage.

L'ére des prophètes
(Eliade, 1976)

Autrefois, on disait «voyant» (I Samuel 9 : 9). Comme le devin grec envers l'oracle, le prophète lui tire les leçons intrinsèques aux épreuves et souffrances du peuple juif. Les prophètes étaient associés aux sanctuaires et partageaient des expériences extatiques comme les chamans de la préhistoire, ce sont des prophètes dits professionnels qui participent aux cultes. D'autres, par contre, se réclament d'une vocation spéciale : il sont messagers de la parole divine sans aucune affiliation au culte et au temple et que l'on peut associer aux devins errants. Max Weber dans le *Judaïsme antique* les nomme «démagogues politiques» qui s'adressent au peuple de leur propre initiative et qui s'intéressent à l'avenir politique des tribus israélites. La plupart des prophètes de la parole annonce la chute d'Israël par des empires militaires et des conquérants

impitoyables qui viendront anéantir le peuple qui a trahi son Dieu. La trahison du peuple se manifeste par toutes les cérémonies païennes qu'il accomplit.

La vision des prophètes est terrible, véritable terreur de l'histoire. Extase, transe, possession divine, le spectacle est époustouflant tellement est grave la mission que le prophète vient d'assumer : faire disparaître toutes traces des mythes, mythologies, des légendes depuis la préhistoire au seul profit de la pureté de la foi; plus encore, désacraliser complètement la nature et bien sûr la femme, cette pandore impure, prostituée, infidèle.

La chute de Jérusalem en 587 av. J.C. viendra «confirmer» leurs prophéties. Vainqueur, Nabuchodonosor, roi de Babylone, déporta une grande partie de l'élite, le Temple fût brûlé. La chute de la capitale politique et religieuse de la monarchie yahviste eût des conséquences dramatiques. Des événements de nature politique, historique influencèrent le discours religieux. Par la suite il devint évident que la «Terre sans Mal» n'est possible que dans la stricte observance des fondements de la Loi divine ; le prophétisme est à l'origine du fondamentalisme religieux.

Seule la rigueur, l'ascétisme religieux pourra sauver Israël, la déchue. Toute religion autre que celle du peuple élu est prostitution. Ézéchiel, le dernier grand prophète fut le prédicateur de la stricte observance de la Loi et de la grande disparition des valeurs de l'anima comme référence spirituelle. Pour lui, la séparation du sacré et du profane, la séparation entre l'univers surnaturel du Créateur et le monde créé, la transcendance totale de Dieu sont les meilleures garantie du salut. La nature est évacuée de toute présence divine, les montagnes autres que Sion, les pierres, les sources, les astres, les arbres, les animaux, les fleurs sont dénoncés comme «impurs». La beauté quitte le monde. L'élément central de la Bible hébraïque est la lutte contre l'idolâtrie et les infidèles par la prédication d'un monothéisme absolu pour ne pas dire totalitaire.

«Tu n'auras point d'autre dieux devant ma face. Tu ne feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur terre et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point ; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième générations de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » (Exode 20 : 3-6 )

Pourquoi un tel acharnement contre l'idole ? Dans l'esprit des prophètes hébreux, l'idole est objet des passions de l'homme, celles qui justement le séparent de Yahvé, pis, le nie. En adorant l'idole, l'homme s'adore lui-même, l'idole comme un virus mortel agit par contamination. Or Yahvé est jaloux, terriblement méchant contre les idolâtres, de là, les guerres cruelles contre les tribus impies.

Coupée des mythes ancestraux, la religion se désertifie car c'est là, dans le désert pur et saint, qu'a eu lieu la Révélation divine. Seul le désert purifie. Tous les prophètes des religions monothéistes ont fréquenté le désert car le désert ouvre l'esprit à la vie intérieure et le ciel étoilé d'un pureté indescriptible y est pour quelque chose. Toutes les grandes religions de la Bible sont nées dans l'aridité du désert là où le corps décharné s'éclipse pour permettre à la mystique de s'introduire dans l'esprit. Il n'y a que douleur dans le désert, pour les animaux comme pour l'homme, la vie est douleur et seule la mort soulage.

Cette négation extrême de la vie et de ses manifestations funestes deviendront la base philosophique du gnosticisme, la religion où la laideur envahit le monde. Pour les gnostiques, le

vie est d'emblée le Mal, la terre est un pandémonium où vivent les créatures du Mal et où Satan est le maître absolu, suprême. Ces visions cauchemardesques sont d'autant plus terrifiantes que bien des scribes chrétiens en introduiront quelques unes dans le christianisme naissant afin de renforcer l'effet libérateur de la mort et de la vie éternelle dans l'au-delà. Les joies futures sont célestes, un point c'est tout.

Quel contraste avec Dionysos nous rappelle Messadié. «De l'autre côté de la Méditérannée, la Grèce célèbre les cultes orgiastes en lien direct avec les rites de la préhistoire. Arrivé, tardivement dans le Panthéon des dieux, Dionysos est un hymne à la vie, Associé au monde végétal et à la vie des plantes, ses fêtes populaires suivent le calendrier agricole. Il célèbre la manifestation de la vie sous toutes ses formes : eau, le sang, le sperme : la vitalité de l'être. Mais son culte est contesté et ses adeptes parfois persécutés par les théologiens classiques fidèles aux dieux de l'Olympe. Dionysos dérange, car il remet en question tout un système de valeurs, l'orthodoxie d'une expérience religieuse basée sur l'absolu. Avec Dionysos, on chantait, on buvait le vin béni, on se promenait, se maquillait et narguait les «coincés» par des cortèges de phallus géants où l'on se déguisait en animaux. Les femmes, habillées de fourrures de faon, têtes couronnées de lierre, ceintes de serpents, quittent les maisons pour les montagnes où l'on danse aux sons des tympanons et des flûtes. On mange de la viande crue comme avant la découverte du feu, on se gorge de sang en cela célébrant le dépassement de la condition humaine par la spontanéité des actes comme délivrance totale de la fameuse *moira*, le destin; hommes et femmes réunis dans cette fulgurante orgie déifiée. Oui, Dionysos est bel et bien dieu du théâtre et ses disciples, acteurs de leur propre vie. L'euphorie et l'ivresse anticipaient la vie d'un au-delà orgasmique.» De quoi donner envie de mourir sur le champ !

Le monde grec, les dieux à l'image de l'homme.

(Eliade, 1976).

La période pré-hellénique est associé à la mythologie minoenne de la Crète antique, appelée ainsi en l'honneur du roi Minos. Nous sommes à l'époque néolithique avec une mythologie de type agraire où le culte se célèbre à la fois dans les grottes (le labyrinthe) et au palais royal.

Les figurines féminines avec jupe en forme de cloche et seins nus indiquent la prééminence religieuse de la femme et surtout, la suprématie de la Déesse. Le dieu mâle adulte est absent. Par contre, les déesses arborent la hache à double tranchant, la bipenne, dont la symbolique nous renvoie à l'union des principes complémentaires, masculin et féminin.

À son apogée, la civilisation crétoise englobait la Grèce continentale et marque une synthèse entre les cultures des influences de l'Égypte et de la Mésopotamie. Avec l'invasion des Mycéniens, on assiste à un métissage des cultures qui nous conduit aux dieux et déesses de la Grèce Antique. C'est dans un grotte du Mont Dicté qu'est né Zeus, futur Maître de l'Olympe. D'ailleurs contrairement à Yahvé, Zeus n'est la créateur du monde.

Pour atteindre sa suprématie, Zeus doit combattre les êtres démesurés et parfois monstrueux nés de l'union de Gaia (la terre) et du Chaos (les eaux primordiales). Les combats sanguinaires de Zeus nous renvoient aux mythes des chasseurs paléolithiques combattant des animaux fabuleux dont l'ours des cavernes. Tout comme Yahvé, il est capable d'une violence inouïe. Le triomphe de Zeus sur les Titans, incarnation de la force démesurée de la nature, appelle une nouvelle organisation de l'Univers.

«Ainsi aux premiers âges du monde, lorsque les éléments ne sont pas encore disciplinés et que la matière est encore rebelle, il se produit

d'effrayants cataclysmes qui menacent de tout bouleverser. Le sol tremble et se convulse, les montagnes s'effondrent ou s'entrouvent pour cracher d'énormes blocs de roches embrasées, les fleuves rompent leur cours, les mers se soulèvent et submergent les terres. (...) L'harmonie renaît et l'homme rassuré élève ses actions de grâces vers le dieu, dont la puissance a triomphé des forces mauvaises». (Guirand, op, cit, p.125)

Grâce à Zeus, l'harmonie renaît et nul adversaire sérieux ne viendra s'y mesurer. Pour la première fois, un maître suprême règne sur le monde, la vie, la nature sans qu'il en soit le Créateur.

De ses accouplements légendaires, Zeus donnera naissance à une kyrielle de dieux et déesses sur qui il règnera. C'est le «père des dieux et des hommes» (Homère), « oui, Zeus est tout ce qui est au-dessus de tout » (Eschyle). Point de diable rivale à l'horizon.

Soudain, un vent de pessimisme souffla alors sur la Grèce. L'existence humaine est non seulement éphémère mais chargée de soucis : pauvreté, maladies, guerres. Tellement que Sophocle déclare que le meilleur sort pour les humains serait de ne pas naître. L'homme prend soudain conscience de sa précarité, il sait que sa vie est décidée par le destin, la *moira* et que la vie n'est qu'une portion de temps allouée jusqu'à la mort. Donc l'homme limité dans le temps n' a pas d'autre choix que de profiter de tout ce que peut offrir le présent : « vivre totalement mais noblement dans le présent » (Homère). De ce pessimisme existentiel, tragique, naît paradoxalement une revalorisation sacralisée de la condition humaine : la joie de vivre. Dionysos qui apparu tardivement dans le panthéon des dieux vient rappeler aux humains que l'expérience érotique, la beauté du corps humain, les réjouissances collectives - jeux, danses, chants, théâtre, banquets - sont autant de célébrations religieuses de la vie humaine. La joie de vivre est loin d'être jouissance profane, au contraire, elle révèle la béatitude d'exister, de l'instant vécu. La joie de vivre est le remède contre l'angoisse existentielle.

Grâce à cette jouissance joviale, le Grec découvre que le corps est bon, nous apporte aussi du plaisir pour compenser les malheurs de l'esprit; le corps est beau, sacralisé par l'art. L'artiste donne aux dieux apparence humaine dans un corps parfait. L'art grec est l'art du sourire et de l'harmonie car les dieux de la vie sont triomphants; car voyez-vous, le Diable n'existe pas en Grèce et prouve ainsi qu'il est possible pour l'homme d'être pieux envers ses dieux sans contrainte, donc libre. Et surtout que le culte rendu aux dieux n'exige pas de clergé comme gardien de la foi. Tout au plus apparaîtront tardivement quelques prêtres comme gardiens physique des temples et qui ne détiendront jamais le pouvoir qui leur est conféré par le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam. En Grèce, la notion de liberté supplante le Mal absolu. On préfère la science et la philosophie au dogmatisme religieux.

Les prophètes et les prêtres des religions à mystères et leurs intuitions mystiques sont graduellement remplacés par une pensée logique, rationnelle, pragmatique, bien humaine supportée par une nouvelle «secte» : les philosophes.

Pour la Grèce antique, le cosmos est un terme dont le sens premier signifie "ordre" mais aussi beauté et harmonie. Au début, Thalès de Milet, né vers 625 av. J.C., croit qu la terre est portée par l'eau qui entoure la planète en-dessous et au-dessus de la voûte céleste à l'image du foetus baignant dans le placenta dans l'utérus. Cet Univers est de dimension modeste et clos, de là, le concept de «berceau de l'humanité». Par la suite, avec Anaximandre le cosmos baigne dans l'apeiron i .e. l'Infini. l'Indéfini et l'Indéterminé. Le cosmos est un équilibre entre des forces égales et opposées (l'eau, le feu, l'air et la terre) à l'image du *T'ai Chi* chinois et du *Véda* indien. La multiplicité des choses s'ordonnent dans un ensemble appelé

le Cosmos et cet ensemble est régi par des lois. C'est dans cette constante historique que se situe l'influence indéniable de la philosophie de Pythagore.

Il reviendra à Pythagore de Samos d'établir le premier un lien inédit entre vision traditionnelle et la science antique naissante. Pythagore (VIe siècle avant J.C.) croit fermement à l'existence d'un ordre naturel et ce qui l'intéresse en premier lieu n'est d'en découvrir la substance matérielle mais bien la structure. Pythagore, «père» des mathématiques, fortement inspiré par les Babyloniens, introduit la mystique du nombre comme principe et source de toutes choses. « Tout est nombre» et «tout est harmonie des contraires», tout ce qui est vivant y est apparenté d'où l'étude de l'astronomie.

Les travaux de Pythagore en arrivent à la conclusion que des lois mathématiques régissent l'ordre des choses fondé sur l'harmonie, plus précisément l'harmonie musicale : "la musique des sphères". La musique et l'ordre naturel de l'Univers sont interconnectés par des liens mathématiques. Avec l'harmonie musicale et les concepts mathématiques inhérents à la constitution du monde, Pythagore nous entraîne avec lui vers l'abstraction comme connaissance de l'Univers; la matière devient subordonnée à l'idée, à la pensée qui la structure. Et la pensée forme le discours et le gouverne par la participation et le mélange des idées de la même manière, que la musique gère tous les sons y compris les intervalles ou silences car dans l'harmonie aucun élément isolé ne peut exister sans relation avec d'autres. «C'est par le mutuel entrelacements des formes que le discours nous est né». (Sophiste 259 e) Les formes, selon le philosophe Platon, manifestent les pensées de Dieu, révèlent la manière dont Dieu pense. On connaît Dieu que dans la contemplation des formes, de la même manière que Dieu Se contemple dans les formes. Le cosmos dans sa totalité comprend non seulement le monde des idées mais aussi le monde sensible des formes, les deux étant indissociables. L'Univers est bel et bien un organisme structurée.

Les principes de ce monde structuré sont, selon Pythagore, les nombres et leurs rapports harmonieux, tels que perçus dans les formes géométriques. De la monade et de la dyade indéfinie naissent les nombres, et des nombres les points, des points les lignes qui engendrent les figures planes ; les figures planes engendrent les figures à trois dimensions d'où naissent les corps sensibles composés de quatre éléments (feu, eau, terre, air) qui se transforment les uns en les autres. La nature du nombre est la décade, dont la puissance est renfermée dans le nombre 4.

Ces énoncés de Pythagore sont tellement inédits pour l'époque qu'ils doivent être gardés secrets par ses disciples sous peine de mort. Plusieurs indices laissent croire qu'il aurait composé sa philosophie d'après le compte rendu des voyages chamanistes de Salmoxis, son esclave. Avec Aristée, Abaris, Épiménide, l'hypothèse d'un chamanisme grec tend à s'imposer. Le citoyen grec en acquiert la certitude avec les poèmes épiques (Iliade et Odyssée) de Homère et le grand poème religieux (Théogonie) de Hésiode. Dans la Grèce antique, la poésie constitue l'une des formes typiques de l'expérience chamaniste héritée des cultes archaïques de la préhistoire où la Parole divine est transmise au médium.

L'aède, le poète est le chaman de la Grèce antique; et c'est à ce titre, que Homère et Hésiode furent reconnus comme les fondateurs de la culture. Ainsi le poète devient un être de mémoire capable de relier le passé, le présent et le futur dans un récit allégorique grâce auquel la société toute entière comprend son origine et discerne les tensions et les équilibres qui constituent sa structure. C'est dans cette constante historique que se situe l'influence indéniable de la philosophe de Pythagore.

Influencés par Pythagore, des philosophes en déduiront que les hommes se devaient d'imiter cet ordre d'harmonie musicale et de lois mathématiques car il émanait «d'une créature vivante douée d'un esprit et d'une intelligence» (Platon) dont la Sagesse est révélée par «un ordre parfait du Tout» (Cicéron) et la Nature comme œuvre de Dieu enseigne aux hommes l'ordre nécessaire à son accomplissement (Aristote). Dieu est cosmique.

Le *théos* (Xénophane) marqua les débuts de la séparation entre Dieu et la Nature. Quelques années après Xénophane, Héraclite cherche «à connaître la Pensée qui gouverne tout et partout» et conçoit dans sa quête le *Logos*, la raison éternelle comme fondement de toutes choses. À la suite de ces réflexions métaphysiques, Anaxagore en déduit un concept qui unifie à la fois le *théos* et le *logos* et qu'il appela le *noos*, terme capital encore aujourd'hui, la noosphère, qui désigne l'unité de la pensée, de l'intelligence et de l'esprit qui donne à l'Univers son ordre et à sa beauté.

Dorénavant Dieu est à la fois le cosmos unifié à la nature des traditions archaïques et un  tre transcendant, la trinité *théos-logos-noos* créatrice du Ciel et de la Terre à qui l'homme et toutes choses sont subordonnés.

Socrate (470-399), tout heureux de découvrir le concept de *noos* d'Anaxagore se met à lire son œuvre pour en ressortir aussitôt déçu. En effet, le physicien s'était contenter de parler de cosmogonie intelligible sans aborder les conséquences bienfaitrices pour l'être. Résolument, Socrate pris partie pour l'éthique du bien c'est-à-dire, qu'il est convaincu que le *Noos* comme intelligence suprême a doté son œuvre des meilleures dispositions possibles, telle est la Providence. Dieu ne veut que le bien mais l'homme est néanmoins responsable de ses choix. Il jette alors les bases d'un système idéaliste et dogmatique qui glisse vers le domaine moral : se connaître soi-même, soigner son corps et agir adéquatement en fonction des dieux. A sa suite, Platon et Aristote prendront le bâton du pèlerin.

Ainsi à l'origine, cosmos, nature, esprit, connaissance formaient un tout mais, avec l'introduction du concept «cosmos = être vivant» par Platon, tranquillement surgira le concept d'« tre suprême» et son corollaire, l'idée de création. Platon (428-348) fera de la bonté divine la cause première de notre existence car seule la bonté du «Père» céleste, le *poiètès*, le «fabricateur» a permis à l'ordre d'émerger du désordre. «Il est en effet impossible pour l' tre le meilleur de produire autre chose que ce qu'il y a de mieux» affirme-t-il dans le *Timée*. Il tient l'idée de son maître Socrate qui soutient que, de son propre point de vue, tout homme cherche ce qui est bon et croit faire ce qui y contribue, personne ne cherche ce qui est mauvais. Selon Platon, notre monde devient un ordre vivant orienté par le Bien socratique dont l'âme contient l'harmonie pythagorienne au sens musical.

L'harmonie de l'Âme du monde devient la symphonie par laquelle les éléments du monde et le mouvement des cieux s'accordent et où le Bien l'emporte largement sur le Mal. Une des difficultés auxquelles se heurte la philosophie antique est que la nature est le lieu de l'accidentel : le meilleur exemple est l'existence des monstres. Par contre, la nature n'est pas pour autant complètement livrée au chaos, un ordre se dégage de l'observation : "la nature ne fait rien en vain ni de superflu."

Aristote (388-322), inspiré à son tour par l'œuvre de son maître Platon, fera de la recherche de la connaissance à travers la contemplation du visible et du sensible, la base de sa quête spirituelle. Aristote édifie sa philosophie à partir de l'observation des réalités physiques dont la plus pénétrante est celle de la perfection du mouvement de l'ordre cosmologique qui désigne une source, la réalité première d'un être premier : le divin comme source d'intelligibilité de l'Univers, comme acte pur de l'existence.

La presque totalité des écoles de pensée grecque reconnaissaient un Principe divin relié à l'ordre naturel mais désormais le Principe divin sera soit immanent à toute chose comme chez Aristote et les traditions archaïques ou transcendant comme chez Platon et les religions monothéistes.

L'école dissidente sera celle des atomistes (Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce) qui inspirera la science moderne - l'être est une infinité d'atomes - pour qui l'ordre naturel n'est pas d'origine divine mais correspond aux interactions des atomes selon une loi "dite de conservation de la nature", - rien ne se perd, rien ne se crée - loi cosmique, mécanique, mathématique et athée. L'atomisme se présente comme une loi naturelle débarrassée de toute interférence surnaturelle et ses adeptes deviendront les adversaires les plus acharnés contre la divinisation des astres et du monde en général. La morale épicurienne cherche à établir la paix de l'âme par le refus des superstitions religieuses et l'acceptation sereine des aléas de la vie.

Mais au-delà de ce constat, il est important de signaler que toute la philosophie des atomistes se limite au monde sensible ; ce qui s'offre à nos sens est le monde sensible, qu'Épicure arrête aux étoiles, puisque aux étoiles s'arrêtent la vue. Si bien que le point central de l'analyse n'est pas la totalité infini de l'Univers mais le monde que l'on perçoit, l'atomiste tente expliquer pourquoi ce monde est ainsi et pas autrement. L'élément fondateur de ce monde est l'atome, corps solide baignant dans un océan de vide. Le tout est corps et vide aussi infini que le vide et le nombre des atomes. L'intuition des atomistes est géniale sauf que le problème reste entier : d'où vient l'atome ? De quoi sont faits les atomes ?

Néanmoins toutes ces écoles partageaient l'idée de l'existence d'un ordre dans la nature et régi par une loi du cosmos, soit la *Moira* ou le *Logos* ou le *Théos* d'où émane un ordre moral qui gouverne les hommes et leurs sociétés.

Platon, en se mettant à l'étude des mathématiques, fut fasciné par les théories de Pythagore sur l'unité et l'harmonie universelle du Cosmos et en tira une vision politique : la cité idéale est organisée selon les lois de la justice et de l'harmonie du Cosmos, cité dans laquelle chaque habitant devait remplir une fonction précise et spécifique.

De la Grèce, nous retiendrons que la religion est compréhensible que par le rôle politique qu'elle joue dans la Cité et ainsi comprendre que le véritable Dieu de la Grèce est la *polis*, la cité. L'idée de *Constitution*, repose sur deux principes : *Isonomia*: égalité de tous devant la loi; *isogéria*: égalité de droit de parole pour tous. Nous devons aux sophistes la distinction entre le *naturel* (saisons, marées, tempêtes, tremblement de terre) et le *conventionnel*, de fabrication humaine (lois civiles, artisanat, coutumes et rites). Dès lors, *naturel* commence à s'opposer à *humain* et l'homme commence à comprendre qu'il a un destin différencié de celui de la nature.

**«Dans l'univers, l'humanité et la Nature ont pu se modeler l'une par l'autre».** (Lucrèce)

Les grands Traités d'étymologie mettent en évidence que *Natura* se rattache à la racine *nasci* (naître) et que *Nationis*, a pour sens originel *naissance* et, par sens dérivé, désigne la nation.

«Sa naissance (celle de l'être), *natio*, est en même temps ce qui lui donne la vie et qui lui apporte, avec la vie et comme elle, une structure qu'il reçoit sans l'avoir voulue, une nature. Il appartient à ses parents et, par-delà ses parents, à ce groupe humain, où ses ancêtres se sont relayés de naissance en naissance, la *nation*. Les autres êtres sont nés comme lui et chacun d'eux possède aussi sa nature. Et comme la nation est l'ensemble des humains qui donnent la vie, ainsi la Nature est encore ce grand vivant par qui chaque être existe. (…) Pour que sur chaque ligne soit atteint le terme de ce développement : la *natio*, unité de tous les parents, la *natura*, unité de tous les êtres apparus, il faut que l'une et l'autre aient progressé de pair : ce n'est pas par hasard, disions-nous, qu'à la même époque, dans la Grèce du Ve siècle avant Jésus-Christ, se formulent en même temps les deux notions de loi naturelle et de loi civile». (Robert Lenoble, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969, p.230)

Ainsi se développa l'idée que l'homme possède un activité créatrice qui imite celle de Dieu. L'homme libre est aussi «fils de la cité». Face aux incertitudes de la science et de la religion, le sophiste Protagoras (Ve siècle) proposa jadis l'homme comme seule certitude, naissance embryonnaire de l'individu. Le monde civil, la cité, la société sont maintenant œuvres de

l'homme au même titre que l'univers physique est création divine et la démocratie en société en marquera politiquement l'apogée. La démocratie parce qu'intimement liée aux idéaux civiques incarnés par les dieux, tient le Diable à distance, hors de ses frontières. Dans ce décor, il ne peut y avoir aucun Mal absolu.

Selon la sagesse stoïcienne, rien de ce qui arrive de l'extérieur, maladie, souffrance, tremblement de terre, incendie, etc., ne saurait constituer un mal ; ce sont des épreuves. Aucun Mal métaphysique la-dessous. Par contre le mal temporel existe et il ne dépend que de nous. Il s'agit du mal moral, c'est celui que nous commettons ou subissons par égarement en nous laissant guider par nos peurs et nos passions incontrôlées. C'est le goût du vice, de la corruption. Tout abandon à nos peurs et passions aboutit à la souffrance comme investir tous ses désirs, ses pensées et ses forces uniquement dans les possessions matérielles conduit inévitablement au désespoir. Nous sommes responsables de nos souffrances par nos choix erratiques. Une des erreurs fondamentales de l'être est l'*hubris*, la démesure identique à celle du Nemrod biblique dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la *Dikè* (justice) se laisse aller à la violence de son désir.

Comme dans la Genèse, se rebeller contre dieu et vouloir prendre sa place est l'erreur suprême. La tragédie du Ajax de Sophocle, le Nemrod grec est exemplaire. Aveuglé par son désir d'omnipotence, emporté par la démesure, Ajax se croit indépendant des dieux et cet élan le conduit à la déraison. Mais contrairement à la Bible, ce désir de déité n'est pas un péché mais une tragédie due à l'ignorance et à l'obstination ; ce n'est pas la liberté qui est mauvaise mais la démesure libertaire dans l'excès que Platon nommera la «nature titanesque» de l'homme. «Le plus grand des maux est de commettre l'injustice» disait Socrate. La tragédie de l'existence est que l'homme est l'artisan de son propre malheur lorsqu'il dévie de la Providence.

À l'homme de trouver sa bonne Providence et ainsi comprendre que le mal est un mauvais choix de l'âme due à une ignorance qui s'estompe par la connaissance. Le Mal métaphysique est une aberration. Oui existent l'imperfection des hommes et l'imperfection des actes. C'est de là que vient le sentiment de malheur que nous ressentons devant les limites de la condition humaine. Mais là aussi réside la solution, l'homme est perfectible s'il tend vers l'harmonie universelle.

Il n'y a donc aucune rupture entre physique, logique, sociologie, psychologie, théologie et même morale, tout converge vers l'harmonie divine. Platon en déduira que là se situe le but ultime de l'existence, transcender le mal pour accéder au Bien. Ni le patriotisme, ni le socialisme, ni le communisme, ni le capitalisme, ni l'art, ni la science ni les religions sont suffisants sans la recherche du Bien. Platon parlera du Bien comme «soleil de la connaissance», analogie avec l'astre solaire source de vie. La source de la lumière est aussi source de la relation harmonieuse entre la vie et l'être. L'homme qui aspire au soleil de la connaissance aspire au Bien.

Comprendre le mal comme épreuve ou égarement, libère de la crainte. Le Diable ne peut rien contre l'homme responsable qui assume ses choix et corrige ses erreurs par une ascension vers le Bien. Le Bien est ce qui contribue à la promotion de la Vie et de la liberté, le mal, ce qui tend à les détruire et à les nier. Renversement total de sens en comparaison des théocraties antiques où c'est justement la liberté qui est le mal parce qu'elle permet à l'être humain de refuser d'être un esclave pour les dépositaires de l'autorité autant divine que royale.

L'expérience démocratique grecque nous démontre hors de tout doute que l'ange du Mal métaphysique n'est qu'un subterfuge logique découlant des stratagèmes esclavagistes

des pouvoirs totalitaires en faveur de l'injustice sociale. Identifié l'homme au mal est le meilleur moyen de l'abêtir et contraire à l'ataraxie grecque.

«Jamais un clergé grec ne s'arrogea un droit supranational de trancher du Bien et du Mal. Jamais le Grec n'oublia qu'il inventait ses dieux et que ceux-ci étaient son reflet. Je veux dire : jamais un Grec ne fut esclave.» (Messadié, p. 198)

L'art grec est là pour en témoigner. Tout l'art chrétien condamne le sourire et la beauté des corps en les ignorant. Tout l'art gothique et byzantin nous offrent des personnages chétifs, pâles et malades, quasiment en deuil perpétuel. Heureusement, l'art grec des fresques et de la céramique est là pour nous rappeler que «le rire est le propre de l'homme» et que la joie de vivre donne harmonie à l'architecture de la Cité et sourire aux personnages qui l'habitent, oui l'humanité peut-être sereine.

La réforme politique de la cité idéale de Platon resta à l'état de projet sur papier. Cependant, un autre monde pointe à l'horizon où Pythagore, Platon et Zénon figureront parmi les sources d'inspiration d'une nouvelle spiritualité à l'aube d'une grande civilisation : le monde hellénique et cosmopolite.

La terre est cité universelle et l'homme est partout chez lui où règne les lois de l'hospitalité. Cette vision du monde propose l'éclatement de la cité : « Je n'ai pas de cité (...) mais le monde entier pour vivre» (Cratès de Thèbes). Par la suite, Zénon, fondateur du stoïcisme et élève de Cratès affirmera que le monde n'a qu'une seule loi, celle de la Raison universelle, commune à tous les hommes. Mettre fin aux États séparés et aux frontières pour que l'homme puisse circuler librement dans une cité universelle régie par consentement mutuel et volontaire : l'amitié. Cette conception de la terre-cité universelle hantera les esprits jusqu'à nos jours, c'est le rêve du gouvernement mondial onusien.

Aparté : Il est essentiel de comprendre que pour le monde grec la valeur absolu est l'amitié et non l'amour d'inspiration chrétienne. L'amour chez les Grecs ne prend jamais le caractère d'un idéal que le législateur pourrait proposer comme morale. La philanthropie, l'entente cordiale, est de beaucoup supérieure parce que réalisable comparée à l'amour inconditionnel, synonyme d'abnégation. Même l'amour exclusif dans le mariage ne prend jamais valeur d'une règle absolue, ni d'un idéal à atteindre. L'amitié implique le consentement mutuel entre deux êtres libres de leur mouvement autant physique que du cœur.

Cette vision de la cité universelle sera chère à Alexandre le Grand (mort en 323 av J.C.). Mais contrairement aux préceptes de Cratès concernant le consentement mutuel et volontaire à l'adhésion de l'homme à la cité, celui-ci choisira la manière forte ; cette cité doit être imposée.

Quand il eut 13 ans, son père le confia à Aristote, l'homme le plus sage du pays. Ce dernier ne resta que pendant trois ans son professeur. Il lui enseigna un mode de pensée logique, il attisa sa curiosité au monde naturel et à sa géographie inconnue. Le plus grand philosophe de l'Antiquité Aristote est professeur du plus conquérant de tous les temps. Il fallait bien un Aristote pour nourrir le mythe d'Alexandre, « le philosophe en armes » selon Onésicrite. Alexandre reçoit une éducation inouïe : Aristote lui donna cette soif ardente de savoir, cette rage de pousser les limites du monde connu. Pour conquérir l'Asie, il l'arma de solides connaissances qui lui furent toutes aussi utiles que son entraînement militaire dont les écrits de Hérodote et Xénophon, auteurs qu'il saura exploiter lors de ses conquêtes. Pour Plutarque, c'est à Aristote qu'il doit ses ressources quand il marche contre les Perses. Sans Alexandre, nous ne connaîtrions à peine le nom d'Aristote. Sans Aristote, Alexandre ne serait jamais devenu l'Alexandre

que nous admirons »…

Mais peu à peu Alexandre abandonnera ses enseignements car il ira plus loin encore que son maître en faisant abstraction de ses préjugés sur la mentalité orientale. Aristote avait demandé à Alexandre de traiter les Barbares comme des animaux ou comme des plantes mais, Alexandre n'est pas venu en Asie pour exterminer les peuples ni pour faire de la moitié de la terre un désert, mais veut régner de sorte que les vaincus n'aient pas de regret à ses victoires. Pour des raisons pragmatiques et donc politiques, le cosmopolitisme dont il est question est en fait une soumission du monde à la loi grecque. L'objectif d'Alexandre n'est pas de faire des Barbares les esclaves des Grecs, mais de les civiliser pour la survie de l'Empire en y restaurant la démocratie.

Au cours des douze ans, de son règne, il avait soumis les cités-États de la Grèce, de l'Asie mineure, la Perse, jusqu'aux portes de l'Inde. Dorénavant, l'Asie et le Proche-Orient étaient accessibles aux influences hellénistiques. Le roi de Macédoine chasse les Perses du territoire de la Judée et concède aux Juifs une certaine liberté et de nombreux Juifs s'installeront à Alexandrie. La culture hellénistique se propagera rapidement dans le royaume et influencera les croyances juives. Des conflits éclateront toutefois entre Juifs hellénistes et Juifs traditionaliste.

Poursuivant sa traversée vers l'Est, Alexandre le Grand atteint l'extrémité de la Perse et envahit le Pendjab et les troupes d'Alexandre remontent la vallée de l'Indus.  Le monde se trouva radicalement changé. Toutes les structures archaïques de la cité-centre du monde, du monde barbare versus civilisé s'écroulent sous le poids de la conquête. L'universalisme s'impose et malgré les résistances, l'unité fondamentale du genre humain se déploie inévitablement : « je vous ai fait tous mes parents » s'écria Alexandre, le «Réconciliateur du monde». Le grec était parlé et écrit de l'Inde et de l'Iran jusqu'en Syrie, en Palestine, en Italie, et en Égypte.

Vingt ans après la mort d'Alexandre, tout s'écroule, les divisions étatiques reviennent. Le gigantesque Empire qu'Alexandre a conquis en une décennie seulement ne lui survivra pas. Dès sa mort, il sera partagé entre ses généraux. Analysant le partage de l'Empire entre les généraux et la décadence qui s'ensuit, Zénon le stoïcien en tire cette leçon.  : la démocratie et le cosmopolitisme ne peuvent s'imposer. Tranquillement mais sûrement, la légende vint gommer la défaite et le mythe supplanta le personnage historique.

C'est à ses premiers historiens, mais aussi aux Ptolémées, rois grecs de l'Égypte, que revient la part la plus importante dans la formation du mythe. Ces derniers, pour conforter leur dynastie et renforcer leur pouvoir, usent à souhait de l'image d'un Alexandre égyptien, héros et divin à la fois. Le premier d'entre eux, Démétriois 1$^{er}$ dit le Sôtêr (sauveur) est probablement le commanditaire du livre de Clitarque d'Alexandrie, historien grec du IVe siècle av. J.-C., qui a écrit une Histoire d'Alexandre qui, truffée de fables, tient plus du roman que de la biographie. Ce fut le premier d'une série d'ouvrages qui vont peu à peu sous-tendre, dans le monde oriental puis occidental, tout le mythe alexandrin.

La légende veut qu'Olympias, mère d'Alexandre n'ait pas été inséminée par Philippe son père, qui avait peur d'elle et de son habitude à dormir en compagnie de serpents, mais par Zeus. Alexandre se servit de ces contes populaires à des fins politiques, faisant référence au dieu plutôt qu'à Philippe quand il évoquait son père. Se déclarant fils de Zeus, Alexandre considère ses conquêtes comme faisant partie d'une mission divine pour unifier le monde. Ainsi, affirmer sa divinité est, avant tout, un instrument de domination…

Quand Alexandre entre en Égypte en -332, il semble être accueilli en libérateur. La légende veut qu'Alexandre se rendre ensuite dans l'oasis de Siwa où il rencontre l'oracle d'Amon-Zeus qui le confirme comme descendant direct du dieu Amon. De retour à Memphis, il se fait officiellement proclamer et couronner pharaon et réorganise le pays avant de repartir à la conquête du Moyen-Orient.

Ainsi, à l'Est (en Inde), Alexandre rencontre les sages brahmanes et s'entretient avec eux de la vie et de la mort, de la royauté et de la puissance. Au Nord (dans le Caucase), il affronte Gog et Magog, forces du mal qu'il parvient à contenir derrière un mur de fer. A l'Ouest, il va jusqu'aux îles Fortunées où il plonge dans les abysses. Tous ces voyages et ces récits sont repris et enjolivés dans les versions postérieures de ce premier «roman» d'Alexandre.

Ce contact entre la philosophe grecque et les grandes religions antiques aura des répercussions incommensurables sur la spiritualité de l'humanité jusqu'à nos jours. Entre 800 et 200 avant J.C se produisit une prodigieuse révolution intellectuelle traversant la Chine, l'Inde, la Perse, la Palestine et bien sûr la Grèce. Cette période qualifiée de «axiale» par Karl Jaspers dans *Origine et sens de l'histoire*, représente un moment-pivot où le principe d'individualité fait irruption dans l'histoire. L'homme se découvre une intériorité qui le place seul devant le créateur ; derrière le destin collectif se manifeste une personnalité qui cherche à fusionner avec le divin. Ce rapport intime avec un divin intériorisé permet la communion entre la grandeur de Dieu et l'autonomie de la pensée humaine et ouvre la porte à la compréhension philosophique de ce que Dieu a voulu faire.

Les conquêtes d'Alexandre permirent la création de bibliothèques illustres comme celle d'Alexandrie où des exégètes furent en contact avec les textes les plus importants des religions antiques comme le Véda et les Upanishads indiens, les Codex mésopotamiens et égyptiens, les Ghâtas persans, la Bible hébraïque ; le tout traduit et disséminé à travers l'empire.

Les religions antiques orientales ont tous comme point commun des dieux célestes descendus vers la Terre : le "Sôtêr" c'est-à-dire le sauveur. (Marduk, Ahura Mazda, Osiris, Adonis, Ishtar, Sérapis, Cybèle, Déméter et surtout Mithra) Chaque secte établissait un «évangile» qui racontait la vie et les sermons du sauveur descendu sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes qui pourront donc accéder à une vie éternelle dans un paradis après leur mort. Le système se diffusa rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen Orient et surtout en Grèce où il est encouragé par Alexandre le Grand qui se déclare lui-aussi sauveur du genre humain.

Non seulement, les religions antiques orientales viendront influencer les nouvelles théologies comme le christianisme et l'islam mais le mythe même d'Alexandre le conquérant sera récupéré.

En Orient, pendant que le mythe s'ancre dans les mentalités populaires et s'enrichit de nouvelles fables, les juifs, dans une démarche revendicative, annexent à leur tour le héros macédonien. La légende leur a déjà ouvert la voie, narrant une rencontre entre le Macédonien et le grand prêtre de Jérusalem. Le Talmud - ouvrage de littérature rabbinique -, reprenant cette tradition, fait d'Alexandre un héros sémitique, défenseur et propagateur de la religion du Dieu unique.

Au VIIe siècle, ce fut au tour de l'islam d'aborder l'épopée alexandrine. La sourate de la caverne mentionne Dul-Qarnaïn, dit «le Bicornu» - surnom qui proviendrait de la représentation d'Alexandre avec les cornes d'Amon sur les monnaies

hellénistiques - ainsi que Gog et Magog, qualifiés par la Bible d'ennemis de Dieu. Au Xe siècle, des historiens musulmans, tels que Tabari et Masudi, élargissent les conquêtes d'Alexandre à la Chine et au Tibet; le second cite également une tradition faisant de Dul-Qarnaïn le descendant d'un conquérant yéménite. A la même époque, l'Iranien Firdousi, par orgueil national, fait d'Alexandre un fils naturel de Darius. Deux siècles plus tard, Nizami rétablit la filiation véritable de «Iskandar» (nom iranien du Macédonien), mais place l'Iran au centre des aventures alexandrines.

Pendant ce temps À Rome !

La fondation de Rome eût lieu vers 754 av.J.C. par les légendaires Romulus et Rémus dont la vie fut marquée elle aussi par le fratricide. Au début le peuplement de Rome est entravé par le manque de femmes. Usant de stratagèmes. Romulus organisa une fête réunissant les familles des villes voisines et s'empara des femmes : les Sabines. La guerre éclata entre Sabins et Romains jusqu'au moment où les femmes s'interposèrent entre les belligérants et exigèrent la réconciliation. La paix revenu, Romulus en profita pour ériger la structure politique de la nouvelle cité en créant les sénateurs et l'assemblée du peuple. À sa mort, le peuple le déclara Dieu. Une série de rois succédèrent à Romulus, édifiant patiemment l'organisation des structures religieuses, les réformes administratives et l'agrandissement de la ville, jusqu'au renversement du dernier roi Taquin le Superbe et l'inauguration de la République.

Dés le début de la république vers 496 av J.C., les divinités grecs sont rapidement assimilés dans la cosmogonie romaine. Les dieux romains réfléchissent la réalité terrestre; il y a des dieux consuls, préfets, agriculteurs. Le panthéon romain est plus terrestre que surnaturel.

L'invasion des Celtes et la destruction de Rome eurent des conséquences désastreuses et ébranlèrent la confiance des Romains dans leur destinée. Comme pour les Égyptiens, par l'invasion des Hykos, et pour les Hébreux, par la destruction de Jérusalem, les Romains entreprirent les guerres de libération qui délivrèrent définitivement la patrie vers 295 av J.C. Dorénavant seule la conquête de l'étranger assurera la paix intérieure de l'empire.

À noter que comme pour les Sumériens, les Iraniens et les Hébreux, la spiritualité romaine est intimement liée à des mythes ou événements guerriers. Ici aussi, l'historicité des événements devient le fondement des relations entre les dieux et les hommes. Puisque les événements sont chargés de sens, il importe de les analyser par des professionnels du culte divinatoire des oracles. Ainsi se construit toute une philosophie axée sur l'expérience concrète, immédiate, pragmatique, efficace.

La vision cosmopolite du monde grec sera transformée pour devenir le berceau idéologique de l'impérialisme romain. Dorénavant, l'univers, c'est Rome et la mission de Rome est de régner sur celui-ci. Si la religion grecque était garante de la démocratie, on pourra remarquer que la religion romaine est elle garante de l'ordre terrestre, des lois qui fondent l'État.

Comme il arrive souvent dans l'histoire, le vainqueur militaire romain a subi largement l'influence du vaincu grec. Cette philosophie de «l'État de Nature», directement inspirée des textes du stoïcien Zénon (IIIe siècle avant J.C.) et du «Règne de Saturne» d'Ovide (Ier siècle), est marquée du sceau de la fraternité «où l'universelle diffusion de la lumière du soleil» est considérée «comme le suprême exemple de justice sociale et même de communautés de biens.» Cet «état de Nature» irrémédiablement perdu, mythe gréco-romain, sera repris, bien sûr par le christianisme dans sa légende du jardin d'Éden où

règne l'amour universel du Christ. Les écoles de pensées helléniques s'installent à Rome où de nombreux érudits traduisent en latin la sagesse grecque, pensons à Lucrèce, Cicéron, Sénèque et bien sûr l'empereur Marc Aurèle.

«Qu'est-ce que le Bien ? La connaissance de la réalité. Qu'est-ce que le Mal, sa méconnaissance» écrit Sénèque dans une de ces *Lettres à Lucilius.*

Pour les Romains, le Mal est l'ignorance des lois et de la réalité : philosophie qui se traduit au niveau social par l'importance accordée à la réalité «tangible» et unificatrice via la famille, le peuple, la patrie et le droit : la *pietas*. Le Romain a donc devoir de respect envers la cité, ses membres et même envers les étrangers. La *pietas*, sous l'influence de la philosophie hellénique, deviendra solidarité, amitié, respect envers le genre humain : les *Humanitas*. La *pietas* comme code d'honneur est défendu par la *virtus*, le courage, lui-même inséparable de la *fides*, la confiance en la parole donnée. *Pietas, virtus, fides*, voilà la trinité de base sur laquelle s'édifie la société romaine. Ce sont des proclamations de liberté et de dignité. Encore une fois ici, pas de Diable; celui-ci envahira l'Empire romain lorsque le christianisme sera déclaré religion d'État par Constantin.

Entre temps, Rome devint la référence universelle d'une culture dite supérieure, marquera les débuts de l'ethnocentrisme.

« Notre demeure (domus) ce n'est pas seulement cette enceinte limitée, c'est le monde entier que les Dieux nous ont donné comme lieu de séjour et comme patrie commune avec eux ». (Cicéron, De la republique, I, XIII)

L'Empereur Octave dit Auguste, accomplit une nouvelle fois l'unification du monde historique amorcée par Alexandre. Vers 30 av. J.C., *l'Imperium Romanum* s'étendait de l'Égypte à la Macédoine jusqu'en Turquie orientale et en Mésopotamie. S'ajoutèrent, l'Afrique, la Grèce, l'Espagne, la Germanie, la France, les îles britanniques, tous régis et divisés en provinces administratives sous l'aile du pouvoir centralisateur de Rome. Or, pour réussir cette intégration romaine, L'État doit éliminer toutes les religions étrangères dites de «mystère» dont les chrétiens. Voilà pour l'intégrisme politique impérial. Mais l'immensité géographique de la Rome impériale est telle que l'arrivée des prophètes des quatre coins de l'Empire est inévitable et représente un risque d'anarchie et de désordre qu'il faudra bien régler. L'exécution de Jésus doit servir d'exemple.

Comme on le voit, le courant humaniste romain se distingue du cosmopolitisme grec par son intolérance envers les civilisations «barbares». Cette conception de «l'Empire-monde» deviendra la base idéologique du mouvement colonial au XVe siècle; cette vision ethnocentrique perpétuera donc la politique d'assimilation romaine, c'est à dire l'intégration du barbare, du sauvage à la civilisation européenne (colonialisme et impérialisme) dont les civilisation de l'Inde d'Afrique et d'Amérique furent les premières à en subir les affres.

Vers le fondamentalisme religieux.

Depuis le IIe avant J.C., le judaïsme est en crise. Le grand prêtre Jason et par la suite, Ménélas ont complètement hellénisé Jérusalem. La plupart des Juifs, devenus plus riches et prospères, s'y opposent guère. Le vieux prêtre Mattathias et ses fils, restés fidèles au judaïsme archaïque, assassinent en public un officier d'Antiochus et les soldats qui l'accompagnent. Exaspéré, le monarque syrien Antiochus, suzerain de la Palestine, interdit par décrets les pratiques judaïques. Alors commence cette guerre larvée, à la fois politique et religieuse car l'une et l'autre sont inséparables dans les théocraties, entre les Juifs dissidents et les occupants païens. À la fois en désaccord avec le judaïsme hellénisé infidèle à la torah et la présence des païens sur la terre promise aux Hébreux, un

groupe de juifs puristes forme une secte dissidente traditionaliste : ce sont les Esséniens.

Le judaïsme hellénisé veut dire que la religion d'Israël sous l'occupation étrangère subit les influences de la philosophie grecque. Les philosophies à la mode sont le stoïcisme fondé par Zénon mais aussi les doctrines d'Épicure. Ce sont les stoïciens qui ont popularisé l'idée surnommée «l'illumination hellénique» où tous les hommes sont des cosmopolites, des citoyens du monde de la cité universelle. Jésus n'aurait pas dit mieux. Les Évangélistes eux l'on compris.

«Dans son État idéal, Zénon présentait un espoir éblouissant qui, depuis lors, n'a plus quitté l'homme; il rêvait d'un monde qui ne serait plus divisé en États séparés, mais qui formerait une seule grande Cité, sous une seule loi divine où tous les hommes seront réunis non plus par des lois humaines mais par leur consentement volontaire ou comme s'exprime Zénon, par Amour.» (Tarn, Hellenistic Civilisation cité par Eliade)

Les Esséniens avait donc peur de cette philosophie grecque qui proclamait l'universalité de l'homme et refusèrent l'ouverture du judaïsme au cosmopolitisme. Intransigeant, ils fixèrent le dogme du «crois ou meurt». Depuis le paléolithique, l'évolution des concepts religieux subit l'influence des différentes sociétés et civilisations. Les Ésséniens y mettent fin. Jamais le judaïsme réussira à atteindre une vocation universelle et restera toujours cantonner à son destin national mais surtout, le dogme figera à tous jamais la parole de Dieu et ouvre la porte toute grande au fanatisme de ceux qui refuseront par la suite toute évolution au sens propre comme au figuré. Cette parole immuable de Dieu, Yahvé ou Allah sera à l'origine des pires calamités religieuses et barbaries jamais commises au nom justement de cette parole.

Leur mépris total contre les faux rabbins hellénisés et impies mène inévitablement au conflit : le grand rabbin de Jérusalem fait exécuté le personnage le plus vénéré des Esséniens, le Maître de Justice.

Cet assassinat politico-religieux marque la rupture totale entre les Juifs hellénisés et les Esséniens qui se retirent loin dans le désert. Les conflits, guerres, famines et autres calamités s'accumulent. La laideur envahit le monde. Ce monde injuste ne peut être l'oeuvre de Yahvé. Les Esséniens se mettent à l'étude des textes anciens iraniens et mésopotamiens. C'est alors que se produit la rupture avec l'Ancien Testament et que le Diable, Satan apparaît identifié à un Mal irréconciliable avec Dieu. L'ange des Ténèbres a définitivement divorcé de Dieu et cette rupture sera raconté dans le livre d'Hénoch, appelé texte intertestamentaire, puisqu'il se situe à la jonction entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Ces textes rattachés à l'Ancien Testament n'appartiennent pas à la Bible officielle et contiennent des écrits récents et d'autres très vieux dont les Esséniens ont fait la retranscription : les fameux manuscrits de la mer Morte. Par ces manuscrits, la dette du judaïsme au mazdéisme iranien et à son prophète Zarathoustra devient un fait reconnu qui atteindra même la théologie chrétienne que l'on pense à Satan bien sûr mais aussi aux anges et autres chérubins et au dieu Mithra. (La Bible, écrits intertestamentaires, Gallimard, coll. La Pléiade, 1987)

Par contre ce qui est typiquement essénien est bien cette notion où le Temps est voué à une fin prochaine persuadés qu'ils étaient que le Jugement était imminent. Les Esséniens, comme les sectes évangéliques modernes entre autres, attendent la fin du monde, l'Apocalypse avec une anxiété et un conviction croissante. Non seulement la foi juive deviendra apocalyptique mais le christianisme aussi. Dans le libre de Hénoch, Daniel met l'accent sur l'urgence du repentir conséquence inéluctable de la conception apocalyptique de l'histoire puisque le monde approche de la fin. Le jugement éminent de Dieu constitue, conséquence politique unique, le triomphe d'Israël. L'Apocalypse, comme achèvement de

l'histoire, est donc un texte politique où l'équation est simple : la fin du monde est la fin de l'histoire, la fin de l'histoire est le triomphe de dieu, le triomphe de dieu est aussi le triomphe d'Israël, finalement, le triomphe d'Israël sauve le monde entier. Le Mal sera effacé pour toujours et le Diable sera vaincu.

Contrairement à la Bible hébraïque, la toile de fond change sensiblement dans la littérature essénienne apocalyptique. Le monde est dorénavant dominés par les forces du Mal; c'est-à-dire les puissances démoniaques commandées par Satan. L'envahisseur romain est diabolisé sous le nom de Kittim; ceux pour qui les étendards militaires et les armes de combat sont objet de culte religieux. L'armée des Kittims est appelée «armée de Bélial», l'Ange des Ténèbres, d'inspiration iranienne. (Dupont-Sommer)

Le texte essénien dit le *Rouleau de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres* légitima et supporta l'insurrection armée contre l'envahisseur. Il s'agit bien d'un texte hébreu insurrectionnel qui exprime bien toute la haine, une haine sacrée, fanatique contre les impies. La communauté est conçue et organisée comme une milice paramilitaire où chaque membre est un soldat qui doit venger les affronts faits à Yahvé.

L'ennemi iranien de Dieu, Ahriman fait sont entrée dans l'histoire juive sous le nom de Bélial :

«...Colère de Dieu, furibonde, contre Bélial et contre tous les hommes de son lot, sans aucun reste...» (Règlement IV; 2).

Un diable unique incarne tout le Mal du monde. Son pouvoir atteignit son point culminant lorsqu'on le désigna aussi comme responsable des catastrophes naturelles comme tremblements de terre et inondations. Tout ce Mal : maladies, handicaps physiques, folies, tourments de l'âme, la mort ainsi que toutes catastrophes naturelles sont appelés les «douleurs messianiques» car elles précèdent la délivrance et annoncent la venue du sauveur.

Autre vérité déconcertante l'Enfer, tel que nous le connaissons, n'existe pas dans l'Ancien Testament. Le Shéol où vont les morts est «une terre de silence et d'oubli fait d'inconsistance et de vacuité : l'obscurité et la poussière la caractérisent.» C'est «le pays sans retour» expression empruntée aux Mésopotamiens. C'est selon le livre de Job, «le rendez-vous de tous les vivants» (Job XXX; 23). Ciel, Enfer, Purgatoire sont des inventions chrétiennes tardives d'inspirations esséniennes.

Autre nuance nouvelle, la femme, n'échappant pas à la misogynie des Esséniens comme dans les textes iraniens et mésopotamiens, elle sera décrire comme la prostituée, l'alliée de Satan.

«Les femmes sont mauvaises, mes enfants, et parce qu'elles n'ont pas d'autorité ou de pouvoir sur l'homme, elles usent d'artifices pour l'attirer à elle... La femme ne peut vaincre l'homme à visage découvert, mais, par des attitudes de prostituée, elle le leurre.» (Testament de Ruben)

C'est donc à partir de la grande révolte des Esséniens lors de la grande Crise du judaïsme qu'est né le fondamentalisme religieux et politique aux odeurs de terreurs où le Diable Bélial ou Baal, concept emprunté au mazdéisme, est défini comme Bel-Zebub , ennemi juré et éternel de Dieu.

«L'emprunt au mazdéisme du Diable-ennemi de Dieu est toutefois évident. C'était, on en aura jugé aux exemples donnés plus haut, une notion étrangère au judaïsme des origines. Mais il s'est produit à partir du moment où l'identité du peuple juif a été mise en péril, d'abord par les dominations militaires, ensuite par les infiltrations culturelles, telle que l'hellénisme qui découla de l'occupation romaine. Il s'est situé dans la déréliction, quand les Juifs ont désespéré de jamais regagner leur autonomie en tant que nation et quand les Esséniens se sont considérés comme les derniers justes de leur peuple et les seuls dépositaires de la

Torah et de la vertu juive. Cet emprunt du Diable s'est donc produit essentiellement pour des raisons politiques.» (Messadié, 1993, p.341)

Aparté : Remplacez Juifs par Musulmans et Esséniens par Wâhabbites et vous avez Al Quaïda à la place des Zélotes. Car il est là le problème, une fois, que le Diable a établi ses quartiers sur terre. Quel ennemi peut-il vraiment désigner ? Qui doit-il stigmatiser ? Si ce n'est l'autre, l'étranger. Que faire lorsque l'on sait qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un.

Dieu aura désormais un adversaire : Satan, l'ennemi du Bien. Le monde et l'histoire sont maintenant considérés comme dominés par les forces du Mal. L'occupant romain est démonisé et les Juifs zélotes prennent alors les armes. On peut d'or et déjà affirmer que si les Esséniens étaient les théoriciens «pieux» du fondamentalisme religieux; les Zélotes, quant à eux, en représentaient la branche armée.

«...cette guerre armée reste pour les Esséniens un idéal encore plus ou moins éloigné, reporté à une échéance mystérieuse, celle du Jour de Dieu, tandis que, pour les Zélotes, elle est un devoir présent, qui ne souffre pas de délai; sur le plan pratique, il est clair qu'une telle différence a une importance capitale : les Zélotes sont pour la guerre effective, immédiate et en attendant la grande guerre, pour la guérilla et l'assassinat.» (Dupont-Sommer, p. 412)

Cette politique active de la résistance armée permit à la nouvelle secte des Zélotes de naître. Le but essentiel étant d'entraîner toute la communauté juive dans l'insurrection armée et sanglante contre l'autorité de Rome et de ses mandataires. Le prophétisme essénien vise la mobilisation générale et le droit de révolte. La virulence des écrits apocalyptiques du *Rouleau de la Guerre sainte* s'enracina dans le vécu de la nouvelle secte dissidente des Zélotes par des actes insurrectionnels, aujourd'hui dit terroristes. Puisque le Royaume de Dieu leur est promis à la fin des Temps aussi bien en hâter l'avènement et déclencher dès maintenant la guerre sainte qui marque la fin de l'Histoire, tel est la stratégie fatale du terrorisme apocalyptique.

Les Esséniens, en décryptant les textes anciens, mettent à jour, dans les Rouleaux de la mer Morte, la grande histoire de l'asservissement de l'homme maintenue secrète pendant des siècles.

La fabuleuse haine de la vie et de l'homme fautif qui a été développée, sous prétexte d'amour divin, par un système de coercition sans précédent dont la trilogie totalitaire se résume aux trois terrorismes de l'esprit, germes de notre aliénation spirituelle, sociale et politique :

la faute mésopotamienne :

> «Tu ne leur enlevas pas le coeur mauvais, de sorte que ta loi portât en eux des fruits. Car c'est pour avoir porté ce coeur mauvais qu'Adam, le premier, a désobéi et succombé mais aussi tous ceux qui sont nés de lui. Cette infirmité est devenue permanente...» (IV Esdras; III, 20-22)

la démonologie iranienne :

> «La conquête des fils de lumière sera entreprise en premier lieu contre le lot des fils de Ténèbres, contre l'armée de Bélial... (Règlement; I, I)

l'Apocalypse juif :

> «Quand aux signes, voici : il viendra un temps où les habitants de la terre seront saisis d'une grande frayeur. La route de la Vérité sera cachée et la région de la foi sera stérile. L'injustice sera plus grande que tu ne le vois à présent et que tu l'as entendu rapporter des temps passés...» (IV Esdras; V, I-13)

La naissance du Christiannisme

C'est dans ce contexte explosif d'insurrection qu'un jeune prophète parcourait les rives du Jourdain en exhortant les Juifs à se purifier de leurs fautes par le baptême. Jean-Baptiste annonçait l'imminence du Royaume et des milliers de personnes accouraient de toute la Palestine dont Jésus, originaire de Nazareth en Galilée. Suite au baptême, Jésus se retira dans le désert où il subit différentes épreuves, dont le jeûne, sorte de rite initiatique et les assauts de Satan.

Hérode qui craignait l'influence de Jean Baptiste sur les foules, le fit arrêter. Son arrestation déclencha la prédication de Jésus annonçant la prochaine transfiguration du monde. Jésus était thaumaturge, guérissant toute sorte de maladies et soulageant les possédés. Certains le soupçonnaient de sorcellerie. Des Juifs étaient irrités des libertés de Jésus envers la Torah et les Romains suspicieux du succès de sa prédication. Afin d'échapper à des accusations de sédition, Jésus employa le langage mystérieux de la parabole dans ses discours. L'histoire sainte d'Israël, les personnages bibliques, les images et les symboles archétypaux des Temps immémoriaux alimentèrent ses discours.

Politiquement, Jésus représente la voie du milieu entre le judaïsme hellénisé pro-romain et le judaïsme traditionaliste essénien. Spirituellement. Jésus remplit exactement la même fonction dévolue à Mithra dans le mazdéisme iranien soit l'intermédiaire céleste entre deux antagonistes. Une chose est sûre : Jésus ne partage pas du tout l'idéologie judéo-essénienne de la guerre sainte. Mais cela n'empêche pas au contraire les nombreux rapprochements entre les écrits esséniens et le Nouveau Testament, cela n'empêche pas de constater l'irruption de l'arrière-monde iranien sous la plume des évangélistes dans la genèse du Nouveau Testament.

Le baptême que Jean-Baptiste administre sous forme de repentance des péchés est bien d'inspiration essénienne (Règle; VIII, 14). Jésus, tout comme le Maître de Justice essénien, est persécuté par le judaïsme officiel et en bute à l'hostilité de Rome. Dans les textes esséniens, nous retrouvons la constitution même de la nouvelle Église et de son clergé, des rites fondamentaux comme la confession et l'eucharistie. Mais surtout l'étude comparative des textes esséniens et des Évangiles démontrent clairement la parenté de sens et de style dans des textes aussi importants que sont le Sermon sur la montagne et l'Apocalypse selon Jean.

L'éminent chercheur R.H. Charles soutient que le texte essénien des *Testaments des douze Patriarches* (Apôtres) étaient «un produit de l'école qui a préparé la voie au Nouveau Testament.»

«Le Sermon de la montagne a-t-il précisé, reflète en plusieurs passages l'esprit et va jusqu'à reproduire les phrases mêmes de notre texte (des Testaments); de nombreux passages dans les Évangiles présentent des traces du même texte, et saint Paul semble s'en être servi comme d'un vade-mecum (aide-mémoire)...La grande, l'éminente valeur du livre...réside dans son enseignement moral, qui a conquis une réelle immortalité en influençant la pensée et la façon de parler des auteurs du Nouveau Testament et même celles de notre Seigneur. Cet enseignement moral qui est beaucoup plus élevé et plus pur que celui de l'Ancien Testament, est cependant son véritable enfant spirituel et il l'aide à combler l'abîme qui sépare les morales de l'Ancien et du Nouveau Testament.» (Charles cité dans Dupont-Sommer, p.383)

Depuis la Mésopotamie que les grands prêtres se servent de la spiritualité pour ériger un système de servage et contrer la révolte, voilà qu'un homme, renversement total de situation, fera de la religion un mouvement révolutionnaire. Le Messie annulera les conséquences de la Faute originelle mésopotamienne qui court depuis près de 4 000 ans.

Car les exorcismes sont une partie importante du ministère de

Jésus. Il ne cesse de délivrer les gens des démons, serviteurs de Satan.

«Quand le soir tomba, ils lui amenèrent beaucoup qui étaient possédés par les démons, et il les chassa d'un mot...» (Mt., VII;16. Lc, IV; 40-41)

On dirait que le monde de Jésus est rempli de possédés et d'hystériques que beaucoup plus tard nous diagnostiquerons de maladies mentales, bref, Jésus «vit dans un monde de fous.» La maladie mentale est à l'image du démon, identification qui perdure encore aujourd'hui dans plusieurs communautés.

«Ce comportement caractéristique d'un sentiment de culpabilité, montre à quel point la névrose collective, celle d'un peuple tout entier attendant le châtiment, le Jugement et l'Apocalypse, s'était répandu dans le peuple à l'époque de Jésus.» (Messadié, p,371, note 8)

Le baptême et les guérisons de Jésus démontrent la victoire de l'homme sur le Mal. «Tout est accompli» dit-il sur la croix. Jésus prend sur lui tous les péchés du monde, tout le mal métaphysique et par son sacrifice nous libère de l'angoisse et des peurs ; Satan est vaincu. L'homme peut poursuivre sa vie dans l'allégresse; Alleluia ! Voilà, la révolution, la libération de la faute mésopotamienne, la fin de l'aliénation iranienne, du despotisme et de l'asservissement. Mais, c'est mal connaître les hommes et leur Église.

Depuis la Révélation de l'alliance entre Yahvé et son peuple élu, nous savons que tous les événements historiques sous-entendent une dimension mystico-politique. Se proclamant héritier du Royaume, et « fils bien-aimé» du maître, il entra dans Jérusalem comme un roi messianique (Marc II, 9-10). Cette proclamation ne pouvait qu'apporter de sanglantes représailles. Comme le dira le Grand Prêtre, Caïphe : « il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas toute entière ».(Jean II, 50). Après un dernier repas avec ses disciples, Jésus fût arrêté et jugé par le préfet de Judée, Ponce Pilate. Il fût condamné à mort par crucifixion, supplice typiquement romain et tourné en dérision.

Car point assez méconnu des historiens, pourtant révélé dans l'exposé sur Rome et l'Empire romain de l'encyclopédie *Universalis*, est que nul ne peut prétendre entretenir de rapport direct avec les dieux, sous peine de *superstitio*, c'est-à-dire de «religiosité archaïque». Pour les Romains, un individu qui se déclarerait investi par les divinités de pouvoirs suprêmes constituerait un détournement illicite du pouvoir politique et le contrôle de la Cité par un seul individu. Cette *superstitio* comporte le danger de dissolution des lois de la Cité, car dès lors qu'un individu entretient des rapports avec le divin d'autres peuvent en faire autant. Il n'est pas question pour Rome de régresser vers les tyrannies antiques.

Il est certain que la prédication de Jésus et même son nom seraient tombés dans l'oubli comme bien d'autres prophètes avant lui sans un épisode particulier qui le distingue à jamais : la disparition du corps au tombeau, sa résurrection.

Donc allons-y d'une quadruple interprétation car voyez-vous cette intuition me trotte dans la tête depuis des années. Si le Christ a réellement existé se pourrait-il que le corps de Jésus ait été enlevé par les Zélotes dans une tentative de réorienter la secte chrétienne vers son combat politique armée à la fois contre Rome et le judaïsme impie. C'est la thèse politique.

Ou à l'inverse, le corps est enlevé par les disciples de Jésus pour renforcer son image divinisé de véritable Messie et donner plus de poids à la prédication des Apôtres pour un judaïsme renouvelé par le christianisme.
C'est la thèse spiritualiste ou messianique.

Ou encore, Jésus est bel et bien ressuscité tel que décrit dans

le Nouveau Testament. C'est la thèse de la foi chrétienne.

Ou enfin, la résurrection est l'appropriation par les Évangélistes des légendes identiques à celle-ci répertoriées dans de nombreuses autres civilisations antérieures. C'est la thèse syncrétique. Nous optons pour cette dernière. Comme le rappelle Eliade :

«Les mythologies archaïques connaissent plusieurs types d'êtres surnaturels (Fils de dieu, Démiurges, Héros civilisateurs, Figures messianiques et millénaristes etc.) qui descendent pour instruire ou sauver les hommes et retournent ensuite au Ciel. On reconnaît des conceptions analogues dans les théologies hindouistes (avatar) et bouddhistes ( les Boddhisattva).»

«Et l'on ne sacrifiait nullement un être de basse condition ou un exclu; la victime sacrificielle était d'ordinaire un jeune homme de qualité, parfois aussi une jeune fille et jusqu'à l'instant du sacrifice, on l'approchait avec un profond respect, et même comme objet d'adoration. C'était comme un roi-dieu (Jésus) que l'on sacrifiait ainsi; toutes les modalités de sa mise à mort constituaient un rituel conduit par les hommes vieux et sages. (Wells, 1926). Il est probable qu'au contraire, en tuant par priorité l'être auquel on accordait la plus grande valeur, on pensait lui rendre hommage particulièrement grand et enviable : pour pouvoir devenir semblable à lui, il fallait d'abord manger sa chair et boire son sang». (L'Eucharistie) (Drewermann, 1994)

Par cet énigme, la vie de Jésus se détacha de la vie politique d'Israël pour atteindre celle de l'exemplarité universelle, il n'est pas le messie tant espéré par Israël, il est davantage « Fils de l'homme». Mais pour Jésus, Israël représente toujours le peuple élu mais il lui propose la vision d'un nouvel Israël universaliste à l'image de la Rome impériale sauf que Dieu y est unique et appartient à tous. Or, pour la plupart des Juifs pour qui l'historicité nationale est intimement liée à la religion, cette proclamation est inadmissible; Jésus ne peut être le messie tant attendu d'Israël. En refusant l'universalité du message de Jésus, les juifs condamnent le judaïsme à rester l'expression régionaliste d'une minorité. Car pour Jésus, Jérusalem ne représente aucun concept politique puisque son «Royaume n'est pas de ce monde». En établissant le partage entre ce qui revient à César et ce qui revient à Dieu, Jésus s'insurge contre la notion de théocratie politique.

Il faut souligner ici souligner l'importance d'un grand érudit contemporain de Jésus dénommé Philon d'Alexandrie ( 13 av – 45 après J.C. Il entreprit la grande réunification de la pensée grecque avec le judaïsme. Cette philosophie judéo-hellénistique imprégna fortement la culture juive. Pour ce Romain de langue grecque et de religion juive, la Bible a besoin d'une nouvelle armature conceptuelle. Sous sa plume, le Yahvé de la Bible est dépouillé de son aspect national et politique, le peuple juif, quant à lui, est débarrassé des contraintes socio-historiques apportées par les notions de peuple élu et de Terre promise. Il délivre Yahvé de son aspect ethnique et restreint et lui confie cette fois-ci (Dieu) une nouvelle mission plus universelle, adaptée à une nouvelle relation entre l'homme et le cosmos. L'orthodoxie juive la combattra tandis que les nouveaux chrétiens s'en inspireront puisque sa diffusion est concomitante à la venue du Christ et de sa prédication.

Il reviendra à un exégète allemand, Bruno Bauer de démontrer que les Évangélistes ont été influencés non pas par les écrits mais plutôt par les représentations de Philon.

«Cette conciliation de conceptions occidentales et orientales contient déjà les idées intrinsèquement chrétiennes : l'idée que le péché est inné chez l'homme, le Logos, le Verbe qui est en Dieu et qui est Dieu lui-même, qui sert de médiateur entre Dieu et les hommes; l'expiation obtenue non par des sacrifices d'animaux, mais par l'offrande de son propre cœur à Dieu; enfin ce trait essentiel, la nouvelle philosophie religieuse renversant l'ordre antérieur, cherchant ses disciples parmi les pauvres, les misérables, les esclaves, les parias et méprisant les riches, les puissants, les privilégiés et, par là, érigeant en règle le mépris de toutes les jouissances temporelles et les mortifications de la chair.» (Bruno Bauer et le christianisme primitif in Sur la religion, p.193)

Les fidèles de Jésus forment alors une secte et les Apôtres commencent leur prédication. La repentance demandée par les Apôtres au peuple juif envers Jésus, véritable hérésie pour certains, entraînent la dispersion des prédicateurs. Exilés, les Apôtres deviennent missionnaires et à travers la Judée et la Samarie, ils sont, l'évangéliste Paul surtout, mis en contact avec la culture hellénique. Le titre «fils de l'homme» qui n' a aucun sens en grec, devient «fils de Dieu» et le terme «messie», traduit en grec, est «Christos» et devient un nom propre : Jésus-Christ. La rencontre entre les Apôtres et la pensée grecque jouera un rôle décisif pour le développement du christianisme. En effet, les recherches de Bauer ont montré que les Épîtres apostoliques utilisent sans gêne la philosophie stoïcienne d'inspiration greco-romaine, au point de plagier mot à mot les concepts moraux de Sénèque, par exemple.

Sénèque, né en l'an 4 av. J.C., professait la philanthropie (l'amour universel des humains), la pratique de la vertu, l'universalisme (la patrie du sage est l'univers), enfin, les actions de l'homme doivent être orientés vers la connaissance du «souverain bien».

Si bien que les échanges culturelles furent intenses. Ainsi, le christianisme se présente pour les Grecs comme une mythologie qui ne diffère en rien des autres, en ce sens, qu'il ne constitue qu'une forme particulière des traditions antiques où abondent déjà nombres de messies guérisseurs, prophètes, mis à mort pour renaître après et acquérir encore plus de puissance. Spirituellement, le plus important fût l'expansion du culte iranien de Mithra qui perdura jusqu'au christianisme qui s'en inspira largement.

Mithra est assimilé au mythe du Sauveur, sa naissance d'une vierge comme Bouddha né de sa mère, la reine Maya, restée vierge, est annoncé par une comète et marque l'origine du devoir messianique. Considéré comme un grand professeur et un maître itinérant, il était appelé "le Bon Berger." De plus, la liturgie de Mithra comportait un cérémonial sous forme de banquet célébré par les Mages où le pain et le vin, partagés entre les convives, conféraient aux invités la force et la sagesse en cette vie et l'immortalité glorieuse dans l'autre. Grâce à ce rite, une eucharistie, l'initié devenait l'égal de dieu. (Cumont) Il a été enterré dans un tombeau. Après trois jours, il s'est relevé. Sa résurrection était célébrée chaque année. (Vermaseren M., Mithra, ce dieu mystérieux, Éditions Sequoia, Paris-Bruxelles, 1960)

L'influence des mythes égyptiens n'est pas en reste, pensons à Osiris dieu mourrant ressuscité des morts, tandis que la déesse Isis inspira grecs, romains et chrétiens au point où l'iconographie et certains traits mythologiques de la Vierge Marie seront empruntés à la déesse.

Les idées de Platon sur un Dieu immuable et sur l'immortalité de l'âme fournissaient l'occasion d'établir la jonction entre poésie et philosophie grecque et les Écritures; au point où, l'apologète Justin, dans ses *Apologies augustiennes*, en arriva à la conclusion que le «Dieu des philosophes» est identique au «Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob».

Paul se doit donc de traduire le message évangélique dans un langage religieux familier aux Grecs en y intégrant nombre de mythes et rituels païens. La résurrection des corps, insensée pour les grecs pour qui seule l'immortalité de l'âme compte, force Paul à moderniser la christologie primitive. Dorénavant, le chrétien cherchera à se dépouiller de l'homme charnel pour devenir purement spirituel : à nouveau comme en Mésopotamie, corps et âme deviennent dualité où le corps fait obstacle. S'inspirant des mythologies olympiennes, Jésus le sauveur est descendu du ciel (virginité de Marie) sur terre pour le bénéfice des hommes et y retourne après avoir accompli sa mission. De plus en plus, Paul s'écarte de la théologie juive et

grâce à l'écriture grec pénétra aussi le monde romain.

Mais les premiers «penseurs» du christianisme se retrouvèrent vite confrontés à un dilemme de taille. Non seulement la légende qu'un Dieu devienne homme né d'une vierge, opère des miracles, meurt et ressuscite est déjà connu et ressemble étrangement à d'autres mythes antiques mais pour la plupart des grecs, cette histoire chrétienne comme les autres païennes sont tout simplement irrationnelles. Que faire pour départager la Révélation du mythe ?

En effet, l'histoire du Christ est tellement apparentés aux mythes populaires qu'il est difficile d'en reconnaître les points de divergence sauf si l'on déclare l'une plus vraie que les autres. Les Apologistes s'empressèrent de déclarer que les mythes provenaient de l'imaginaire, étaient des rêveries archaïques tandis que les enseignements du Christ s'inscrivaient dans l'histoire humaine. L'historicité, voilà la solution. Les mythes devenaient vraies parce qu'ils étaient actualisés à travers la personne historique du Christ. Avant Jésus, les mythes étaient faux, ils sont devenus vrais parce que Jésus les a incarnés en réalités historiques. C'est ainsi toute l'histoire de l'humanité, de tous les hommes et ethnies confondus qui convergeaient vers l'Incarnation du Christ. On comprendra que les Juifs en furent offusqués, les chrétiens venaient de créer leur propre «histoire sainte» de beaucoup supérieure parce que universelle à celle des Juifs restée tribale ou nationale.

Le fossé entre pensée chrétienne et juive se creusa davantage lorsque les chrétiens restés à Jérusalem refusent de s'engager dans la guerre sainte d'Israël contre l'empire romain. La signification du refus n'échappe pas aux Juifs : les chrétiens refusent de participer au destin national d'Israël. Le refus de participer à l'insurrection armée entraînera finalement la destruction de Jérusalem en l'an 70 de notre ère.

L'événement marque définitivement la rupture entre les chrétiens et le judaïsme, entre la paix universelle et la guerre sainte. Car pour les Juifs, le vrai messie est celui qui gagnera la guerre sainte nécessaire à la délivrance nationale du peuple élu, ensuite celle de l'humanité suivra tandis que pour les chrétiens, l'amour, la justice, la miséricorde sont les hautes valeurs morales sur lesquelles repose la paix universelle. Le dieu des chrétiens vient adoucir la Yahvé primitif des juifs, un dieu guerrier, sanguinaire, adepte inconditionné de la loi du Talion. Mais le fait le plus significatif est que guerre et paix appartiennent dorénavant à l'univers du sacré. (la paix sera donc associée à l'anima qui a pour fonction de temporiser les pulsions destructrices de l'animus, la guerre). Le concept de paix est foncièrement chrétien, pas vraiment !

Même si l'Antiquité est traversé de dieux barbares, de rois cruels et spoliateurs et ministres du culte associés à des théologies despotiques, plusieurs tentatives d'enseignement basé sur de hautes valeurs morales quoique minoritaires furent mise de l'avant par des souverains éclairés. Ainsi, vers 2 450 ans avant Jésus-Christ dans l'Égypte antique, le vizir Ptah Hotep est considéré comme le premier sage de la civilisation dont les écrits nous soient parvenus. Son traité d'éthique affirment des valeurs morales « qui furent de tous les temps légués de père en fils et transmises de génération en génération » conforment à la raison faisant appel au bon sens et à l'évidence. Ces valeurs que les ancêtres nous avaient légués sont affirmées sans qu'aucune allusion ne soit faite aux dieux et se manifestent plutôt comme sagesse universelle basée sur l'expérience humaine.

Par contre, le code d'Amenemope (- 1 100) représente l'époque où la religion supplantant le bon sens civique des citoyens comme morale s'empare de la vie de l'individu et de la société puisque la décadence était déjà dans l'âme des

citoyens et de l'Empire. (Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, Canada, 1991)

Que le salut de l'homme soit tributaire de dieu devint l'essence même de toutes les religions à mystères. Le passé et le devenir des chrétiens deviendra l'Histoire sainte du christianisme où l'homme apprend à pratiquer sa liberté et à se sanctifier, en somme, à faire l'apprentissage de son métier de Dieu : l'humanité est sanctifiée. Pour aspirer à cette universalité du message chrétien, l'Église se doit d'intégrer l'imagerie mythologique du monde païen en vue d'une unification culturelle entre les peuples. L'arbre de la vie est associée à la croix, les eaux des origines sont restituées par le baptême. Il en est ainsi de la liturgie : la cène rappelle les rites des chasseurs paléolithiques, et l'eucharistie s'inspire de la communion initiée par Mithra où la substance divine remplace la symbolique archaïque de la moelle des os, la messe remplaçant les rites d'initiation. Il en est ainsi des fêtes païennes des solstices d'hiver et d'été avec Noël et la Saint-Jean. La résurrection des corps est une idée iranienne, les Rois-Mages d'inspiration irano-syrienne, le sacrifice de Jésus en droit ligne avec les sacrifices de la préhistoire. On assiste à une homologation des rites anciens mais, paradoxalement, tous les mythes reliés à la nature, comme la fertilité et la sexualité, sont eux exclus et même combattus. Pire, l'acceptation de la vision maléfique du monde des Esséniens par les chrétiens ouvre toute grande la porte au prophète Mani, émule de Zarathoustra, qui fut, venu d'Orient, le plus sérieux concurrent théologique du christianisme.

**«L'âme est souillée»** (Nag Hammadi)

Des prophètes venus des quatre coins de l'Empire, se distinguaient les gnostiques. Pour eux, le monde est le domaine du Mal et la terre est une prison d'où l'âme cherche à s'échapper, conformément à la vision des mages perso-mésopotamiens de la chute stellaire des âmes sur terre. Ce monde fut créée par un Dieu mauvais, souvent identifié au Yahvé de l'Ancien Testament, afin de garder l'homme esclave : esclave de la matière, du corps et de l'ignorance. D'ailleurs la mort de Abel provoquée par le rejet de dieu envers Caïn est signe d'un manque d'amour évident.

L'avachissement de l'âme résulte de l'oubli de ses origines célestes. Le mythe fondateur de la pensée gnostique est celui de l'exil de l'âme perdue dans le labyrinthe terrestre. L'exil, la séparation et l'angoisse marquent le destin de l'homme. Pour les gnostiques, la vie n'est que douleur mais les pleurs, les souffrances sont salutaires s'ils conduisent à la repentance. Seule la sincère repentance peut toucher le Père miséricordieux qui accorde alors son pardon et permet le retour de l'âme vers sa patrie céleste.

On perçoit aisément les influences irano-mésopotamiennes qui ont alimentées les écrits gnostiques. Parallèlement au gnosticisme, une autre religion axée sur la dualité du Bien et du Mal métaphysique se propagea à partir de la Perse, Iran actuel : le manichéisme.

Mani, un mage perse, vers 125 après J.C., réinterpréta tous les textes sacrés à sa disposition. Il intégra dans sa philosophie bon nombre de conceptions iraniennes, indiennes, judéo-chrétiennes, gnostiques. Appelée manichéisme, cette religion antique compétitionna grandement le christianisme naissant en offrant non seulement une morale mais surtout une science totale, absolue.

«Puisque le monde est dominé par l'ignorance et gouverné par les Puissances du Mal, le gnostique se découvre complètement aliéné de sa propre culture et en rejette toutes les normes et les institutions. La liberté obtenue par la gnose (connaissance supérieure savante) lui permet de disposer librement de lui-même et d'agir à sa guise. Le gnostique fait par-

tie d'une élite, (érudite) résultat d'une sélection décidée par l'Esprit. Il appartient à la classe des pneumatiques (esprits) ou des «Spirituels», les «Parfaits», les seuls qui seront sauvés. La délivrance ne peut être obtenue que par la gnose, la seule vraie science, *celle qui sauve*. (...) Mani «explique» les causes de la déchéance humaine en retraçant les différents épisodes de la chute et de la captivité de l'âme divine dans la matière.(...) On comprend pourquoi les Manichéens considéraient leur doctrine comme la plus «vraie», c'est-à-dire plus «scientifique» que les autres religions : c'est parce qu'elle expliquait la totalité du réel par une chaîne de causes à effets. (...) Dieu ne s'intéresse pas l'homme en tant que tel mais à l'âme qui est d'origine divine et précède l'apparition de l'espèce humaine.» (Eliade II, p. 362-375)

Autrement dit, seule l'âme mérite d'être sauvée. En cela, il rejoint les vues de Platon concernant le corps, cette «chose insensée». Le corps nous rend esclave de ses désirs et entraîne l'âme dans une chute vertigineuse. L'âme est envoûtée, pervertie par les sortilèges du corps. Seule la purification par la séparation de l'âme du corps peut nous délivrer. Comme on le voit le corps n'est pas l'origine de mal, il est en est la manifestation, le lieu de son accomplissement. Seul un Dieu mauvais a pu créer une entité corporelle si déficiente, véritable prison de l'âme.

Selon le prophète Mani, le roi de la Lumière et le roi des Ténèbres se livrent un combat sans merci pour posséder cet âme. On voit ici l'influence directe de Zarathoustra mais surtout Mani se proclama le Paraclet, le saint-esprit dont Jésus annonça la venue. Les disciples de Mani possédaient une connaissance supérieure transmise par le Christ lui-même à quelques privilégiés. Cette «gnosis», cette connaissance supérieure étant le résultat d'une recherche intérieure se révèle intimement sans l'aide d'aucune Église. Plus encore, le monde est livré au Mal sous l'égide du dieu hébreux Yahvé. Selon Mani, le peuple hébreux est condamné à l'esclavage envers un dieu tyran, sanguinaire, un ogre affamé dévorant ses propres enfants. Pour Mani, Yahvé est un dieu secondaire et méchant, responsable d'une création mauvaise, un diable des ténèbres caché derrière le dieu de la lumière.

Ces spéculations théologiques manichéennes provoquèrent la réaction des Pères de l'Église qui déclarèrent ces positions gnostiques de pures hérésies. Immédiatement, l'Église désigna le prophète Mani comme faux-Christ et faux-apôtre Quant au pouvoir impérial romain, il ne pouvait que contrer la rapide expansion de la religion manichéenne en Iran, en Égypte, en Afrique. L'Empereur les accusa de frayer avec les Perses, ennemis jurés des Romains.

Néanmoins, partout dans la tradition orientale, principalement arabe, Mani connu un immense prestige. En somme, le bien et le mal, le saint et le démon procèdent d'un dieu du bien et d'un dieu du mal. Plus encore, le monde matériel est mauvais et contamine, infecte l'homme lui-même de la même «maladie.» L'homme subie le mal, il ne peut en être responsable. Cette dualité d'un dieu bon et d'un dieu mauvais vient en nette opposition avec le concept chrétien d'un dieu unique et bon. Sauf que la question principale provoquée par l'enseignement de Mani garde toujours son acuité : comment un Dieu bon a-t-il pu permettre au mal d'exister ? Comment justifier l'existence du mal au sein d'une œuvre de création divine ?

Les Pères de l'Église durent faire preuve de ténacité pour contrecarrer les visées manichéennes. Selon eux, le mal n'a pas de nature, n'est pas matière. Le mal n'est pas une entité, il est un acte de volonté, une action voulue par l'homme capable de liberté, le mal est un mauvais choix conséquemment au péché originel. Le mal n'est dans le monde comme le dit Mani mais dans l'esprit de l'homme, c'est lorsque que la toute-puissance de l'esprit faillit que surgit le mal. L'homme est responsable du mal dans le monde car lui seul à la volonté de lui donner présence. Le mal n'est pas dans la nature, il est dans l'homme pécheur. La thèse manichéenne donnait la responsabilité du mal à un dieu mauvais mais, ce faisant,

l'homme n'était plus libre se contentant de le subir. La thèse chrétienne du péché comme acte de volonté replace la liberté au cœur de la destinée humaine. La possibilité de faire le bien ou le mal est corollaire à la liberté sauf que le mal est un mauvais choix.

Néanmoins, l'importante influence de Mani fut décuplée par le fait que le prophète écrivait ses sermons et prédications réunis sous formes de livres grandement distribués dans tout l'Empire. Le combat théologique livré à Mani est révélateur, en effet, du pouvoir d'attraction que le christianisme primitif a réussi à obtenir au détriment des autres religions concurrentes. En effet, la religion de Mani est réservée à une élite érudite minoritaire tandis que le christianisme rejoint les pauvres majoritaires. Il reviendra à Friedrich Engels dans *Sur la religion*, d'avoir bien cerné les conditions socio-économiques qui prévalaient à l'époque de l'empereur Constantin et leurs incidences sur le climat psychologique de la société romaine.

Dans toutes les provinces de l'empire, les structures anciennes de castes furent abolies sauf l'esclavage, les dieux païens détruits, et un dur impôt exigé par le trésor impérial qui pesa lourd sur les épaules de la population. Car n'oublions pas que ce fut un règle d'or que de condamner à mort de riches Romains pour confisquer leur fortune. Si bien que vis à vis l'empereur, les hommes libres étaient presque aussi dépourvus de droits que les esclaves vis à vis leurs maîtres. Soutenu par une armée «prospère», l'empereur imposa donc une opinion généralement admise qu'il n'y avait aucune possibilité de sortir de cette situation de privation générale de droits, «c'est l'asservissement à Rome et le remplacement d'hommes libres et fiers de l'être par des sujets résignés et des gueux égoïstes.» Et Engels de conclure :

«Telle était la situation matérielle et morale. Le présent insupportable, l'avenir, si possible, encore plus menaçant. Pas d'issue. Désespérer ou se réfugier dans la plus vulgaire jouissance, chez ceux-là du moins qui pouvaient se le permettre, et c'était une petite minorité. Sinon, il ne restait d'autres recours que la soumission veule à l'inévitable. Mais dans toutes les classes devaient se trouver un certain nombre de gens qui, désespérant d'une délivrance matérielle, cherchaient en compensation une délivrance spirituelle, une consolation sur le plan de la conscience qui pût les préserver du désespoir total (…) C'est dans cette situation de désagrégation universelle, économique, intellectuelle et morale que le christianisme fit son apparition.» (F. Engels, Bruno Bauer et le christianisme primitif, in Sur la religion, Éditions sociales, Paris, 1968, p.199)

Pour combattre le livre manichéen, les Pères de l'Église comprirent peu à peu l'importance de l'image et surtout sa grande accessibilité auprès des peuples majoritairement illettré. C'est ainsi que l'Église romaine mis au point probablement la première stratégie de communication par l'image, la première publicité de masse.

C'est dans l'image (ouroboros) du Christ que s'amalgament tous les archétypes, les mythes, les symboles, les légendes, les lois cycliques de l'évolution de la nature et des hommes (animus) et des femmes (anima), des origines à nos jours. L'ouroboros païen du «serpent qui se mord la queue» se métamorphose dans l'art chrétien en deux poissons qui eux aussi forment un cercle, un ovale symbolisant l'union de la vie terrestre, matérielle figurée par les poissons et le monde spirituel figuré par la géométrie du cercle.

« Le poisson est associé à la naissance ou à la restauration cyclique. Il est à la fois Sauveur et instrument de la Révélation. (...) Par ailleurs, le poisson est encore symbole de vie et de fécondité, en raison de sa prodigieuse faculté de reproduction et du nombre infini de ses oeufs. (...) La symbolique du poisson s'est étendue au Christianisme, avec un certain nombre d'applications qui lui sont propres (...) Le poisson a inspiré une riche iconographie chez les artistes chrétiens : s'il porte un vaisseau d'or sur son dos, il symbolise le Christ et son église; s'il porte une corbeille de pain, il représente l'Eucharistie; aux Catacombes, il est l'image du Christ. (...) Enfin, comme le poisson vit dans l'eau, on poursuivra parfois le

symbolisme en y voyant une allusion au baptême » (J. Chevalier, A. Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1982, p. 773-774)

Aparté : Son nom grec *ikhthus* pour «poisson» serait un acronyme de *Iésus Khristos Théos Huios Sotèr*, c'est à dire «Jésus Christ, fils de Dieu, Sauveur». Les premiers Pères de l'Église désignaient d'ailleurs les croyants du nom latin de *pisciculi* (petits poissons).

C'est dans les Catacombes de Rome qu'est né l'art chrétien d'Occident. C'est là que, pendant trois siècles, les disciples du christianisme primitif ont commencé à dessiner, peindre et sculpter de petites images religieuses dans les galeries souterraines, obscures et étroites qui s'étendaient sur des kilomètres.

Depuis longtemps, voilà quelques cinq mille ans, les cavernes et grottes ont servi de tombes et de lieux réservés aux cérémonials des morts. Les premiers chrétiens trouvèrent, dans le réseau des caveaux funéraires, l'endroit idéal pour exprimer «la révolte de l'homme intérieur contre l'homme extérieur», ce dernier croulant sous le matérialisme, la surabondances des biens et des plaisirs qu'ils avaient monopolisés pour eux-mêmes. Fuyant les persécutions, le tumulte et la violence de la société romaine, de petites communautés d'hommes et de femmes s'y retirèrent pour instaurer un nouveau mode de vie, voué au salut de leur âme.

«Leurs ennuis ne surgissent pas du fait qu'ils croient en Jésus-Christ, mais plutôt de leur rejet des autres dieux. En 250, l'empereur Dèce proclame un édit obligeant tous les citoyens de l'Empire à sacrifier aux dieux. On aurait tort de penser que cette initiative a été conçue comme mesure persécutrice. Elle vise plutôt à favoriser l'unité d'une entité politique composée d'une foule très bigarrée de peuples. Sacrifier tous aux mêmes dieux, rendre tous le même culte à la personne de l'empereur, voilà, aux yeux de Dèce et de ses conseillers, un moyen de renforcer l'unité de l'Empire. Mais cet édit, on le comprend, ne permet plus aux chrétiens de vivre leur foi discrètement et relativement à l'abri. Dorénavant, le seul fait d'être chrétien constitue un crime contre l'État, puisqu'il empêche d'obéir à l'ordre impérial en sacrifiant à l'empereur et aux dieux de Rome». (Marie Gratton, Dessine-moi le mystère, Édition Fides, Montréal, 2002, p.25)

Avec la conversion au IV siècle de l'empereur Constantin au christianisme, s'amorce la dualité du pouvoir temporel versus le spirituel; le temporel relevant des biens matériels et terrestres comme les terres, les maisons, les richesses mais aussi le gouvernement des hommes, l'économie, l'ordre. Cette affirmation de deux pouvoirs distincts est placé sous l'autorité de Dieu. D'un côté, nous retrouvons la papauté, de l'autre l'empereur, chacun exerçant séparément des pouvoirs spécifiques.

Mais auparavant tentons de découvrir les motifs de cette conversion impériale assez inusitée. Premièrement, Constantin est un guerrier sanguinaire, «un doigt facilement sur la gâchette» si l'on peut dire. Pourtant il mit fin aux persécutions des chrétiens. Pourquoi ?

Parce qu'en plus de ne pas respecter les dieux romains, les chrétiens osèrent défier directement les fondements mêmes de l'empire en refusant de servir dans l'administration et dans l'armée. Les premiers chrétiens étaient de vilains anarchistes, des objecteurs de conscience. Or plus, les rangs des chrétiens grossissaient, plus il manquait de fonctionnaires et de soldats, on a dû même engagé des «barbares.» Le christianisme se dévoilait de plus en plus comme une «puissance de subversion politique», « une remise en question non pas d'un pouvoir mais de tout pouvoir.» (Ellul) La conversion de Constantin se voulait donc une tentative de récupération politique d'un processus subversif déstabilisant l'empire.

Ainsi le christianisme est propulsée comme religion d'État accédant au même statut politique que le judaïsme pour Israël.

Mais l'abandon du message subversif du Christ par son Église, le passage radicale de la subversion à la perversion, est le prix à payer pour s'arroger le titre de religion d'État de l'Empire romain.

Pour Constantin et ses successeurs, il est maintenant clair que l'hégémonie romaine doit être accompagnée d'une théologie associée à un Dieu impérial tout aussi hégémonique. L'empire romain est si vaste que l'empereur est obligé de le diviser en différentes provinces. Or l'unité politique de l'empire est une obsession. Le monothéisme chrétien se révèle une bénédiction, une véritable aubaine idéologique permettant d'unifier l'empire sous la force du dieu unique. La religion du Christ devint un concept d'unité socio-politique de première importance qui transitera à travers les siècles, pensons à l'idéologie du Saint-Empire jusqu'à aujourd'hui, pensons aux intégristes monothéistes. On croit généralement que le choix de Constantin n'a servi qu'à constituer le pouvoir temporel des Papes dans le sens le plus restreint du mot, c'est-à-dire à les rendre maîtres de ce petit royaume Italien dont les limites ont varié suivant les temps et que le Saint-Siège vient enfin de perdre, après tant de vicissitudes. Le but et la portée de cet acte célèbre furent autres et bien plus considérables. Il posa les premières assises de la monarchie universelle, un rêve que beaucoup de Papes firent tout éveillés et s'épuisèrent en vains efforts pour le réaliser. Le Christianisme, après avoir été un symbole d'affranchissement, devînt une des formes de la servitude

Le retour du diable

Malgré leur unité transcendantale, une seule se distingue en décrivant la Révélation sous la forme de l'Incarnation de Dieu dans l'homme, c'est la religion de l'Occident : le christianisme.

L'évolution du christianisme doit être regarder parallèlement à son intégration dans la civilisation. Cette spiritualité aura des répercussions inouïes sur la civilisation occidentale car, cette Révélation de l'Incarnation inhérente au christianisme deviendra le point central de notre culture, la pierre d'assise-même de la modernité. (Mumford, 1953)

"Si la croyance en Dieu existe dans toutes les civilisations, l'Occident est le seul lieu au monde où l'on croit en son incarnation, c'est à dire où l'on a jeté un pont insensé, impensable, prométhéen au-dessus de l'infranchissable, sous la forme d'une hominisation de Dieu, avec, comme résultante logique, la divinisation de l'homme." Jacques Julliard, Jésus, César et nous, Le Nouvel Observateur, 26 décembre 96

Dans son combat contre les mythes païens, le christianisme affirma le caractère absolu de la personnalité humaine sur la création. Face aux puissances de la Nature, l'homme opposa sa liberté de se considérer «propriété divine». Entre l'esclavage aux lois de la nature, l'homme préféra lier sa liberté aux commandements divins. En dépouillant les dieux anciens de leur attributs, un sentiment de liberté sans précédent envahit la conscience humaine où se manifesta la certitude que Dieu avait fait la terre pour l'homme qui croit en lui. Cette certitude de l'homme-dieu sera le talon d'Achille de la modernité occidentale.

Un drame humain sans précédent s'est joué dans la Révélation christique. Jésus ne nous parle pas de libération prochaine mais de libération accomplie comme résultat de son sacrifice, tel est le sens de la parole inédite du «Tout est maintenant accomplie.» L'homme est libéré, radicalement libre.

«Mais cette liberté était rigoureusement intolérable dans la plénitude de ses conséquences, psychologiquement insupportable, socialement effrayante de risques et politiquement insultante pour tout pouvoir. Ce n'était pas possible. Du haut en bas de l'échelle sociale et quelle que soit la culture, ce n'était pas possible d'assumer cette liberté, d'en accepter les conséquences : c'est cette impossibilité fondamentale, ce refus de tous les hommes, unanimement, qui a produit le rejet de la liberté chrétienne.»

(Ellul, La subversion du Christianisme, p.55)

Nouvelle éclairage donc sur la Genèse. Adam, par sa désobéissance, élève sa conscience au rang de la liberté suprême, pour aussitôt retomber dans un désarroi complet lorsqu'il découvre avec effroi qu'il est incapable d'en assumer les responsabilités. La liberté se retourna alors contre elle-même, le mal advint. Malgré son péché, l'homme n'est pas essentiellement corrompu, au contraire la Bible démontre que le bien ou le mal n'est possible que sur la base d'un choix qui est spécifiquement humain. L'homme peut aussi choisir le bien et souvent le fait.

En empêchant, Adam et Ève de manger de l'arbre de la vie assurant l'immortalité, Dieu met fin au processus de déification amorcé par la phrase illusoire du serpent «Vous serez comme des dieux.» Dorénavant, ils succomberont à la maladie, à la vieillesse et à la mort. L'exégète André LaCocque en tira quant à lui ce paradoxe ironique que «ce soit à partir du moment où l'humain se croit assuré de vivre comme un dieu, qu'il lui faille mourir comme un animal.» Le destin de l'homme «libre» devint incertain, sa connaissance fragmentaire. En recherche de certitude, l'homme est confronté au choix de s'identifier envers des absolus qui l'aident et d'autres qui nuisent à son développement. Ainsi se présenta à son esprit l'idole de la démesure puissance qu'il transféra à sa famille, son ethnie, sa nation, puis à sa religion. Ce choix l'entraîne dans le mal.

Ce qui distingue le christianisme naissant de ses concurrents est la notion de Rédemption de la Faute originelle. Jésus a empêché l'humanité de sombrer dans les griffes de Satan. Maintenant libérée, l'humanité est affranchie du Diable, dorénavant seul l'homme et son Dieu restent en présence l'un de l'autre. Satan est vaincu et doit disparaître de la théologie chrétienne; telle est la position défendue par Athanase contre l'empereur Constantin.

Cette position d'Athanase, patriarche d'Alexandrie, Père de l'Église grecque respectueuse de l'enseignement de Jésus, contrevient grandement aux visées hégémoniques de l'Empire et du christianisme romain. Athanase est mis en disgrâce et Constantin qui s'est arrogé le droit de trancher dans les débats théologiques, le bannira des réunions ecclésiastiques. Il est évident que pour le pouvoir politique et religieux l'existence de Satan est indispensable à la progression de la foi et à la stabilité politique de l'Empire.

Le retour de Satan

Il est urgent de faire entrer à nouveau le Diable dans la danse. Et c'est le Père de l'Église Clément d'Alexandrie, qui le premier, ouvrit le bal macabre. Il jette l'anathème sur les dieux des autres religions : «La parole prophétique est que tous les dieux des nations sont des images de démons.» Il s'agit d'une véritable déclaration de guerre, d'une machination infernale contre Zeus, Jupiter, Baal, Mazda, Mithra et contre toutes les population concernées vouées, comme il s'en dit, à l'interdit. L'intransigeance des Zélotes refait surface mais cette fois-ci cautionner par le pouvoir ecclésiastique. La terreur, à nouveau, annonce l'imminence de l'Apocalypse et du salut mais contrairement aux temps des premiers Zélotes, la terreur promulguée par l'Église est synonyme de terrorisme d'État ; l'impérialisme mystique copie l'impérialisme politique.

Vers la fin du IV siècle, commence une vague de terreur et destruction organisée. Les invasions barbares en bouleversant tout l'Empire, vinrent lui confier un rôle inattendu. L'Église grandit au milieu des ruines générales, parce que seule elle conservait son organisation au milieu de la déroute des institutions civiles, et les Papes entrevirent très-bien qu'ils pourraient, avec un peu d'adresse, se créer au milieu de cette marée montante d'invasions une sorte de refuge salvateur

combattant le mal.

Les empereurs Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident jettent les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés de la presque totalité des auteurs anciens. Ils légalisent le totalitarisme chrétien: les païens perdent leurs droits civiques. Il est légal de détruire les temples païens. La lutte contre les hérésies est encouragée. Une censure impitoyable exercée par les moines sur les manuscrits qui a duré presque mille ans. Les manuscrits, pour nous parvenir ont dû franchir une barrière juridique doublée d'une censure ecclésiastique. L'analyse des textes qui nous sont parvenus montre que la censure s'est exercée pour éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie post-constantinienne. Les textes ont été remaniés, interpolés ou expurgés. Les œuvres des historiens romains de l'époque, compromettantes, sont détruites comme celles de Aufidus Bassis, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus, Porphyre, Sénèque le Rhéteur, Servilius Nonianus.

Des hordes de moines sillonnent le territoire de l'Empire romain et se livrent à la ruine des temples et des idoles païennes avec une férocité telle qu'elle se propagera jusqu'à nous et qu'on appellera le terrorisme religieux. Contrairement aux Zélotes qui se battaient contre les visée politiques et hégémoniques de l'Empire romain, les moines, fort du protectorat romain, se livrèrent à un carnage qui avait aucun autre but que celui d'anéantir la religion païenne et de dénier aux infidèles le droit d'avoir des convictions religieuses autres que le christianisme. Plus encore, des mathématiciens, des astronomes, des philosophes étaient publiquement lynchés. C'est une attaque en règle contre toute la culture autre que chrétienne qui atteignit son paroxysme lorsque Théosophe II ordonna en 448 de brûler tous les livres antichrétiens surtout gnostiques.

Hypathie, la dernière grande mathématicienne de l'école d'Alexandrie, par ailleurs fille de Théon d'Alexandrie, directeur de la bibliothèque, est tuée et la bibliothèque mise en pièces par une foule de moines chrétiens inspirés par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que l'Église canonisera. Son assassinat marque un tournant : Après sa mort, de nombreux chercheurs et philosophes quittent Alexandrie pour l'Inde et la Perse, et Alexandrie cesse d'être le grand centre de l'enseignement et de la science du monde antique. Désormais, la science régressera en Occident, et ne retrouvera un niveau comparable à celui de l'Alexandrie antique qu'à l'aube de la révolution industrielle. Les travaux de l'école d'Alexandrie concernant les mathématiques, la physique et l'astronomie seront préservés, en partie, par les Arabes, les Perses, les Indiens et aussi en Chine. L'Occident, pour sa part, plonge dans l'obscurantisme et ne commencera à en sortir que plus d'un millénaire plus tard. ("Encyclopædia Universalis", Enrico Riboni)

Parmi ces textes de grandes érudition, l'œuvre de l'astronome Claude Ptolomée dont le fameux *Megale Syntaxis* ( «Grande Composition» ) d'une richesse considérable est miraculeusement sauvé de l'obscurantisme par les savants arabes qui le traduiront sous le nom de *Almageste*, un chef d'œuvre d'analyse scientifique et une synthèse de toute l'astronomie antique. Ptolémée aura révolutionné la vision qu'ont eu les hommes du monde pendant pas moins de 1 500 ans ! Cet astronome grec a établi un système ordonné de notre Univers, alors réduit au système solaire, basé sur le géocentrisme. Pourtant, avant Ptolémée déjà, Aristarque (-310 / -230) avait supposé que la Terre tournait sur elle-même et autour du Soleil, mais ses idées furent considérées comme impures et donc rejetées.

Dans la vieille Antiquité, les astronomes croyaient qu'on pouvait lire la destinée des hommes dans les astres, l'observation du ciel était d'ailleurs réservée aux prêtres, qui étaient alors considérés comme des fonctionnaires chargé

d'annoncer après examen du ciel les évènements intéressant l'état. Il fallut attendre le VIème siècle avant J.C. et l'apport des savants grecs, dont faisait partie Ptolémée, pour que s'instaure enfin une rationalité scientifique, basée sur des observations précises et rigoureuses, écartant magie, astrologie et surnaturel dans l'interprétation des phénomènes célestes. Ptolémée partait du principe que le cercle était le fondement de l'univers car il était une figure parfaite et divine. L'univers est alors une série de sphères s'imbriquant les unes dans les autres. En effet, il établit une théorie du mouvement des planètes, de la lune et du soleil basée sur diverses tables de calculs (*les Tables faciles*). Ces tables de calculs serviront ensuite de base de données à la composition de plus grand traité d'astrologie de l'Antiquité : la *Tetrabible* de Ptolémée.

Mais la mythologie étant encore trop ancrée dans la culture, la science s'effondre dans des querelles mystiques des adeptes, ceci ajouté au rejet du monde chrétien qui était hostile à ce savoir païen. Les idées scientifiques du savoir grec sombrent dans la confusion la plus totale, engendrant une décadence de la science grecque toute entière … Rome, qui domina alors le monde, ne s'intéressa pas aux mathématiques dans un contexte scientifique, autre que militaire. Heureusement, les manuscrits des savants grecs seront conservés et recopiés par des moines dès le VIème siècle, ainsi que par les astronomes arabes qui recueilleront l'héritage du monde grecque. L'apport des savants grecs n'est donc pas perdu.

Le massacre des païens, leur déportation, la confiscation de leurs biens visaient simplement à établir l'hégémonie du christianisme sur l'Empire et ainsi accomplir la vengeance des humiliations passées. Tout ceci démontre, encore une fois et ce depuis la Mésopotamie en passant par l'Iran et la Palestine, que le despotisme politique inhérent aux concepts religieux a sérieusement contaminé le christianisme européen naissant. Cette contamination, cette recherche des puissances temporels que sont la richesse et le pouvoir hégémonique donnera naissance, véritable trahison du message christique, à la théologie de la domination universelle comme système de l'Unité totale. La politique des Papes, ceux des temps modernes comme ceux du Moyen-Age, a toujours été de s'opposer à la constitution d'un royaume concurrent de l'Église.

Par ce génocide religieux, le christianisme adopte finalement la stratégie guerrière de l'Ancien Testament, et de ce fait, renie le message messianique et pacifiste du Christ. Car n'oublions pas que Jésus contrairement à la *Torah* parle de Dieu comme le Père de tous, celui qui donne la vie sans distinguer entre les élus et les exclus, les purs et les impurs. Il en est ainsi terminé des privilèges d'un peuple élu auquel Dieu donne la victoire contre tout peuple qui ne le suit pas, en donnant l'ordre même de l'exterminer.

«*Un dieu sans empire* : voilà ce qui sépare le Dieu chrétien du Dieu terrible d'Israël, tout à la victoire de ses fidèles, ou du Dieu de Mahomet et du devoir qu'il fait aux vrais croyants d'élargir par les armes le règne de la vrai foi.» (Gauchet Marcel, Le désenchantement du monde, Éditions Gallimard, Paris, 1985, p.125)

Le Dieu-Père de Jésus n'est sûrement pas le Yahvé des Juifs, le dieu des armées et des massacres, ni le Allah des musulmans qui prône la division du monde entre purs et impurs.

Comment ce Dieu sanglant et tribal peut-il être assimilé au Père de Jésus qui nous recommande «de nous aimer les uns et les autres»? Comment un homme comme Jésus qui a transgressé tous les interdits de la *Torah*, qui a refusé ce Dieu de puissance en refusant d'être identifié comme roi des Juifs, qui a refusé la croyance en un peuple élu, prophétisant plutôt que seul l'homme et la femme sont universellement élus sans distinction de race, qui a affirmé que le seul sanctuaire de Dieu est le coeur de l'homme et surtout qui a affirmé que son Royaume

n'est pas de ce monde, comment Jésus donc peut-il être assimilé à une théologie de la domination issue de l'Ancien Testament alors qu'il nous proposa le contraire soit une théologie de libération, bref qui a trahi Jésus ? Si non sa propre Église.

Devenue religion officielle de l'Empire, l'Église connaît enfin les joies temporelles de sa nouvelle puissance qu'elle se devra de protéger. Jésus qui est contre tout pouvoir terrestre ne peut servir de caution à une Église de plus en plus hégémonique, matérialiste. Car la mutation radicale de la conception de Dieu, de l'homme, de sa communauté est incompatible avec le pouvoir sauf si, subterfuge oblige, on réussit à rétablir une continuité historique entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Accédant au pouvoir, à la puissance, les chrétiens, comme les Romains, envers eux auparavant, se livrent à la persécution. Une vague de violences déferlent sur l'empire. Les maison des païens sont ouvertes de force et les idoles détruites partout, en Égypte, en Grèce, en Syrie, en Iran, en Palestine. Suivant le modèle politique de la construction de l'empire romain, les évêques chrétiens réhabilitent la Guerre Sainte, d'inspiration judéo-essénienne, seule capable d'apporter la paix universelle professée par le Christ sauveur.

Car de partout affluent les prétendants au trône de la religion d'État, pensons au mithraïsme, au manichéisme et gnosticisme qui sous plusieurs aspects ressemblent au christianisme. De plus, le judaïsme est toujours vivace, attrayant et plusieurs s'y convertissent. Alors comment le christianisme a réussi dominer le monde romain?

Au début, les chrétiens poursuivirent la tradition juive qui interdisait la représentation de tout vivant, homme ou animal. Le chrétien primitif avait une véritable aversion de l'art et des images païennes qui ont si bien servies le culte des idoles. Par la suite, la pénétration de la force culturelle de la Grèce classique, qui n'a jamais hésité à sculpter la figure des déesses et des dieux, a favorisé l'éclosion de l'art chrétien.

Car, l'art chrétien avait néanmoins besoin du langage de la forme, du *parlar visible* comme dirait Dante, le seul capable de rejoindre l'esprit des masses illettrées et combattre le gnosticisme et le manichéisme naissant. Ce n'étaient pas des artistes mais de fervents «soldats du Christ» qui usaient de tous les stratagèmes pour éduquer les Romains et faire pénétrer les préceptes christiques dans l'Empire. Toutes références à la vie temporelle furent éliminées : la ligne d'horizon disparaît, la nature y est maltraitée, tout l'esthétisme corporel de la Grèce classique est réduite au seul portrait austère qui renie l'expression du mouvement allié de la vie; mais surtout, l'image devint symbole abstrait traduisant la vérité du dogme spiritualiste où l'âme chrétienne doit se délivrer des liens terrestres  : le corps fait obstacle.

Cet art chrétien primitif est bien un art de graffiti : les premiers «taggeurs» antiques qui traçaient, en quelques traits sur les parois des tombeaux, les signes et formes symboliques associés aux mystères de Jésus : la colombe, le poisson, l'ancre, l'agneau, la vigne. Cette passion des cryptogrammes pour figurer le Christ, sa Passion, l'Eucharistie et la Rédemption confère à l'art chrétien naissant des airs d'ésotérisme païen.

Lorsque l'Empereur Constantin, en 313, signe l'édit reconnaissant la religion chrétienne, l'art chrétien quitte les catacombes et les fidèles se livrent alors à la sculpture et l'architecture, deux arts qu'ils ne pouvaient presque pas exercer auparavant dans les ténèbres des catacombes. La conversion de l'empereur propulsa, originellement une secte minoritaire, en mouvement de masse qui touche toutes les classes sociales de la société romaine dont l'élite politique et

les riches commerçants et propriétaires terriens. Les donations en espèces sonnantes affluent et l'Église naissante doit alors faire face à ce Mammon biblique que Jésus récuse. Au départ, l'argent aide les pauvres, les malades, permet de faire des bonnes œuvres. Mais l'argent s'accumule au point où l'Église peut se permettre de le dépenser dans les causes missionnaires et soutenir une hiérarchie, de prêtres, curés et évêques. L'argent est bon puisqu'il sert l'évangélisation.

Au sortir de la clandestinité, maintenant proclamé religion officielle de l'empire romain, le christianisme se devait de célébrer sa victoire de manière tangible par l'édification de lieux du culte à l'image de leur nouveau statut impérial; l'art chrétien primitif des graffitis cède le pas à l'art chrétien impérial appelé : l'art triomphal. On investit grandement dans la construction de nouveaux lieux de culte, dans la peinture ornementale et la sculpture de monuments commémoratifs.

Maintenant libres de prier et de proclamer leur foi, les architectes firent sortir de la noirceur souterraine des églises éclatantes sous le soleil où les fidèles pouvaient se rassembler en grand nombre et chanter les louanges de Dieu. C'est un lieu de réunion, de tribunal et de marché ouvert.

Au début du IV siècle, l'Église, devenue institution obnubilée par sa récente richesse, fit édifier les magnifiques basiliques de Saint Pierre et de Saint Paul-hors-les-murs. Ce sont de vastes édifices somptueux qui se composent d'une salle couverte d'une toiture en charpente, portée par des colonnes qui la divisent en plusieurs nefs. La décoration intérieure, le plus souvent dans l'abside, représente, soit en peinture, soit en sculpture, soit en mosaïque, le Christ, les apôtres, des saints et des martyrs.

«Symbole de l'âme chrétienne, qui doit être toute entière tournée vers la vie intérieure, la basilique construite en briques, n'offre à l'extérieur qu'une bâtisse sans ornement. À l'intérieur, au contraire, tout un luxe de décor y est prodigué pour donner aux fidèles l'impression d'un lieu surnaturel». (Germain Bazin, Histoire de l'art, Édition Garamond, Paris, 1953, p.102)

Le chrétien primitif respectait toujours l'interdit biblique de la représentation; Dieu est indescriptible et toute image ne peut être que mensongère. D'ailleurs le vrai Dieu de l'Écriture s'écrit en consonne imprononçable “Yhwh”, ce tétragramme ne se regarde pas contrairement à la beauté calligraphique du Allah musulman. Le Dieu de l'Ancien Testament fait l'homme à son image mais lui interdit de les façonner. (Exode, 20, 4). Selon Ellul, «la Bible place la Parole comme seule relation possible avec Dieu.»

On voit tranquillement se mettre en place trois différents codes de communication :
1) la Parole divine sur laquelle repose le judaïsme,
2) l'image peinte ou sculptée du christianisme,
3) l'écriture stylisée, la calligraphie arabe de l'Islam.

La pensée chrétienne, sous l'égide des Pères de l'Église, réintroduira la notion d'objet sacré si combattue par le judaïsme. La bible hébraïque exorcise toutes les puissances spirituelles et mystérieuses du monde. Par contre, on assiste dans les rituels chrétiens à un paganisme renouvelé de l'objet comme pouvoir. Dans le baptême, c'est l'eau qui purifie, dans l'eucharistie, c'est l'hostie comme «corps du Christ» qui agit, ce n'est plus la foi. Exactement comme dans le monde païen antérieur, il y a magie quand l'objet sacré devient force de transformation. Ce détournement vers le christianisme «païen» dont l'icône est manifestement la preuve sera perçu par l'islam comme une régression, une impureté, lui laissant alors tout le champs libre pour se présenter comme la dernière révélation de Dieu demandant aux fidèles de retourner à la pureté. En islam, l'idolâtrie est le premier péché (sourate 4.48, 137 ; sourate 47.34). Ce péché est impardonnable et il s'agit du seul péché qui interdit de se nommer musulman. Contrairement à la

Parole hébraïque, la pureté réside dans le texte sacré du Coran : «Tout est écrit».

Cette dernière mutation mérite quelques mots. Pour le musulman, l'écriture est un don de Dieu qui l'aurait enseigné à Adam. L'écriture est d'origine céleste antérieure à la création même du monde. Par l'écriture coranique, l'homme entre en contact avec le divin et rend visible la Parole de Allah transmise à Mahomet. L'écriture arabe pré-islamique est dépourvu de qualités artistiques. Les mots sont formés de lignes brutes tracées par des mouvements irréguliers. Il faudra l'application des copistes coraniques pour que se développent un rythme, une élégance stylistique par le mouvement étudié pour qu'enfin la graphie devienne un art de la «belle écriture» digne de la vénération accordée à Allah et à son prophète. Allah n'est pas un nom de dieu inventé par Mahomet, car il existe depuis toujours pour le monde arabe pré-islamique un dieu suprême appelé al-Lâh, l'«Innommable».

Vers le VIIIe siècle, seul l'Espagne musulmane résiste à l'influence chrétienne. Pour combattre l'influence de l'islam, Charlemagne crée dans les monastères des *scriptorium*, des ateliers d'écriture où des moines lettrés vont élaborer une calligraphie chrétienne tout aussi éblouissante que celle révélée par les écrits arabes.

Nous devons aux chrétiens byzantins les premières représentations de Jésus en icônes. Cette querelle des images divisera le monde chrétien pendant plusieurs siècles. La question fut tranchée au Concile de Nicée en 787 : «N'est plus idolâtre celui qui vénère les icônes du Christ, de la Vierge, des Anges et des Saints». Le Concile accepta donc ainsi l'influence visuelle greco-byzantine au détriment de la mission salvatrice et de la primauté de la Parole divine sur l'image telles qu'édictées par Moïse dans le Judaïsme.

Pour se distinguer du Coran musulman, les moines introduiront des images pieuses sous formes d'enluminures pour illustrer les textes bibliques. Les enlumineurs, artistes de génie, esquissaient des chefs d'œuvre à l'aide de poinçon, de plumes d'oie, d'encre, de compas, de règles et d'équerre. Leurs travaux se distinguaient par l'exécution de lettrines en feuilles d'or.

Or, il faut bien se rappeler que la fabuleuse symbolique de l'or-lumière traverse toutes les époques et civilisation. Cette «lumière minérale» (Inde) appelée «chair des Dieux» (Égypte), associé à l'immortalité et la connaissance (Chine) sera donc au cœur de la représentation de Dieu, de Allah, de Bouddha sans compter les dieux aztèques et Incas de l'Amérique précolombienne. L'éclat des lettres dorés dans les manuscrits védiques, bouddhistes, musulmans, hébraïques et chrétiens reflète l'illumination de la Parole suprême.

Le pouvoir de séduction du manuscrit enluminé fut rapidement récupéré par les souverains, les princes du sang, grands seigneurs et autres membres influents des cours royales. Les manuscrits de luxe connurent une croissance phénoménale. L'art du livre suscita un engouement certain dans la nouvelle bourgeoisie. C'est à qui, du gentilhomme au marchand prospère, reviendrait la palme de l'élégance courtoise et du bon goût. Le manuscrit mondain, plus regardé que lu, somptueusement décoré de blasons, d'emblèmes héraldiques et devises, devint l'un des attributs essentiels de la puissance et de la fortune, bref de ceux qui recherchent avec complaisance le reflet de leur personnalité et des valeurs qu'ils incarnent.

Or ces attributs de puissance ne pouvaient passé inaperçu. C'est ainsi qu'un certain Vladimir 1er, séduit par la culture de l'Église orientale, christianisa, en 998, toute la Russie. Par la suite, la Russie assuma la succession spirituelle de Byzance

conquise par les Turcs musulmans et Moscou hébergea les maîtres de l'iconographie byzantin au point où l'on appela la ville «la troisième Rome».

Si trop souvent, nous oublions que Jésus était aussi thaumaturge, un guérisseur et que cette qualité lui a valu tellement de reconnaissance qu'il fit accourir les foules à sa rencontre, l'Église, elle, ne l'a pas oublié. Afin de faciliter la dévotion, l'Église commanda aux artistes des représentations de saints guérisseurs devant lesquels le peuple pourrait s'agenouiller et demander faveurs divines. Pour tous les maux et tous les malheurs, l'Église mis un saint ou une sainte à qui l'on pouvait s'adresser, copie conforme du rôle dévolue antérieurement aux idoles païennes. Telle était alors la fonction sociale de l'art.

En décidant de construire le Vatican et la basilique Saint-Pierre, le pape Jules II trahissait son désir de récupérer pour la chrétienté le mythe romain plus prestigieux, celui de Rome ville universelle pour la rebaptisé, ville éternelle. Bien plus, il s'agissait de récupérer tout l'héritage des mythes antiques pour les intégrer dans les nouveaux héros de l'église chrétienne. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un prélat de l'Église demande à un artiste (Michel-Ange) de poser un acte de démiurgie soit celui de refaire l'oeuvre de la création, de la représenter. Or, cette démarche est fondamentale car elle implique que l'artiste est le dépositaire du vrai pouvoir de Dieu, celui du pouvoir sacré de la création et que le pape n'est que le gardien de l'oeuvre sacré de l'artiste. Maintenant dépositaire du pouvoir suprême, l'artiste devient-il jaloux du créateur au point de s'identifier à lui ? Le Dieu peint dans la chapelle Sixtine est-il Michel-Ange lui-même ? S'est-il mis en scène comme son contemporain le peintre Dürer qui s'est représenté lui-même dans la pose du Christ bénissant de la main droite, geste réservé jusqu'alors à Jésus : le *Salvator Mundi*.

Très tôt, Jules II rappellera Michel-Ange à l'ordre : l'artiste est au service du règne de l'église et l'oeuvre d'art affirme les valeurs du pouvoir, celles qui servent à sa domination. Cette remise à l'ordre de l'artiste se perpétuera tout au long de l'histoire de l'art : à chaque fois que l'artiste tenta de créer l'autonomie de l'art, de créer un pouvoir ou contre-pouvoir aussi puissant que le politique et la religion, il fut immédiatement récupérer ou interdit par ces derniers.

Cette alliance entre le pape Jules II et Michel-Ange crée ce que Milan Kundera, dans son roman *L'Immortalité*, appellera «l'imagologie», c'est à dire la création d'un système d'idéaux qui influence nos comportements, nos opinions politiques, notre foi religieuse et nos goûts esthétiques. Dès maintenant, penser à Dieu et il est fort probable que l'image qui vous vient en tête est celle du vieillard à la barbe blanche tel qu'imaginé par Michel-Ange. D'ailleurs cette alliance entre idéologie et imagologie en 1506 pour la reconstruction du Vatican est à l'image des collusions entre les compagnies de publicités actuelles, des cabinets de relations publiques et nos homme d'État. En quelques siècles, tous les personnages bibliques, tous les événements historiques furent représentés par les artistes et marquèrent la disparition du naturalisme identifié au paganisme comme source d'inspiration.

L'imagologie chrétienne ne sert plus uniquement l'évangélisation mais devient un instrument de propagande étatique depuis que l'Église est investie d'un pouvoir politique. Ce dernier point est une véritable trahison du message christique et son refus de tout pouvoir. Le *Nouveau Testament* nous enseigne en effet que pendant sa retraite au désert, Satan en profita pour offrir à Jésus de régner sur tous les royaumes de la terre ; tentation qu'il s'empressa de rejeter. Non seulement, l'Église, elle, va accepter mais va aller jusqu'à fonder un royaume, le Vatican, et corruption totale de l'image de Jésus comme anti-pouvoir, attester la légitimité du pape

comme chef d'État, l'influence de Mahomet sur la chrétienté ne peut pas être plus conséquente. Le pape, chef des chrétiens, imite le prophète arabe comme chef politique du monde musulman.

Mahomet et l'Islam

La péninsule arabique, la plus grande péninsule au monde, appelée aussi «l'Arabie heureuse» est une terre de contrastes. Le noyau arabe initial viendrait d'un croisement entre les montagnards du sud yéménite, des Bédouins méditerranéens du nord et les tribus aryennes védiques de l'Inde. De ce «choc des civilisations» naîtront les caravaniers, tribus nomades immensément riches, commerçant et régnant sur les principales routes de communication du monde antique dues à leurs positions géographiques et stratégiques à la croisée des civilisations. On y retrouve aussi, à la jonction des différents carrefours routiers avec les fleuves, les premières civilisations sédentaires.

Nomades et sédentaires restent cependant réunis par leur tribu d'origine formant de petits royaumes groupés autour d'oasis ou de stations portuaires car le commerce maritime y est fort développé. Le clan, la famille est le concept de base qui régit tous ces regroupements humains. L'esprit tribal se développe par la suite en réunissant toutes les familles qui descendent d'un même ancêtre : le «sayyid». L'hostilité entre tribus est permanente au rythme des lois tribales de la vendetta et de la razzia pour tous ceux qui ne respectent leur code d'honneur.

L'unité politique y est absente mais compensée par une forte identité clanique où toute personne étrangère est a priori considéré comme ennemi sauf pour des raisons passagères d'intérêt économique. Les arabes pré-islamiques ne croyaient pas à une vie après la mort. S'ils adoraient des idoles, c'étaient pour des raisons toutes matérielles, richesse, abondance, en vue d'un bien-être strictement terrestre. Les magiciens, les sorciers, les devins et surtout les poètes-voyants, sorte de prophète d'inspiration chamaniste, proliféraient. Chaque tribu avait son voyant, un narrateur des hauts faits de la tribu, gardien de son histoire et des traditions et qui par ses invectives haranguait l'ennemi.

Puis vint Mahomet qui comme Moïse pour les Juifs, unira les différentes tribus arabes en une entité politique puissante et théocratique et, comme Jésus pour les chrétiens, chassera les intrus du temple arabe où se trouve la Ka ba, «la pierre noire», insérée dans une construction carrée érigée par Abraham, l'ancêtre commun des arabes, des juifs et des chrétiens.

Le prophète Mahomet (Muhammad SAWS), comme Moïse et Jésus, a su utiliser les événements historiques pour faire triompher son message religieux et changer radicalement le cours même de l'Histoire. Né à la Mecque entre 567 et 572, Mahomet reçut les premières Révélations lors de ses séjours dans le désert vers l'âge de 40 ans. La mission prophétique de Mahomet fut déclenchée à la suite de plusieurs expériences extatiques, principalement l'apparition de l'Ange Gabriel qui lui dicta sa future carrière.

En proclamant « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! », Mahomet n'envisageait pas la fondation d'une nouvelle religion. (Dieu, Yahvé et Allah désigne tous la même entité unique). Il voulait simplement ramener son peuple à la vénération de Allah qu'il connaissait déjà comme Créateur du ciel et de la terre. L'opposition ne tarde pas à se manifester. Reconnaître la suprématie de Dieu sur les autres idoles conférait au Prophète la reconnaissance d'une suprématie également politique. De plus, on lui reprochait l'absence de miracle et d'un « livre saint que nous puissions lire ». Pour faire taire ses dénigreurs, Mahomet proclama le Coran, qu'il a reçu des mains d'Allah, livre saint de la religion de l'islam.

Comme pour le judaïsme et le christianisme, l'Islam se voudra une volonté d'assimiler et d'intégrer les scénarios mythico-rituels ancestraux dans une nouvelle synthèse religieuse monothéiste.

À ses débuts l'islam reconnaît l'interdépendance des religions bibliques. Plus d'une fois, il a été révélé à Mahomet qu'il n'était pas venu fonder une religion nouvelle mais restaurer et propager en langue arabe la religion d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

« Rien ne t'es dis, Muhammad, qui n'ait été dit aux Apôtres qui t'ont précédé ». (Coran, XLI, 43)

« Sur les pas d'autres prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque (Torah) ; Nous lui avons donné l'Évangile, qui contient aussi la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu » (Coran V, 50) (Pentateuque = la torah, la loi du Judaïsme)

« Certes, le Messie Jésus, fils de Marie est l'Apôtre de Dieu et Sa Parole qu'il a mise en Marie. IL est un Esprit provenant de Lui, Croyez donc en Dieu et en Ses Apôtres » Coran, IV, 169)

« Dieu a institué une religion qu'IL avait établie pour Noé. C'est celle que nous t'avons révélée et que nous avons établi pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus en leur disant : Soyez fidèles en religion et ne vous divisez pas en sectes ». (Coran XLII, 11).

L'islam indique donc parfaitement la filiation qu'il faut établir entre les trois religions bibliques. Mais il s'agit d'une filiation hiérarchisée où la Bible et le Nouveau testament sont en quelque sorte la préface à l'ultime Révélation qu'est l'islam Le monothéisme de l'islam complète le christianisme en insistant sur l'universalité de Dieu et non pas sur le dieu jaloux et exclusif des Juifs afin de préserver la race élue et la Terre Promise. Tout comme le christianisme, Dieu y est clément et miséricordieux pour les croyants mais Allah sait se montrer impitoyable comme le Yahvé des Juifs contre les infidèles. L'islam affirme la mission de Jésus et le caractère inspiré du Nouveau Testament. Mahomet reçoit la révélation de l'Ange Gabriel. Il partage entièrement les croyances chrétiennes sur l'immortalité de l'âme, sur le Jugement dernier, la résurrection des morts et l'existence du Paradis et de l'enfer.

Non seulement, le Coran est d'origine judéo-chrétienne mais il renferme en son sein l'influence de toutes les grandes traditions religieuses de l'Antiquité qui ont traversé les siècles à travers l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Syrie-Palestine, la Judée, Israël et bien sûr la Grèce et ses textes philosophiques dont ils furent les gardiens, traducteurs et dépositaires pendant des siècles

Par contre, Mahomet récuse le Christ comme Fils de Dieu. Pour l'Islam, Jésus est un apôtre, un prophète, encore plus c'est toute la trinité chrétienne qui est niée par la pure unicité de Dieu. Ce trait fondamental de l'islam vient du nestorianisme, une hérésie chrétienne très répandu en Arabie et en Perse qui affirme que Jésus est un homme et pas un dieu. Ainsi se dessine le portrait d'un Mahomet dissident chrétien comme fut Jésus dissident juif, tous les deux fondateurs d'une nouvelle religion réformatrice. Entouré de fidèles, le prophète précise les règles du culte (prières, jeûnes, aumônes, pèlerinage) et procède à l'unification des tribus en société théocratique.

Mais surtout Mahomet veut mettre fin au fouillis théologique qui divisent les Arabes, responsable de leur faiblesse politique. L'unicité de Allah doit se refléter dans l'unicité de la nation arabe à l'image des Hébreux réuni et solidaire envers Yahvé.

Il est le dernier des Prophètes, le septième après Adam, Noé, Abraham, Moïse, David et Jésus, donc l'Ultime choisi pour rappeler universellement et définitivement la Loi de Dieu. Les exégètes islamiques, en effet, ne cessent de citer l'évangile

selon Saint-Jean (16, 7-14) où Jésus annonce la venue d'un autre prophète, le Paraclet, du grec *Parakletos*, ce qui signifie « digne de louanges». Auparavant, Zarathoustra annonça dans le Zend-Avesta lui aussi la venue d'un «iconoclaste» qui s'appellera «digne de louange». Les textes védiques encore plus ancien, ne sont pas en reste et prédisent l'arrivée d'un sage venu du désert appelé le «digne de louanges». Or «digne de louages» se traduit en arabe par «Muhammad» en français Mahomet, le nom du prophète.

A cette époque, les principales villes de la région arabique sont de véritables carrefours commerciales et culturelles. On y retrouve des gens de toutes les ethnies traversées par les grandioses routes commerciales. La Mecque était une immense métropole commerciale et certains scribes de l'époque la décrivent comme la plus grande ville de l'Arabie et la plus opulente. Le passage de marchands venus des quatre coins du monde, qui érigeaient des statues et symboles à leurs dieux, exerça une forte influence sur la religion.

Au début de l'islam, les Arabes avaient une riche connaissance des étoiles fixes, et leur poésie y faisait constamment référence. Dans la deuxième moitié du VIIIe siècle, l'influence des cultures avoisinantes augmenta considérablement. Selon certains historiens, ce savoir aurait été hérité des Akkadiens ou des Sumériens.

Les connaissances scientifiques qui avaient été empruntées aux Grecs, aux Indiens et plus tardivement aux Babyloniens sous les Sassanides furent assimilées de façon plutôt syncrétiste. En conséquence, la réception des disciplines étudiées dans l'empire sassanide par les Arabes telles que l'astronomie, l'astrologie, les mathématiques, la géographie et la médecine fut largement accélérée. Rapidement des observations surgirent un peu partout dans les grands centres de l'Empire de l'Islam. Ceux de Bagdad, du Caire, de Cordoue, de Tolède et de Samarkand acquirent une célébrité méritée.

Durant cette même période, le calife Al-Mansour (754-775) ordonna la traduction du sanscrit en arabe du Brahmasphutasiddhanta, vaste ouvrage d'astronomie. Cette tâche fut accomplie en 770 par Al-Fazâri, l'un des derniers représentants de l'astronomie sassanide à l'époque islamique. Pendant que le processus de réception se poursuivait dans toute son intensité, commençait simultanément la période d'assimilation. Ce fut dans ce sens que Halid Barmaki, homme d'État et grand savant du VIIIe siècle fit traduire en arabe l'Almageste de Ptolémée. Insatisfait par cette première traduction, il chargea d'autres savants d'en réaliser une autre. Il fit vérifier et améliorer par ses astronomes les données astronomiques des Tables manuelles ou faciles de Ptolémée qui avaient été traduites du grec au syriaque à l'époque de la première traduction.

Vers la fin du IXe siècle, grâce aux efforts d'Al-Battani et d'autres savants syriens de l'astronomie islamique, certains paramètres furent néanmoins soumis à des modifications en raison des nouvelles données acquises lors des observations. Les mathématiques furent améliorées ; notamment en trigonométrie rectiligne et sphérique. Les théories antiques furent révisées, plusieurs erreurs de Ptolémée furent relevées et les tables grecques corrigées. A leur actif figurent la reconnaissance du mouvement de l'apogée du soleil, l'évaluation de l'obliquité de l'écliptique et sa diminution progressive, l'estimation très précise de la durée de l'année. Les savants musulmans constatèrent les irrégularités de la plus grande latitude de la lune et découvrirent une troisième inégalité lunaire, connue sous le nom de variation. Ils signalèrent les taches du soleil; étudièrent les éclipses, les apparitions de comètes et autres phénomènes célestes; mirent en question l'immobilité de la terre et furent les précurseurs lointains de Copernic et de Kepler.

À noter que dans le monde arabe, l'astrologie et l'astronomie formaient souvent une seule discipline dont l'objectif était de répondre aux deux questions suivantes : Comment peut-on définir le mouvement du soleil, de la lune et des étoiles ? Quelles fonctions ont ces mouvements ?

La réponse à ces questions répondait pour les musulmans à une demande très précise : la détermination des heures des cinq prières quotidiennes définies en fonction de la longueur de l'ombre du jour et de la direction de la Mecque, siège de la Kaaba, édifice cubique où est enchâssée la «pierre noire» vers laquelle doivent se tourner et se prosterner tous les musulmans peu importe leur lieu géographique sur le globe. Seuls l'astronomie et les mathématiques principalement la trigonométrie permirent de résoudre l'énigme. Comme on le remarque, c'est l'aspect astronomique, approche plus rationnelle, près de la science qui domine.

Cependant l'aspect astrologique, approche plus intuitive, près du mythe et de la tradition connut lui aussi un essor considérable. Tandis que les penseurs védiques et bouddhistes mettaient en évidence la relation corps/âme-cosmos/esprit, des philosophes arabes eux entreprirent d'établir les correspondances entre le corps, les cieux et la nature.

Les astres et les étoiles font partie de l'univers familier de l'homme. Ne pouvant atteindre physiquement le cosmos, l'homme s'y projette symboliquement pour étendre le territoire de son royaume. Le ciel se peuple d'apparences humaines et animales. Les constellations d'étoiles deviennent signes du zodiaque avec son bestiaire de taureau, bélier, poisson, lion, scorpion et tressent un réseau de correspondances avec le corps humain divisé en douze parties reliées aux signes astrologiques. Chaque membre et organe trouvent son homologue dans les cieux. Ainsi le bélier gouverne la tête et le visage de l'homme, taureau, le cou, la gorge ; Gémeaux, les épaules, les bras, les mains ; Cancer, la poitrine, les côtes et les poumons ; Lion, l'estomac, le cœur, et le dos ; Vierge, le ventre et les entrailles ; Balance, le bas ventre sous les hanches, les aines, le nombril ; Scorpion, les organes sexuels, la vessie, l'utérus ; Sagittaire, les cuisses ; Capricorne, les genoux ; Verseau, les jambes jusqu'aux talons et finalement, Poisson, les pieds. (Françoise Loux, Le corps dans la société traditionnelle, p.48)

Le respect du corps et de ses organes étaient profondément enraciné chez les sociétés traditionnelles. Tout un rituel de la vie s'accomplissait autour de lui. Le mouvement des astres, la position des planètes principalement l'influence de la lune, rythment les interventions médicinales et les thérapies anciennes. Le cosmos pénètre même au plus intime du corps de la femme, l'influence des planètes sur le gestation se présentait ainsi : « Pendant le premier mois, Saturne domine la conception de l'embryon. Jupiter prend sa place dans le second, fait la chair et les membres. Au troisième mois, Mars avec sa chaleur, sépare les membres les uns des autres et dispose la tête, les bras et les jambes. Le Soleil dominant au quatrième mois, crée le cœur et donne le mouvement à l'âme sensible. Au cinquième mois, Vénus forme les oreilles, le nez, le pénis et testicules chez les mâles, seins et vulve chez les femelles, raffermit les os et vertèbres et forme les doigts de mains et de pieds. Pendant le sixième mois, sous l'influence de Mercure se forment les organes de la voix et de la vue, les cheveux et ongles commencent à croître. En sept, la lune remplit d'eau tous les vides de la chair donnant la nourriture qui lui est nécessaire. Au huitième mois et neuvième mois, retour dans l'ordre de Saturne qui refroidit et Jupiter qui réchauffe en alternance le fœtus pour mieux l'acclimater à sa nouvelle vie. (Françoise Loux, Le corps dans la société traditionnelle, p.51)

Cette vision arabe préislamique du corps/nature vient compléter celle des yogis hindous où l'énergie vitale est

diffusée via des centres d'énergie ou shakras, répartis sur l'intégralité du corps et qui sont reliés à divers pouvoirs cosmiques. C'est par l'énergie vitale irradiant son corps que l'homme prend conscience de la Vie Universelle. Le renier c'est aussi renier l'esprit et l'âme qui habite la nature terrestre. Nous vivons donc dans un tissu de théophanies, de signes et d'informations que l'esprit analyse, l'homme en ce sens est un *pontifex*, un constructeur de pont entre la réalité intérieure et extérieure.

"Le corps est semblable à la terre, ses os sont des montagnes, sa moelle des mines, l'abdomen est comme la mer, les intestins comme des fleuves, les veines sont des rivières, la chair est comme la poussière et la boue. Les poils du corps sont comme des plantes, les lieux où ils poussent sont semblables à un sol fertile et ceux sur lesquels rien ne pousse à une terre saline. De son visage à ses pieds, le corps est une ville peuplée, son dos en est la région déserte, le devant est l'est, son dos l'ouest, sa droite le sud et sa gauche le nord. Son souffle est comme le vent, ses mots sont le tonnerre, ses cris des éclairs. Son rire est comme la lumière du midi, ses pleurs comme la pluie, sa tristesse est pareille à l'obscurité de la nuit et son sommeil à la mort, tout comme sa vigilance est semblable à la vie. Les jours de son enfance sont le printemps, (suit) l'été, la maturité en est l'automne, et la vieillesse est comme l'hiver. Ses mouvements et ses actes sont pareils aux mouvements des étoiles et à leurs rotations. Sa naissance et sa présence sont comme des constellations naissantes, et sa mort et son absence sont semblables à leur coucher". (S.H. Nasr, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, 1948, p.101-102)

La Mecque devint au fil des ans, le véritable théâtre des religions antiques d'inspiration indienne, mésopotamienne, égyptienne, iranienne, juive et celle plus récente comme le christianisme, le gnosticisme et le manichéisme. Sans compter, les innombrables sectes de toutes sortes, représentant des ethnies aussi diverses que les Garamantes de Lybie, les Goths du Nord, les aryens indiens, les Coptes abyssins, les Nubiens du Haut Nil, les Huns d'Asie. Circulaient alors dans toute la péninsule arabique et le Croisant fertile des écrits gnostiques, des gloses et homélies autant de textes ésotériques traduits en arabe provenant de manuscrits persans, grecs, phéniciens, etc., surtout, il y avait ce livre sacré entre tous, la TaNaKh, nom hébreux de la Bible juive avec leur religion bien codifiée qui venait mettre un peu d'ordre dans ce fouillis polythéiste. Mais surtout, les Juifs étaient les maîtres du commerce mecquois et cette puissante colonie de marchands imposait une hégémonie telle que plusieurs arabes se convertissaient au judaïsme car les Juifs étaient d'excellents conteurs et interprètes des récits bibliques.

Impressionné par le savoir des Juifs et leur longue tradition, Mahomet tente de les convaincre de se joindre à l'islam, de revenir à la religion d'Abraham dont il revendique la filiation via Ismaël, «géniteur biblique» de la lignée arabe. Abraham, père à la fois d'Ismaël et d'Isaac est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Pour Mahomet, les deux religions du livre, le judaïsme et le christianisme, n'ont su conserver leur pureté originelle; c'est pourquoi Dieu a envoyé son dernier messager, un arabe car l'islam est destiné à succéder au christianisme comme celui-ci a succédé au judaïsme. Dorénavant la Bible doit être sauvé de ces gens indignes du message divin. Le Coran entreprend donc une restauration du texte où il est proclamé qu'Abraham est le premier prophète soumis à l'autorité divine, suivra Moïse, Jacob, Marie, Joseph eux soumis comme Jésus au Dieu unique. Soumis en arabe se dit "musulman", par ce «jeu de mot génial» Mahomet vient d'islamisé tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament dans le Coran, mais plus primordiale pour la suite des choses, l'ancienne Alliance entre Dieu et son peuple élu ne tient plus. (Sibony, 2004) De plus, il s'agit d'un monothéisme «pur» où seul Dieu règne sur les hommes. Allah n'a pas un fils comme le Dieu de Jésus car tous les hommes sont fils d'Allah : une nouvelle alliance est proclamée.

Les trois tribus juives de Médine refusent de se joindre malgré les tentatives de Mahomet qui leur promettait le respect des traditions rituelles s'ils le reconnaissait comme prophète. Les

Juifs refusent de reconnaître qu'un chef arabe puisse être un envoyé de Dieu. La rupture eut lieu en février 624. Ce rejet des Juifs sonne aux oreilles de Mahomet comme une immense trahison.

Le prophète reçut alors de nouvelles révélations enjoignant les musulmans à se tourner, pour leurs prières, non plus en direction de Jérusalem mais vers La Mecque où est le Temple bâtie par Abraham et son fils Ismaël donc plus vieux historiquement que le Temple de Jérusalem. Dans la sourate XIV du Coran intitulé *Abraham*, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (« La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ») contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles. Pour se protéger des persécutions, Mahomet entreprit l'Hégire et la conquête de La Mecque.

Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnu de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l'interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

« Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! » (verset 5)

Un peu plus loin dans la même sourate du repentir, Mahomet reprend mot pour mot la même menace de Yahvé envers le peuple hébreux s'il s'écarte de lui :

« Si vous ne marchez pas au combat, Allah vous châtiera d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurez lui nuire en aucune manière. Allah est tout puissant. » (sourate 9, verset 39)

Depuis la Mésopotamie, se perpétue donc une enfilade de dieux impitoyables qui veulent gouverner le monde en instituant une religion de la Terreur soutenue par des prophètes, des rabbins, des prêtes, des imams, des fidèles guerriers et barbares. Tous les monothéismes et leur théocratie sont d'essence totalitaire.

L'origine ancestrale arabe du Temple de La Mecque aboutit donc à une théologie du plus «vrai» de tous les monothéismes. L'intention divine est dès lors clarifiée : Mahomet est choisi afin de rétablir la vérité de la révélation laquelle proclame la soumission de tous à Allah. Il est le dernier des Prophètes depuis Abraham, que l'Ultime a choisi pour rappeler universellement et définitivement la Loi de Dieu. Le Coran renferme donc la vérité ultime du Pacte propagée par l'Islam, religion immuable. Comme pour le judaïsme et le christianisme, l'islam s'enlise dans le dogme.

Le cycle musulman des massacres et des génocides où « le sang coulait comme des fleuves » comprend trois grandes conquêtes, celle de l'Arabie, la conquête de la Mésopotamie (Irak) et celle de la Syrie-Palestine avec comme point d'orgue la prise de Médine et de La Mecque, la prise de Bagdad et Damas et la prise de Jérusalem.

Il est indéniable que «celui qui a beaucoup écouté» ait subi l'influence autant du mazdéisme, du manichéisme que du judaïsme et du christianisme. Des centaines de dieux et leurs disciples défilent au gré des caravanes qui dont bien sûr le diable qui accompagne toujours les zoroastriens persans. Le Coran devient contaminé par des concepts qui lui était étranger auparavant. Ainsi en est-il du Diable. D'ailleurs, le Coran décrit

le Diable non pas comme le serviteur du Créateur dans le judaïsme mais comme son ennemi juré comme chez les Iraniens, les Juifs esséniens et les chrétiens. En identifiant le Diable aux anciens dieux idolâtres des tribus, Mahomet accomplit un geste politique d'unification tribale avec exactement le même cheminement que Zarathoustra auparavant en créant le Diable unique et son corollaire le Dieu unique. L'Enfer apparaît aussi dans le Coran dans toute sa «modernité» chrétienne; le lieu terrible des damnés.

Les musulmans croient que la cause fondamentale du Mal est la prétention de l'être à la liberté. «Qui n'abdique son individualité au bénéfice d'Allah est un «enflé», un orgueilleux et la proie de Satan.» Or ce point est crucial pour comprendre que pour Mahomet, le Diable est essentiel à l'édification d'un pouvoir central, pour ne pas dire total. L'homme qui n'est pas soumis à Allah a choisi le Diable. Incapable d'assumer sa liberté, conséquence de la faute, le fidèle a besoin d'être dirigé, d'où l'importance du droit dans le Coran; tout le religieux devient juridique et le théologien, juriste.

Comme pour les théocraties antérieures, mésopotamiennes, égyptiennes et iraniennes, l'ordre musulman reposait sur le renoncement de la liberté du croyant au profit de l'obéissance aux «Cinq piliers de la foi» : la profession de la foi, les prières rituelles, l'aumône et l'hospitalité, le jeûne du Ramadan, le pèlerinage à La Mecque.

L'islam interdit la représentation figurée parce que le monde est le lieu du séjour transitoire de l'homme, lieu éphémère duquel le fidèle doit se détacher. Se méfiant des charmes trompeurs de la représentation, le musulman développa une hostilité envers les images. Comme les premiers chrétiens auparavant, ils entreprirent de détruire les images idolâtres, de gratter les visages des peintures anciennes et défigurer les têtes des sculptures païennes. Non seulement représenter Allah est un acte idolâtre mais l'artiste qui représente un être vivant commet un péché d'orgueil en se prétendant l'égal d'Allah, le grand *musawwir* (modeleur) l'unique créateur de formes. L'interdiction des images figuratives est aussi une manière pour l'Islam naissant de se distinguer des influences byzantines et chrétiennes. C'est ainsi que 15 siècles avant l'Occident, le monde arabe optera pour la géométrie et l'abstraction des formes et de la couleur.

Ce choix démontre, entre autre, que les connaissances scientifiques du monde arabe dans des domaines comme l'optique des schémas géométriques et le rôle capital des couleurs dans la composition picturale sont sur bien des points beaucoup plus avancés que celles de l'Occident chrétien.

Aparté : Selon plusieurs exégètes musulmans, l'âme humaine parcoure une échelle chromatique du noir, son état le plus dégradé, jusqu'au blanc, la pureté suprême. Le soufi Nam al-Din Kubra (1145-1221) enseignait que l'univers est fait de sept niveaux, chacun d'eux ayant sa couleur spécifique : Intelligence (blanc), Esprit (jaune), Âme (vert), Nature (rouge), Matière (gris cendré), Image (vert foncé), Corps physique (noir). Au niveau terrestre, les sentiments humains se déclinent comme suit : jaune pour la Foi, bleu foncé pour la Bienfaisance, le vert à la Tranquilité, le bleu clair à la Certitude, le rouge à la Gnose, le noir à l'Amour passionné et à l'Aveuglement. Il n'existe aucun code commun pour tout le monde musulman. Bien sûr, plusieurs palettes de couleurs diffèrent selon des particularismes régionaux ou historiques. Ainsi dans certaines parties du Moyen-Orient et de l'Espagne musulmane, la couleur du deuil était le blanc, ailleurs le noir. (Robert Irwin, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997, p.196-201)

Le développement artistiques des motifs abstraits décorant les façades des bâtiments ou les surfaces carrelées des planchers

et des murs, le rythme étudiée des rotations, répétitions des formes agencées aux reflets chromatiques confirment l'existence d'une pensée mystique cherchant à contempler les schémas naturellement harmonieux tels que révélés par l'astronomie d'un univers divinement harmonieux. Inspirés par Pythagore, le monde arabe comprit bien avant l'heure la corrélation mystique entre géométrie et musique. L'harmonie géométrique des astres est «la musique des sphères» enfin contemplée dans l'art pictural. Allah est bel et bien une abstraction qui se contemple.

Contrairement aux Israélites divisés et dispersée dans la diaspora, Mahomet a réussi à fonder un État théocratique monothéiste unifié sur un immense territoire; un événement incomparable dans l'histoire des religions et de l'histoire universelle. Ce qui fera dire à Napoléon ne cachant pas son admiration : «ce qui est supérieur en Mahomet, c'est qu'en dix ans il a conquis la moitié du globe tandis qu'il a fallu trois cents ans au christianisme pour s'établir.» Le génie politique de Mahomet lui a permis de créer une communauté religieuse, politique et juridique : la nation arabe, tout en permettant l'expansion du culte musulman au delà des frontières ethniques et raciales. D'abord modelée sur la réalité de la tribu arabe, cette communauté, «oumma» en arabe, fut rapidement amener à former une nation-ethnie puis la vocation universaliste de l'islam transcenda les frontières ethniques, nationales et géographiques pour former des États-Mosquées : la théocratie musulmane.

Les heures interminables des voyages à dos de chameau dans le désert propices à la réflexion lui ont permis de comprendre que tous les grands empires de la région évoluent vers le monothéisme par nécessité, par pragmatisme politique. Mahomet fut un chef guerrier soumis au projet de Allah de conquête des âmes, c'est le Moïse musulman fondateur de l'islam et le Josué arabe conquérant de la Bible. Le chef suprême qui mène une «guerre sainte» au nom de la foi est à l'origine une initiative hébraïque personnifiée par le «Yahvé, dieu des armées.» Les actes guerriers du *Djihad*, les actions politiques, les conseils juridiques de Mahomet sont des gestes et des paroles inspirées d'Allah lui-même puisque le Coran est la retranscription fidèle de la Parole de Allah au prophète Mahomet, le «Commandeur des croyants. »

Comme Alexandre le grand, Mahomet se sent investi par dieu d'une mission de conquête universelle. C'est lui qui enseigna aux tribus arabes l'art de la guerre greco-romaine en rangs serrés (Coran, 61,4) qui permirent à Alexandre et César de régner sur un empire fabuleux. De plus l'association de l'Église chrétienne accouplée à un État très puissant comme l'Empire romain servit de modèle politique à l'islam naissant.

A la mort du prophète, en 632, le Coran n'existe pas sous forme de livre. Transmis oralement, il compte autant de versions que de compagnons du Prophète ayant appris le texte par coeur - le mot qur'am pour Coran signifie précisément «récitation orale». Comme pour le Christ, ce sont donc des hommes qui ont peu ou pas du tout connu le Prophète qui rédigeront la première version écrite.

A partir de fragments gravés sur des objets hétéroclites, le texte primitif du Coran est constitué par le secrétaire de Mahomet. Vingt-cinq ans après la mort de Mahomet, le calife Uthmân de la lignée des Omeyades, première dynastie de l'empire musulman (660-750), en fait une copie appelée "la Vulgate". Le calife Abû Bakr, héritier contesté et accusé de favoriser les intérêts de son clan des grands marchands caravaniers de La Mecque, depuis toujours hostiles à Mahomet et convertis à sa cause sur le tard et par intérêt stratégique, réussit à reprendre le pouvoir au détriment de la famille de Mahomet, contre la maison du Prophète  principalement contre son gendre Ali. S'ensuit un geste irrémédiable lorsque les califes mecquois

s'autoproclamèrent «Commandeur des croyants» et détruisirent les textes primitifs et tous les originaux pour ne garder que la Vulgate, la copie. (Seddik, 2004) Plusieurs accusèrent le califat d'avoir confisquer l'héritage de la famille du Prophète, d'avoir réécrit un Coran et commandé une nouvelle biographie (Sîra) du Prophète.

Il s'agit d'un geste politique, le calife, nouveau Commandeur des croyants s'assurant d'un dogme spirituel unique sur lequel repose son autorité politique au détriment des sécessionnistes qui réclamaient une élection. En effet, le calife doit faire face aux Khârijites, les sécessionnistes qui considéraient que seule la Communauté avait le droit d'élire son Chef et aussi le déposer s'il était coupable de péchés graves.

Ainsi trente ans à peine après la mort du prophète, la théologie musulmane se divise en trois courants : les sunnites, courant majoritaire partisan de la sunna i.e poursuite de la tradition selon les études théologiques provenant de La Mecque; les shî' ites, fidèles à la lignée du prophète du premier Calife Ali, gendre de Mahomet et finalement les malékites, ceux qui se conforment aux études provenant de Médine. Chacun des ces courants théologiques ont à leur tour des subdivisions divergentes; on comprendra que le droit islamique devint un entrelacs d'écoles coraniques où seul le théologien averti pouvait s'y retrouver, accroissant son pouvoir souvent tyrannique.

Par la suite, le texte sera alimenté par la vision des clercs et ouléma au service du pouvoir théologico-politique du califat. Légitimé par le droit divin, le califat devint une dictature théocratique et ceux qui veulent la renverser ne peuvent être que des infidèles au Coran. Ces divisions apporteront à leur tour autant d'interprétations du Coran, indispensables à la jurisprudence, ce qui contribuera à doter les docteurs de la théologie d'un pouvoir inexistant à l'époque de Mahomet. En effet, le Coran ne possède pas de classe sacerdotale puisque le fidèle s'adresse directement à Dieu, il n'a pas besoin de prêtre. Il en est autrement de la jurisprudence de la Charia, la loi islamique qui s'adapte aux circonstances et aux us et coutumes de chaque peuplade. C'est ainsi que les imâm, les mufti, les mollah, les ayatollah créèrent les conditions nécessaires à leur pouvoir de théologiens.

Les princes omeyades et califes abbassides qui régnèrent sur un immense territoire de l'Indus aux Pyrénées, usèrent de leurs pouvoir et de leur richesse pour former une dictature musulmane corrompue à l'image de l'actuelle féodalité saoudienne. L'Arabie Saoudite est à l'islam ce que le Vatican est au christianisme : un État monothéisme théocratique

«L'islam des prolétaires était révoqué par ces banquiers qui l'avaient, auparavant, violemment combattu et dont la ferveur religieuse était pour le moins tiède. Cela déplut profondément à ceux qui avaient assuré son triomphe sur l'idolâtrie.» (Mandel Khân, 2002, p.75)

Toutes les religions furent traversées par des mouvements de fidèles nostalgiques des origines : les Loubavitchs juifs, les Esséniens judéo-chrétiens, les Salafistes musulmans. Encore aujourd'hui, les Quakers protestants, les Hassidiques juifs, les Pentecôtistes, les Évangéliques chrétiens et Témoins de Jéhovah perpétuent la recherches des fondements pour purifier leur religion des scories accumulées au cours des siècles; fondamentalisme qui inspira des confréries comme les frères musulmans et les fatwas d'Abdellah Azzam, l'imam du djihad moderne et théoricien du mouvement Al-Quaida. La vision terrifiante du Prophète voyant son peuple transformant le *djiha,* la guerre sainte contre les infidèles en *fitna*, guerre civile entre musulmans se réalisa.

**Trahison, nous sommes tous infâmes.**

Comme le Christ, Mahomet est trahi par les hommes qu'il est

venu sauver. Or le parallèle est saisissant entre ces deux théologies de la domination : la trahison fondamentale de Jésus et de Mahomet tente de se camoufler derrière un rigorisme ritualiste des pires fondamentalistes, ceux issus de leur «guerre sainte» où dorénavant la spiritualité codifiée en religion est aliénée, subordonnée au pouvoir temporel de la politique et de la domination universelle.

Vers les croisades.

Ainsi apparurent les premières grandes religions avec comme grande révélation que l'homme a une signification éternelle qui se perpétue au delà de la vie terrestre, après la mort. On retrouve ce concept de transcendance dans la plupart des grandes religions comme le bouddhisme, l'hindouisme, le judaïsme le christianisme et l'islam. Même si ces religions sont nées en des lieux et des époques différentes, leurs caractéristiques sont telles que chacune formera à sa manière une nouvelle sorte d'individu et de communauté. Le christianisme sera à l'Occident ce que le bouddhisme est à l'Orient et l'islam au Proche et Moyen-orient. Les religions de la Bible auront été celles qui ont perpétué plus que toute autre les concepts politiques introduits dans le Mystère par les despotes mésopotamiens, iraniens et égyptiens.

C'est ainsi que le modèle monarchique des rois d'Israël dans l'Ancien Testament servira à légitimer le pouvoir des rois et empereurs du Moyen-Âge. Comme pour Zarathoustra, la théologie chrétienne s'aperçoit que la tendance au mal, les passions immodérées, l'emportent souvent sur le bien ; c'est seulement par la conquête des âmes qu'elle peut aspirer à l'universelle. Au lieu de partager les dons de l'esprit, elle les imposera par la morale.

D'ailleurs à sa défense, l'Église a-t-elle vraiment le choix ? Il est primordial de comprendre le contexte historique lié aux événements. L'effondrement de l'empire romain suite à l'invasion des barbares germains plonge l'Europe et ses citoyens dans un  tumulte autant personnel que collectif. Entre le IVe et VIIe siècle avant J.C., les barbares célèbrent le triomphe de l'immoralité : cruauté envers la population, corruption des élites, escroqueries, prostitution généralisée, vols des propriétés, rapts, viols. Des bandes armées parcourent les contrées établissant leurs «lois» par la contrainte dès leur arrivée dans un village, pour aussitôt, le piller de ses biens et l'incendier avant leur départ. C'est le règne sauvage du plus fort sur le plus faible. C'est le règne des esprits malins des Germains, des Celtes et des Slaves. Kobolds, trolls, elfes, gobelins enchantent l'univers spirituel européen, le pauvre diable chrétien a trop de concurrence pour exercer son influence néfaste.

Dans ce contexte de décadence totale que l'Église a cherché à «sauver les âmes» en établissant des codes de bonnes conduites et une morale pour «normaliser» les mœurs. La foi en Christ est devenu un code de conduite coercitif, exactement le contraire du message de la Révélation qui conduit l'homme vers la libération de tout pouvoir. Pourquoi ? Parce que de plus en plus, le temps a fait son œuvre, il apparaît évident que la Révélation du Christ, son idéal d'amour et de liberté, est une utopie, son Royaume n'étant pas de ce monde.

Le christianisme devint une morale parce que l'homme, visiblement est incapable d'assumer les responsabilités de sa liberté, et que, conséquemment, il a besoin d'encadrement et, cet encadrement passe par l'obéissance, la soumission à la Loi divine. Le droit musulman, comme modèle de rectitude, vint au secours de l'Église qui s'en inspirera pour créer son propre droit canon, le droit comme volonté de Dieu. Avec l'introduction du droit canon, l'Église devient le socle sur lequel repose l'organisation et l'administration d'une nouvelle société : la chrétienté. Mais le droit canon a besoin de poigne. Encore une

fois, l'Église s'aperçoit de l'énormité de son ministère et comprend qu'elle ne pourra réussir sans s'acoquiner avec le pouvoir et l'argent.

Sous le règne de Charlemagne (742-814) appelé l'Empereur d'Occident, l'expansion du christianisme inspirée par le *Djihad* et le rétablissement des «bonnes mœurs» suit la courbe ascendante des conquêtes du roi des Francs. La mutation religieuse du diable suit la même dynamique, sa montée en puissance est corollaire du pouvoir politique. Dieu et diable font partie avec la monarchie du système unificateur de la civilisation occidentale. Les signes de la puissance du diable, de Satan ou de Lucifer, surtout grâce à l'art pictural, sont accentués principalement par sa taille supérieure aux autres démons païens et par une augmentation considérable de sa voracité comme bête de l'Apocalypse qui se fait mangeur d'hommes. Mais pis encore, car cette bête est tapie dans les entrailles du pécheur révélant plus qu'auparavant la part bestiale de l'homme. (Robert Muchembled, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000)

De plus en plus l'Église tentera de ré-judiacisé le Nouveau Testament. Ce pont historique sera construit par Urbain II qui a prêché la première croisade en 1105. La prise de Jérusalem par les musulmans provoquent un choc en Occident. Il est inconcevable que le tombeau du Christ soit entre les mains des disciples de Mahomet.

La guerre sainte entre le peuple élu juif et la oumma musulmane fait son entrée officielle dans l'Église catholique romaine. L'Ancien Testament est réhabilité au sein de la chrétienté et établit la théorie du pouvoir pontificale qui lui seul peut délivrer l'homme du péché et de faire son salut en libérant Jérusalem du joug des impurs musulmans. Alors que dans l'Ancien Testament, Dieu voue à l'extermination et aux tourments ceux qui n'acceptent pas sa loi, Jésus dit au contraire «Je suis venu appeler non pas les justes mais les pécheurs » (Mc 2, 17) Lorsque Jésus déclare que «tes péchés sont pardonnés», il apporte à l'homme la libération de la faute, parole audacieuse qui vient clore l'Ancien Testament. Mais pareil audace fait peur.

«Aussi, l'histoire témoigne-t-elle que de génération en génération, existe une classe sociale hautement respectée (les prêtres) dont le métier consiste à faire du christianisme exactement le contraire de ce qu'il est.» (Kierkegaard)

Tandis que Jésus propose d'entrer dans le Royaume au delà de nous par le dépouillement, l'Église, elle, restaure l'idée du Royaume de David sur la terre promise si chère à l'Ancien Testament délaissant ainsi l'Évangile de Jésus au profit de l'Évangile de Yahvé conquérant. Car Jésus dit au contraire qu'il faut prêcher «le repentir et le pardon des péchés à toutes les nations, à commencer par Jérusalem » (Lc 24, 47).

En abrogeant toutes distinctions entre les hommes, Jésus annonce un nouveau message de Dieu, une nouvelle religion, une nouvelle morale qui n'est plus liée à la Torah juive, à l'Ancien Testament. Non seulement, Israël n'est plus considéré comme le peuple élu, mais encore plus drastique : aucun peuple sur terre ne peut dorénavant se considérer comme tel qu'il soit arabe, musulman, catholique, chrétien, chinois ou américain. Le Dieu de la Torah et des livres de l'Ancien Testament n'est pas celui de Jésus : il n'est pas le souverain extérieur et cruel envers ceux qui ne croient pas en lui, nationaliste et tribal envers ses élus. Il est plutôt le Père qui communique sa propre vie à tous les hommes devenus frères et soeurs en égalité et dignité. Voilà la vraie trahison de l'Église envers le message de Jésus. On assiste alors à l'émergence d'un christianisme judaïsé : Jésus devient le Messie d'Israël, non plus de l'humanité, lui qui a toujours prêché qu'il faut obéir à Dieu et non à la Torah. Politiquement, l'Église réintroduit le discours «d'extrême droite» de l'Ancien Testament dans les

discours de «gauche» du Nouveau-Testament pour mieux contre carrer leur portée révolutionnaire.

Et cette situation perdure toujours. Au Moyen-Age, Bossuet, dans La Politique tirée de l'Écriture Sainte, écrivait : «Le vrai Dieu, c'est celui d'Israël...celui qui règne dans les cieux et dont dépendent tous les empires.» Il est remarquable de constater que le Catéchisme révisé de 1992 s'aligne en tout point sur cette imposture : Jésus y est appelé «Fils de David», «Messie d'Israël» accomplissant «dans la puissance», l'espérance messianique d'Israël.» (p.97-98)

L'espérance messianique se traduisit dans la chrétienté par la vision d'une Église-empire sous l'égide d'un gouvernement pontifical assurant la souveraineté du monde humain et son idéal d'unité : Dieu unique, pasteur unique, cité-univers théocratique, fidèles subordonnés au dessein supérieur du salut ; commune volonté de puissance à la fois temporelle et spirituelle.

Guerre et monothéisme : la théologie de la domination ou la guerre sainte considéré comme crime contre l'humanité

Quel est donc la véritable portée , l'essence du monothéisme ? «Dieu est tout» proclament le prêtre, l'imam, le rabbin, c'est là même son essence : Dieu, Allah, Yahvé, est omnipotent, tout puissant. Il ressemble aux dieux totalitaires de l'Égypte ancien et de la Mésopotamie car Yahvé avait justement comme fonction de dominer par sa puissance symbolique la plus haute puissance en ce monde que représentaient les dieux païens. Par la suite, juifs, chrétiens et musulmans projetteront la toute-puissance de leur  tre suprême respectif pour soustraire leur tribu à la domination de l'autre.

« Yahvé est seul. Doit-on voir un autre trait anthropomorphe dans le fait qu'il demande à ses fidèles une obéissance absolue, comme un despote oriental ? Il s'agit plutôt d'un désir surhumain de perfection et de pureté absolues. L'intolérance et le fanatisme caractéristiques des prophètes et des missionnaires des trois monothéismes, ont leur modèle et leur justification dans l'exemple de Yahvé. (...) Sa «rage» s'avère parfois tellement irrationnelle qu'on a pu parler du «démonisme» de Yahvé. (...) En fait, il s'agit d'une nouvelle expression, et la plus impressionnante de la déité comme absolument différente de sa création...«. (Eliade, op, cit. p. 194)

«Voltaire a écrit que l'homme crée Dieu à son image. Mieux vaut dire que l'homme se fait de Dieu une image selon son envergure. Telle est la grandeur et telle est la faiblesse de l'univers du spirituel et du religieux.» (Abécassis, 2004)

L'interprétation, que les hommes font de la relation entre pouvoir et religion, la langue par laquelle elle est enseignée, le territoire où elle est actualisée et surtout le potentiel de puissance exceptionnel qu'elle recèle possède tous les germes de la haine. Ce bel et grand Amour universel fiché au coeur de l'homme se métamorphose en amour névrotique, en amour narcissique de sa puissance d'homo sapiens.

Comment un telle puissance symbolique de l'harmonie unificatrice de l'animus et de l'anima qu'est Jésus a pu devenir objet de division ?

Parce que ce Jésus Christ-là est justement devenu au fil des ans une image, simulacre, une légende entre les mains des Évangélistes. Non pas que la vie de Jésus soit remise ici en question, ni sa parole de Prophète. Mais bien de saisir que l'histoire écrite de Jésus par les Évangélistes est histoire poétisée.

Autrement dit : le Jésus historique a moins d'importance que le Christ-archétype, car l'âme humaine en a plus besoin. Saint Paul ne fait-il pas la distinction entre le Christ «selon la chair» et le personnage mythique qu'il appelle «le Fils de Dieu selon l'Esprit ». (RM1,2-3). (Lang, 1994)

Il est indéniable que la Genèse, l'Ancien Testament, la Bible hébraïque sont d'inspiration mésopotamienne et égyptienne et que le Nouveau Testament lui reprend les grandes lignes du védisme ancien, du mazdéisme iranien et des apocryptes esséniens, tandis que Paul s'inspira largement des textes stoïciens pour édifier ses conseils moraux.

Non seulement Jésus n'a rien écrit mais la plupart des Évangélistes n'a eu de contact direct avec lui. Pour eux, l'histoire du Christ doit être une résurrection du passé. Ce n'est pas une oeuvre de création, une oeuvre d'imagination pure. Au contraire, les Évangélistes doivent étudier les documents anciens, passer au crible les légendes et récits païens des autres civilisations à leur portée; bref ils n'écrivent pas l'histoire, ils la recrée, *subversion des cultures*.

«Après quelques générations, la mémoire collective ne parvient plus à conserver la biographie authentique d'un personnage imminent; celui-ci finit par devenir un archétype, C'est à dire qu'il exprime uniquement les vertus de sa vocation, illustrées par des événements paradigmatiques spécifiques au modèle qu'il incarne. Ceci est vrai non seulement pour Gautama Bouddha ou Jésus Christ, mais aussi pour des personnages de moindre importance...» (Eliade,1976)

C'est ainsi que l'on s'éloigne du modèle. Les peurs, les phobies soulèvent la sensibilité de l'écrivain à tel point qu'elles lui imposent des jugements de passions, l'oblige à substituer à la réalité les rêves de ses amours ou de ses haines jusqu'au déséquilibre, jusqu'à l'hallucination. Tout le mal est dans l'autre. C'est ainsi que l'oeuvre initiale, la vie du Christ par exemple, est détournée au profit du pamphlet politique, du fanatisme lyrique. Celui qui devait nous sauver est maintenant celui qui nous détruit. Si bien qu'il n'est pas de notre propos de savoir ou prouver que Jésus comme tous les autres prophètes ont bel et bien physiquement existé mais bien de saisir ce que l'on a fait de leur enseignement par la suite et surtout de découvrir pourquoi nous les avons trahi.

Car la religion monothéiste n'a pas su « transposer sa conviction de l'existence d'un dieu universellement bon dans la pratique de l'histoire qu'elle a dominée et marquée de son empreinte.» En effet, «ses représentants n'ont pas rendu crédible l'idée d'un dieu universellement bon et ils n'ont pas agi dans l'esprit d'un créateur et d'un fondateur divin; au contraire, ils ont commis bien des crimes et des infamies, qui ont mis la religion au service des pulsions de la méchanceté humaine.

Les croisades et les sorcières brûlées en sont de tristes exemples. Le mécontentement des hommes maintenus dans des conditions d'existence indigne s'étendit à des victimes et à des objets d'agression sans défense, et ce précisément avec le concours de la religion établie. De cette pratique, il résulta pour la religion une grave remise en cause.» (Horkheimer cité dans Küng)

Alors que les prophètes monothéistes voulaient libérer les masses asservis par l'espoir d'un au-delà, leurs représentants : prêtes, rabbins, oulémas et leurs institutions : église, mosquée, synagogue transformèrent ici-bas leur message, à bien des égards révolutionnaire, en doctrine de domination et d'aliénation. Subtilement, la parole du Christ a subi les mêmes détournements de sens que jadis les évangélistes ont appliqués aux textes étrangers. La contestation dans la joie, dans la grâce, dans la libération de tout pouvoir des premiers chrétiens a été détournée vers l'ordre moral dont l'obéissance absolu, quel paradoxe !, envers le pouvoir en place et la hiérarchie sociale. L'Église détourna donc la parole libératrice en la dotant d'une morale antisubversive et complètent conservatrice. Il y a loin de la théorie à la pratique. Au lieu de subvertir le pouvoir, le christianisme fut inversement subverti par ce dernier. La religion d'amour devient système de cruauté.

Quand le russe Ivan III (1440-1505) mit fin au régime mongol du Khan il réalisa, tel un «mahométan chrétien», la réunification de toutes les terres et procéda à leur unité politique; le vieux rêve chrétien d'un Empire universel au dessein divin était en voie de réalisation. Dorénavant l'ordre divin reproduit sur terre

repose entre les mains du Tsar et exige une obéissance totale.

Si bien que le véritable obstacle à l'annonce de dieu est l'institution monothéiste elle-même qui, par sa pratique indigne, renie le message divin. Les popes byzantins devinrent rapidement les geoliers du goulag terrestre. En 1722, Pierre Le Grand institua la *Table des rangs*, sorte de système de castes, qui dégrada le statut des serfs faisant de la paysannerie une marchandise vendable, négociable et sur laquelle l'État retirait un impôt. Marx en déduira que la véritable aliénation est celle de l'homme qui se perçoit comme marchandise.

Dans de tels sociétés dites patriarcales, tant la nature que la femme y sont dévalorisées. Les hommes ne se servent plus de leur agressivité naturelle pour assurer leur survie comme au temps de la préhistoire, mais bien de faire la guerre pour faire triompher une idée, celle de dieu et du pouvoir universel. Avec les différents Apocalypses apparaît l'idée gnostique néfaste où seul l'anéantissement définitif du monde, de la vie et de l'homme peut nous délivrer de la prison terrestre élevé par les forces démoniaques. Ce rejet de la vie implique le rejet de l'existence humaine. Comment vivre dans un tel enfer ?

En adoptant un code de conduite des plus exigeant. L'ascétisme des Esséniens, les rituels comme le baptême, la communion et la confession se transmettrent au christianisme, les Évangiles vont tous sans exception reprendre les idées maîtresses de l'essénisme surtout celles qui lient le Diable à l'Apocalypse pour en hâter l'avènement.

C'est Augustin qui intègrera le plus les idées gnostiques du Mal dans le christianisme. Puisque toute vie ici-bas est mauvaise depuis le péché de Adam et Ève, la faute y est donc transmise aux enfants de génération en génération par la copulation des parents qui, anathème suprême y trouvent du plaisir.

«car si l'on exclut la procréation, les époux ne sont plus que de vils amants, les épouses des prostitués, les lits conjugaux des bordels et les beaux-pères des souteneurs.» (Saint-Augustin, Contre Faustus, 15,7)

Le corps est qualifié de démoniaque puisque, selon les dires d'Augustin, l'homme naît *inter fesces et urinam* : «né entre la merde et l'urine.» Les infirmités, les handicaps, les «monstres» étaient des punitions divines contre les péchés des hommes ; les bosses, les verrues démesurées, les peaux couperosées, les membres atrophiés vécus comme «enfers» corporels. (Muchembled) Mais on interdit le suicide et on l'érige en tabou; parce que Dieu a besoin de guerriers pour accomplir son grand projet de Rédemption universelle. Imaginez si les ouvriers se suicidaient, le capitalisme ne pourrait exister. Si bien qu'en un tel monde rempli des pires calamités, la guerre y est perçue comme une libération où l'on tue les autres pour la gloire de dieu tout en espérant y mourir à son tour et ainsi être auréolé et promu aux jouissances de la vie éternelle. Tous aspirent au martyr.

Contrairement à l'agressivité considéré comme instinct, la guerre est un produit de la pensée pure, une excroissance de l'orgueil et de l'envie.

«Quand la situation politique d'un peuple est grevée de névroses, par un sentiment d'infériorité et par la peur, à tel point qu'elle ne peut plus être normalisée autrement que par des formes aiguës de régression psychique et de violence explosive, alors la dictature intérieure et le danger de guerre vers l'extérieur deviennent presque inéluctables(...), bien des guerres sont faites sans autre but que de restaurer dans son intégrité le sentiment qu'un peuple a de lui-même». (Drewermann, 1981)

Le mal peut trouver une justification divine.

« Le livre de Job est une «explication» du mal et de l'injustice, de l'imperfection et de la terreur. Puisque tout est voulu et régi par Dieu, tout ce qui arrive au croyant est chargé de signification religieuse ». (Eliade, op. cit. p. 355)

L'absolutisme théocratique des peuples antiques trouve bonne oreille en Saint-Augustin tout comme la foi en Dieu devint l'arme du peuple élu contre les incroyants. Par la foi, l'homme sublime son agressivité fanatique contre l'étranger en béatitude céleste au profit de son dieu.

Cette théologie universaliste proposa aux chrétiens la venue prochaine du règne de mille ans de Jésus sur terre : le millénium. Ce concept millénariste devint la base d'un idéal chrétien de justice concrétisé par la règne d'un monde d'égalité et de communauté où Jérusalem, lieu de l'Incarnation du Christ, est appelé à devenir la capitale sacrée du christianisme en concurrence directe avec Jérusalem, capitale israélite et Jérusalem, lieu sacré de l'islam.

Dès le début, l'Église a senti que le mouvement millénariste sectaire, identifié à une lecture «sociale» de la parole du Christ et du Nouveau Testament, s'écartait dangereusement du catholicisme naissant. En 431, au concile d'Éphèse, l'Église catholique condamne le mouvement et lui oppose la parousie soit un autre retour du Christ non plus éminent, trop dangereux, mais lointain, lors du Jugement dernier à la fin des Temps. L'Église identifie le millénium à l'Apocalypse juif donc au triomphe d'Israël. Encore une fois, Jésus est travesti en roi d'Israël, titre qu'il a toujours refusé.

Le catholicisme prend de plus en plus ses distances avec la parole libératrice du Nouveau Testament pour mieux se recentrer sur le discours hégémonique et guerrier de l'Ancien; c'est ce que l'on appelle une contre-révolution. Les textes fondateurs de cette contre-révolution seront les écrits définissant l'orthodoxie du catholicisme par nature infaillible parce qu'accepté par le pape où l'acte premier de l'Église est d'affirmer sa «fidélité à l'Ancien Testament et à une tradition apostolique attestée par les documents.» (Eliade II, p.380). Orthodoxie juive, catholique et islamique, trois dogmes immuables de la parole de Dieu; tout est prêt, la table est mise; les croisades pointent à l'horizon.

Juifs, chrétiens et musulmans entrent donc dans une ère de confrontation idéologique où l'on voit la théologie de la domination à l'oeuvre; chacun se réclamant la seule et unique voie de la réalisation du projet de Dieu, Yahvé, ou de Allah sur terre comme accomplissement de l'idéal humain. Chaque religion du Livre présente alors son Dieu respectif comme une puissance extérieure créant une fois pour tout le monde, les hommes et les rois qui doivent les régir.

La même connivence des oulémas et des imams avec les pouvoirs s'est manifesté pendant des siècles dans l'islam. En fait rabbins, oulémas ou prêtres ont tous comme vision idéalisée du monde la religion du Dieu unique dans l'État unique; une vision totalitaire.

**«Tout mal se justifie, dont le spectacle édifie un Dieu»** (Nietzsche)

Ainsi "l'illumination" des églises, des mosquée, des synagogues monothéistes aura été d'avoir travesti (stratégie du simulacre) le message d'amour divin en un amour omnipotent, totalitaire. En effet, celle-ci peut-être un prétexte à la terreur et à la destruction. La volonté de tuer en toute impunité malgré le «tu ne tueras pas» se transmute en devoir accompli envers l'accomplissement universel de la Loi divine : l'amour comme simulacre de la puissance et alibi à la violence.

Si l'amour de Dieu envers la création coule de source envers l'homme alors, l'amour universel doit couler de source du coeur de l'homme, comme la démocratie a coulée de source de l'esprit hellénique de la Grèce antique. Mais en réalité, les religions se servirent de l'amour universel de Dieu comme d'un

véritable simulacre de puissance : l'évangélisation des peuples impies par le peuple élu. Par contre, nous l'avons vu avec Alexandre le Grand (cosmopolitisme hellénique), comme pour la démocratie, l'amour universel ne peut être imposé, l'amour doit émergé de la conscience et être absorbé intrinsèquement dans tout l'être. Sinon !

« Avec ses trois animaux monstrueux, qui occupent le ciel, la mer et la terre, Jean accomplit une tentative grandiose : celle de sonder les profondeurs de Satan, créant la théologie infernale des temps chrétiens. Doté d'une intuition presque physique de l'horreur lovée au coeur de l'Histoire, il comprend par un paradoxe effrayant, après l'Incarnation du Christ et la naissance de l'Église, que le mal a accru son pouvoir et sa force dans le monde ». Citati, op, cit, p.120

L'amour ainsi transformé acquiert même les caractéristiques du mal : le "mal aimé" qui perpétue la haine, pire, devient destruction, fanatisme, terrorisme. L'amour de Dieu empêche l'amour entre les hommes, la vérité du Livre, Bible, Torah, Coran confondus, devient aveuglement. La férocité démoniaque s'introduit dans le temple de l'amour par la recherche de puissance qui vise à imposer sa volonté aux hommes. De plus en plus, le démonisme s'exprime dans la démesure, cet *hubris* tant redouté des Grecs où le meilleur remplace le bien, où le mal occupe la place du bien. En somme, l'amour imposé par le dogme religieux des peuples élus deviendra la pire des barbaries, racine même du totalitarisme moderne, les religions en témoigneront. (croisade, génocide amérindien, terrorisme). Les guerres de religion n'étant que continuité historique des premières guerres primitives que Zénon et son cosmopolitisme et le Christ universel tentèrent de transcender.

Ce qui rend l'homme méchant ne sont plus seulement les pulsions animales mais celles-ci exacerbées par la conviction que l'homme lui-même est un absolu avec comme résultat, l'amour pervers d'un «moi» divinisé. Voilà à nouveau toute la béance du monde qui ressurgit. Amour narcissique pervers qui se déploie comme une spirale de cruauté, de souffrances, de désespoir où l'homme est condamnés «à se détruire en tant qu'être libre et à se laisser aspirer par les choses qui ne peuvent que le précipiter toujours plus profondément dans le malheur alors qu'il aspire au bonheur». (Drewermann, Le mal, tome III, p. 563)

Les Musulmans, les Juifs et les Chrétiens focusèrent leur volonté de domination sur la conquête de Jérusalem car elle doit appartenir qu'aux puissants de la terre. Nul que le philosophe italien Campanella, a mieux résumé la finalité des Croisades pour le monde chrétien : « L'Église a commencé à Jérusalem et c'est à Jérusalem qu'elle retournera après avoir fait le tour du monde. Les Croisades, après avoir refoulé les Musulmans, libèreront l'Égypte et l'Éthiopie, ensuite les Tartares, les Persans, les Chinois et l'Orient entier se convertiront et formeront un seul univers chrétien avec Jérusalem comme capitale.»

Le drame est que Juifs et Musulmans partageaient également cette vision chrétienne de domination universelle comme Sargon, Alexandre le Grand et César Auguste auparavant.

L'Européen se sent lui-même profondément différent et tellement sûre de ses moyens techniques qu'il n'hésitera pas à commettre aux Amériques, l'un des pires génocides du monde moderne. Il faut inclure la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb dans la même mouvance messianique. Dans sa lettre à la Nourrice, Colomb explique le sens de sa découverte : « Dans des circonstances merveilleuses, Dieu avait montré sa main. C'est moi que Dieu avait choisi pour son messager, me montrant de quel côté se trouvaient le nouveau ciel et la terre nouvelle dont le Seigneur avait parlé par la bouche de saint-Jean dans son Apocalypse et dont Isaïe avait fait mention auparavant ».

Grâce à l'or rapporté, Jérusalem sera reconquise et la «Maison

sainte» pourra être rendue «à la Sainte Église». Cette vision salvatrice du monde aura été l'alibi des pires des barbaries de l'humanité faisant des millions de mort en Europe et au Proche-Orient et des centaines de millions en Amérique du Nord et du Sud, véritable génocide de sociétés dites de nature vouées elles-aussi à l'interdit.

Ainsi les «valeurs» religieuses d'amour universelle, de compassion n'ont jamais réussi à empêcher ces débordement d'inhumanité propre à notre espèce. «Seuls des êtres humains peuvent être inhumains ou confrontés à l'inhumain» (Henri Atlan). Si bien que la barbarie est à la fois au coeur des différentes civilisations humaines qui se rejettent mutuellement et à la fois au coeur même de l'espèce humaine où homme et femme, hormis l'accouplement, ont bien des difficultés à s'unir convivialement. Dans les deux cas, le rejet de l'autre est symptomatique des difficultés de tout sujet à appréhender sa peur intrinsèque de l'amour inconditionnel.

Les conquêtes et découvertes de contrés inconnus alimentent les fantasmes et multiplient par dix, par cent les visions monstrueuses. Des hommes sans bouche, des corps-troncs, des femmes libidineuses, «peau ridée et seins pendants jusqu'à terre, parfois même jetés par-dessus l'épaule», accompagnées d'hommes velus incapables de contrôler leur libido accomplissant des actes contre-nature (Muchembled). L'étranger fait peur.

Le rejet de l'autre renvoie à la haine de soi, au rejet de sa propre dignité. Comme le souligne Giorgio Agamben : «l'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être». La dignité demande l'effort nécessaire à son éclosion. L'éthologie, la science du comportement animal, a maintes fois démontré le fait que l'homme n'agit pas comme un animal lorsqu'il se comporte en «animal». Il est souvent plus cruel et pose des actes «réfléchis» que jamais une bête ne pourrait commettre par instinct. La cruauté est une donnée culturelle ce qu'explique Konrad Lorenz en affirmant que «l'homme n'est absolument pas mauvais depuis sa jeunesse, mais simplement qu'il n'est pas assez bon pour répondre aux exigences de la vie moderne en société».

En Europe, la violence du clergé contre l'hérésie trouva son apogée avec la chasse aux sorcières et l'éradication de toutes pensées néfastes contre la sainte Église. Une bataille des plus épiques s'engagea alors entre la vision guerrière de la théologie catholique versus le «cosmopolitisme et pacifisme» chrétiens.

Ce cosmopolitisme chrétien tire curieusement son origine d'une branche dissidente du millénarisme primitif que l'on pourrait qualifier de millénarisme social de gauche. En effet, vers l'an mille, la contestation religieuse s'unit à la protestation populaire face à un monde en plein développement économique où de plus en plus s'installent des structures d'inégalité et d'injustice. Cette théologie de la libération avant l'heure combattit vigoureusement l'ordre féodal. En son sein se regroupaient des troupes hétéroclites de fidèles, des pauvres, des déracinés où les femmes étaient nombreuses. Pour eux, l'équation était simple : l'injustice sociale, la corruption des élites retardent l'avènement du règne millénaire de Jésus. Inutile d'insister sur le fait que la répression s'abattit sur ces mouvements; les chefs furent exécutés et leurs mouvements proscrits.

Il est nécessaire ici de spécifier que les mouvements hérétiques ne furent pas tous axés sur des revendications de nature politique ou économique. Bien des mouvements contestataires se référaient au «Tout est permis» de Saint-Paul pour mieux exprimer une déréliction totale des mœurs transformant une parole de libération en libertinage. Encore une fois, il est primordial de connaître le contexte historique dans lequel s'est développée l'immoralité moyen-âgeuse. Car la désobéissance à la morale fut l'argument premier de l'Église

justifiant l'Inquisition contre la déchéance. Mais au fait, quel peut bien être l'événement grandiose qui appelle à la réalisation urgente et immédiate de tous les désirs et phantasmes ? La peste.

La mort est partout, imminente. Alors jouissons au plus vite des quelques jours qu'il nous reste. Bien sûr jouissances sexuelles mais aussi la transgression de toute la panoplie des interdits allant de la sorcellerie, aux transes mystiques en passant par les incantations des messes noires célébrant le culte de Lucifer. Il s'agissait de hâter la fin du monde, voilà l'hérésie insupportable ; non pas une fin du monde décidée par Dieu mais produite par l'homme.

Dans tout ce tohu-bohu de dépravations, il y avait néanmoins des hérétiques tout à fait respectables pour qui, la peste était une punition divine contre cette Église qui a échouée comme médiatrice du Christ et qui a, elle aussi, tombée dans la pire des déchéance, celle qui conduit à l'abandon du spirituel et à l'arrivée de la corruption par le matérialisme de l'argent et de la puissance.

Les graines du millénarisme de gauche ainsi semées à la volée trouvèrent terreau propice dans cet Europe dévasté par tant de souffrances. Gérard Segarelli de Parme, brûlé dans cette ville en 1260 et Fra Dolcino de Novare, brûlé à Verceuil en 1300, furent les propagandistes de l'abolition de la propriété privée et les instigateurs des maquisards paysans. On considère leurs actions comme étant les premiers soulèvements communiste de l'histoire occidentale se réclamant de la liberté religieuse, sociale et politique. Eh Oui ! Les Évangiles de Jésus sont à l'origine du communisme primitif considéré par l'Église comme une démoniaque hérésie antipontificale.

De plus en plus, la richesse de l'Église fait jaser. Vers le XIIe siècle, une richesse jusque là inconnu envahit l'Europe. Les élites se vautraient avec délices dans ce luxe tombé du ciel. C'est l'époque où la papauté s'est réfugiée à la cour d'Avignon sous la protection de Philippe le Bel. Le pouvoir royal a besoin du Diable pour terroriser les paysans pauvres qui commencent à regimber. Les prêtres donnèrent au fidèles les sermons que le pouvoir voulait entendre. Comme jadis en Mésopotamie et en Iran, la papauté était l'instrument du pouvoir despotique. Cette collusion toute matérielle de l'Église et de l'État s'appela le népotisme papal.

**"Je dois admettre que cette fable du Christ, nous rapporte beaucoup"** (le pape Innocent IV s'adressant à l'Empereur Frédéric II )

Appelée "la Babylone de l'Occident" par le poète Pétrarque, la cour papale d'Avignon vit dans l'opulence et la déchéance; le chancelier Alvaro Prelayo de confirmer : "Quand j'entrais dans les chambres des ecclésiastiques, je trouvais des changeurs et des prélats occuper à compter et à peser l'argent qui s'accumulait en monceaux devant eux." Des voix commencèrent à s'élever pour affirmer que Jésus et ses apôtres avaient été pauvres et que l'appétit démesuré de la richesse à commencer par celle de l'argent, est contraire à son enseignement. Philippe le Bel demande aux évêques de faire taire ces voix démoniaques qui attaquent aussi le pouvoir féodal.

Le monde musulman est lui aussi traversé par des soulèvements populaires. Les riches citadins pratiquant le commerce sont en opposition avec les pauvres Bédouins nomades, souvent exploités.

«Les citadins, devenus opulents et fastueux, se relâchent dans l'observance de la «Loi». Les Bédouins pauvres et, à cause de leur pauvreté, de mœurs sévères, regardent avec envie et convoitise ces richesses et ces jouissances. Ils s'unissent sous la direction d'un prophète, un Madhi, pour châtier les infidèles, pour rétablir la loi

cérémoniale et la vraie croyance, et pour s'approprier comme récompense les trésors des infidèles. Au bout de cents ans, naturellement, ils se trouvent exactement au même point que ceux-ci ; une nouvelle purification est nécessaire, un nouveau Madhi surgit ; le jeu recommence.» (Engels, Sur la religion, p.311, note 1)

**“Les contraintes de la société sont acceptables à l'homme que si elles conduisent à plus de justice entre eux” (Engels)**

Tout le faste des cathédrales, les décorations somptuaires, l'élégance des vêtements sacerdotaux, tout cela disparut avec la Réforme luthérienne. Des sept sacrements, il en reste plus que deux : le baptême et l'eucharistie. Puisque le protestantisme se veut un retour à l'Église d'origine, il faut donc débarrasser, épurer le christianisme en rejetant comme démoniaques tous les éléments extérieurs donc païens.

Calvin endossa la position de Luther et poussa encore plus loin les enseignements de Saint-Augustin en éliminant de la vie quotidienne toute source de plaisir. La danse, le chant populaire, la bonne table, les alcools, tout devient interdit, on ne rit plus, on ne sourit plus, la vie devient morose, bref on s'ennuie à mourir.

Luther déclare en effet que la liberté humaine n'existe pas, seul Dieu est libre. La liberté de choix est un nom vide de sens, que l'homme ne peut être justifié uniquement par la foi. L'homme depuis le péché originel est dominé par le Mal et ne peut donc choisir car dominer par son égocentrisme. Seule la foi en Dieu est rédemptrice : « une vérité sérieuse (foi), vitale, éternelle, si fondamentale qu'elle doit être maintenue et défendue au prix même de la vie, même si le monde entier non seulement était jeté dans le tumulte et la lutte, mais y était mis en pièce et réduit au néant ». L'amour pervers de l'absolutisme encore une fois à l'œuvre.

L'Europe s'engage dans les guerres de religions entre luthériens, calvinistes, protestants et catholiques, tous des chrétiens qui normalement devraient «s'aimer les uns les autres.» Armé jusqu'aux dents, le Vatican mobilisa des centaines de milliers de fidèles venus appuyer la Contre-Réforme qui culmina avec le massacre de milliers de citoyens français lors de la Saint-Barthélemy. Tout l'Europe s'embrasa; des armées entières s'affrontèrent en Pologne, en Allemagne, en Autriche, au Danemark, même en Suède; des victimes par millions, pendues, torturées, violées par les «soldats de l'amour.» Cette violente intolérance, mère de l'intégrisme, du fanatisme, du terrorisme religieux, non seulement condamne le message messianique du Christ envers la paix sur terre mais ouvre la porte à la haine génocidaire envers les peuples conquis.

C'est Engels, qui le premier, analysa dans *La guerre des paysans* (1850) que plusieurs courants hérétiques du Moyen Age étaient les précurseurs du socialisme moderne et c'est Norman Cohn, par la suite qui réalisa dans *Les fanatiques de l'Apocalypse* (1962) que les hérésies anciennes sont toujours présentes et modernes comme si les dettes des Inquisiteurs ne seraient pas tout à fait réglées. En somme, le XXe siècle que l'on dit “un des plus meurtrier de l'histoire”, serait marqué inconsciemment par des mysticismes millénaristes autant politiquement de droite que de gauche, autant artistique que scientifique.

Après la Réforme protestante, un certain Thomas Münzer se sépare de Luther et rejoint la révolte des paysans allemands en 1525. Qualifié par Engels de «prophète de la Révolution», Münzer redonne au millénarisme chrétien ses lettres de noblesse. Pour lui, si Dieu est parfait, l'homme et la femme nés à son image le sont tout autant. Plus besoin de baptême, puisque Jésus nous a délivré de la faute, à tout dire, plus besoin également d'Église puisque Jésus nous a libéré de la

servitude et nous a demandé d'édifier une société juste en attendant son retour. Et Engels de poursuivre : «pour lui, le Royaume de Dieu n'est pas autre chose qu'une société où il n'y aurait plus aucune différence de classe, aucune propriété privée, aucun pouvoir de coercition indépendant des membres de la société.»

Voici le portrait de Thomas Munzer tel que dressé par Engels dans la *Guerre des paysans :*

« A cette époque (1522), Munzer était encore avant tout un théologien; ses attaques étaient presque exclusivement dirigées contre les prêtres. (...) Munzer dont les idées, exprimées de plus en plus nettement, devenaient chaque jour plus hardies, se sépara alors résolument de la Réforme bourgeoise et joua désormais directement le rôle d'un agitateur politique. La foi n'est pas autre chose que l'incarnation de la raison dans l'homme. Grâce à cette foi, à la raison devenue vivante, l'homme se divinise et se sanctifie. C'est pourquoi le ciel n'est pas quelque chose de l'au-delà, c'est dans notre vie même qu'il faut le chercher; et la tâche des croyants est précisément d'établir ce ciel, le royaume de Dieu, sur la terre. De même, il n'y n'existe pas d'enfer ou de damnation perpétuelle. Ses prêches prirent un caractère encore plus violemment révolutionnaire. Ne se bornant plus à attaquer les prêtres, il tonnait avec la même fougue contre les princes, la noblesse, le patriarcat. Il dépeignait sous les couleurs les plus ardentes l'oppression existante et y opposait le tableau imaginaire du royaume millénaire de l'égalité sociale et républicaine.»

John Bail, vous connaissez ?

«Si nous venons tous d'un père et d'une mère, Adam et Ève, en quoi peuvent-ils dire et montrer qu'ils sont mieux seigneurs que nous, fors parce qu'ils nous font gagner et labourer ce qu'ils dépensent ? Ils sont vêtus de velours et de satin fourrés de vair et de gris, et sommes vêtus de pauvre drap. Ils ont les vins, les épiées et les bons pains, et nous n'avons que le seigle, le retrait et la paille et buvons l'eau. Ils ont le séjour et les beaux manoirs et nous avons la peine et le travail, et la pluie et le vent aux champs, et il faut que de nous vienne et de notre labeur ce dont ils tiennent les états. Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre ni iront jusques à tant que les biens iront tout de commun et qu'il ne sera ni vilain, ni gentilhomme, que nous ne soyons tous unis.» (Cohn, Les fanatiques de l'Apocalypse, p.217)

Déjà en l'an 1381, l'Anglais John Bail avait, donc, déjà expliqué dans ses chroniques hérétiques, les motifs économiques justifiant la révolte.

Comment une religion qui oppose traditionnellement Dieu et l'argent, pouvait-elle justifier la richesse en tout cas, la richesse mal acquise ? En effet *L'Ecclésiaste* (XXXI, 5) dit : “Celui qui aime l'argent n'échappe guère aux péchés, Celui qui poursuit le gain en sera le dupe.” et dans *Matthieu* (VI,24) Jésus avertit :“Nul ne peut servir deux maîtres : où il haïra l'un et aimera l'autre ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.” Mammon étant dans la tradition juive la richesse inique. D'ailleurs ce verset de Matthieu est très utilisé par les sectes modernes pour dépouiller leurs disciples de leur argent comme chez les Raéliens, les Moons, l'Église de Scientologie et bien d'autres.

En somme, les paysans insurrectionnels mettent en évidence ces paroles de Jésus rapportées par Mathieu. Même le moine Césaire de Heisterbach remarque que l'usure est haïe de Dieu et l'usurier, bien difficile à sauver :

“Il est extrêmement difficile à corriger, car Dieu n'efface pas le délit si l'objet du vol n'a pas été restitué. Le fornicateur, l'adultère, l'homicide, le parjure, le blasphémateur, dès qu'ils se sont repentis, obtiennent l'indulgence de Dieu. Mais l'usurier, même s'il se repend de ses péchés, aussi longtemps qu'il retient l'usure, alors qu'il pourrait la restituer, n'obtient pas l'indulgence de Dieu.”

En clair, l'usurier qui garde pour lui les avantages de l'usure est condamné à l'enfer malgré son repentir. Seule la restitution des biens et de l'argent lui garantit d'atteindre le paradis. Les hérétiques mettent la papauté devant un véritable dilemme, vérité de l'Évangile d'un bord et demande urgente des marchands, princes, rois et même évêques de ce monde pour trouver la parade théologique qui les conduiront au ciel plutôt que rôtir en enfer. Autrement dits comment jouir à la fois du

paradis terrestre et des béatitudes du Ciel. Alors, comment concilier la théologie catholique et la féodalité, ancêtre du capitalisme moderne ? L'Église invente donc la théologie de la contrition par le partage de l'héritage entre l'Église, les «bonnes oeuvres» (ex: l'armée du Salut ou fondations philanthropiques.) et les héritiers naturels. Et l'Église va encore plus loin, mêmes les usuriers purs et durs qui refusent la contrition du partage auront accès au paradis mais avant, ils devront séjourner quelque temps au purgatoire.

«Mais l'espoir du purgatoire conduit à l'espoir du paradis. Du séjour, plus ou moins long dans le purgatoire on sort *obligatoirement* vers le paradis» Richesse et paradis : double espoir, la bourse ici-bas et la vie éternelle dans l'au-delà : double profit.» (Jacques Le Goff, 1986, p.94-98)

Au delà de la défense des préceptes religieux, les croisades, l'inquisition l'achat d'indulgences pour le rémission des péchés représentèrent de formidables sources d'enrichissement pour l'Église. L'Orient fut drastiquement pillé par les croisés, les biens et commerces des hérétiques confisqués; le Vatican croule sous les richesses.

Pour les paysans du Moyen Age qui, eux aussi, cherchent à améliorer leur condition, le christianisme primitif des origines devient le modèle à suivre et surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître, le Nouveau Testament devint un Évangile révolutionnaire, l'arme des pauvres; nous devons vivre en pratique les œuvres du Christ sinon la Révélation est un mensonge. Alors à nouveau, aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Église catholique se mit à interdire la lecture de la Bible comme le laisse entendre les instructions données par la Sainte-Inquisition. :

«On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et mêmes aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Écritures. On les poursuivra jusque dans les forêts et les antres de la terre. On punira sévèrement même quiconque leur donnera asile.» (Frédéric Delforge, La Bible en France et dans la francophonie, Publisud – Société biblique de France, Paris, 1991, p. 39)

Il y a un tel écart entre le catéchisme offert au peuple et les Saintes Écritures que cela sème l'effroi au sein du clergé. Car, il faut bien comprendre que le Christ pose les bases d'une nouvelle relation entre les hommes. Il abolit toute barrière ethnique, sociale, raciale au profit d'une fraternité universelle identique au cosmopolitisme grec mais fondé sur un commandement nouveau, celui de l'amour réciproque. En ce sens l'eucharistie est un cérémonial frappant. En effet, toutes les religions de l'Antiquité, autant en Orient qu'en Occident, proposaient des prescriptions sur la pureté et surtout des restrictions alimentaires détaillées qui manifestent l'appartenance ethnique des croyants et étaient objets de divisions entre les hommes. Aucun Juif, Égyptien, Perse, Abyssin, Chaldéen de confession différente ne pouvait manger ni boire ensemble, à peine pouvaient-ils se parler. La communion chrétienne vient abolir toute cette ségrégation archaïque et proposa plutôt le repas amical dans le partage. En s'adressant à tous les peuples sans restriction, le christianisme devenait ainsi la première religion universelle possible et l'Eucharistie en était la manifestation suprême.

En ce sens, l'analyse du messianisme christique selon Marcel Gauchet dans le *Désenchantement du monde* est fort révélatrice. Pour lui, avec Jésus, on assiste à un renversement complet des attitudes et des valeurs. Alors que les Juifs attendent un messie, sorte d'empereur universel dont la toute-puissance les guidera vers la domination totale ; voici que se présente Jésus, aux antipodes des attentes souhaitées. Alors qu'on attend un monarque du monde au sommet de la pyramide, en haut, Jésus, lui est en bas, «un quelconque parmi les hommes du commun.» «Là où le roi des derniers jours eût appelé à la guerre, Jésus annonce l'amour.» Inversion radicale où Jésus nous invite à nous libérer de tout désir de domination

terrestre. Dans le Nouveau Testament, aucune trace de pénitence, d'indulgence à acheter pour sauver son âme et surtout aucune suprématie est accordée aux Apôtres et aux Pères de l'Église encore moins le droit de s'enrichir du travail des pauvres.

Encore une révolution des pauvres pour s'accaparer les richesses dites-vous. Eh bien non ! Tous ces paysans ont adopté et fait serment d'obéir comme Jésus au culte de la «pauvreté volontaire» tel que professé par le théologien contestataire anglais John Wycliffe de l'université Oxford, ennemi du luxe offensant de l'Église, idée reprise par les hippies d'ailleurs. Marqués par le désir d'un retour à un idéal spirituel, les paysans veulent imiter le Christ des Évangiles et vivre l'union avec Dieu. Pour ce faire, ils transformèrent l'enseignement du Christ en action évangélique quotidienne. Le leitmotiv de toute cette agitation populaire se trouve au cœur des Évangiles :

«Ce ne sont pas ceux qui écoutent la Loi qui sont justes devant Dieu mais ce sont ceux qui la mettent en pratique qui seront justifiés. Quand les païens qui n'ont point la Loi font naturellement ce que prescrit la Loi (…) ils montrent que l'œuvre de la Loi est écrite dans leur cœur.» (Rm 2 : 13-15)

Pour eux, il était indéniable que la perversion morale de l'Église et de l'élite politique était responsable non seulement de la misère matérielle mais surtout, que ce monde de péchés perpétuels était indigne du Christ et en retardait le retour prévu.

Les hérétiques du Moyen-Âge se posait exactement la même question que le grand philosophe et théologien contemporain Jacques Ellul exprimait, encore dernièrement, en ces termes dans son livre *La subversion du christianisme* :

«Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus, de Paul ? Je dis bien en tout. Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points.» (p.9)

Ce n'étaient plus des paysans qui se révoltaient contre l'oppression, c'était Jésus lui-même. C'était bel et bien le scénario moyenâgeux de "Jésus Christ Superstar" non pas l'opéra de pacotille du XXe siècle mais bien le mouvement révolutionnaire du XIIe et comme leur idole crucifiée, les paysans vont être pourchassés et exterminés dans des souffrances les plus atroces. Pour l'Église, ce discours libertaire des paysans demande implicitement sa dissolution; des bûchers s'allumèrent partout en Europe. L'Église catholique romaine et ses acolytes montrèrent de nouveau qu'ils étaient les pires ennemis de l'enseignement de Jésus.

Le Dieu de l'Église ne peut être le Dieu des Évangiles, le Père du Christ. De ce constat, le théologien Cosmao présente une thèse audacieuse concernant l'athéisme. Lorsque Dieu et l'Église sont garants de l'injustice alors l'athéisme donne à la Parole subversive du Christ la possibilité d'être redécouverte :

«La critique de la religion aura été l'accident historique le plus bénéfique de l'histoire du christianisme depuis son enlisement en chrétienté.» «Nécessité historique, l'athéisme pourrait préparer le terrain pour un retour de Dieu, aussi fulgurant pour l'équilibre des sociétés que la négation d'un Dieu devenu gardien du désordre établi.» (V. Cosmao, Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981)

Le philosophe Érasme tenta d'infléchir la position drastique des belligérants lors des guerres de religion. Il leurs explique que la tolérance et le dialogue en vue d'une adhésion commune des hommes à Dieu est préférable aux guerres religieuses. La liberté de choisir est la condition sine qua non de la responsabilité humaine et seule, elle peut conduire au salut et à la paix. Luther de lui répondre avec mépris : «Vous voulez

comme un pacificateur mettre fin à notre bataille». La vision humaniste de Érasme fut battue en brèche par la réalité des guerres de religion, mais elle eut un effet extraordinaire sur les esprits qui voulaient quitter l'atmosphère meurtrier du Moyen-Age.

Érasme marque le début de l'ère moderne où nombre d'intellectuels indépendants entreprirent de circonscrire l'influence des religions pour les solutions guerrières. Un des plus grands défenseurs du temporel au détriment du spirituel fut Voltaire qui défendit avec vigueur le rêve de paix sociale, d'harmonie et de tolérance, toutes trois menacées par l'intransigeance des religions monothéistes. Il préféra de beaucoup la tolérance des religions polythéistes des Grecs et des Romains au fanatisme des juifs, des musulmans et des chrétiens

Poursuivant le combat d'Érasme contre la théologie guerrière, des esprits savants dits «Les Lumières» s'attaquèrent à l'absolutisme du Saint-Empire. Ils furent les précurseurs du cosmopolitisme moderne. Ils ignoraient les frontières, s'élevaient au-dessus des États, des nations, critiquaient les puissants et la volonté de pouvoir, misaient sur la raison et la tolérance contre les intérêts et les nécessités, sur la liberté de l'individu contre l'hégémonie de l'état.

Suivant les traces d'Hérodote, des esprits cultivés sillonnèrent le monde, ramenant avec eux  nombres d'artefacts et de connaissance de toutes sortes; contrairement aux voyages de conquête du XVe siècle qui sont en droite ligne avec la vision déifié de la religion. où l'on jette sur le monde un regard aliénant et meurtrier, où le voyage est avant tout une expédition militaire.

Le monde devient un véritable cabinet de curiosités qui consiste à accepter et rassembler toutes les influences qui viennent de l'étranger. L'autre est reçu avec dignité, la légendaire hospitalité arabe est carrément d'origine cosmopolite.

Comme les deux hémisphères du cerveau, la vision du monde se divise en deux conceptions bien distinctes; le cosmopolitisme d'origine grec, qui tente de connaître dans le partage, la fraternité et le respect de l'Autre et l'hégémonisme, d'origine romaine qui tente plutôt de s'accaparer la puissance, la connaissance et les richesses de l'autre par sa soumission n'hésitant pas à utiliser les armes et la guerre pour les obtenir.

Car pour les adeptes de l'hégémonisme humaniste, l'Européen doit développer un sentiment de supériorité évident du à sa culture exemplaire : l'humanisme eurocentriste représente le salut de l'humanité, rien de moins, tel est le sens du colonialisme et de l'impérialisme.

Le combat entre Hercule et Antée en représente l'archétype. Antée, roi de Lybie, était le fils de Poséidon et de Gaia, la Mère-Terre. C'était un terrible lutteur qui était invincible car il reprenait des forces dès qu'il était en contact avec la terre (sa mère).

Ce géant “monstrueux” attaquait les voyageurs pour construire avec leurs crânes un temple dédié à son père. Il donna le nom de sa femme, Tinga, à son domaine qui englobait les fameux jardins des Hespérides, réputés pour leurs fruits d'or. Selon Platon, la région de Tanger, ainsi que le reste de la “Lybie”, était le domaine du géant Antée.

Hercule, le nom latinisé du héros grec Héraclès,  est un demi-dieu et héros célèbre par sa force, son courage et ses nombreux exploits légendaires. Le vol de trois fruits d'or, était l'un des douze travaux de Hercule En arrivant sur le domaine d'Antée, Hercule se vit défier par celui-ci

Les deux pugilistes se préparèrent au combat: l'un et l'autre ôtèrent leur peau de lion, mais alors qu'Hercule s'enduisait d'huile à la manière olympique, Antée se versait du sable chaud sur les membres de crainte que le contact avec la terre, par la plante de ses pieds seulement, ne soit insuffisant. Hercule avait décidé de ménager ses forces et de fatiguer Antée, mais, après l'avoir projeté sur le sol tout de son long, il fut stupéfait de voir ses muscles se gonfler et ses membres, régénérés par la Terre-Mère, reprendre leur vigueur

Les deux adversaires se prirent à nouveau à bras-le-corps et Antée se jetait volontairement sur le sol, sans attendre qu'Héraclès l'y projetât; Hercule, comprenant alors sa manœuvre, le souleva de terre, lui brisa les côtes, et, malgré les profonds gémissements de la Terre-Mère, il le maintint en l'air jusqu'à ce qu'il expirât. Au cours de cette bataille titanesque, un coup de sabre d'Hercule ouvrit le détroit de Gibraltar. Ce combat symbolique montre le triomphe de la culture sur la nature, victoire de l'Europe sur l'Afrique.

Car à cette époque apparaît cette autre particularité importante de l'homme moderne non pas l'argent comme tel mais l'idée de richesse liée aux idées de progrès matériel infini. Ainsi cette notion de richesse accouplée à l'exaltation de la liberté au point où l'homme peut changer le monde naturel sans tenir compte des lois cosmiques seront d'une nocivité incroyable envers l'environnement en général.

Malheureusement, ces visions destructrices et guerrières dominent encore l'esprit de la plupart des politiciens contemporains. L'Église perpétuera jusqu'à nos jours cette théologie de la domination qui servira de justification idéologique de tout impérialisme politique et religieux.

“Dieu ne serait-il qu'une initiative de la liberté humaine au même titre que le mal ? Aussi radicale que le mal par ailleurs ? (Jorge Semprun, Mal et modernité, Climats,1995, p.40)

Parallèlement aux théologiens et autres exégètes du Moyen âge, des érudits se mirent à la découverte des textes philosophiques greco-romains et des thèses scientifiques préservés miraculeusement par les savants arabes qui sauvèrent cette connaissance universelle de l'anathème de l'Église contre tout livre autre que la Bible.

Puisque la notion de temps cyclique provient de l'observation de la nature, du rythme des saisons, du jour succédant à la nuit, du mouvement des planètes et de la lune, les fils d'Abraham récuseront fermement ces visions païennes de l'Histoire cyclique et surtout, l'astronomie, cette nouvelle science qui semble donner raison aux peuples impies. Alors que le monde grec sait déjà que la terre est une sphère grâce à Aristarque, né en 310 av.J.C., qui a établi les dimensions à peu de chose près, elle restera pour les chrétiens un disque pendant 1 500 ans encore; l'être humain y occupant la place centrale. L'église, notre Mère l'Église remplaçant la Terre-Mère universelle.

La terre devient l'arène naturel des conflits entre la conscience et le corps, entre raison et nature. Auparavant, à la préhistoire, le divin s'articulait autour de l'union avec l'animal chez les peuples chasseurs nomades et autour de l'union avec la végétation chez les premiers agriculteurs sédentaires. La terre était considérée comme une Grande Mère où toute intervention humaine équivalait à un sacrilège, une faute que l'on devait réparer par des rites de vénération. Pour la pensée archaïque, la Nature est Tout, est éternelle et c'est en elle que l'homme trouve sa place et son accomplissement.

Influencés par les sectes païennes et concurrencés par les sciences occultes des alchimistes, les chrétiens se mirent à étudier le ciel et la terre pour mieux évacuer la beauté et l'harmonie de la nature au profit de l'œuvre de Dieu, la seule

qui mérite d'atteindre cette perfection.

Dans toutes les religions bibliques, la terre est une prison d'où il faut s'échapper. À la malédiction qui frappe l'homme dans la Genèse s'ajoute celle sur la terre où il est né : «…maudit soit le sol à cause de toi ! À force de peine, tu en retireras subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs…» (Gn 3, 17-19)

Il est indéniable que les religions abrahamiques ont été les premières à déraciner l'homme de la nature et à s'élever avec véhémence contre les mythologies naturalistes. Véritable combat contre le sacré cosmique, dieu solaire, déesse lunaire, contre le sacré des forces naturelles, dieu du tonnerre, déesse de la fertilité, etc. La nature ne commande aucun respect particulier. Dieu ne participe pas de ces réalités, il les transcende. La création biblique est un dépouillement total du sacré archaïque.

Devant la perfection de L' tre Supérieur, l'homme ne peut que s'abaisser devant tant de Magnificence, tel est le sens de la Chute de l'homme entraînant avec lui la nature. (Érigène) Ainsi cette nature ayant participée à la Chute d'Adam et à son exil du Paradis terrestre devint viciée, désordonnée. Une nature vicieuse prit la place d'une nature bienfaitrice puisque l'homme entraîna celle-ci dans sa chute. Cette idée de nature responsable de la Chute de l'homme occultera pendant des siècles la signification spirituelle de l'ordre naturel divin.

Le christianisme et le Nouveau Testament ont continué à propager la même vision du monde que l'Ancien Testament i.e une religion de l'histoire du salut de l'homme délivrée de la nature. En effet, le christianisme, en proposant l'au-delà comme seul salut, recommande aux hommes de carrément se soustraire, de ne rien attendre de la vie. Contrairement à la notion de nature incrée, éternelle des peuples archaïques, l'idée de la Création du monde, spécifiquement juive, permet à la pensée humaine de s'élever vers un lieu, vers un temps où la nature n'existait pas, où Dieu était seul et ce lieu divin permet à nouveau à l'homme d'espérer, un jour, atteindre ce paradis puisque sa destinée est véritablement transcendante à la Nature.

«Au commencement était le Verbe» tel est le premier verset de l'Évangile selon Saint-Jean. «Verbe» traduction de *Logos* en grec qui veut dire aussi harmonie et implique donc que l'incarnation du Logos en toute chose est synonyme d'harmonie. Selon la Bible, «l'esprit su seigneur a imprégné le monde entier» (Sagesse, 7 : 22-23) et «le souffle de Dieu», la *pneuma* inonde le cosmos et Saint Augustin d'en conclure : «le monde entier, dans sa variété, est une création divine».

Thomas D'Aquin (XIIIe siècle) développa le concept de hiérarchie universelle sur la base de différents degrés de réalités où Dieu est réalité pure, transcendante et sous lui, chaque chose est déterminée selon Sa Providence et Sa Justice. L'ordre de la nature est fondé sur le degré de ressemblance à Dieu. Empruntant à Aristote le concept de structure intelligible, Thomas D'Aquin en conclue que tout le monde physique et naturel obéit à un «désir» d'imiter Dieu tant par son existence que par ses actions. Grâce à cette hiérarchie des êtres et des choses, l'homme, puisqu'il ressemble à Dieu, s'autoproclamera «vice régent» de la Création divine et s'arrogera le droit de disposer de la nature, des animaux, des végétaux et mêmes des âmes païennes et impies selon son bon vouloir. Ainsi puisque Dieu s'est révélé à l'homme et à lui seul, toute la nature perd donc son caractère sacré.

Il revient au théologien Lulle mort en 1315 de faire la synthèse entre le message d'Incarnation du Christ, de dieu en l'homme et la nature. Idée que Lulle actualisa dans la nature avec l'idée

«scientifique» que l'homme trône sur le monde animale et végétale.

Poursuivant sur sa lancée, Descartes propose ensuite la thèse selon laquelle il est impossible de trouver une différence entre l'animal et la machine. Spinoza, quant à lui, déclara que les humains sont en droit « de se servir des bêtes à notre guise et de les traiter selon ce qu'il nous convient le mieux puisqu'elles ne s'accordent pas avec nous par nature et que leurs sentiments sont, par nature, différents des sentiments humains ». Finalement, le philosophe Fichte compléta le tableau et affirma dans sa *Doctrine du droit naturel* en 1796, que tous les animaux domestiques sont «sous la tutelle» de l'homme en vue «d'une utilisation régulière» et ne sont que «propriété». Quant aux animaux sauvages, ils sont «nuisibles» et «considérés comme un ennemi ». Voilà comment a été formulé ce qui en Occident fait figure maintenant de lieu commun universel: l'anthropocentrisme ne reconnaît pas de droit à la créature, il ne connaît que les hommes dominant et ses besoins qui perpétueront, comme plusieurs sociétés antiques auparavant, l'asservissement des hommes dominés à travailler comme des bêtes de somme, l'esclavagisme comme concept de la cupidité humaine et, au pire, à éliminer ceux qui résisteront.

De la beauté, de la «sagesse», de la majesté des êtres vivants, animaux et plantes, nous n'avons retenu que leur utilité alimentaire et domestique et les avons abandonnés au sort lamentable auquel nous les avons astreints.

La classification en animaux purs et impurs, une liste interminable de préceptes alimentaires et une série de décrets dont l'interdiction de la sodomie avec des bêtes, voilà le contexte dans lequel un théologien monothéiste apprend à connaître les animaux dans l'Ancien Testament. Pour ce qui est de la nature en général :

**«Sachez que l'on a pas deux cœurs, un pour soi, un pour les animaux, on en a un ou pas du tout».** (Lamartine)

«Soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre » (Genèse I,28).

Pour ce qui est des animaux en particulier :

«Ne vous rendez pas vous-mêmes immondes avec toutes ces bestioles grouillantes, ne vous contaminez pas avec elles et ne soyez pas contaminés par elles. Car c'est moi Yahvé qui suis votre Dieu. Vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints car je suis saint ; ne vous rendez pas impurs avec toutes ces bestioles qui rampent sur la terre. (Lv 11 : 43-44)

La notion de peuple élue se transforma en espèce élue : seul l'homme est saint et cette notion anthropocentrique aura des conséquences inestimables sur notre relation à l'environnement et sur les autres espèces animales ou végétales.

Car la nature est le siège de tous les maux, de tous les péchés. Le peintre néerlandais Jérôme Bosch, tout comme l'Église catholique médiévale, l'a bien pressentie. L'oeuvre picturale de Bosch défie les lois de la nature; on peut même ajouter sans se tromper : une oeuvre contre la nature. Les personnages de Bosch ont des têtes décharnés, des visages blafards déformés par des rictus de haine, une peau fanée; ils donnent l'impression générale de vivre dans des corps maladifs et souffrants. Leur environnement est parsemé de brindilles cassées, de branches épineuses et troncs d'arbres aux formes acérées évoquant une nature inquiétante, hideuse, monstrueuse, diabolique.

Qui est donc Jérôme Bosch ? On situe sa naissance vers 1450. Un chroniqueur flamand de l'époque (1566) qualifia le peintre de «faiseur de diables»; l'homme étant un pécheur incorrigible voué à la damnation éternelle. Impression partagée par ses

contemporains partout en Europe comme en fait foi cette affirmation d'un chroniqueur espagnol :

« la différence entre les oeuvres de cet homme (Bosch ou Bosco comme nous disons) et celles des autres, consiste, selon moi, en ce que les autres cherchent à peindre les hommes tels qu'ils apparaissent vus du dehors, tandis que lui a le courage de les peindre comme ils sont dedans, à l'intérieur.» (Sigüença,1605)

Comme si voilà cinq cents ans, Bosch aurait eu la prémonition à la fois de la psychanalyse de Freud, de la psychologie des profondeurs de Jung et du surréalisme de Breton. Eh bien, non ! L'oeuvre de Bosch est bel et bien l'expression religieuse de la Bible ou plutôt du diable de la Bible.

Toute l'oeuvre de Bosch est aussi l'expression de la vie médiévale et de la pensée d'inspiration manichéenne sous l'emprise d'un clergé despotique qui a droit de vie et de mort sur le peuple. Bosch est le peintre de l'Inquisition, sans aucun doute. Il est le «peintre de l'horreur, de la vraie horreur, celle qui fait partie de nous, qui est nous même.» Les oeuvres de Bosch sont de véritables discours sur les défaillances de la nature et de l'homme envahit par le mal, expression de «l'état nauséeux de l'âme» et font office de catharsis, d'exorcisme à une époque lointaine de la psychologie moderne puisque l'interprétation des rêves était alors associée à la sorcellerie et sévèrement punie par les inquisiteurs.

«Comtemptus mundi» (mépriser le monde), voilà bien l'état d'esprit de l'Inquisition par lequel il faut «comprendre le refus de toute sensualité, mais aussi la désapprobation de toute conduite dont le but est de profiter de la vie et d'accumuler des biens; c'est une mise en garde contre les ruses du diable et une exhortation à résister à la tentation, bref, tout ce qu'évoquent des mots tels que remontrance et mortification. Il faut que l'homme réalise que son destin se trouve dans l'au-delà. C'est le message principal que Bosch semble avoir consigné dans ses tableaux. » (Marijnissen/Ruyffelaere, 2001)

C'est malheureusement l'héritage mortifère que nous traînons comme un boulet au pied depuis l'ère des despotismes antiques. Tout notre drame vient du fait que les livres sacrés nous condamnent toujours par cette faute et qu'en conséquence nous sommes vils, sales, corrompus : nous méritons juste ce qui nous arrive... Comme Job, pauvre comme Job, nous vivons une humiliation totale comme un fardeau qui ronge la vie. Quelle tragédie !

Même son Paradis terrestre est peint comme un lieu infernal hanté, corrompu, un véritable pandémonium, jardin des vices et des terreurs. Le peuple, devant un tel spectacle, ne pouvait qu'espérer atteindre le plus rapidement possible le jardin céleste du Paradis où, selon Bosch, les âmes des justes et des bienheureux jouissent de la béatitude éternelle, en compagnie des anges et des saints. Telle était la fonction psychopédagogique de l'art.

Jérôme Bosch est le peintre de la Bible, principalement des visions démentielles, des catastrophes conçues par Dieu : déluges, tremblements de terre, invasion de sauterelles, famine, carnage des villes, temples ruinés, autant de désastres nécessaires pour apaiser sa colère et purifier le peuple impie.

Cependant, la palme du désastre universelle revient à l'Apocalypse de Jean, véritable théologie de poésie extrême du Nouveau Testament. Récit de la fin du monde et du temps sur lequel s'assoira la tyrannie des théologiens et des pouvoirs politiques despotes. Les artistes ne pouvaient ignorer un récit destiné à susciter la terreur et l'épouvante. Mosaïques romaines anciennes, vitraux, icônes orientales, fresques romanes, sculptures gothiques, enluminures byzantines, tapisseries médiévales, peintures flamandes, gravures allemandes, autant d'oeuvres qui relayeront vers les croyants les images des bouleversements cosmiques : obscurcissement de la lune et du soleil, chute des astres, séismes sismiques,

pollution des eaux transformées en rivières de sang, ravage des forêts par le feu du puits des abîmes, invasion des monstres et de la Bête. Que dire du Christ qui tient le glaive acéré dans sa bouche dans un tel décor mortifère?

L'incendie en 49 avant J.C de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie qui entraîna la perte irrémédiable de 400 000 rouleaux de papyrus dans toutes les disciplines scientifiques, la fermeture des Universités païennes au VI ème siècle par l'Empereur Justinien, l'interdiction de la lecture et la destruction de tous les documents anciens par les chrétiens sous l'Inquisition font que notre histoire fut totalement occultée et oubliée. Il faudra attendre le Moyen-Age où sous l'influence des Arabes, les mathématiques, la recherche expérimentale, les sciences exactes de la nature inspirées des Grecs soient réintroduites en Europe.

Depuis la chute de Tolède aux mains des chrétiens au XIe siècle, les traductions des travaux arabes comprenant de nombreux textes importants se firent de plus en plus pour culminer au XIIe siècle que certains historiens appellent la «première renaissance». Ainsi plusieurs traités antiques concernant l'astronomie, l'astrologie, la physique, la médecine et même de magie et bien sûr d'alchimie contribuèrent à la naissance de la science occidentale. Un mouvement d'érudition inédit s'empara alors des esprits.

«Pour l'alchimiste, la nature livre ses secrets par la connaissance scientifique et la contrainte magique des sciences occultes. L'alchimiste perpétue le mythe du forgeron de la préhistoire et de la technique de transmutation de la matière. Toujours empreint de «religiosité», c'est le drame mystique de dieu, sa vie, sa mort, sa résurrection, qui est projeté sur la Matière pour la transmuer. L'alchimiste traite la Matière comme le «prêtre», le devin, interprètent les Mystères. La Matière transmuée acquiert le symbole de l'immortalité (Or) et de la rédemption par l'œuvre alchimiste. L'astrologue, le forgeron, l'alchimiste, tous rêvent de moyens rapides pour arriver à dominer le milieu. Le rêve oriente l'activité humaine. La magie devient un raccourci par lequel l'homme veut pénétrer le secret et le mystère de la vie. La grande originalité de l'alchimie fût de créer les instruments qui permirent les actes de broyer, moudre, brûler, distiller, dissoudre la matière ainsi que l'observation des résultats. L'alchimie a été le pont qui a permis à l'imagination d'atteindre les rives de la science». »
(Lewis Mumford, Technique et civilisation, Éditions du Seuil, Paris,1953)

Avec Copernic, Kepler et Galilée s'amorce une véritable crise de civilisation: la terre n'est plus le centre du monde, c'est la terre qui tourne autour du soleil et non l'inverse reprenant à leur compte les énoncés de Aristarque dix-huit siècles plus tard. Par cette affirmation de l'héliocentrisme, toute une vision du monde s'écroule. L'homme se retrouve perdu et seul dans l'infini où l'homme n'est plus le centre.

L'an 1632 marque l'année où la nature fut irrémédiablement vaincue. Maintenant conquise, la déesse archaïque de la Terre-Mère est vidée de sa substance spirituelle pour déchoir vers la disgrâce de son nouvel attribut ; la nature est une machine, Dieu, un horloger. Les signes naturelles signalant la présence de Dieu deviennent des abstractions mathématiques et géométriques.

«Il (l'Univers) est écrit dans le langage des mathématiques, et les personnages en sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot; sans elles, nous partons à l'aventure dans un obscur labyrinthe».
(Galilée, Il Sagiatore cité par Stillman Drake in Discourses and Opinions of Galileo, Doubleday Anchor Books, N.Y. USA, 1957, p.237-238)

Contrairement à Pythagore pour qui les mathématiques représentaient la pensée de Dieu et la nature sa symphonie, avec Galilée, les mathématiques deviennent des lois pures et dures, froides tandis que la nature amorce sa décadence. La nature est ainsi dépouillée de ses formes, de ses couleurs, de ses odeurs, en somme, la substance intrinsèquement divine remplacée par des concepts mécaniques, purement matérialiste.

L’homme en est décentré spirituellement et psychologiquement. Cette «hérésie» de Galilée sera sévèrement jugée par le tribunal de l’Inquisition : Galilée devra se rétracter sous peine de mort. Descartes saura très bien analyser le contexte théologique de l’époque et s’empressera de redéfinir la place de l’homme dans l’infini. Bien que partageant les vues de Galilée ainsi que la révolution scientifique qui s’amorce, Descartes comprit qu’il fallait redonner à l’homme une place dans l’infini sous peine d’anathème et de réclusion sociale. Puisque la première certitude est celle de mon existence révélé par la conscience, par la pensée (Je pense donc je suis) et que le néant, l’infini, la nature, ne peuvent pas penser, alors “je”, ma conscience d’être, est le point d’appui de toute connaissance. C’est par ma conscience que le monde, les galaxies, les planètes, la nature, l’autre existent. Descartes vient de déposer à nouveau l’homme sur le trône de l’Univers, inspirée par la théologie chrétienne du Dieu fait homme. En actualisant l’Incarnation de Dieu dans le “Je”, Descartes déjoue l’Inquisition et redonne à la l’homme une position anthropocentrique.

Dorénavant, le corps est associé à un mécanisme, une machine. En décrivant le monde naturel sur une base purement mécanique, Descartes transféra l’ordre divin à la machine, celle qui assouvira notre désir de domination. Dans son *Discours de la Méthode*, il observe:

“Car elles (les difficultés en physique) m’ont fait voir qu’il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie; et qu’au lieu de cette philosophie spéculative qu’on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l’eau, de l’air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer de la même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre maîtres et possesseurs de la nature”

«M. Descartes a toujours craint de se faire juger par l’Église, c’est pourquoi on lui voit prendre des précautions qui vont jusqu’à l’excès.» (Bossuet)

Ainsi l’homme n’est pas perdu dans l’univers mais seulement égaré et seule la science lui permettra de retrouver son chemin. Avec Descartes, l’univers devient mécanique, machiniste, technologique et l’homme en est le maître. La nature est un chose matérielle, une machine coupée de toute réalité spirituelle.

Depuis le paléolithique, l’homme n’à cessé de créer des outils de plus en plus sophistiqués pour accroître le pouvoir de l’humain sur son environnement et ainsi assurer sa survie. Comme nos ancêtres australopithèques qui accordaient aux outils un aura spirituel, la machine deviendra la nouvelle déesse païenne de l’homme moderne.

Au fait qu’est-ce qu’une machine ?

« Une machine est un complexe d’agents non organiques ayant pour but de convertir l’énergie, d’accomplir un travail, d’accroître les capacités mécaniques ou sensorielles du corps humains, ou de réduire à un ordre et une régularité mesurables des phénomènes de la vie » (Mumford).

Ce désir de dominer la nature orienta l’esprit humain vers l’extérieur et suggéra le besoin d’agir sur ce monde et ainsi créer les instruments nécessaires pour y parvenir. La méthode scientifique naissante permit de simplifier le complexe, d’isoler les éléments entre eux. La science se spécialisa en concentrant l’analyse uniquement sur le monde matérielle, elle devait en effet dé-spiritualiser la nature.

Tous les attributs naturalistes de la déité furent remplacés par la seule puissance «qui est réellement : la Volonté de la raison». Et Hegel de continuer ainsi son raisonnement dans *La Raison dans l’Histoire* : « la Volonté de la Raison, le Bien tel

qu'il est concrètement, est réellement la plus grande puissance : la puissance absolue qui se réalise. Le vrai Bien, la Raison divine universelle, est aussi la puissance capable de se réaliser. La représentation la plus concrète de ce Bien, de cette Raison, est Dieu.» (Édition 10/18, Paris, 1965) L'homme doué de raison existe comme accomplissement du plan divin. L'homme peut donc d'agir sur le réel puisque c'est L'Idéal qui se réalise.

Agir sur le réel, voici donc le travail de l'artisan, de l'ingénieur propulsé au premier rang. Le développement des techniques est non seulement une révolution matérielle mais aussi un bouleversement cosmologique et bien sûr métaphysique. Toute la conception cosmologique de l'Univers, toute la conception traditionnelle des objets et des formes que l'homme avait patiemment mise en place s'effondre comme un jeu de carte. Au yeux de l'historien des sciences Alexandre Koyré, il s'agit «de la révolution la plus profonde accomplie ou subie par l'esprit humain depuis l'invention du Cosmos par les Grecs».

«La nature de Galilée, "écrite en langage mathématique", la nature de Descartes, où tout se fait par "matière et mouvement" est bien l'oeuvre du Dieu créateur. Mais ce Dieu, "l'éternel géomètre" de Voltaire, est en réalité la plus formidable caution que la raison humaine ne se soit jamais donnée dans sa conquête de la nature.» (Jacques Roger, La science nous renvoie notre image in Série sciences en société no.9, Autrement, avril 1993, p.131)

Le mépris affiché par l'Église envers la nature et le corps humain - le corps tend à la corruption - ouvrit toute grande les portes aux visions mécaniques et machinistes de la science appliquée.

Le corps acquiert donc le statut de machine biologique sophistiquée, donnant raison à l'Église séparant l'âme du corps. L'homme en esprit se distingue alors de son enveloppe corporelle. Le corps perd ainsi toute valeur morale et symbolique pour ne représenter qu'un ensemble de rouages mécaniques, de pompes et de cylindres. Cette notion de corps/machine de la Renaissance perpétua l'asservissement des hommes développé depuis l'aube de l'Antiquité.

Dès le Moyen Âge, la naissance de la théologie naturelle enseignée par Thomas D'Aquin vers 1250, à savoir, l'étude religieuse de la nature en vue d'une meilleure compréhension de Dieu, proposa que, «dans la nature, les fonctions ne jaillissent pas au hasard d'une évolution accidentelle de la matière, mais bien plutôt que la matière, les corps, les éléments naturels, les organismes etc. sont choisis et conçus en fonctions des fins à poursuivre…» (Bertrand, La révélation cosmique, p.242) Cette citation de saint Paul : «les perfections invisibles de Dieu nous sont manifestées par ses œuvres visibles (Rm 1,20) en est le credo.

Cette citation de saint Paul implique que derrière les objets se cachent un code secret qui, une fois révélée, nous permettrait de rencontrer dieu face à face. Tandis que la théologie naturelle cherchait à décoder les symboles physiques grâce auxquels Dieu pouvait communiquer avec l'homme, la science moderne, elle, s'efforcera désormais de mieux comprendre la façon dont opère la création. Il ne s'agit donc plus de communiquer avec Dieu à travers la nature, mais de comprendre les mécanismes sous-jacents. La technique moderne dans ce contexte est partiellement expliquée comme la réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer. Ce qui veut dire que la science occidentale moderne a bien été conçue dans le giron de la théologie chrétienne grâce à la traduction en latin des *Traités de médecine* greco-arabe entre le X et le XII^e siècle et *Traités de chirurgie* au XIII^e.

La publication de *De Humani corporis Fabrica* (1545) du flamand Vesale accentue le développement phénoménal de cette nouvelle science, l'anatomie et d'un nouvel art,

l'illustration anatomique. On disait des chirurgiens au Moyen Âge tardif qu'ils pratiquaient un «art mécanique» et pour cause ; le corps est charpenté (les os) emprunt à l'architecture des cathédrales, avec le mouvement, le corps comme «bâtiment mobile» devient «vaisseau de mer» périodes des grandes expéditions maritimes, finalement, le corps incorpore les traits d'une entité mécanique à l'image de Dieu «horloger de l'univers. » La machine devient le modèle explicatif du monde physique, un mécanisme composé de pièces donc susceptible d'être démonté; la mécanisation du corps induit la notion de fragmentation des parties pour en comprendre l'agencement. (Histoire du corps T-2, 2006)

Ainsi Charles Le Brun, artiste officiel de Louis XIV, codifie vingt-trois passions et les relie aux muscles correspondant à leur expressions faciales. L'expression faciale est le résultat d'un phénomène purement physique et non plus le reflet de l'âme. L'homme-machine remplace de plus en plus l'homme-zodiaque de l'Antiquité, ce dernier ira rejoindre la tradition astrologique et chiromancienne nouant des liens plus étroits avec la tradition ésotérique de la divination.

La notion de corps-machine prend forme à la même époque des grandes découvertes territoriales de nouveaux continents et contrées exotiques, période qui marque l'essor important de la cartographie. Il en sera ainsi du corps disséqué, véritable exploration d'un réservoir de découvertes intimes cartographiées sur des planches anatomiques. Tranquillement mais sûrement, le corps s'affranchit de l'ordre cosmique des Anciens. Du corps sacré cosmique, nous passons à un corps matérialiste qui se «désenchante» dans une science mécaniste où même l'esprit n'est plus mystique mais bio-chimique. La science commence ainsi à prendre ses distances vis-à-vis la théologie; l'étude de l'âme sera abandonnée au profit des prêtres et métaphysiciens.

Le processus de désertification de l'être amorcé auparavant par la religion se perpétua dans la science. En séparant l'âme du corps, en donnant à l'âme une réalité autonome, on permettait donc de disséquer les fonctions du corps. Encore une fois c'est la femme qui en subira les contrecoups funestes. Sous la main des anatomistes, le corps de la femme «vivant mais imparfait» aux «muscles effacés», aux «seins mous et aux fesses  flasques» est comparé à un «amoindrissement, un sous-ordre» où «les ovaires sont des testicules ratés», le clitoris, «un pénis ratatiné et caché. » Comme on le voit, le corps féminin est toujours dégradé et jugé négativement par rapport au corps masculin; on est loin d'en avoir saisi la complémentarité entre eux car à cette époque la seule logique qui prévaut est celle du pouvoir et de la domination. (Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes)

Le monde est œuvre inachevé et le destin de l'homme sur terre est de parachever l'œuvre initial sous les auspices de Dieu. Le monde apparaît de plus en plus comme un champs de bataille où s'affrontent des puissantes aveugles. Comme pour les gnostiques auparavant, le monde est mauvais et le philosophe Hume en généralisa l'idée ainsi  : «Une guerre perpétuelle est allumée entre toutes les créatures vivantes».

La nature, le monde ne peut plus nous aider à devenir des hommes; seule la transformation du monde peut participer à l'édification de l'homme. De l'association avec la nature nous passons à son exploitation. La machine, par sa copie des fonctions et des membres du corps, ne projetait que la vision d'un corps mutilé déjà martyrisé, flagellé, haï par la religion. Mais surtout, agir sur le réel implique que le monde est imparfait donc perfectible, que la nature est malléable et soumise à l'action bienfaisante de l'homme.

Dans les ouvrages théoriques intitulés *Principia* et *Opticks*, Newton (1642-1727) postule que tous les phénomènes

observés impliquent une description mathématique et géométrique sous forme de masse, de taille, de volume et de mouvements : Dieu a créé le monde à partir des principes de la géométrie et de lois mathématiques. Poursuivant la pensée de Galilée, Kepler et Descartes, la découverte de la gravitation par Newton confirme que l'Ordre mécanique régit l'Univers.

Newton est à l'origine de ce qu'on appelle la mécanique classique dont les trois lois de Newton constituent les fondements : le principe d'inertie, la relation fondamentale de la dynamique et la loi de la réaction. Il inventa, en même temps que Leibniz, le calcul différentiel, qu'il nomma méthode des fluxions et qu'il utilisa pour formaliser sa description de la gravitation comme force d'attraction universelle.

Grâce à la révolution scientifique et de la mathématisation de la physique, l'espace devint réel; il s'agit alors de se l'approprier par les conquêtes, le temps est réel; alors divisons le en heures et minutes, la matière est réelle; codifions la en la mesurant et la pesant. La science naturaliste n'échappa pas à cette tyrannie instrumentale; elle tenta elle aussi de hiérarchiser la nature à partir de l'homme comme valeur suprême et chercha à partir de cette perception à établir l'orientation de nos choix. La nature existait pour être explorée, pour être envahie; elle devait être conquise pour être comprise.

Ainsi commença le "désenchantement du monde" La filiation homme-nature fut rompue et marqua le passage de l'état de nature à celui de culture. Comme si la nature humaine appartenait dorénavant à un paradigme perdu. (Edgar Morin.) La modernité c'est cinq siècles de fragmentations, de divisions et de négation de ce qui nous a mis au monde.

La nature archaïque des peuples primitifs et des philosophies traditionnelles, telle qu'elle était contemplée jadis, était le règne du Bien. Toute leur spiritualité convergeait vers la célébration de la vie néanmoins assombrie par les maladies et la mort. Cependant ce mal issu des maladies, de la mort, des désastres étaient considérés comme des actes naturels représentés par des démons qu'il était possible de conjurer par des rituels et des paroles mystérieuses porteuses de guérison dont le sorcier est le dépositaire. Nul trace de faute contingente à l'humanité que l'homme est appelé à expier par le repentir et les mortifications corporelles.

La nature moderne, lieu de violence entre espèces, est le royaume du Mal. Puisque le Bien n'est plus dans la nature, il se doit d'y être introduit par l'action humaine. La technique moderne prend ainsi son sens métaphysique du Bien combattant le Mal.

«Les Anciens et les médiévaux n'ignoraient nullement la technique ; le Moyen Âge occidental a inventé ou généralisé des procédés agricoles qui ont permis une amélioration des la condition humaine à commencer par un accroissement démographique. Mais ces résultats n'étaient pas considérés comme apportant un bien qui aurait dépasser le niveau de l'utile et du commode. Pour les Modernes, en revanche, combattre la nature, c'est combattre le mal et répandre le bien. De la sorte, la production technique voit mettre à son crédit la force de la pratique morale». (Rémi Brague, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999, p.240-241)

La nature doit se soumettre à la volonté humaine et finira par bouleverser radicalement l'ordre de la nature qui désormais dépendra en totalité de l'être humain comme centre de tout.

L'homme devint l'idole de lui-même et la machine, sa création, la nouvelle religion, conception mécanique de l'Univers qui servira le capitalisme comme fondement de l'idéologie dominante de la modernité. La foi avait trouver un nouvel objet : le pouvoir par le contrôle de l'ordre mécanique. Les détenteurs du capital et l'Église inféodée à ceux-ci prêchaient l'Évangile du travail, la foi en la science mécanique et le salut par la machine et la routine mécanique d'autant plus que le paradis du succès

financier était au bout de la chaîne de production.

Calvin, Luther et les premiers Réformateurs et pères du protestantisme développèrent un mépris de la nature tel qu'ils cautionnèrent avec ferveur cette nouvelle conception mécanique de la nature sans âme et de la science moderne comme outil d'exploitation.

Le processus de désertification de l'être amorcée auparavant par la religion se perpétua. En séparant l'âme du corps, en donnant à l'âme une réalité autonome, on permettait donc de disséquer les fonctions du corps, pensons aux expériences de dissection de Léonard de Vinci par exemple. On substitua au corps et au sang une abstraction mécanique qui pouvait être manipuler indéfiniment.

Les cires anatomiques, (moulage en cire du corps) connaissent un fort succès populaire au XVIII$^{e}$ siècle. Art et science s'associent dans la représentation de toutes les pièces du corps même les plus secrètes. Les cires anatomiques sont indissociables de l'histoire artistique du corps.

On doit au Sicilien Gaetano Zumbo les premières cires anatomiques. Il créa les théâtres de cires avec des mises en scène cherchant à susciter l'épouvante devant la mort inéluctable. Les titres de ses œuvres parlent d'elles-mêmes : *La Peste, Le triomphe du Temps, La corruption des corps et la Syphilis*. De nombreuses cires viennent meubler les populaires cabinets de curiosités partout en Europe. Ce registre artistique annonce l'atmosphère du «roman noir» anglais et culminera avec le fameux Frankenstein  de Mary Shelley

“Le XVIII$^{e}$ fut le siècle de l'anatomie triomphante. Comme toute chose longuement interdite, l'anatomie fascinait alors, faisait courir les foules partout en Europe et le foyer parisien fut longtemps l'un des plus en vogue… Les cabinets de cire anatomiques étaient l'apanage d'une élite “éclairée” suivant les aspirations des philosophes et l'influence des encyclopédistes, d'une classe aisée dont ils flattaient autant le prestige que la curiosité scientifique. Les cires du siècle des Lumières ne furent donc, somme toute, que la traduction en volume des traités d'anatomie d'alors, et bien que les anatomistes vérifiassent scrupuleusement le travail d'imitation des artistes, elles témoignaient encore de la contamination esthétique d'une démarche scientifique, du dépassement de la science par l'art, dans cette mise en scène organisée du corps anatomisé. Il s'agissait, peut-être autant pour le scientifique que pour l'artiste, de confectionner un modèle éternellement transmissible du corps humain, modèle complet démontrant toute la merveilleuse construction de la machine humaine pour le scientifique, mais aussi le modèle idéalisé, garant du beau et de la perfection pour l'artiste selon la doctrine néo-classique qui dominait à cette époque.”(extrait in catalogue « Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 » 1993)

La plastinication des corps telle que pratiquée à la fin du XX$^{e}$ siècle remplit la même fonction que les cires anatomiques du XVIII$^{e}$ siècle et suscite le même enthousiasme curieux des foules.

Tandis que Vésale, “père” de l'anatomie, dissèque des cadavres pour comprendre le fonctionnement du vivant, un des plus grands savants du Moyen Âge, Roger Bacon chercha, lui, à reproduire la mécanique du mouvement du corps humain et s'intéressa à la fabrication du premier automate occidental. Occidental car comme pour l'anatomie, Bacon fut inspiré par les premières traductions des textes greco-romains qui relatent des expériences et des personnages inouïs dont Héron d'Alexandrie, mathématicien et mécanicien grec du premier siècle qui rédigea un traité intitulé Des automates. Imaginez, il présenta alors une pièce de théâtre fusionnelle employant la fine pointe de la technologie; son théâtre anthropomorphe mettait en vedette des acteurs-automates, véritable théâtre techno de l'époque. Avec Phylon de Byzance, ils furent, en fait, les véritables précurseurs des savants modernes qui s'en inspirèrent notamment pour créer des personnages mus grâce aux principes de la force hydraulique. Les Arabes furent les

premiers à mettre en pratique cette technique. Les jardins de Bagdad étaient alors peuplés d'oiseaux artificiels capables de piailler en battant des ailes ou bien de personnages qui semblaient se promener.

Grâce à Bacon, les explorateurs du mouvement de la vie touchèrent par la suite à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal dont Léonard de Vinci et son lion animé (1499) à l'androïde mécanisé.

Mais la grande période de l'automate sera le XVIII$^{e}$ siècle avec l'ingénieur mécanicien Vaucanson. En créant un automate à la ressemblance du corps humain, Vaucanson intervient sur la notion même d'être humain comme si la volonté de se dédoubler ou de se représenter comme une machine, témoignait chez l'être humain d'une blessure originelle physique et mentale à réparer et surtout, il pose cette question toujours présente en ce début de troisième millénaire : jusqu'où peut-on substituer la machine à l'homme ?

L'automate accéda, avec Vaucanson, à un statut nouveau : il devint modèle scientifique et fut au cœur des recherches expérimentales pour le développement des machines. Les talents de Vaucanson furent bien sûr remarqués par l'industrie pour qui il inventa de nombreuses machines-outils dont un métier à tisser automatique.

**«Lorsque les hommes connaîtront toute l'efficacité de cet instrument (la raison), quel enfer ne vont-ils pas créer autour d'eux.».** (Georg Forster).

Le travail de l'homme associé à la machine, l'homme travaillant comme une machine en isolant du corps que les fonctions qui ont valeur marchande sont autant de méthodes et concepts qui en augmentaient l'efficacité. L'humain comme la matière étaient considérés comme ressources naturelles.

«Le taylorisme et toute l'organisation du travail qui a prévalu au XX$^{e}$ siècle dans la société occidentale découle en droite ligne de la vision du monde diffusée par la science "classique" : le monde était une grande mécanique déterministe avec des particules et des lois régissant leur interaction, l'entreprise doit donc se calquer sur ce qui "marche", elle doit être une grande mécanique où les hommes seront les particules élémentaires dont les "interactions" seront réglées par des procédures. Le quantitatif va régner en maître, taux de profit, PNB, etc. seront les indicateurs du "bien-être" de la société.» (Jean-Marie Pelt, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris,1995.)

L'environnement tout comme la vie humaine étaient traités comme des abstractions. Avec l'ère industrielle arrive la pollution massive des cours d'eau et de l'air et son cortège de maladies: variole, typhoïde et tuberculose. L'ouvrier est traité aussi durement que l'environnement ou plutôt comme elle, comme matière renouvelable à exploiter jusqu'à son rejet dans l'environnement. La fumée des usines de charbon est à la pollution de l'air ce que la pauvreté est à la pollution sociale. Les cadences automates, l'exploitation des enfants, la journée de quatorze heures, espérance de vie de vingt ans inférieures à la classe bourgeoise à cause des maladies industrielles, voilà la "carte postale" du XVIIIe et XIXe siècle.

Claude Lévi-Strauss ne prend pas de gants blancs sur cette question. Il remarque que d'un côté « nous entourons d'une véritable vénération certaines synthèses comme les œuvres des grands artistes : peintres, sculpteurs, musiciens. Nous construisons des musées qui sont un peu l'équivalent des temples d'autres sociétés, pour les y recueillir, et il nous apparaîtrait comme un désastre, une catastrophe universelle, que toute l'œuvre de Rembrandt ou de Michel-Ange fût anéantie… ». Mais de l'autre, que faisons nous des chefs d'œuvre de la Nature ? Sommes-nous seulement capables de les respecter ? « Lorsqu'il s'agit de synthèses infiniment plus complexes encore, et infiniment plus irremplaçables aussi, que sont les espèces vivantes, qu'il s'agisse des plantes et des animaux, alors nous agissons avec une irresponsabilité, une

désinvolture totale » de conclure Lévi-Strauss. Nous avons perdu l'écoute poétique de la Nature.

« Ce qui atteint la terre, atteint aussi les Fils de la terre.(...) Si les êtres humains crachent sur la terre, ils se crachent dessus. (...) Tout ce qui arrive aux animaux arrivera aussi à l'être humain, très bientôt.(...) L'homme blanc, qui a provisoirement le pouvoir, croit déjà qu'il est Dieu - à qui la terre appartient. (...) Continuez à salir votre lit, et une nuit, vous étoufferez dans vos déchets. (...) Car cela, nous le savons - notre Dieu est le même dieu. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc n'échappera pas à ce destin commun. (Extrait du discourt du chef Seattle tenu en 1856, cité dans The Washington Historical Quartery 22, no 4, octobre 1932.)

**«L'Amour pour principe, L'Ordre pour base, le Progrès pour but»**
(Auguste Comte)

Tout est en place pour célébrer la grande liturgie du progrès telle que prophétisée par Auguste Comte, Marx, Saint-Simon, Victor Hugo, Michelet pour qui la technique ouvre un ère de bonheur pour le genre humain, que le progrès dissipera «les deux fléaux du genre humain, la bêtise et la méchanceté.» Le grand visionnaire de la religion du progrès est sans aucun doute Concordet, qui, déjà à la fin du 18e siècle, annonçait «l'avancée triomphale de l'humanité vers la science, la sagesse et le bonheur» et surtout, voici son évangile « que le progrès scientifique et technique assure non seulement le bien-être de l'humanité mais encore son amendement moral». Le progrès de l'esprit humain est perfectible au même titre que celui des sciences.

Saint-Simon, dans le Catéchisme des industriels (1805), développe un plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.

Il reviendra au Français Auguste Comte (1798-1857) d'établir les bases athées de la religion scientifique qu'est le «positivisme» allant jusqu'à publier un Catéchisme positiviste, un calendrier profane des fêtes laïques supplantant la fête des saints. Il publia son œuvre majeur sous le titre de Cours de philosophie positive soutenant le «positivisme» comme la nouvelle religion de l'humanité.

On retrouve ce bonheur de l'humanité dans la maîtrise de la nature par les sciences dès les utopies de la Renaissance : dans *L'Utopie* (1516) de Thomas More, dans *La Nouvelle Atlantide* (v.1600) de Francis Bacon, dans *La Cité du soleil* (1623) de l'Italien Tommasso Campanella, dans *Le Discours de la méthode* (1637) de Descartes, dans *Recherche sur la nature et la cause de la richesse des nations* (1776) de Adams Smith, dans *Cours de philosophie positive* (1830) de Auguste Comte, dans *l'Avenir de la science* (1890) de Rénan, dans *Récits des temps futurs* (1899) de Wells.

En résumé, Comte avance ni plus ni moins que la fin de la métaphysique est nécessaire à l'avancement du genre humain. Tout questionnement sur Dieu et les mythes est futile. Ainsi on demande à la Raison de démythifier une trompeuse imagination, l'intuition, la poésie sont placées au banc des accusés des dérives historiques et des aliénations intellectuelles et sociales de l'humanité. La régénérescence de l'homme passe par la dénonciation des mythes archaïques qui l'asservissent.

Il s'agit alors de se concentrer sur la science comme application du phénomène fonctionnel. William Paley (1743-1805) membre du clergé anglican, est un passionné de sciences naturelles et collectionne tous les travaux majeurs en zoologie, botanique et anatomie pour illustrer les bases de son œuvre publiée sous le titre de *Natural Theology*. En cherchant les prédispositions divines cachées dans le monde vivant : homme, animaux,

plantes, il ouvrit la porte à la future recherche moléculaire et à la manipulation génétique.

Cet «homme de dieu» de l'église anglicane qui toute sa vie chercha Dieu dans la nature contribua malgré lui à son évacuation. Car paradoxe suprême, plus les scientifiques recherchent la preuve de Dieu dans la nature, plus leurs travaux avancent, plus ils récusent Dieu comme cause primordiale à l'exemple de Darwin qui débuta son voyage sur le Beagle avec la foi s'estompant au fur et à mesure de ses découvertes pour finalement disparaître laissant place à la théorie de l'évolution.. Ainsi le marquis de Laplace (1749-1827), mathématicien et astronome renommé, qui en arrive à la conclusion que « les éléments du système planétaire sont ordonnées de manière qu'il doit jouir de la plus grande stabilité.» Inquiet de tel propos sur l'Univers comme système autorégulateur, Napoléon Bonaparte, imaginez la scène, demande à Laplace où est la place de Dieu dans son système ? Et l'astronome de lui répondre «qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse» devant un Bonaparte ébahi par tant d'audace.

En plaçant ainsi l'homme (espèce élue) sur le trône de la nature au mépris des autres espèces animales ou végétales, la hiérarchie instrumentale portait déjà en elle le germe de la notion de l'exclusion et du racisme: il y a un ordre naturel des animaux et des végétaux comme il y a un ordre naturel de l'homme, certains étant placés plus haut que d'autres sur la pyramide.

En refusant de réfléchir au-delà du physique, la science appliquée ferme la porte à toute tentative d'exploration philosophique du réel et enferme la pensée humaine dans un prison idéologique, sorte de pensée unique où ce n'est pas le pourquoi qu'une chose existe qui importe mais comment elle fonctionne.  L'homme est une application de phénomènes fonctionnels tels que démontrés par Paley et que la science se doit de développer. L'humain comme le vivant sont considérés comme ressources naturelles, un réservoir d'organes biologiques mécanisées.

Ainsi la science créa son propre mythe de sagesse initiatique prolongée dans des techniques salvatrices construisant «l'antichambre du Paradis», soutenue par des messianismes politiques, autant de droite que de gauche, proposant ni plus ni moins le salut de l'humanité. Auguste Comte se proposa de mener à bien «la réorganisation spirituelle de l'Occident» en souhaitant une soumission totale à la vérité scientifico-historique seule garante du Progrès qui engendre l'Ordre. On sent déjà poindre à l'horizon de l'histoire contemporaine les totalitarismes du XXe siècle.

«Le processus d'isolement, d'abstraction et de séparation qui était la condition préliminaire de la pratique efficace de la science moderne était en fait un processus d'aliénation conceptuelle. Cette dernière devint à son tour une aliénation humaine reposant sur une conception erronée de l'Univers fragmenté. Ce n'est pas la science qui a tort mais ceux qui la pratiquent.» (Skolimowski, 1992)

Le contact entre l'Occident et les sociétés dites de nature fut dramatique pour ces dernières. Dans la plupart des cosmogonies «naturalistes» telles que développées en Asie, en Océanie, en Afrique, aux Amériques, les conflits entre les forces antagonistes qui aboutissent à la création de la vie n'entachent en rien, contrairement à Bosch, la réputation de l'homme qui reste innocent et qui ne peut porter le mal en lui. Cet absence de faute originelle entraîne l'absence du diable qui lui est associée comme dans les religions du Livre. Par contre les populations lointaines ne s'y trompaient pas lorsqu'ils rencontrèrent les Européens et leur diabolique obsession de l'or. Pour elles, l'homme blanc personnifiait la découverte du diable, son expression directe.

« Ce qui atteint la terre, atteint aussi les Fils de la terre.(...) Si les êtres

humains crachent sur la terre, ils se crachent dessus. (...) Tout ce qui arrive aux animaux arrivera aussi à l'être humain, très bientôt.(...) L'homme blanc, qui a provisoirement le pouvoir, croit déjà qu'il est Dieu - à qui la terre appartient. (...) Continuez à salir votre lit, et une nuit, vous étoufferez dans vos déchets. (...) Car cela, nous le savons - notre Dieu est le même dieu. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc n'échappera pas à ce destin commun. (Extrait du discourt du chef Seattle tenu en 1856, cité dans The Washington Historical Quartery 22, no 4, octobre 1932.)

La nature est loin d'être source de péché, au contraire, elle est source de félicité. L'autochtone se sent frère des animaux, des plantes, des astres, de la pluie et du vent. Toute la spiritualité converge vers la célébration de la vie néanmoins assombrie par les maladies et la mort. Cependant ce mal issu des maladies, de la mort, des désastres sont considérés comme des actes naturels représentés par des démons qu'il est possible de conjurer par des rituels et des paroles mystérieuses porteuses de guérison dont le sorcier est le dépositaire. Nul trace de faute contingente à l'humanité que l'homme est appelé à expier par le repentir et les mortifications corporelles.

Le trait caractéristique des peuples premiers est la conception du corps comme réplique en miniature du cosmos en communion directe avec la nature ambiante. Le corps est porteur de sens révélés par l'ornementation, le cosmétique du grec *kosmeticos*, qui «consiste donc à se revêtir soi-même de qualités cosmiques», à devenir, en quelque sorte, «conforme à l'ordre cosmique». (Nasr, 2004, p.349) Les peintures primitives corporelles et la danse/transe expriment une sagesse cosmique inscrite dans le corps en harmonie avec l'intelligence rationnelle de la nature.

Chez les Égyptiens, le microcosme humain terrestre rejoint L'Homme cosmique par la résurrection du corps et de l'âme. Déjà avec la notion d'âme se dégage une intériorité du corps qui tranche avec la vision extérieure de la peau (tatouage) et du geste (danse) comme communion cosmique. Cette intériorité, qui confirme le corps comme réceptacle, comme temple, se manifeste dans les Upanishads indiens par l'âme comme foyer de la lumière intérieure où toute réalité, toute conscience et toutes identités sont déployés par la force de vie (prana).

Il reviendra aux enseignements bouddhistes de construire le pont entre les expressions exotériques corporelles des traditions archaïques et l'univers ésotérique de l'âme indienne. Dans toutes les écoles orientales, la sagesse est innée à l'homme mais elle doit être développée autant dans le corps que dans l'esprit. Notre façon corporelle d'être dans le monde exprime notre manière de penser le monde. (Yasuo Yuasa) Le but de la vie est d'accomplir l'unité corps-esprit par des pratiques méditatives d'apprentissage où la respiration joue un rôle essentiel.

Tandis que les penseurs védiques et bouddhistes mettaient en évidence la relation corps/âme-cosmos/esprit, des philosophes arabes eux entreprirent d'établir les correspondances entre le corps et la nature :

«Le corps est semblable à la terre, ses os sont des montagnes, sa moelle des mines, l'abdomen est comme la mer, les intestins comme des fleuves, les veines sont des rivières, la chair est comme la poussière et la boue. Les poils du corps sont comme des plantes, les lieux où ils poussent sont semblables à un sol fertile et ceux sur lesquels rien ne pousse à une terre saline. De son visage à ses pieds, le corps est une ville peuplée, son dos en est la région déserte, le devant est l'est, son dos l'ouest, sa droite le sud et sa gauche le nord. Son souffle est comme le vent, ses mots sont le tonnerre, ses cris des éclairs. Son rire est comme la lumière du midi, ses pleurs comme la pluie, sa tristesse est pareille à l'obscurité de la nuit et son sommeil à la mort, tout comme sa vigilance est semblable à la vie. Les jours de son enfance sont le printemps, (suit) l'été, la maturité en est l'automne, et la vieillesse est comme l'hiver. Ses mouvements et ses actes sont pareils aux mouvements des étoiles et à leurs rotations. Sa naissance et sa présence sont comme des constellations naissantes, et sa mort et son absence sont semblables à leur coucher». (S.H. Nasr,

Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948, p.101-102)

Cette vision arabe du corps/nature vient compléter celle des yogistes hindoues où l'énergie vitale est diffusée via des centres d'énergie ou chakras, répartis sur l'intégralité du corps et qui sont reliés à divers pouvoirs cosmiques. C'est par l'énergie vitale irradiant son corps que l'homme prend conscience de la Vie Universelle. Le renier c'est aussi renier l'esprit et l'âme qui habite la nature terrestre.

Comme on le voit nous sommes à des années lumières des conceptions mathématiques occidentales de Galilée d'un univers mécanisé et du corps-machine de Descartes. Ces concepts ne sont pas étrangers au culte moderne du sport où le corps en est réduit à une simple machine entraînée à son tour par d'autres machines : le «body-building». Il est clair que la réduction du cosmos à une mécanique et de l'homme à une machine ont eu une conséquence remarquée sur la dégradation générale de l'environnement; la crise environnementale actuelle étant le reflet de la crise spirituelle de l'homme dénaturé.

Ce désir de dominé la nature orienta l'esprit humain vers l'extérieur et suggéra le besoin d'agir sur ce monde et ainsi créer les instruments nécessaires pour y parvenir. La méthode scientifique de l'époque permit de simplifier le complexe, d'isoler les éléments entre eux. La science se spécialisa en concentrant l'analyse uniquement sur le monde matérielle, elle devait en effet dé-spiritualiser la nature de ses mythes archaïques.

«La nature de Galilée, "écrite en langage mathématique", la nature de Descartes, où tout se fait par "matière et mouvement" est bien l'oeuvre du Dieu créateur. Mais ce Dieu, "l'éternel géomètre" de Voltaire, est en réalité **la plus formidable caution** que la raison humaine ne se soit jamais donnée dans sa conquête de la nature.» (Jacques Roger, La science nous renvoie notre image in Série sciences en société no.9, Autrement, avril 1993, p.131)

C'est dans les ouvrages théoriques intitulés *Principia* et *Opticks* que Newton postule que tous les phénomènes observés impliquent une description mathématique et géométrique sous forme de masse, de taille, de volume et de mouvements : Dieu a créé le monde à partir des principes de la géométrie et de lois mathématiques. L'Ordre mécanique succéda à l'ordre de la nature : «un arbre est une machine à fabriquer du bois». (Descartes)

Grâce à la révolution scientifique, l'espace devint réel; il s'agit alors de se l'approprier par les conquêtes, le temps est réel; alors divisons le en heures et minutes, la matière est réelle; codifions la en la mesurant et la pesant. La science naturaliste n'échappa pas à cette tyrannie instrumentale; elle tenta elle aussi de hiérarchiser la nature à partir de l'homme comme valeur suprême et chercha à partir de cette perception à établir l'orientation de nos choix.

La nature existait pour être explorée, pour être envahie; elle devait être conquise pour être comprise. La machine devient l'instrument de cette connaissance et l'ordre divin fut transférer à la machine ; Dieu devint le «grand horloger» de l'univers. Le mépris affiché par l'Église envers la nature et le corps humain - le corps tend à la corruption - ouvrit toute grande les portes aux visions mécaniques et machinistes de la science. La machine, par sa copie des fonctions et des membres du corps, ne projetait que la vision d'un corps mutilé déjà martyrisé, flagellé, haï par la religion. Nous avons vu précédemment comment les religions antiques de la Mésopotamie, de l'Iran, de l'Égypte transformèrent cet ordre naturel en loi d'asservissement de l'homme (la faute) et de contrôle coercitif (le Diable) des populations où le travail des hommes asservis (construction des pyramides) était comparables à des mécanismes de machine.

Pourtant le respect du corps et de ses organes étaient profondément enraciné chez les peuples primitifs. Tout un rituel

de la vie s'accomplissait autour de lui. L'introduction de la forme humaine dans la statuette paléolithique, la beauté du corps transfiguré chez les Grecs, les soins apporté au corps dans les bains romains, tout cela tomba en ruine. Dorénavant, l'homme n'est que machine, pis tout l'univers n'est que mécanisme. La victoire remportée par le christianisme sur les idoles païennes naturalistes a constitué, de ce point de vue, la plus grande révolution mentale de notre histoire culturelle.

Dès le Moyen-Age, la naissance de la théologie naturelle enseignée par Thomas D'Aquin vers 1250, à savoir l'étude religieuse de la nature en vue d'une meilleure compréhension de Dieu, proposa que, «dans la nature, les fonctions ne jaillissent pas au hasard d'une évolution accidentelle de la matière, mais bien plutôt que la matière, les corps, les éléments naturels, les organismes etc. sont choisis et conçus en fonctions des fins à poursuivre…» (Bertrand, p.242) Cette citation de saint Paul : «les perfections invisibles de Dieu nous sont manifestés par ses œuvres visibles (Rm 1,20) en est le credo que transposera le peintre Giotto (1267-1337) qui sera le premier artiste à subir très tôt cette nouvelle influence, puisque Thomas d'Aquin a vécu de 1225 à 1274. Giotto se mit à représenter les réalités de la nature à la manière dite «naturaliste» et surtout leurs donna une importante place dans la composition générale du tableau. L'importance accordée à la nature transforme tout. Pétrarque (1304-1374) est le premier dont on sache qu'il a escaladé une montagne par simple plaisir. Il reviendra au peintre flamand Van Eyck (1380 – 1441) d'oser représenter pour la première fois, un paysage peint d'après nature. Tous les peintres de la Renaissance s'en inspireront par la suite pour créer ce nouveau courant dit «paysagiste.» Masaccio (1401 – 1428), engage l'art italien sur une voie nouvelle en y introduisant la notion de perspective et d'espace réels.

Mais effet pervers oblige, cette citation de Saint Paul implique que derrière les objets se cachent un code secret qui, une fois révélée, nous permettrait de rencontrer dieu face à face. Tandis que la théologie naturelle cherchait à décoder les symboles physiques grâce auxquels Dieu pouvait communiquer avec l'homme, la science moderne, elle, s'efforcera désormais de mieux comprendre la façon dont opère la création. Il ne s'agit donc plus de communiquer avec Dieu à travers la nature, mais de comprendre les mécanismes sous-jacents. Ce qui veut dire que la science occidentale moderne a bien été conçue dans le giron de la théologie chrétienne.

La technique moderne dans ce contexte est partiellement expliquée comme la réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer.

Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau demiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Galilée, Descartes, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. Une nouvelle vision du monde appelée «matérialiste» proclama que la matière est l'unique substance, la raison unique de l'être et de la connaissance. En donnant à la matière, une force créatrice spontanée et considérant le mouvement comme son acte vital, le matérialisme renaissant rejoignait les préceptes épicuriens de la Grèce ancienne que Engels actualisera en écrivant : «que l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière.»

En effet, la philosophie épicurienne est l'un des systèmes les plus élaborés du matérialisme où les dieux sont exclus des affaires du monde. Épicure mena un combat épique contre la

crainte les dieux, contre l'angoisse et contre la mort. Pour lui, la philosophie avait pour seul but et fin que le bonheur de l'homme débarrassé des superstitions qui l'empêche d'acquérir la connaissance des lois de la nature. Connaître le fonctionnement de l'Univers, telle est le but de l'action libératrice. En ce sens, l'éloge de Lucrèce envers Épicure est éloquente et détruit le dogme du péché chrétien associé au fruit de la connaissance :

«L'humanité gisait lamentablement sous nos yeux,
subissant l'oppression de l'intolérable religion dont l'autorité,
tenait les mortels sous sa terreur.

Un homme de la Grèce, alors, le premier,
osa lever ses yeux mortel contre ce mystère,
et le premier osa s'y opposer.

Ni la crainte des dieux, ni les éclats de la foudre,
ni les menaces du ciel ne purent le retenir :
tout cela le provoquait davantage, dans son courage,
à briser le premier les secrets réservés de la nature.

Alors la force vive de son esprit triompha :
il dépassa de loin les bornes enflammées de notre Univers
et parcourut toute l'immensité du regard de son intelligence.

C'est de là qu'il nous rapporte en vainqueur
la science des causes de ce qui peut venir au monde
et de ce qui ne le peut,
la connaissance des limites des êtres
et les raisons du terme de toutes choses.

Ainsi la religion, foulée aux pieds,
peut enfin disparaître,
et ce c'est nous qui prenons place dans les cieux
par cette victoire.
(Lucrèce, De natura rerum, I, 63,80, trad. Ernout et Robin, collection Budé, tome I, Paris, 1925)

Mais c'était mal connaître les tendances mégalomanes de l'homme prenant les traits du Nemrod biblique. L'homme devint l'idole de lui-même et la machine, sa création, la nouvelle religion, conception mécanique de l'Univers qui servira le capitalisme comme fondement de l'idéologie dominante de la modernité. La foi avait trouver un nouvel objet : le pouvoir économique par le contrôle de l'ordre mécanique.

Les détenteurs du capital et l'Église inféodée à ceux-ci prêchaient l'Évangile du travail, la foi en la science mécanique et le salut par la machine et la routine mécanique d'autant plus que le paradis du succès financier était au bout de la chaîne de production. Calvin, Luther et les premiers Réformateurs et pères du protestantisme développèrent un mépris de la Nature tel qu'ils cautionnèrent avec ferveur cette nouvelle conception mécanique de la Nature sans âme et de la science moderne comme outil d'exploitation.

Le processus de désertification de l'être amorcé auparavant par la religion se perpétua dans la science. En séparant l'âme du corps, en donnant à l'âme une réalité autonome, on permettait donc de disséquer les fonctions du corps. William Paley (1743-1805) membre du clergé anglican, est un passionné de sciences naturelles et collectionne tous les travaux majeurs en zoologie, botanique et anatomie pour illustrer les bases de son œuvre publiée sous le titre de *Natural Theology*. En cherchant les prédispositions divines cachées dans le monde vivant : homme, animaux plantes, il ouvrit la porte à la future recherche moléculaire et à la manipulation génétique. Cet «homme de dieu» de l'église anglicane qui toute sa vie chercha Dieu dans la nature contribua malgré lui à son évacuation. Car paradoxe suprême, plus les scientifiques recherchent la preuve de Dieu dans la nature, plus leurs travaux avancent, plus ils récusent dieu comme cause primordiale à l'exemple de Darwin qui débuta son voyage sur le Beagle avec la foi s'estompant au fur et à mesure de ses découvertes pour finalement disparaître. Ainsi le marquis de

Laplace (1749-1827), mathématicien et astronome renommé, qui en arrive à la conclusion que « les éléments du système planétaire sont ordonnées de manière qu'il doit jouir de la plus grande stabilité.» Inquiet de tel propos sur l'univers comme système autorégulateur, Napoléon Bonaparte demande à Laplace où est la place de dieu dans son système et l'astronome de lui répondre «qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse.»

Il reviendra au Français Auguste Comte (1798-1857) d'établir les bases athée de la religion scientifique qu'est le «positivisme» allant jusqu'à publier un *Catéchisme positiviste*, un calendrier profane des fêtes laïques supplantant la fête des saints. Il publia son œuvre majeur sous le titre de *Cours de philosophie positive* soutenant le «positivisme» comme la nouvelle religion de l'humanité.

En résumé, Comte avance ni plus ni moins que la fin de la métaphysique est nécessaire à l'avancement du genre humain. Tout questionnement sur Dieu et les mythes est futile ; ce n'est pas le pourquoi qu'une chose existe qui importe mais comment elle fonctionne. Il s'agit alors de se concentrer sur la science comme application du phénomène fonctionnelle. En refusant de réfléchir au-delà du physique, la science appliquée ferme la porte à toute tentative d'exploration philosophique du réel et enferme la pensée humaine dans un prison idéologique, sorte de pensée unique. L'homme est une application de phénomènes fonctionnelles telles que démontrées par Paley que la science se doit de développer. L'humain comme le vivant sont considérés comme ressources naturelles, un réservoir d'organes biologiques mécanisées.

Pour la nouvelle science du salut, le travail de l'homme associé à la machine, l'homme travaillant comme une machine en isolant du corps que les fonctions qui ont valeur marchande sont autant de méthodes et concepts qui en augmentaient l'efficacité. Comment l'homme pouvait-il s'accommoder d'un tel environnement ? Les seules choses qui les maintenaient rivés à leur machine étaient la faim, l'ignorance et la crainte car l'ouvrier de cet époque ne pouvait espérer un avancement social par l'argent, ses gains parvenant à peine à suffire à sa survie. Dans de tels conditions, le véritable «opium du peuple» est la religion traditionnelle pour l'âme mais aussi le gin, le whisky et le rhum pour le corps.

Déjà en 1770, un écrivain appelait déjà ce nouveau monde industriel : «La Maison de la Terreur» où les pauvres, hommes, femmes et enfants étaient maintenus au travail quatorze heures par jour et tenus en main par la diète et la maladie car les maladies industrielles fleurissaient naturellement. Ce qui resta, ce fut le monde nu, une terre inculte où la nature et l'homme étaient dominés par la réalité mécanique des machines idolâtres. Dorénavant vivre c'est travailler comme une machine pour acquérir le salut, tel est le credo de la modernité.

«L'homme machinal» (La Mettrie) convient parfaitement au système économique qui s'intéresse avant tout au rendement maximum; à la société technologique où le monde est conçu comme une usine qui exploite l'environnement et l'homme. Cette économie d'argent introduisit le concept de propriété privé. La civilisation glissa du “nous” au “je”. Plus calculateur et égoïste, l'homme plaça son avantage personnel au dessus de la communauté. L'individualisme était synonyme d'autonomie financière et de pouvoir. Plus de pouvoir, plus d'argent commandait une plus grande productivité, plus de productivité, une plus grande exploitation des ressources naturelles et humaines. La spécialisation, le pouvoir et la richesse fracturèrent la communauté en classes, la division en classes amena la hiérarchie et la lutte interne, le conflit amena l'armée comme symbole du pouvoir de l'ordre nouveau, tous ayant comme dénominateur commun l'enrégimentation avec cette

dernière la mécanique de l'homme transformé en machines collectives à l'image des insectes sociaux. Tel était l'idéal souhaité au XIXe siècle. L'homme civilisé devint machine au service d'une idéologie comme les esclaves mésopotamiens et égyptiens de l'Antiquité au service de leurs dieux. Ainsi une minorité dominante comme aux temps de Sargon et des pharaons s'appropria le commandement des organisations, la production des biens et l'accumulation des richesses.

Cette hiérarchie pyramidale transforma les liens affectifs et spirituels inhérents à la communauté (coopération) en des intérêts mercantiles et des contrats rationnels inhérents à la société moderne (compétivité). L'originalité de la modernité a été de couronner le capitalisme comme seul et unique système d'échange économique. Auparavant, chaque élément de la vie coopérait pour tisser la trame de la civilisation; la nature étant le langage de Dieu, dorénavant le monde appartient à celui qui se l'approprie: le matérialisme remplaça l'ascétisme religieux, l'épargne remplaça la grâce comme moyen d'échapper à la détresse humaine. Domination et exploitation seront désormais le slogan de la nouvelle liturgie financière, la Bourse remplaçant l'Église.

En plaçant ainsi l'homme (espèce élue) sur le trône de la nature au mépris des autres espèces animales ou végétales, la hiérarchie instrumentale portait déjà en elle le germe de la notion de l'exclusion et du racisme: il y a un ordre naturel des animaux et des végétaux comme il y a un ordre naturel de l'homme, certains étant placés plus hauts que d'autres sur la pyramide.

«Lorsque les hommes connaîtront toute l'efficacité de cet instrument (la raison), quel enfer ne vont-ils pas créer autour d'eux.». (Georg Forster).

Dieu/homme

"L'hominisation de la nature" associée à la "loi du plus fort" sont les fondements de la théologie moderne de l'homme-Dieu. Dorénavant le salut individuel passe par le statut social; l'avoir se substituant à l'être. L'abstraction de l'au-delà comme finalité existentielle avec les sacrifices et les renoncements qu'elle impose pour y accéder est évacuée au profit d'une finalité plus pragmatique et terrienne: le matérialisme comme accomplissement de l'être sur Terre. L'homme d'affaire, l'industriel, le financier en sont les évangélistes. Par contagion, le matérialisme se répandra à la vitesse d'une pandémie dans toutes les couches sociales. Seule l'élite, le meilleur, aura accès à l'Eden du succès. L'accès à l'Eden matérialiste passe bien sûr par l'appropriation des biens de la terre et aura comme conséquence un fait fort significatif qui augmentera encore plus la division sociale: l'accession à l'Eden est transmissible par l'héritage. On peut hériter du Ciel sur Terre par les liens du sang, d'homme à homme.

La théologie matérialiste de l'homme-dieu est, comme on le voit, une abnégation complète des valeurs chrétiennes du christianisme cautionné autant par l'Église catholique que protestante et anglicane.

«Ainsi le christianisme aura-t-il été la religion de la sortie de la religion» Michel Gauchet, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard 1985 p, 1

Aparté : En I976, au Guatemala, j'assistai à un fait cocasse mais fort de signification. Au sortir le messe, les "croyants" se dirigeaient à l'orée d'une forêt pour y célébrer un culte païen. On m'expliqua alors qu'il valait mieux pas prendre de chance ou cas ou...Il en est ainsi de la modernité, on pratique la science profane de l'homme-Dieu tout en restant croyant à Yahvé, au Christ ou Allah, au cas ou...

L'efficacité de la théologie de l'Homme-Dieu est telle que les

exigences morales de la chrétienté sont éclipsées parce qu'inefficaces dans le nouveau monde matérialiste.

En donnant forme humaine aux dieux de l'Olympe, les Grecs rapprochaient l'homme de la sphère divine. Par la suite le logos, la raison déracina tranquillement l'homme de la nature et bien vite la pensée rationnelle intégra l'anthropocentrisme dans l'histoire du monde :

« L'homme est la mesure de toutes choses ». (Protagoras).

C'est exactement dans cet optique que s'est accompli la grande révolution scientifique. Auparavant, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, les choses, les corps révélaient leur essence à l'homme par la contemplation qui permettait à l'être de se rapprocher du divin. Avec Galilée, Descartes et Newton, nous assistons au dépouillement du réel et à l'éviction de Dieu de la matière.

Le Royaume de Dieu est aux cieux, celui de l'homme sur terre. Ainsi le désir de l'homme moderne n'est plus de contempler la création mais d'agir et transformer les choses qui l'entourent ce qui implique la mutation suivante : l'homme ne cherche plus son salut dans l'au-delà mais ici-bas : «Dieu est mort» tel est le «coup d'État métaphysique» de l'homme contre Dieu. Mais le dieu assassiné est vite remplacé par l'Homme-Dieu et sa technique sacrée.

Agir sur le réel, voici donc le travail de l'artisan, de l'ingénieur propulsé au premier rang. Le développement des techniques est non seulement une révolution matérielle mais aussi un bouleversement cosmologique et bien sûr métaphysique. Toute la conception cosmologique de l'Univers, toute la conception traditionnelle des objets et des formes que l'homme avait patiemment mise en place s'effondre comme un jeu de carte. Au yeux de l'historien des sciences Alexandre Koyré, il s'agit «de la révolution la plus profonde accomplie ou subie par l'esprit humain depuis l'invention du Cosmos par les Grecs».

Mais surtout, agir sur le réel implique que le monde est imparfait donc perfectible, que la nature est malléable et soumise à l'action bienfaisante de l'homme. Le monde est œuvre inachevé et le destin de l'homme sur terre est de parachever l'œuvre initial sous les auspices ou non de Dieu. Le monde apparaît de plus en plus comme un champs de bataille où s'affrontent des puissantes aveugles. Comme pour les gnostiques auparavant, le monde est mauvais et le philosophe Hume en généralisa l'idée ainsi : «Une guerre perpétuelle est allumée entre toutes les créatures vivantes».

La nature archaïque des peuples primitifs et des philosophies traditionnelles, telle qu'elle était contemplée, était le règne du Bien. La nature moderne, lieu de violence entre espèces, est le royaume du Mal. Puisque le Bien n'est plus dans la nature, il se doit d'y être introduit par l'action humaine. La technique moderne prend ainsi son sens métaphysique du Bien combattant le Mal.

«Les Anciens et les médiévaux n'ignoraient nullement la technique ; le Moyen Âge occidental a inventé ou généralisé des procédés agricoles qui ont permis une amélioration de la condition humaine à commencer par un accroissement démographique. Mais ces résultats n'étaient pas considérés comme apportant un bien qui aurait dépasser le niveau de l'utile et du commode. Pour les Modernes, en revanche, combattre la nature, c'est combattre le mal et répandre le bien. De la sorte, la production technique voit mettre à son crédit la force de la pratique morale». (Rémi Brague, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999, p.240-241)

La nature, le monde ne peut plus nous aider à devenir des hommes; seule la transformation du monde peut participer à l'édification de l'homme. De l'association avec la nature nous passons à son exploitation. L'anthropocentrisme grec fut

assimilé par les Romains qui en augmentèrent la portée :

« Toutes les ressources de la nature ne sont là que pour l'homme » (Cicéron).

Yahvé, Dieu et Allah confia le monde avec toutes ses créatures à l'homme afin qu'il accomplisse Ses commandements en le gouvernant. Par la suite, la nature disparut complètement comme référence mythique dans le désert des religions monothéistes.

«Ce sont les prophètes, les apôtres et leurs successeurs, les missionnaires, qui ont convaincu le monde occidental qu'une pierre (considérée comme sacrée par certains) n'était qu'une pierre, que les planètes et les étoiles n'étaient que des objets cosmiques; autrement dit, qu'elles ne sont (et ne peuvent être) ni dieux, ni anges, ni démons. C'est à la suite de ce long processus de désacralisation de la Nature que l'Occidental a réussi à voir un objet naturel, là où ses ancêtres voyaient des hiérophanies, des présences sacrées.» (Eliade)

L'évolution de l'ésotérisme, d'inspiration chamaniste, traversa toutes les sociétés antiques comme une sorte de doctrine secrète identifiée à la gnose, une connaissance supérieure réservée à des esprits choisis. Toutes les grandes civilisations comme la Mésopotamie, l'Égypte, la Perse, l'Inde, la Chine alimenteront cette sorte de régénération cosmique et spirituelle parallèle au pouvoir établi.

Combattue par les juifs, les chrétiens et les musulmans, cette pensée ésotérique reprendra de la vigueur à la Renaissance avec la découverte et la traduction latine du *Corpus Hermeticum* de Hermès écrit à Alexandrie au début de notre ère et qui se veut une synthèse philosophique et religieuse de textes anciens animés par la révélation d'une origine incontestable et commune à tous. Cette fois ci, une cosmologie antique reliée à la métaphysique et la philosophie greco-romaine largement inspirées des spéculations des alchimistes arabes forment un corpus de texte tout à fait inédit.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le *Corpus Hermeticum* est un ensemble de dix-sept traités vraisemblablement écrits entre le IIe siècle avant et le IIIe siècle après notre ère : *le Poimandrès* ou *Pimandre*, *l'Asclepius* ou *Discours parfait*, les *Fragments de Stobée* (parmi lesquels on trouve la *Koré Kosmou*, texte d'une importance cosmogonique majeure) et enfin le *De castigatione animae* (*Du châtiment de l'âme*), texte arabe postérieur datant vraisemblablement du IXe ou Xe siècle. Outre ces textes cosmogoniques, une série d'écrits hétérogènes peut être classée comme suit : les écrits astrologiques, les sciences occultes et les sciences alchimiques. Nous savons aujourd'hui que ces textes ont été écrits dans les premiers siècles de notre ère, par un ou plusieurs grecs vivant à Alexandrie. Il s'agit de rêveries mystico-philosophiques, s'inspirant librement des philosophies grecques antiques, et notamment de Platon, dont le Timée semble avoir constitué un modèle, mais aussi de diverses croyances religieuses alors en vogue dans l'Égypte hellénisée.

Hermès Trismégiste était souvent considéré comme un personnage historique, (L'histoire raconte qu'Hermès trouva dans la vallée d'Hébron, après le déluge, sept tables sur lesquelles étaient imprimés les arts libéraux. Il en fit un résumé que nous connaissons comme étant la Table d'Émeraude. Pythagore fut son disciple, et après lui Platon et Aristote, Galien et Hippocrate, ainsi que les Arabes)  mais on reconnaissait aussi à ses écrits la marque de quelques-uns des attributs conférés par les Égyptiens au dieu Theuth, par les Grecs à Hermès et par les Romains à Mercure; trois influences qui expliquent le sens de trimégiste  : « trois fois très grand ». Dans le "trois fois très grand", " l'exégète reconnaît le signe de la Trinité mystique, le philosophe naturaliste y décèle une allusion aux trois règnes (minéral, végétal, animal) et pour l'alchimiste, ce nombre est une allusion aux trois principes (sel, soufre,

mercure)

Il faudra attendre la Renaissance pour qu’enfin apparaissent à nouveau certains préceptes naturalistes issue du *Corpus Hermeticum*, traduction latine d’une philosophie antique gréco-égyptienne, originaire d’Alexandrie. Bien que l’hermétisme, philosophie nommée ainsi en l’honneur de Hermès Trismégiste, date du début de l’ère chrétienne, elle sera connue en Occident chrétien qu’au XVe siècle après avoir transité à travers les éditions arabes du Xe siècle.

L’histoire de l’hermétisme moderne commence vraiment à Florence en 1460, lorsqu’un moine rapporte de Macédoine un étrange manuscrit qu’il a trouvé là-bas. C’est un ensemble de textes écrits en grec, qui regroupe quatorze petits traités de quelques pages chacun, et dont l’auteur serait Hermès Trismégiste « Hermès le trois fois grand ». Le manuscrit fut traduit en français pour la première fois par François de Foix de Candale en 1574.

Parmi ses écrits, notons :

«En vérité, de façon certaine et sans aucun doute, tout ce qui est en dessous est semblable à ce qui est au-dessus et tout ce qui est au-dessus est semblable à ce qui est en dessous, afin d’accomplir les miracles d’une chose. Ainsi toutes choses procèdent de l’Unique par médiation de l’Unique, dont elles sont nées par adaptation. Son père est le soleil et sa mère la lune. Le vent l’a porté dans son corps. Sa nourrice est la terre. (…) Le microcosme est créé en fonction du prototype du macrocosme. Pour cela et de cette manière de merveilleuses applications sont faites».

De ces principes énoncés par Hermès, retenons qu’il y a réciprocité entre les formes de la nature (en dessous) et les réalités du monde spirituelle, cosmique. Les grands thèmes de l’hermétisme savant sont les suivants, selon Festugière. Il y a trois Vivants : Dieu, le monde et l’homme (son intellect) (Asclépius, 10).

A) DIEU : existence et unicité de Dieu (C.H. XI 5-14), excellence de Dieu (C.H. II 14-16, VI), Dieu donne tout et ne reçoit rien parce qu’il n’a besoin de rien (C.H. II 16, V 10, VI 1, X 3), Dieu source de tout (C.H. XI 3), Dieu présent partout contient tout (C.H. XI 6, 20, XII 22-23), Dieu Un et Tout (C.H. XIII 17, XVI 3), Dieu éternellement actif (C.H. XI 13-14, XVI 19), Dieu créateur créant parce qu’il est bon (C.H. IV 1-2), Dieu cause seulement du bien (C.H. VI), Dieu non cause du mal (CH IV 8, XIV 7). Dieu est androgyne, “mâle-et-femelle”.

B) LE MONDE : sympathie, lien entre ciel et terre (Asclépius, Stobée XXIII ss.).

C) L’INTELLECT: origine divine de l’intellect soit comme parcelle de l’Âme du Tout (C.H. X 7, 15) soit comme dérivée de la Vie et de la Lumière qui sont des éléments constituants de Dieu (C.H. I 17), intellect oeil de l’âme ou du coeur (C.H. IV 11, V 2, VII 1, X 4, 5, XIII 14, 18), pouvoir de la pensée (C.H. XI 19-20), existence de Dieu invisible prouvée par l’existence de l’âme invisible (C.H. V 2).

En somme, tout le «naturalisme» primitif exclu des monothéismes bibliques revint en force, en marge autant de la théologie que de la science. Dans la plupart des écrits ésotériques coexistent le sens d’en-bas et le sens d’en-haut : un sens externe et un sens interne.

De l’Unique origine le multiple. Il s’agit donc de se mettre en sympathie, de devenir Un, le Tout, de ne plus faire qu’un avec la Nature, Dieu et l’Univers :

« Monte plus haut que toute hauteur, descend plus bas que toute profondeur. Rassemble en toi-même les sensations de tout le créé, du feu et de l’eau, du sec et de l’humide, imaginant que tu es à la fois partout, sur la terre, dans la mer, au ciel, que tu n’es pas né encore, que tu es dans le ventre maternel, que tu es adolescent, vieillard, que tu es mort, que tu es

par-delà la mort. Si tu embrasses par la pensée toutes ces choses à la fois, temps, lieux, substances, qualités, quantités, tu peux comprendre Dieu. » (Poimandrès XII, 20).

Dès l'origine, la tradition chinoise aborde ce concept sous le nom de «mandat du ciel» qui confie à la Maison royale, plus précisément au «fils du ciel» la responsabilité de gérer le bon fonctionnement de la société en célébrant des rites qui assurent la pérennité de l'ordre naturel et leur succession dans l'univers. Les dynasties chinoises comme en Mésopotamie et en Égypte sont des théocraties dirigées par des prêtres-rois. Puis, comme en Europe, le fer fit son apparition et son cortège d'armes, de monnaies, de trésors. D'une économie relativement simple d'autosuffisance basée sur l'agriculture se développa la caste des marchands et la production de biens spécialisés et du commerce interrégional. L'équilibre social fut fragmenté par divers conflits qui entraînèrent des désordres politiques. Entre les VIe et IIIe siècle avant Jésus-Christ, se situe la période d'influence des philosophes, époque appelée celle des «Cent Écoles». Ce fut principalement sur les problèmes socio-économiques et leurs conséquences sur l'administration politique que se penchèrent les philosophes chinois.

Voyageant d'une cour à l'autre, les sages exposaient leurs théories et débattaient en public. De ces cent écoles, deux émergèrent plus que les autres : le confucianisme et le taoïsme.

Confucius, né en 551 avant J.C., est avant tout un théoricien politique qui a eu le génie de transposer les grands thèmes de la tradition primitive et de les restaurer à travers un système éthique et moral basé sur l'homme de bien comme force irrésistible. Confucius transforma, peut-être pour la première foi dans l'histoire de l'humanité, les mythes ancestraux de la religion primitive en philosophie «profane» où le prince est un homme de bien pour son peuple parce qu'il possède un code de conduite morale  : la vertu, l'altruisme, le respect des autres et la fidélité envers la famille et les ancêtres. Contrairement à la légende populaire qui persiste, loin d'être adulé, Confucius fut méprisé par les grands de ce monde et partout, il reçut le même accueil hostile; seuls quelques disciples l'acclamèrent sous le nom de « roi qu'on ne couronna jamais». Il mourut désespéré de l'ignorance des foules et comme bien d'autres hommes illustres, il connut la notoriété plusieurs siècles après sa mort. Ce qu'il faut retenir de la pensée confucéenne c'est que l'homme et son gouvernement doivent suivre la volonté de l'harmonie et les rythmes du Ciel.

Des racines traditionnelles, Confucius extirpa l'essence de l'art de gouverner grâce au bienfait d'une moralité sociale ; son sujet d'étude est «notre monde». Mais connaître les lois du ciel commande un approche, une connaissance disons plus mystique, une voie (le Tao) qui pénètre le Mystère. Les taoïstes, à partir des mêmes thèmes ancestraux, ont l'intuition qu'«une unité immuable» et métaphysique surplombe ce monde en constant changement. De cet enseignement métaphysique, les taoïstes traceront les grandes lignes de ces lois immuables. Contrairement à Confucius qui conçoit une philosophie accessible à tous, le taoïsme se révèle une philosophie d'origine chamanique réservée à quelques initiés. Parce que mystique, le taoïsme reprendra rapidement le vernis religieux que Confucius s'était efforcé d'éradiquer de la pensée chinoise et Lao Tseu  en deviendra le patriarche et le *Dao te jing*, le livre sacré.

L'évolution du confucianisme et du taoïsme fut soudainement entravée par une autre école de pensée, l'École de loi qui rejetait toutes les mythologies traditionnelles, les concepts philosophiques de Confucius ainsi que toute foi dans le surnaturel taoïste. Cette philosophie légaliste ne se préoccupait que «de la réalité du monde tel qu'il existe à l'instant présent.»

Une codification rigoureuse des devoirs de chaque individu annexés à des châtiments cruels et exemplaires devait conduire à une gestion de l'État efficace certes mais drastique, tel fut l'acte de naissance du premier empire chinois : la dynastie des Chin ou la naissance du totalitarisme.

Chin Shi Huangdi, le premier empereur, affirma sa souveraineté non seulement sur tous les hommes mais aussi sur tous les dieux et s'appropria tous les titres religieux et tous les pouvoirs politiques. Le despote théocrate chinois, à l'image de Sargon, fit la guerre à toutes les États-cités, il soumit les peuples et firent d'eux ses propres sujets sous peine de mort ; cela va de soi. La cruauté du premier empereur fut tel que la philosophie légaliste tombât en désuétude et les conflits, surtout les révoltes firent tomber le régime. Au Chin succéda la dynastie des Han, période d'éclosion culturelle et intellectuelle où confucianisme et taoïsme reprirent du service, mieux encore, fusionnèrent sous l'égide de l'École de Yin-Yang et de son maître Ziyen, le plus grand des philosophes méconnus de la Chine. Ses enseignements et conseils pratiques furent non seulement acceptés mais devinrent propriétés communes autant des confucéens que des taoïstes.

Selon Ziyen, la notion de cycle s'inscrit dans le Tao, Principe de tout ordre et de toute harmonie, le Principe immuable de tout ce qui change. Le cycle des Transformations, le I-Ching repose sur le T'ai Chi ou Tao comme Principe Suprême, l'Unique, le Tout, qui mène aux deux principes complémentaires le Yin (Ciel, masculin) et le Yang (Terre, féminin) dont l'interaction est à l'origine de tout changement et devenir.

«Par la transformation du yang et son union avec le yin, les Cinq agents, L'eau, le Feu, le Bois, le Métal et la Terre s'élèvent. Quand ces cinq forces matérielles sont distribuées en un ordre harmonieux, les quatre saisons suivent leur cours…». (Wing-tsit Chang, A Source of Book in Chinese Philosophy, Princeton University Press, N.J., USA, 1963, p.465)

Dans le cycle des Cinq éléments, chaque élément est amené, à tour de rôle, à l'emporter sur les autres et ainsi diriger une période de l'histoire. De ce principe des cinq éléments, Ziyen formula la théorie cyclique de l'histoire, fondement essentiel de la pensée chinoise et ultérieurement asiatique.

Les rythmes de la Nature sont rythmes du Divin; le cycle des saisons est cycle sacré que l'on a nommé «l'Éternel Retour». Précisons que cet «éternel recommencement» ne distille pas toujours la même histoire cosmique de même que chaque printemps marque le départ d'un nouveau cycle différent du précédent.

Dans la Grèce antique, cette notion de retour s'appelait «le cycle de la Grande Année».

«Régulièrement, tous les 7 000 ans disent les uns, tous les 36 000 ans prétend Platon, le chiffre s'établit plus tard à 28 000 ans, les astres reviennent occuper les mêmes positions. Or l'homme est si bien lié à la Nature qu'à ces mêmes dates…l'histoire humaine repasse aussi par les mêmes phases. Retour éternel des astres, recommencement sans fin de l'histoire; année sidérale, année d'humanité. Mais ce point précis heurtera la conscience chrétienne». (Nasr, p.

Il en est de même pour la cosmogonie amérindienne. Relisons ces mots de Black Elk, chaman oglada, telles que relatés par T.C. Mc Luhan dans *Pieds nus sur la terre sacrée*:

«Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'Univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds – Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle – de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des

oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde.

Les religions bibliques monothéistes transcendantales ont progressivement dissocié le Principe divin du principe naturel. Car la religion juive en intronisant Yahvé comme Dieu unique a aussi créé l'Histoire du monde avec un début, un sens et une fin. Or cette conception de l'Histoire, adoptée aussi par les chrétiens et les musulmans, implique un temps linéaire en totale contradiction avec le temps cyclique des religions traditionnelles.

Puisque la notion de temps cyclique provient de l'observation de la nature, du rythme des saisons, du jour succédant à la nuit, du mouvement des planètes et de la lune, les fils d'Abraham récuseront fermement ces visions païennes de l'Histoire cyclique et surtout, l'astronomie, cette nouvelle science qui semble donner raison aux peuples impies.

«Mais que va-t-il se passer si demain on démontre que le big bang ne marque pas le début de tout mais seulement le commencement d'un épisode parmi les innombrables qu'a connus l'univers, si l'on prouve que finalement l'histoire cosmique n'est qu'une alternance de périodes d'expansion et de contraction ? Cette possibilité n'est pas une vue de l'esprit. Les astrophysiciens considèrent aujourd'hui que si la matière invisible de l'univers (celle qui n'est pas éclairée et qu'on appelle parfois la «matière noire») a une masse suffisante, alors l'attraction gravitationnelle va arrêter l'expansion, inverser le mouvement et les galaxies qui fuient à toute vitesse aux quatre coins de l'univers se retrouveront à nouveau rassemblées en une tête d'épingle pour donner naissance dans 10 ou 15 milliards à un nouveau big bang. Si c'est le cas, c'est aussi qu'avant «notre» big bang, il y a eu un autre «big crunch», et qu'il en a été toujours ainsi. Ce scénario donnerait raison au tao et aux diverses religions cycliques». (Claude Allègre, Dieu et la science, Éditions Fayard, Paris, 1997, p.113)

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps. Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique la renouvellement d'un univers différent à chaque passage.

Dans l'univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le «pilier doré» sorte d'interconnection entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacré de la Terre et du Ciel.

D'inspiration chamanique, la cosmologie amérindienne, elle aussi, conçoit la présence de l'Esprit dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» (Schuon) implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous auraient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme  les anges, l'animisme met l'accent sur une «puissance» vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose. Cette vision à la fois quantique et philosophie se retrouvait jadis voilà plusieurs millénaires inscrites dans les textes sacrés des Védas indiens sous la forme suivante : «Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms (Rig Veda, X; 129, 2). Et encore : «Les prêtres et les poètes multiplient avec des mots la réalité cachée qui est unique.» (X; 114).

Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un «logos» présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoir surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

Les formes perceptibles extérieures (exo) sont des symboles ouvrant sur la dimension intérieure (éso) de toute chose, de l'atome aux galaxies. Ainsi, la multiplicité extérieure communique avec l'unité intérieure. Cette pensée traditionnelle trouvera écho dans la philosophie grecque sous l'idée du *pneuma* comme source de l'ordre cosmique qui relie l'essence, l'intériorité d'un corps aux autres corps de l'univers par une chaîne causale.

**«Exister c'est être un symbole et la sagesse c'est percer le symbole des choses».** (Schuon)

Cette maxime exprime adéquatement la perception des choses de l'univers comme des théophanies, c'est-à-dire comme la présence immanente du sacré dans la matière que l'homme peut ressentir par la contemplation. De l'extérieur des choses, l'homme perçoit l'intention divine qu'il incorpore dans son âme. Nous vivons donc dans un tissu de théophanies, de signes d'informations que l'esprit analyse, l'homme en ce sens est un *pontifex*, un constructeur de pont entre la réalité intérieure et extérieure.

Les traditions archaïques vivent toutes dans l'espace, il n'existe pas de temps linéaire, tout y est cyclique, la notion de linéarité, de finalité, de Rédemption, de Salut, est donc exclue contrairement aux religions de la Bible. Dans le monde des Origines, la nature n'est pas un symbole des réalités spirituelles, elle est «la» spiritualité. Le monde est cathédrale et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière «inerte» sont porteurs d'âmes.

Cette vision de l'ordre naturel sera à l'origine de la plupart des contestations, principalement des artistes et des poètes de l'époque, contre la mécanisation, l'industrialisation issue de la Révolution scientifique.

Car résistance il y a eu, rappelons nous les courants millénaristes. Et beaucoup de ces religions populaires sont nées simplement pour faire contrepoids à la disparition de la nature dans l'enseignement chrétien. Gnostiques, Chrétiens, Juifs, Musulmans, Druzes, Francs-Maçons, Rosicruciens… autant de religions, de peuples et de philosophies qui cherchèrent le désir d'Unité et d'Union de l'ensemble de l'humanité : l'alliance de l'homme à la nature, de la nature à Dieu, de Dieu à l'homme, de l'homme à l'homme. Tous ces mouvements révolutionnaires apparurent dans les milieux ruraux, en campagne, là «où toute la nature soupire dans l'attente de la Résurrection.» Pour le fermier médiéval, la nature n'est pas le monde du péché mais le monde de Dieu. C'est pourquoi le règne de mille ans du Christ est si attendu, car lui seul viendra à nouveau sanctifier la nature, la transfigurer. Tout le monde rural européen aspire au retour du Paradis terrestre. Les sociétés paysannes, continuellement terrorisées soit par l'évêque ou le châtelain se révoltent alors contre la tragédie et l'injustice de l'histoire.

Comme Érasme contre Luther, Schopenhauer tentera d'adoucir la dureté de l'homme envers les bêtes, d'introduire un peu d'anima, l'unité de la vie, dans les concepts de domination de la nature de ses contemporains. « La présumée absence de droit des bêtes, écrit-il dans le *Fondement de la morale*, la démence que nos actes vis-à-vis d'elles fussent sans signification morale, ou encore, dans les termes de cette

morale-là :

qu'il n'y aurait pas d'obligations envers les bêtes, cela témoigne d'une brutalité et barbarie révoltantes de l'Occident dont l'origine se trouve dans le judaïsme. (...) Le fait que la morale du christianisme ne prenne pas en considération les bêtes est défaut qu'il vaut mieux admettre que perpétuer ».

Schopenhauer essaya de mettre la raison occidentale au même diapason des sociétés étrangères dites de nature :

«Les vastes plaines ouvertes, les prairies majestueuses et mouvementées, les méandres des eaux bordées d'arbres n'étaient pas “sauvages” à nos yeux. Seul l'homme blanc trouvait la nature “sauvage” et, pour lui seul, la terre était “infestée d'animaux sauvages”» (Standing Bear cité par T.C. McLuhan dans Pieds nus sur la terre sacrée, Denoël, 1971)

« Sans comprendre, vous nous avez condamnés comme des âmes perdues, simplement parce que notre religion était différente de la vôtre (...). L'ennui avec les Blancs, c'est qu'ils n'écoutent pas ! Ils n'ont jamais écouté les Indiens, aussi je suppose qu'ils n'écouteront pas les autres voix de la nature » (Stoney Tatanga Mani cité par McLuhan, op cit.)

Aparté : Eh maintenant un petit examen de conscience s'impose. Croyez-vous sincèrement que les religions monothéistes (Judaïsme, Islam, Christianisme) peuvent s'amender au point de réintégrer complètement l'anima, de réintégrer la femme, la nature, les animaux dans leur théologie en vue d'une recherche d'harmonie ? Jamais ! Ou plutôt trop tard, les religions bibliques sont devenues obsolètes. Elles ont engendré un homme d'une telle puissance maintenant divine qu'il ne peut que continuer son inexorable destin vers le but ultime ; sa propre déité.

Le rapt de Dieu.

Les trois religions de la Bible ont proclamé dans la conviction de leur supériorité absolue, que la vraie vie était l'autre vie, celle de l'appel de l'au-delà. Cet appel brisa le lien d'appartenance au monde tel que vécu auparavant par l'homme archaïque. La beauté de la nature se transforma en «vallée des larmes.»

« Il est, certes, impossible de revenir à une religion vénérant l'ours ou le culte de la Magna Mater des premiers planteurs. Mais il est possible de voir que la figure de l'ours, de la Grande Mère ou du Père céleste n'ont pu acquérir un pouvoir religieux sur l'être humain que parce que ces figures représentent elles-mêmes des pouvoirs de la psyché humaine, et s'il est impossible de retourner, au sens de l'histoire des civilisations, à ces pouvoirs, il est néanmoins possible de civiliser l'homme en lui permettant de descendre dans les profondeurs de son âme ou, d'une manière originellement religieuse, il pourra appréhender lui-même et la nature comme une entité. Toutefois les chances d'une telle évolution sont bien minces. Les civilisations et religions étrangères (nda-au monothéisme), qui pourraient aider l'homme occidental à sortir de son étroitesse et de son uniformité, sont en ce moment même en train de disparaître du fait de l'influence spirituelle européenne » (Drewermann, Progrès meurtrier, 1993, p.112)

La civilisation occidentale prend son essor dans l'exploitation des choses naturelles en vue de la seule production de biens matériels. Puisque les religions bibliques ont éliminé, expurgé l'immanence de dieu de la matière, idée jugée trop païenne, celle-ci, maintenant désacralisée, devient ouverte à toutes les manipulations profanes. Schopenhauer tenta désespérément de refleurir le désert des religions bibliques par l'éthique de la responsabilité envers toute forme de vie. Sa pensée est commune à toutes les grandes mythologies de la préhistoire où la nature restaure son équilibre dans les grands cycles de l'existence, comme un mouvement qui revient sans cesse à son point de départ, tel le serpent ou les poissons qui se mordent la queue, figures de l'ouroboros. Même l'Église fut incapable, le voulut-elle ?, de protéger la création pourtant divine de la voracité humaine au contraire, se dessine plutôt une convergence d'intérêt dans l'investissement et la

fructification des «talents» (travailler c'est prier) avec pour horizon l'accumulation capitaliste des richesses au profit de l'entité collective nationale.

La modernité c'est aussi la victoire de l'État sur la religion : l'État, "le paradis construit par l'homme sur terre". C'est Machiavel qui théorisera le premier sur la nature de l'État. Au yeux de celui-ci, les hommes ne font rien de bon par eux-mêmes, seule la contrainte extérieure, la nécessité les fait sortir de cet état. La faim, la pauvreté les forcent à travailler; les lois, les châtiments, les récompenses que fixent le souverain leurs enseignent ce qui est juste et injuste. L'État établit donc les normes qui règles la vie sociale : «la loi et le droit par la force». L'État est sanctifié au détriment de la religion, tel le Saint Empire.

Un siècle plus tard, en 1651, le philosophe anglais Hobbes porte un jugement encore plus pessimiste que Machiavel sur les hommes À l'état de nature, l'homme est prêt à tout pour écraser les autres, il est par nature asocial et vit dans le chaos, retour du glébeux biblique.

Hobbes profita de cette fracture métaphysique apporté par Descartes pour établir une contestation radicale de la politique en rompant avec la tradition antique où la communauté l'emportait sur l'individu. La montée de l'individualisme au détriment des solidarités communautaires amène Hobbes à penser à un système politique fondé sur la domination d'un pouvoir fort capable d'unifier par l'effroi et qui repose sur un contrat de soumission de chaque citoyen: l'absolutisme. Puisque "l'homme est un loup pour l'homme" et que la recherche du profit par la domination ne peut que conduire à la violence, à la guerre, à l'insécurité, Hobbes en déduit que seul un pouvoir des plus fermes permet d'assurer la sécurité nécessaire à l'individu.

Inspiré du monstrueux Léviathan dans le livre de Job de l'Ancien Testament, Hobbes tire cette devise : « rien sur terre ne peut en force se comparer à lui » et l'applique à l'État. Investi de ce pouvoir absolu, l'État est en mesure d'imposer la paix aux individus par la contrainte, il est le seul garant de la vie, de l'ordre car il empêche les résistances des individus : L'État est « la guerre civile perpétuellement interdite par le poids du pouvoir». Cette soumission du peuple, toute mésopotamienne, opère par la crainte, la peur qui cimentent la cohésion sociale. L'État souverain absorba l'église et acquit ainsi tous les moyens matériels d'administration et d'exercice spirituelle du pouvoir : Dieu c'est l'État dépositaire du droit de puissance sur la maîtrise matérielle du monde.

L'un des plus grands et plus impitoyables hommes d'État qu'ait connu la France, le cardinal Richelieu, utilisa son immense pouvoir pour assurer au pays la prédominance politique et culturelle d'une toute puissante monarchie de droit divin qui devait durer jusqu'à la Révolution de 1789.

Il orchestra avec brio le parrainage des grands artistes, architectes et intellectuels de son époque afin de promouvoir ses intérêts personnels et ses objectifs politiques. Avec lucidité, il a vu dans l'art un instrument de propagande idéal pour soutenir ses visées politiques. L'art imagologique devient partie prenante de la théologie de la domination. Les seize années (1626-1642) où le cardinal Richelieu exerça les fonctions de premier ministre de Louis XIII sont un exemple éloquent d'idéologie/imagologie.

Les oeuvres commandées par Richelieu témoignent de cette utilisation de l'art par les messages puissants qu'elles communiquent : gloire de l'État, vertu du service loyal envers la Couronne, lutte contre l'hérésie et la discorde. En effet, Richelieu était fort préoccupé à la fois par le respect de l'orthodoxie catholique et par le maintient de l'unité dans un

royaume où vivait une minorité protestante très militante. La propagande ne quittera plus le domaine de l'art : propagande des mécènes, des élites marchandes, de la révolution française et propagande prolétarienne de la révolution bolchevique, propagande des démocraties, des dictatures et, finalement, la propagande commerciale. L'Église, véritable caméléon idéologique, sera tout à tour, impériale, monarchique, nationale, républicaine, démocratique, capitaliste, socialiste, communiste et même, comble de l'ironie, capable d'être l'une et l'autre à la fois comme capitaliste et impériale aux États-Unis, nationale et socialiste dans les pays germano-scandinaves et même tentée d'être «subversive» en Amérique latine, en Afrique et en Chine à condition de propager les valeurs occidentales. La foi est maintenant accessoire de propagande et perd, perversion de la Révélation, son pouvoir de transcendance, ce que Napoléon expliquera ironiquement en ces termes : «Les curés tiennent le peuple. Les évêques tiennent les curés. Et moi, je tiens les évêques.»

Une vision tragique de la vie terrestre s'installa au point de souhaiter qu'elle soit la plus brève possible, bref, la vie est une maladie, un péché, diront les théologiens, symbolisé par la chute originelle du nouveau-né dans le monde vivant.

« Quand Dieu lui-même est à l'image de l'homme, quand le contenu de la Bible, du Coran, de la Torah, est écrit et interprété par des hommes, «alors ils sont sources de névroses car ces textes reposent essentiellement (fatalement) sur l'angoisse, la peur, le manque de confiance en la nature humaine, le mépris du corps, de la sexualité et de la femme.» (Solignac)

Tel est l'essence du nihilisme constaté par Nietzsche. Les prêtres, les rabbins, les oulémas, ces «empoisonneurs de la vie», comme des parasites vivant de la peur et de la culpabilité dans l'homme, ont propagé comme une pandémie le virus d'un Dieu vengeur et méchant qui ne cesse de rabaisser les hommes et les diviser entre eux. En se servant constamment de Dieu comme argument moral et justification de supériorité tribale, les institutions religieuses engendrent une conception négative, une conscience malheureuse de l'humanité, celle de l'homme médiocre, souffrant, le type même de la décadence et de la faiblesse.

En annonçant la mort de Dieu, Nietzsche se rebelle justement contre ce dieu moral et tribal en faisant l'apologie de l'homme puissant et fier sans se douter que le modèle grandiose du surhomme risquait d'entraîner la liberté dans le totalitarisme absolu. Car avant le surhomme surviendra le «dernier homme», celui dont la crise de sens des valeurs atteint la société entière et ses institutions.

Notre naissance physique est marquée du sceau de la catastrophe puisque l'expérience de la chute est celle de la naissance psychologique de toutes nos peurs principalement celle des étrangers.

Le colonialisme fouetta la recherche scientifique et technologique; l'invention magnifiait la nation. Cette économie belligérante contribua donc à détourner les tension sociales internes vers l'extérieur: l'ennemi c'est l'autre...nation, le concurrent économique.

Cette peur névrotique de la nature humaine atteint son point culminant entre le XVe et le XVIIe siècle. La découverte des peuples indigènes d'Amérique, d'Australie alimentent les fantasmes les plus monstrueux d'êtres difformes à l'image des pygmées.

**«Voyager, c'est le plus court chemin qui mène à soi en passant par l'autre»** (Jacques Meunier)

Le berceau idéologique du voyage de conquête est l'impérialisme de la Rome antique. A son image, l'univers est

une cité et la mission de Rome est de régner sur celui-ci. Rome, en devenant la référence universelle d'une culture dite supérieure, marquera les débuts de l'ethnocentrisme.

«Notre demeure (domus) ce n'est pas seulement cette enceinte limitée, c'est le monde entier que les Dieux nous ont donné comme lieu de séjour et comme patrie commune avec eux.» (Cicéron, De la republique, I, XIII)

C'est ainsi que le citoyen romain devient citoyen du monde; à lui maintenant de le connaître. Cette conception de la «cité-monde» deviendra la base idéologique du mouvement colonial au XVe siècle; cette vision ethnocentrique perpétuera donc la politique d'assimilation romaine, c'est à dire l'intégration du barbare, du sauvage à la civilisation européenne.

Les voyages de conquête du XVe siècle sont en droite ligne avec la vision romaine de l'Univers. « Voyager, c'est alors jeter sur le monde un regard aliénant et meurtrier, c'est regarder la guerre comme un mode fondamental du rapport à l'autre.» (Doiron). Le voyage c'est avant tout une expédition militaire.

Placées sous le signe de l'envie, les conquêtes coloniales viseront à s'accaparer des territoires et des richesses sans égard aux populations occupantes; véritable génocide des populations autochtones.

La découverte et l'étude des peuples primitifs serviront de prétexte au mouvement des naturalistes romantiques (Shakespeare, Rousseau, Hugo) pour tenter de replacer les activités humaines au centre du schéma machiniste qui se profilait à l'horizon. Le culte de la nature, la recherche des modes de vie ruraux, la sagesse des paysans, les saveurs campagnardes, la solitude des montagnes mais, surtout, les instincts humains aborigènes, les régions vierges inexplorées, les îles et mers australes permirent à l'homme comprimé de trouver une soupape de sécurité dans le culte romantique du primitif.

Car les descriptions, entre autres de Bougainville dans son carnet de *Voyage autour du monde - 1766-1769*, ont de quoi alimenter bien des fantasmes et utopies.

« Le caractère de la nation nous a paru très doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Tahitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y aurait point de propriété et que tout est à tous. (...) Je remarquerai seulement ici que, dans les circonstances délicates, le seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. (...) La jalousie est ici un sentiment si étranger que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à suivre le penchant naturel de son coeur ou la loi de ses sens et les applaudissement publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amants passagers qu'elle peut avoir eu l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. (...) Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Tahitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés.»

Ceux qui se demandent encore si le paradis terrestre a déjà existé, ont maintenant leur réponse. Ce mouvement européen vers l'exotisme fut la réponse des artistes et poètes face aux dégoûts que leur inspira la modernité. Mieux vaut fuir hors de la laideur moderne et aller se réfugier dans la nature vierge et sauvage et retrouver le désir farouche du primitif, du brut, de l'authentique. Toute une génération tomba sous l'emprise de la «passion barbare», du «dérèglement des sens».

**«Nous entrons dans une époque où le coeur va mourir de**

**froid».** (Heidegger).

« Nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure et avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos moeurs. Qui mit jamais à tel prix le service du commerce et du traffic ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde boulversée par la négociation des perles et du poivre! mécanique victoire. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités si misérables.» (Montaigne - Essais Livre III, ch.6)

Dans ses *Essais*, Montaigne déclare aussi que la guerre, «glorifiée comme la plus haute et la plus solennelle des actions de l'homme» n'est que «le témoignage de notre idiotie et de notre imperfection», stigmatisant avec la plus extrême indignation « la science de nous tuer et de nous anéantir nous-mêmes, de ruiner et de détruire notre propre race» en quoi «même les animaux sauvages ne peuvent nous imiter ».

Comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Ce que Gauguin à Tahiti puis aux îles Marquises réalisa amèrement; ses frasques avec le clergé catholique et protestant local à témoin. Gauguin n'aimera plus ce qu'il est devenu à l'image de Tahiti colonisé; dans les deux cas, il a participé à leur déchéance.

«Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ! »
(Baudelaire, Le Voyage, Les Fleurs du mal, 1891)

Avec les poèmes de Charles Baudelaire et les récits de Pierre Loti, l'exotisme commence à désenchanter et les évasions deviennent de plus en plus cruelles. Car le Tahiti de Gauguin fut vraiment un paradis parce que longtemps isolé de la civilisation. Car tout autour, il y a une terre où règne le plus souvent la haine, la guerre, la famine et la misère; une terre de Caïn quoi ! De la Turquie vers l'Orient, de l'Afrique à Rio de Janeiro, de la Patagonie à la Nouvelle-Zélande, la simplicité primitive recula au profit de la complexité civilisationnelle.

On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers et accéder à la démiurgie en organisant le monde selon son «bon» désir.

Tandis que pour *la Bible*, «le monde commence avec l'homme et tourne autour de l'homme; c'est à partir de l'histoire de l'homme que l'on tente de «comprendre» la nature», plusieurs civilisations orientales, d'Océanie et d'Amérique ont adopté d'emblée une tout autre vision où «la tâche de l'homme est de s'intégrer dans le monde des phénomènes; son devoir, c'est de trouver le lieu et la place qui sont les siens dans cette totalité qu'est la terre. (Kühn cité dans Drewermann, 1994, p. 351)

Aucune histoire fut autant combattu par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage telle que relatée dans les récits des grands voyageurs. Il était inconcevable que des peuples primitifs, généralement amicaux, puissent en savoir parfois plus que nous sans l'aide de la philosophie européenne, de science et de livres incluant la Bible.

Plus encore. Dans beaucoup de cultures claniques ou tribales, l'histoire de Jésus comme fils unique né d'une vierge et laissant aucune progéniture est un véritable scandale car il met fin à la lignée du sang qui relie les êtres aux ancêtres et à Dieu. Il met fin à tous les rites d'initiation basés sur la transmission filiale comme l'apprentissage de la langue des esprits et des techniques corporelles de danses sacrées. En Afrique, toute cette logique du savoir et pouvoir ancestral, pour faire face au Coran et à la Bible, s'entoura du voile ésotérique du secret bien gardé et connu des seuls griots et prophètes africains sous le

nom de «Bible secrète des Noirs».

Constat d'autant plus dérangeant qu'il sous-entend la question suivante : À quoi bon alors tant de philosophies et de systèmes si l'homme de la Nature, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni Allah, ni Dieu, ni Jésus, nous dépasse ? Le poète se mit à parler de ces gens et des terres inconnues avec passion, le philosophe se mit à écrire sur le droit naturel des indigènes eux-aussi voulu et aimé de Dieu. La cupidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites apportèrent la réponse «civilisée» à la question ci-haut mentionnée.

«Schelling disait dans *Les âges du monde* que «l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante» En transformant cette angoisse «naturelle» en faute artificiellement originelle, les prêtres mésopotamiens ont induit «la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté» de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'autorépression et d'autodestruction de la liberté humaine.» (Drewermann, 1996, p.41)

Nous ne sommes pas «une erreur de l'évolution» (Koestler) et je suis d'accord avec Konrad Lorenz qui, pour démontrer que l'homme est tellement loin de ce que peut être un homme, affirmait que le «chaînon manquant entre le singe et l'homme, c'est nous-mêmes.»

«Au fil des millénaires, le sentiment de la peur a produit et mis en oeuvre, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations anxiogènes...mais cette raison s'est retournée contre son objectif en prenant des mesures de défense qui répandent à leur tour la peur, à l'infini. (...) Il s'agit d'une raison soumise au diktat de la peur, des peurs qu'elle ne cesse d'aggraver depuis des millénaires, sous couleur de les éliminer; une telle raison, il faut bien la définir tout simplement comme un phénomène morbide, pathologique; on a affaire, littéralement, à une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui contraint l'homme à souffrir toujours davantage de lui-même et des conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire ils ont fait la guerre, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits affirment même que la guerre serait la seule et véritable religion de l'homme.) Quels indices faudrait-il donc ajouter encore pour pouvoir dire qu'au cours de l'histoire la raison n'a fait que devenir plus démente, et l'homme toujours plus malade de lui-même ? Rien ne démasque autant en l'homme l'animal malade que cette hypertrophie illimitée de la peur et de la violence.» (Drewermann, 1994, p. 87-88)

La théologie de la domination et l'hominisation de la nature par la hiérarchie anthropocentrique et l'État sanctifié portaient déjà en eux le germe de la notion de l'exclusion et du racisme; l'ère victorienne leur donna le terreau social propice à son développement. Grâce à Darwin, la lutte pour l'existence et la concurrence économique s'étendit à la vie entière En observant de près cette lutte, Marx et Engels étendirent la lutte des classes à toute l'histoire de la société. La sacré continuait sa route, cette fois-ci, dans la glorification des masses ouvrières.

La harangue allemande de Münzer, comme l'écho se propagea de campagnes en villages, traversa les siècles et les pays et trouva finalement oreille auprès des Levellers, où dans le cadre de la révolution anglaise du XVIIIe siècle, furent les premiers à identifier explicitement la révolution sociale et le millénium. Marx et Engels, ayant bien compris la portée révolutionnaire du discours sociale millénariste inspiré les paraboles du Christ, s'en inspirèrent pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non ! De là, «la religion, opium du peuple»

Peu de gens connaisse la véritable histoire de cette citation. D'ailleurs, la plupart d'entre vous seront sûrement surpris d'apprendre qu'elle n'a rien de précisément marxiste au sens politique. Quand Marx établit sa critique de la religion, sa thèse politique est en gestation. Cette idée de religion narcogène, nous la trouvons chez plusieurs autres écrivains de l'époque et n'a pas du tout le sens que l'on a voulu lui donner. Comparons ce texte de Ludwid Heine de 1839 à celui de Marx en 1844 :

«Bénie sois une religion qui a versé dans l'amer calice d'une humanité souffrante quelques gouttes douces et narcotiques, opium spirituel, quelques gouttes d'amour, d'espoir et de foi !» (Heine)

Et maintenant, Karl Marx :

«La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme dans un monde sans coeur comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclue. Elle est l'opium du siècle.»

Comme vous remarquerez cette analyse met en relief le caractère contradictoire de la religion, tantôt justificatrice du monde existant par ses institutions de pouvoir, tantôt protestataire contre ce même monde injuste par l'enseignement de Jésus. Bien sûr, Marx penchera du côté de la protestation sociale. En ce sens, le jeune Marx ne renie pas Jésus comme philosophe prophétique, il renie l'Église; il imite ainsi la position critique d'Épicure envers la religion et de Prométhée envers les dieux. Par la suite, Marx en vient à considérer la religion comme une des différentes formes de l'idéologie au même titre que le droit, la morale et la pensée politique.

Ce cheminent intellectuel, Marx le doit à la critique de Engels qui lui fonde son analyse sur l'étude du christianisme primitif et des sectes hérétiques. Pour lui, le christianisme est d'abord une religion d'esclaves, ensuite, il devient l'idéologie religieuse de l'Empire romain puis la religion de la royauté, de l'exploitation féodale et de l'oppression inquisitoire et enfin la religion adaptée à la bourgeoisie et au capitalisme. Toute cette analyse se tient sauf que l'erreur de Engels est de faire porter le fardeau de son étude sur le christianisme alors que ce qu'il décrit s'applique plutôt à l'institution ecclésiastique des prêtres, évêques et papes qui ont trahi Jésus depuis des siècles déjà, depuis qu'ils ont goûté aux joies temporelles du pouvoir romain.

Par contre, ce que Engels analyse finement est bien le corollaire entre le christianisme primitif et le socialisme contemporain. Les deux grands mouvements sont des mouvements de masse composés d'exploités, de petites gens croulant sous les dettes, de paysans et travailleurs appauvris donc, mouvements d'opprimés soumis à la persécution par les autorités en place et surtout, tous les deux promettent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère. Le socialisme comme le christianisme se propose comme mouvement de libération. La différence est que les chrétiens attendent leur délivrance dans l'au-delà tandis que les socialistes l'attendent sur terre comme les hérétiques chrétiens de Münzer.

Mais surtout, effet pervers de l'histoire, Engels élève la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétien.

Mais où Engels a-t-il pu puiser cette idée lumineuse si non dans les écrits de Joachim de Flore regroupés dans *Exposition de l'Apocalypse* qui date du début du XIIIe siècle. Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (Ancien Testament), à l'âge du Fils (Nouveau Testament). On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de «l'âge d'or».

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-

Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si un temple il y a, c'est l'école.

Grâce à l'analyse de Engels, Marx a bien compris le rôle émancipateur de Jésus Sauveur dont les souffrances sont appelées à changer le monde. Marx a tout simplement transférer le pouvoir libérateur de Jésus dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes car les grands mouvements révolutionnaires ont toujours eu besoin d'une base mystique nécessaire à leurs réalisations.

«En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier.» (Eliade, 1963, p.225)  sotériologie : doctrine du salut de l'homme par un Rédempteur.

Pour Engels et Marx, il est évident que le christianisme primitif est à l'origine du socialisme moderne. C'est de cet atmosphère de religiosité axée sur le salut qu'il comprend qu'il doit présenter sa théorie philosophique et économique «comme un système complet d'explication, d'interprétation du monde, avec une vision globale du sens de l'histoire et de son mouvement qui assurait à l'homme un sens à sa vie.» (Ellul)

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laisse Marx indifférent ; ce qui compte c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église. Sa position est clairement exprimée dans la *Gazette allemande de Bruxelles* du 12 septembre 1847  :

«Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, ils sont prêts au besoin à faire également l'apologie de l'oppression du prolétariat – ils seront quittes à jouer l'apitoiement.

Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe de opprimée et se bornent à faire le pieux souhait que la première soit charitable envers la seconde.

Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la compensation consistoriale de toutes les infamies et justifient par là leur maintien sur terre.

Les principes sociaux expriment toute la bassesse dont les opprimées sont victimes de la part des oppresseurs ou bien comme juste punition du péché originel et d'autres fautes, ou bien, comme des épreuves imposés aux élus de la part du Seigneur en son infinie sagesse.

Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas être traité comme la canaille, a bien davantage besoin de son courage de sa dignité, de sa fierté et de son sens de l'indépendance que de pain.

Les principes sociaux du christianisme sont serviles et sournois et le prolétariat est révolutionnaire.»

En somme, le Nouveau Testament a un potentiel révolutionnaire travesti par «les principes sociaux du christianisme» prêchés par l'Église. Cette position de Marx donnera naissance à différents mouvements millénaristes de

gauche associées au socialisme utopique et au marxisme chrétien. De tous temps, des citoyens, chrétiens responsables, ont joué un rôle important dans l'amélioration des conditions sociales en proposant des réformes audacieuses défiant le dogmatisme du Vatican. Les mouvements pour la paix et l'émancipation, des programmes de justice social et d'égalité entre homme et femme, tous ces combats ont été mené par des chrétiens inspirés.

L'incarnation de l'homme et son corollaire: l'hominisation de la nature sont au coeur de la "logique" de conquête démiurgique de la modernité.

"La crise environnementale actuelle est essentiellement spirituelle. D'un point de vue tant historique que pratique, il n'est pas possible de l'aborder sans référence à la religion et l'éthique. L'historien américain Lynn White attribuait fort justement les causes du problèmes à la théologie chrétienne, notamment l'église occidentale qui exploitait les vers de la Genèse contenant l'ordre donné par Dieu aux premiers êtres humains de "dominer la Terre" de façon à les encourager, comme Descartes le disait sans ménagement à être les "maîtres et possesseurs de la Nature" Cette attitude s'inspira encore d'une théologie qui soulignait la supériorité des humains à cause de leur "logique" considérée comme "l'image de Dieu" dans l'homme. Cette démarche rationaliste faisait se démarquer les êtres humains du reste de la Création et les encourageait à considérer avec mépris tout ce qui n'est ni rationnel ni humain." (Métropolite Jean de Pergamon, L'ascétisme écologique..., Notre Planète, PNUE, volume 7 no:6, 1995)

L'ère de la "guerre de tous contre tous" fut érigé en système parce que les lois de la nature sont inexorables : elles suppriment les faibles et couronnent les forts. "L'hominisation de la nature" comme ordre sanctifié implique l'existence d'inégalités: l'esclavagisme et les parasites sociaux, ceux qui ne réussissent pas. "Le salut personnel étant de loin plus important que la rédemption sociale" (Richard Niebuhr). On est loin de "l'amour du prochain" évacué depuis belles lurettes dans la pensée instrumentale par la charité et ce, avec la bénédiction de l'Église et de l'État. La charité est à "l'amour du prochain" ce que "faire l'amour" est à l'amour, à savoir sa caricature. Autrement dit, la charité est au salut personnel ce que "l'amour du prochain" est à la rédemption sociale  Dans la charité, point de communion.

L'environnement tout comme la vie humaine étaient traités comme des abstractions. Avec l'ère industrielle arrive la pollution massive des cours d'eau et de l'air et son cortège de maladies: variole, typhoïde et tuberculose. L'ouvrier est traité aussi durement que l'environnement ou plutôt comme elle, comme matière renouvelable à exploiter jusqu'à son rejet dans l'environnement. La fumée des usines de charbon est à la pollution de l'air ce que la pauvreté est à la pollution sociale. Les cadences automates, l'exploitation des enfants, la journée de quatorze heures, espérance de vie de vingt ans inférieures à la classe bourgeoise à cause des maladies industrielles, voilà la "carte postale" du XVIIIe et XIXe siècle.

Dès les premières révoltes ouvrières en Europe, les industriels comprirent que (1) seuls les perfectionnement techniques permettraient l'élimination pure et simple de l'ouvrier et (2) mais en attendant (vers l'an 2040 ?) cet âge béni, mieux vaut augmenter le bassin de la main d'oeuvre en colonisant le globe : la "mondialisation" venait de naître sous les traits du colonialisme et de l'impérialisme, on arrête pas le progrès. Au niveau environnemental, on pillait et siphonnait littéralement les ressources naturelles de l'Inde, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et en retour on exportait l'Évangile de la machine et son Église-usine aux peuplades incultes; la modernité de l'homme-Dieu, quoi!

Aux problèmes humains, solutions humaines: les sciences sociales. Il était impensable, voire hérétique d'opposer progrès technique et dégradation de la vie humaine et environnementale. Encore moins de l'opposer à la spiritualité et

au regard de Dieu. Au contraire, on devait trouver la réponse dans la nature-même de l'homme. Le nouvel ordre ou désordre social devait être magnifié par l'homme; à l'image de l'homme. Le progrès technique, comme icône de la séduction, seul pouvait répondre au désir ascentionnel de l'humanité car seul le perfectionnement régulier de la machine était persistant, tel est la loi économique de l'univers mécanique.

Malthus, Darwin, Spencer, Hobbes seront aux sciences humaines ce que Galilée, Descartes....furent aux sciences physiques et procèderont de la même manière en introduisant cette fois-ci l'ordre social humain dans l'ordre naturel.

La nature est et sera toujours immuable dans sa complexité, seul la perception de celui qui regarde change selon les époques. Encore une fois le complexe sera expliqué par le simple: "la survivance du plus apte" (Spencer) associé aux travaux de Darwin et Malthus.

Malthus, dans son *Essai sur la population*, remarque que avec l'industrialisation le peuple s'accroissait plus vite que les denrées alimentaires et qu'il éviterait la famine que par la contingence volontaire si non la misère, la maladie et les guerres le feront à sa place. Dans sa lutte pour la subsistance, seules les classes supérieures avec leur épargne et leur prévoyance émergeaient de l'humanité. Darwin appliquera la théorie de Malthus à tout le règne végétal et animal :

«Comme il naît beaucoup plus d'individus de chaque espèce qu'il n'en peut survivre; comme, en conséquence, la lutte pour l'existence se renouvelle à chaque instant, il s'ensuit que tout être qui varie quelque peu d'une façon qui lui est profitable, a une plus grande chance de survivre; cet être est ainsi l'objet d'une *sélection naturelle*.» (Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980)

Avec Darwin, la génétique supplante la Bible comme réponse métaphysique au questionnement de l'homme sur son passé et son avenir. L'homme devient le produit de ses acquisitions par l'évolution et non plus l' tre du créateur. L'évolution, en séparant le bon pain de l'ivraie, conduira l'espèce, grâce au progrès de la science et de la technique, à son accomplissement. Encore une fois Dieu cède le pas à l'homme.

Il est faux d'affirmer que le darwinisme a été détournée pour justifier l'exploitation de certaines catégories sociales ou de certains peuples. C'est plutôt Darwin qui cherchait dans la nature une explication à l'exploitation de l'homme. On voit bien ce que l'on veut y voir. N'est ce pas plutôt la complexité de la nature qui a été détournée pour justifier la simplicité de la société moderne. Même le Marquis de Sade s'est servi de la «cruauté» de la nature pour justifier son "sadisme". On a toujours pris la nature à témoin; en fait c'est notre meilleur alibi.

Or à l'époque, Darwin était au courant des faits démontrables du commensalisme et de la symbiose dans la nature (coopération) qui s'ajoutaient à la "loi du plus fort"(compétition). Dans sa variété complexe, la nature offrait plusieurs avenues d'interprétation: la compétition certes mais aussi la coopération qui permettait à des espèces incapables de vivre par elles-mêmes de survivre grâce à un arrangement mutuel. En écartant le commensalisme et la symbiose, Darwin fit oeuvre de discrimination scientifique en choisissant la seule avenue expliquant la réalité socio-économique de la société victorienne: la lutte pour l'existence cautionnait la lutte pour le marché, l'exploitation de l'environnement et les inégalités sociales. La prédation l'emporta sur l'entraide. Toutes les observations de Darwin concernant "la loi du plus fort", "la lutte des espèces pour l'existence" "la sélection naturelle" sont exactes et vérifiables mais si elles restent muettes sur l'origine des variations nécessaires au fonctionnement de l'évolution.

Darwin tenta par la suite de ramener le commensalisme et la symbiose comme avenues possibles par ses recherches sur

l'écologie. Il mit en garde sa société contre la dégradation fulgurante de la nature et l'extermination de la vie sauvage. Peine perdue. Sa théorie sur l'évolution des espèces répondait, cautionnait tellement bien la prépondérance de la vie bourgeoise et de l'industrialisation que parler de coopération entre les espèces plutôt que de compétitivité était une véritable hérésie, de la folie car la coopération remettait en question toute l'organisation sociale moderne. Dé-spiritualisé, le progrès suivra un tracé horizontal plutôt que vertical. La réalisation de la prophétie démoniaque du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" est en marche. Avec la modernité, l'homme croque la pomme une seconde fois.

Ce qui est répréhensible, c'est d'avoir présenter "la loi du plus fort" (la compétition) comme la seule et unique valable. (pensée unique). L'hypothèse de départ inspirée par Malthus devint conclusion. En ne présentant pas l'éventail complet des organisations naturelles possibles, on peut affirmer que Darwin a appliqué la "sélection naturelle" à sa propre théorie et a, par le fait même, légitimé la guerre, le racisme, le sexisme, bref a donné à la barbarie moderne ses lettres de noblesse. Détournement de sens grandiose où le Mal devient le Bien, avec Darwin, l'homme abandonne son projet de transcendance où justement il devait s'affranchir de la barbarie et de l'exploitation.

Dans la *Descendance de l'homme*, puis dans une suite, *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* (1872), Darwin poussera très loin la logique évolutionniste. Il jette ainsi les bases théoriques de ce que l'on a appelé le «darwinisme social», «selon lequel la société humaine est gouvernée par les mêmes lois de sélection que le reste de la nature et, notamment, que la concurrence commerciale, le colonialisme, et l'extermination de certaines «races» ne font que traduire le triomphe «naturel» des plus forts sur les plus faibles.»

Le représentant principal du darwinisme social est l'anglais Herbert Spencer (1820-1903)

«Le darwinisme social affirme que la compétition, la lutte pour la vie, affecte, à l'intérieur de l'espèce humaine, les différents groupes sociaux qui la composent (familiaux, ethniques, étatiques) de telle sorte que des hiérarchies se créent, qui sont le résultat d'une sélection sociale qui permet aux meilleurs de l'emporter. Or, pour Spencer, tous les groupes sociaux étant en compétition les uns avec les autres, tout ce qui peut affaiblir un groupe social bénéficie à ses concurrents. En conséquence, Spencer pense que toute protection artificielle des faibles est un handicap pour le groupe social auquel ils appartiennent, dans la mesure où cette protection a pour effet d'alourdir le fonctionnement du groupe et, donc, de le mettre en position d'infériorité face aux groupes sociaux rivaux.» (Denis Touret)

C'est toute l'idéologie de *la cigale et de la fourmi* qui se met en place. Spencer partage une conception libérale, antiétatique de l'économie. Il est hostile aux lois sur la pauvreté, à l'éducation publique, à la santé publique, aux protections familiales. En règle générale, cette théorie est opposée par les puissants, aux volontés égalitaristes ou sociales-démocrates de la classe moyenne et des exclues. Elle peut servir de support aux théories tant libérales et surtout ultralibérales que conservatrices.

Le début du XXe siècle marqua la fin des grands empires. La première guerre mondiale enterrera l'empire austro-hongrois, la Russie tsariste, l'empire ottoman, l'empire allemand des Hohenzollerz. Mais la fin des empires transfère le mythe de l'État-dieu vers l'homme-total. Le totalitarisme, c'est l'avènement politique de l'homme-dieu incarné par Hitler, Mussolini, Staline, Mao et Hiro-Hito.

Tout ces hommes politiques du siècle dernier ont compris la force des trois axes sur lesquels reposent le pouvoir despotique : la militarisation du parti unique, la subordination «religieuse» des individus et la sacralisation de la politique d'État et de son

chef comme au temps des grandes tyrannies antiques. La théologie de la domination est bien celle de l'Ancien Testament qui lui-même en a hérité du despote Sargon.

A nouveau le théologien Jacques Ellul, dans *Les nouveaux possédés*, y va d'une démonstration incontournable où il démontre l'entrée spectaculaire du politique dans l'univers religieux en dépit du discours athée de certaine société, phénomène qu'il qualifiera de «religions politiques.»

«Les idéologies se sont multipliées avec le développement des nations, des États modernes et du système démocratique, mais il est apparu ensuite des idéologies de type particulier, avec le «marxisme-lélinisme-stalinisme» et avec l'hitlérisme ; elles sont entrées directement, explicitement en concurrence avec le christianisme, ont prétendu être supérieures aux religions transcendantes et se substituer à elles. Or cela correspondait à la crise et au recul du christianisme. Ces idéologies ont alors assumé en réalité les fonctions et les caractères de ces religions, et tout spécialement du christianisme. Elles sont devenues comme une sorte de substitut.» (Jacques Ellul, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003, p.258)

La révolution d'octobre 1917 en Russie en introduisant une autre code de référence socio-économique attisa les tensions nationales à son paroxisme. Car cette victoire des paysans et des prolétaires vient couronner près d'un millénaire de contestation hérétique. Cette agitation toute européenne marquera le "réveil de l'Amérique". Impensable pour elle, la perspective d'un millénarisme athée typiquement anthropocentique, économiquement communiste et géopolitiquement universaliste sans aucune dimension transcendantale, bref qui rejète la religion de Dieu au profit de la religion de l'État.

Engels, Lénine, Staline, Mao, ont, eux, bien compris l'immense pouvoir sur les masses que révèle la religion. Pour acquérir ce pouvoir considérable, la révolution naissante se doit d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire. Dorénavant, l'Évangile est rouge, le *manifeste du Parti communiste* devient un des épîtres fondateurs et le communisme muta en religion athée de substitution. Lénine, lui même, dit expressément, selon Ellul, que la constitution du parti communiste fut construite sur le modèle de l'Ordre des Jésuites et à l'image de l'Ordre des chevaliers de Porte-Glaives.

Nul autre que le grand théologien catholique Gustav A, Wetter, ancien recteur du Collège russe pontifical et un des meilleurs connaisseurs de l'idéologie communiste, a su mettre en évidence, avec rigueur dans son livre *Matérialisme historique et dialectique*, les ressemblances formelles frappantes entre le système catholique romain et le système communiste soviétique. A noter que le parallèle qui suit est applicable à toutes les institutions religieuses islamiques, juives, sectes et mouvements messianiques tels que les Évangélistes, Pentecôtistes, Born again christian, Témoins de Jéhovah, Raélien etc.

«Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique (chinois, nord-coréen etc, nda) suppose un monde «enfoncé dans le mal», qui a besoin d'une «rédemption». La «révélation», survenue à la «plénitude des temps» ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans quatre textes canoniques (Marx, Engels, Lénine (Mao) et leurs épigones respectifs). Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder «pure la doctrine» en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est «excommunié» et exclu. (comme Salmon Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann

pour les catholiques, ou carrément exécuté comme Trotsky, nda) Ainsi le Parti apparaît-il comme «la colonne et la forteresse de la vérité» comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer, nda). Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, (la foi) une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pélerinages sur sa tombe...» (cité in Küng, 1981) (Les parenthèse sont de nous)

Puisque le marxisme s'inspire du messianisme chrétien, il est tout à fait logique que le communisme promette la terre promise. Dès la Révolution accompli, Lénine, le grand dieu bolchevique, imitant les préceptes bibliques, voua à l'interdit les ennemis du Nouvel ordre mondial. Les paysans propriétaires furent dépossédés de leurs terres et éliminés,  les prêtres orthodoxes, les popes pourchassés, les militaires tsaristes fusillés et les prolétaires récalcitrants envoyés dans des camps de «rééducation». L'Union soviétique connut son Inquisition et sa grande Terreur. Staline, le «père fouettard», déporta des peuples entiers, Cosaques, Abkhazes, Arméniens, Tatars, Oubykhs, Kalmouks, Karatchaï, Meshkistes et Tchétchènes. Deux millions furent déportés en Sibérie. La Place rouge refléta la couleur du sang versé par les millions de victimes de l'ogre du Kremlin.

L'épouvante gagna les pays satellites, imaginez un million de morts pour la seule Yougoslavie sur une population de 15 millions. Eh bien sachez que Staline n'est pas un athée mais bien le dieu messianique de l'État sanctifié et comme Mengele, «l'ange de la mort»,  le médecin du camp de concentration nazi d'Auschwitz sélectionnant lui-même les condamnés juifs, tsiganes, russes et noirs qui périrent dans les chambres à gaz et les corps exterminés dans les fours crématoires, le maître du Kremlin s'arrogea lui aussi le droit divin de vie et de mort.

L'homme est le pire obstacle à sa libération. Comme Jésus, Mahomet, Marx, prophète de la révolution prolétarienne où l'homme peut être vraiment libre, digne et autonome, est lui aussi trahi par ses disciples. La révolution russe révéla sa propre limitation ; malgré elle, l'aliénation et la méchanceté de l'homme demeure. Comme les Pères de l'Église, Lénine et Staline s'empressèrent de repousser l'avènement du bonheur de l'humanité dans un avenir lointain et justifièrent les atteintes aux droits de l'homme comme nécessaires en cette période transition.

Période de transition marquée par une «guerre de religion» sans précédente où le communisme doit affronter un nouveau rival messianique  : l'hitlérisme nazi. Avec la ferme conviction que l'évolution darwinienne était vraie, Hitler s'est perçu comme le sauveur moderne de l'humanité. Ici c'est la génétique qui fait fonction d'Évangile, c'est la récupération tragique du religieux par la science au profit d'un projet messianique  :

«S'il y a un commandement divin que je puis accepter, c'est celui-ci  : 'Tu conserveras l'espèce'.» (Hitler)

«Ici le Führer Mythus était véritablement devenu un "culte de Hitler" et Himmler lui-même se référait souvent à Hitler comme à un *Gottmensch* (Dieu-homme)». Robert A. Pois, La religion de la nature et le national socialisme, Edition du Cerf, p.87

Hitler croyait que les humains étaient des animaux pour lesquels les lois de la génétique observées dans l'élevage du bétail pouvaient être appliquées ainsi il rejoignait la vision nietzschéenne du surhomme. Hitler avait la certitude que le «mauvais sang» des races inférieures contaminait la race aryenne.

«Hitler a été influencé avant tout par les théories du darwinisme social du

dix-neuvième siècle, dont la conception de l'homme en tant que matière biologique était dirigé par ses impulsions envers une société organisée. Il était convaincu que la race se désintégrait et se détériorait à cause de mauvais mariages résultant d'une promiscuité teintée de libéralité qui souillait le sang de la nation. Et ceci a mené à l'établissement d'un catalogue de mesures curatives 'positives' : l'hygiène raciale, un choix eugénique de partenaire, l'élevage d'êtres humains par des méthodes de sélection d'une part et d'extirpation de l'autre.» Les efforts d'Hitler pour mettre les membres de ces races inférieures dans des camps de concentration tenaient moins du désir de punir que du désir de protéger la communauté saine, comme il est d'usage de mettre les gens malades en quarantaine. Selon Haas, les Nazis croyaient que «tuer les Juifs et les autres était en fait une manière scientifique et rationnelle de servir un bien objectif plus élevé.» (Jerry Bergman, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp)

Il est caractéristique de constater que tous les mouvements messianiques reposent sur une purification de la société. Le hitlérisme, le stalinisme et le maoïsme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. Comme pour les religions, le croyant de ces «théologies profanes» se sent libéré des peurs antiques et accorde au chef des pouvoirs divins;

Droit divin de vie et de mort arrogé par Hiro-Hito, «empereur céleste destiné à régner sur le monde.» Bien peu de gens savent, sauf quelques historiens, que Hiro Hito, empereur du Japon, a effectivement mis Mao au pouvoir en envahissant la Chine lors du dernier conflit sino-japonais de I937-45, épisode appelée "le viol de Nankin". Une des pages les plus sombres de l'histoire nippone. Aussitôt commencent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le «viol de Nankin» figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance

L'agression japonaise contre la Chine, à partir de 1937, fut d'une totale brutalité: raids aériens massifs, pillages. Toute la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès I938, ravagée. Vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils. Comparés à cette hécatombe, Hiroshima et Nagasaki ne font pas le poids, loin de là. En fait, la Chine peut revendiquer le triste titre de la  nation la plus éprouvée de la seconde guerre mondiale. Par cette agression, les Japonais ont mobilisé les ressources du Kuomingtang chinois au profit de la défense nationale laissant que quelques troupes disponibles pour combattre les révolutionnaires de Mao Tsé Toung.

Le grand Timonier ne l'ignorait pas puisqu'en I964, il balayait de la main les excuses d'une délégation japonaise en observant que l'agression japonaise lui avait facilité la victoire en divisant les troupes de la Chine impériale. Effets pervers de l'histoire, les Japonais venaient d'introduire le communisme chez son puissant voisin et donnaient un fils et un héritier au père soviétique du communisme moderne.

Encore une fois, les apparences sont trompeuses. Non seulement la Chine n'est pas athée mais elle représente encore le pays monothéiste le plus religieux du monde. Son Dieu unique, Mao Tsé Toung, le Père de la nation, ressemble étrangement, éternel retour oblige, à l'empereur despote Chin. Appelé, «le soleil rouge qui ne se couche jamais» suggérant son immortalité, Mao rédigea la Bible de l'action communiste : *le petit Livre rouge* vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions portant ombrages au Grand Timonier furent sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères fermés et même le Tibet envahi selon la logique du pacte de 1254 entre le clan des Sakyapa et Khubilaï, chef des Yuan, sans compter les millions de victimes de la révolution dite « culturelle » menée en Chine par le régime dans les années 1950 et 1960. (Voir annexe)

C'est toujours la religion qu'elle soit déiste ou étatique qui conforte les grands despotes dans « leur bon droit » lorsqu'ils

massacrent des êtres humains ou lorsqu'ils les privent arbitrairement de leur liberté. Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine.

"Quand l'âme du groupe, un dieu (politicien), un demi-dieu (savant), un chef (d'entreprise) ou un philosophe (artiste) propose un merveilleux projet d'épuration, c'est au nom de l'humanité que la personne obéissante participe au crime contre l'humanité.(...) Le moindre doute briserait leur rêve d'une société épurée. Seul un traître peut remette en cause un si beau projet." (Cyrulnik) (Les mots entre parenthèse sont de nous)

Nous sommes au cœur du nihilisme contemporain. Non seulement les valeurs traditionnelles de bonté, de beauté, de compassion, de coopération sont mises en doute mais surtout, le nihilisme s'exprime dans son incapacité à en construire de nouvelles, de renouveler le pacte de solidarité entre les êtres. Nous avons perdu la conviction de pouvoir créer du sens; c'est le triomphe du désespoir. Maintenant que les monothéismes ont désacralisé la nature, l'homme peut faire n'importe quoi sur cette terre sans valeur. Dilapidation sans précédent de l'héritage de nos ancêtres.

«Ainsi par la destruction du sacré, il y a un nihilisme envers la nature, par la conviction du péché, il y a un nihilisme à l'égard de l'homme et de la société.» (Ellul, La subversion du christianisme, p.169)

Tous les génocides du XXe siècle sont là pour nous rappeler que nous vivons tous encore à l'heure de l'Ancien Testament où des peuples entiers sont «voués à l'interdit.»

Le complexe de Nemrod.

Il est indéniable que le scénario du «salut» du monde fut fort malmené dès le début de XX$^{e}$ siècle. L'affirmation du pouvoir impérial que l'homme s'arrogea le conduit inévitablement à sa perte. Progressivement, les contours flous de la notion de la «chute» se précisent. Elle se présente à l'homme comme une tentative d'auto guérison de son angoisse par l'auto divinisation. En effet, la Genèse (Gn 10 : 8-12) présente Nemrod comme le premier potentat dont le trait dominant est une prétention maladive à se proclamer égal de Dieu. Cette fuite vers le plus haut ne peut que mener à la destruction de l'homme (névrose) et à celle de l'humanité. (chaos) Se libérer de Dieu en se posant soi-même comme absolu, c'est chercher à se libérer de la «blessure d'être» par la vengeance envers la vie, quitte à se détruire soi-même. Comme si l'homme ne pouvait trouver la nécessité et la justification de son existence que dans la confrontation avec le divin, comme si sa projection en dominateur absolu était la seule avenue possible pouvant lui permettre de se supporter lui-même.

Une des erreurs fondamentales de l'être est l'*hubris*, la démesure identique à celle du Nemrod biblique dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la *Dikè* (justice) se laisse aller à la violence de son désir. «Le plus grand des maux est de commettre l'injustice» disait Socrate.

La tragédie du Ajax de Sophocle, le Nemrod grec est exemplaire. Aveuglé par son désir d'omnipotence, emporté par la démesure, Ajax se croit indépendant des dieux et cet élan le conduit à la déraison. Mais contrairement à la *Bible*, ce désir de déité n'est pas un péché mais une tragédie due à l'ignorance et à l'obstination ; ce n'est pas la liberté qui est mauvaise mais la démesure libertaire dans l'excès que Platon nommera la «nature titanesque» de l'homme.

Le paroxysme de ce désir de pouvoir trouva une transcription politique évidente dans l'État totalitaire. Conquêtes, destructions, pillages, asservissement des populations trouvent ici une explication plausible : le complexe de déité et par extension, la perspective impériale et conquérante de la domination du monde comme force spirituelle. Précisons d'emblée que ce complexe de déité est perçue d'abord comme

une révolte métaphysique individuelle qui induit par la suite une sublimation collective de domination universelle.

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau, du golem au cyborg où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. *Vouloir sauver les hommes*, voilà qui nous en apprend beaucoup sur le bien et le mal. En effet, le problème est que lorsque *vouloir sauver les hommes* sert à affirmer notre propre désir d'absolu, il mute en mal.

« Quand l'âme du groupe, un dieu (savant), un demi-dieu (artiste), un chef (d'entreprise) ou un philosophe (politicien) propose un merveilleux projet d'épuration, c'est au nom de l'humanité que la personne obéissante participe au crime contre l'humanité. (...) Le moindre doute briserait leur rêve d'une société épurée. Seul un traître peut remette en cause un si beau projet. » (Cyrulnik) (Les mots entre parenthèse sont de nous)

En libérant ainsi des forces captives souvent tumultueuses, l'avant-garde encline à l'anarchie sombra dans un malaise où les éléments les plus troubles en prirent le commandement. Ici encore rôde la dérive totalitaire inhérente à toute vision marginalisée qui se veut sotériologique en voulant sauver l'humanité.

Par ce complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise par l'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre son frère. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme. Comme si notre angoisse d'exister était-elle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme théologico-politique.

«Alors le mal montre son vrai visage. (…) C'est parce que l'homme est visé de totalité, volonté d'accomplissement total, qu'il se jette dans des totalitarismes qui constituent proprement la pathologie de l'espérance…» (Paul Ricœur, Le conflit des interprétations, p. 429)

Les papes de l'Inquisition, Hitler, Mussolini, Staline, Mao, Hiro-Hito, Ben Laden sont tous des exemples d'absolutisme. Tous ont provoqué, par leur volonté d'être Sauveur, des événements obscènes d'une violence inouïe, une «véritable furie de destruction», un «fanatisme de la dévastation» où la liberté s'anéantit elle-même. Ces psychopathes de la création ultime du «néo-homo» sont bel et bien des fous d'Absolu et chacun avec leur prétention salvatrice de l'humanité entière se servirent de Dieu, Allah ou Yahvé comme caution ou alibi à leurs crimes.

«La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique. » Hermann Rauschning *la révolution nihiliste* (p.87)

«Partout où des entités finies et internes au monde – jadis la «nation», le

«peuple», la «race», voire l'«Église, aujourd'hui, la «classe ouvrière», le «parti» ou la «conscience vraie» d'une élite intellectuelle – sont érigées en absolus et tenues pour l'émancipation définitive, là ne survient pas la vraie libération de l'homme mais la domination totalitaire de l'homme sur l'homme, et donc de nouveaux soupçons et de nouvelles haines, de nouvelles angoisses et de nouvelles souffrances chez les individus, les groupes, les peuples, les races et les classes : non pas une société meilleure donc, ni la justice pour tous, ni la liberté de l'individu, ni l'amour véritable. » (Hans Küng, Dieu existe-t-il ? , p. 565-566)

La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Le complexe de déité comme apologie du désir de puissance est la défaite de l'esprit.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. » (Drewermann, 1996, tome II, p.10-11)

Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après «Little Boy» et «Fat Man», l'humanisme a lamentablement échoué.

Les deux grandes guerres mondiales démontrèrent sans procès l'effondrement de tous les idéaux progressistes, l'effondrement du surhomme nietzschéen et des super héros faisant brutalement apparaître le potentiel autodestructeur des sociétés occidentales, montrant la défaite de l'humanisme terrassé autant par le corporatisme d'État (Russie communiste) que le corporatisme privé. (Occident capitaliste)

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare chrétien pourtant civilisé que nous sommes devenus, capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique contre nous-mêmes, contre la vie.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; la haine de l'existence mute en haine de la liberté.

La séduction de la catastrophe.

Dévasté par deux guerres mondiales, secoué par des conflits incessants qui affectent la planète entière, marqué par l'apparition de nouvelles armes de destruction massive et la montée de formes inédites de barbarie totalitaire comme le fascisme, le nazisme et le stalinisme, le 20e siècle a intégré profondément, et avec gravité, la barbarie historique de l'Antiquité. Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples «voués à l'interdit», recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations chimiques qui augmentent les risques de l'*humanicide*. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme auto divinisé en recherche de puissance absolue est notre mal radical.

«Dieu ne serait-il qu'une initiative de la liberté humaine, au

même titre que le mal ? Aussi radical que le mal par ailleurs? » (Jorge Semprun, Mal et modernité)

Le théisme comme l'athéisme butent tous les deux sur l'efficience du mal dans le monde. Ayant pris la place de Dieu sous l'œil bienveillant des "Lumières" de la modernité, l'homme trouva une intention rationnelle, une volonté de puissance conforme au but final de son existence. De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) était à l'époque antique. Le complexe de déité se présente donc comme une tentative désespérée de compenser soi-même l'expérience de son propre néant (l'homme naît qu'une fois et meurt pour toujours) par l'orgueil démesuré de la création démiurgique d'un monde nouveau. En se voulant Dieu, l'homme s'est découvert Nemrod.

«Voilà le crime parfait, parfait parce que le meurtrier et la victime sont finalement une seule et même personne. » (Baudrillard)

«De nos jours, et Nietzsche là encore indique de loin le point d'inflexion, ce n'est pas tellement l'absence ou la mort de Dieu qui est affirmée mais la fin de l'homme; il se découvre alors que la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée. (...) Puisqu'il a tué Dieu, c'est lui-même qui doit répondre de sa finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtrier lui-même est voué à mourir : des dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur; l'homme va disparaître. Plus que la mort de Dieu - ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier. » (Michel Foucault, Les Mots et les choses, pp.396, 398)

La fin du monde apocalyptique des théologies fut reléguée à une superstition archaïque indigne de la pensée moderne, jusqu'au jour... où l'homme, ce dieu déchu, retomba sur terre, lorsqu'il fut rejoint par les événements de sa propre tragédie. Maintenant l'homme peut mettre fin à son histoire, à l'histoire de l'humanité, la seule et véridique fin de «l'éternel retour. »

Les Apocalypses sont toutes marquées au fer rouge de l'angoisse : «angoisse métaphysique, angoisse d'origine névrotique, intimement liées et indissociables. L'homme cherche, au travers d'une obscurité inquiétante, à se libérer du lourd fardeau de son ambivalence instinctuelle. Il tente, en exprimant son angoisse de la fuir, de la dompter, mais, subissant son vertige, revenant inlassablement sur les images qu'elle suscite, il est fasciné par elle. » (Gauffretau-Sévy, 1965)

Le mal se définit toujours comme une séparation, la rupture d'une harmonie, soit dans le même être, soit entre tous les êtres. Entre une science qui, dans sa course effrénée, semble ignorer l'humain, et une technologie qui l'inquiète et le menace (nucléaire, armes chimiques...), il est compréhensible de voir s'installer l'impoésie comme symptôme du malaise social de notre époque, elle signifie que l'homme malheureux aura voulu et même créé son malheur.

Contrairement à l'époque des Lumières où la démocratie était encore à faire, nous avons aujourd'hui la chance de pouvoir regarder un siècle de démocratie en mouvement. Ou comme le dit Musil, «maintenant que nous sommes éclairés, que voyons-nous?»

Le XXe siècle est parsemé de peur, peur du fascisme, peur du nazisme, peur du communisme, peur du socialisme, peur de l'intégrisme, peur du prochain millénaire etc. Toutes ces peurs servent la démocratie libérale comme facteurs de cohésion

sociale. Notre besoin de sécurité déifie la démocratie au point de devenir certitude, pensée unique où l'analyse est à priori exclue, ici, point de doute.

La démocratie blanche chrétienne n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacrés avec une brutalité inouïe plus du trois quart des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition. Les Afrikaners blancs qui organisaient des «native parties» où le gibier était remplacé par des autochtones noirs. Même phénomène de l'autre côté de l'Atlantique où un général yankee déclara jadis «qu'un bon indien est un indien mort.»

L'homme en puissance se réalise dans l'acte d'exister par la sélection non plus naturelle mais artificielle. La Rédemption n'est plus céleste mais terrestre et appartient à l'homme divinisé.

Curieux paradoxe, le socialisme (lutte des classes), le capitalisme (salut du plus fort) le racisme-fascisme (extermination des races inférieures) ont tous tenté en vain de récupérer le concept évolutionniste de la sélection à leurs fins, à leurs missions salvatrices et déifiées du paradis terrestre. Sauf que derrière tous les génocides se profilent l'ombre de la sélection artificielle du plus fort contre l'opprimé. Et depuis les génocides arméniens et juifs, depuis que l'on a dit «plus jamais ça», il y eut le génocide cambodgien, le génocide rwandais, et autres épurations ethniques comme aujourd'hui au Soudan et en Somalie. Et cela n'arrêta pas tant et aussi longtemps que l'homme sera associé au mal radical, absolu inventé par les dynasties tyranniques de l'Antiquité.

En désignant l'homme comme responsable du mal radical, les prêtres de l'époque ont jeté l'anathème sur toute la race humaine et ont fait de l'homme un être ignoble. Tout devient pourri dès que touché par l'homme. Depuis la Mésopotamie ancienne, que nous portons la croix de notre aliénation et plus est, nous avons trahi tous ceux qui ont tenté de nous libérer. Depuis longtemps déjà, nous subissons notre «décréation», car nous ne voulons pas croire que nous avons été sauvés par le sacrifice du Christ et avons préférés croire ceux qui enfoncent plutôt que ceux qui libèrent. La Révélation annonçait la joie, l'allégresse. Les Pères de l'Église ont occultés la libération pour régresser vers la prédication de l'Ancien Testament sur l'homme condamné par le péché; les prêtres ont tout simplement empêcher que la Parole du Nouveau Testament s'accomplisse.

Toute cette mythologie de l'homme ignoble, ce glébeu, ne peut trouver sa finalité existentielle que dans le totalitarisme comme système politique qui aspire au monopole total de l'État sur la société et dont la finalité anthropologique vise rien de moins que d'offrir le salut par la création d'un homme nouveau. A nouveau le surhomme de Nietzsche vient hanter les esprits mégalomanes, ceux qui rêvent d'une élite technocratique dominant une populace fonctionnant comme une machine. Le surhomme se veut créateur de l'homme nouveau, l'homme/machine.

«Il s'agit de rendre l'homme aussi utile que possible et de le conformer aussi exactement que possible à la machine infaillible : à cette fin, il faut le pourvoir des vertus de la machine (- il doit apprendre à ressentir comme conditions idéales celles où il accomplit un travail machinal et utile : c'est pourquoi il est nécessaire de le dégoûter des autres, que les autres lui apparaissent aussi dangereux et indésirables que possible.» (Nietzsche cité par Küng, 1981, p.480)

Toutes les sociétés qu'elles soient communistes, socialistes et démocratiques sont traversées par l'idéologie mécaniste, véritable religion d'État. Frappée par l'idolâtrie technologique, les nations rêvent toutes à leur Rédemption, à leur libération par les machines industrielles et leur cadence de production décuplée. Croire que la technologie a le pouvoir de résoudre tous les problèmes sociaux est encore aujourd'hui le credo politique de bien des sociétés. Si au début de la modernité, l'homme aspire et espère être Dieu, la science du XIXe et XXe siècle lui apporte la "certitude" que l'homme est Dieu.

Ainsi l'homme nouveau pouvait s'identifier à l'Etat-Dieu tout puissant (capitaliste ou communiste) pour la conquête du monde et, la nation en se servant des haines nationales primitives comme facteur de cohésion sociale entre les classes. Voilà bien l'enfer que Forster (1793) avait prédit plus d'un siècle auparavant, il a pour nom le totalitarisme.

"Le mariage entre l'idéologie totalitaire et la technique mécanisée rendit possible la formulation des revendications en faveur d'un homme total, permettant ainsi une sanctification "authentique" de la vie nationale. Robert A. Pois, op cit, p.207

Le totalitarisme se veut une synthèse de tous les mythes à travers une idéologie "fondamentaliste" visant une "reconstruction utopique de la société à partir d'un plan global" qui apportera le salut à l'humanité, au genre humain. Le totalitarisme est au politique ce que le monothéisme est à la religion. La raison instrumentale est partenaire de ce projet chimérique de l'unité concrétisée dans le parti unique.

L'homme total doit faire disparaître la variété pour s'incarner. L'éducation doit être dressage et apprentissage des «vertus du troupeau : avec elles, l'homme moyen s'accomplit». Nietzsche ne pensait rien de bon ni de la démocratie, ni du socialisme encore moins du communisme. Pour lui, les droits de l'homme sont «superstitions des hommes égaux» ; le suffrage universel et le régime parlementaire, c'est la politique médiocre des hommes inférieurs. Il décrit le socialisme comme « une tyrannie des idiots » où règne « la bête de troupeau devenue elle-même le maître.» Le fascisme avait désormais rendez-vous avec le racisme moderne et trouvera son apogée démoniaque avec la race déifiée du nazisme et son contre-poid communiste, le prolétariat déifié, l'homme nouveau du marxisme-léninisme.

Dès 1924, don Luigi Strurzo, catholique italien, écrivait : «que le but du fascisme était la transformation totalitaire de chaque force morale, culturelle, politique, religieuse en une nouvelle conception : la conception fasciste.»

«Le parti (fasciste) était structuré comme un ordre religieux et militaire, doté d'un corps de doctrine relevant de la foi, enseignée dans des cours de préparations politiques.» (Gentile, L'histoire, no: 291, oct. 2002)

Le 24 décembre 1936, les évêques allemands, dans une lettre pastorale commune, appelaient les catholiques à suivre leur führer et «considèrent comme leur devoir de soutenir le chef du Reich dans cette lutte par tous les moyens dont ils disposent dans le domaine religieux.» En 1941, l'épiscopat français appelle le peuple français à la collaboration avec les conquérants.

Même le pape de l'époque déclare que l'extermination des Juifs est la punition de l'histoire contre ceux qui ont tué le Messie. Idem pour le Grand Muffi de Jérusalem qui rappelle à Hitler que «tuer des Juifs, c'est plaire à Allah.» (Sibony, 1992)

En Espagne sous Franco, le cardinal primat d'Espagne reconnaît dans sa guerre contre la République «une véritable croisade pour la religion catholique.» Une lettre collective de tous les évêques espagnols donne à Franco l'investiture qu'il a besoin aux yeux du monde entier. Par la suite, le maître de

l'Opus Dei, Escriva de Balaguer, plus grand soutien religieux de Franco, est béatifié sans compter la bénédiction apostolique spéciale du pape pour le général Pinochet, le bourreau du Chili.

Il ne s'agit point de bavures accidentelles mais de la conséquence doctrinale rigoureuse de la théologie de la domination formulée à l'encontre du message du Christ depuis deux siècles. Ainsi se confirme l'option préférentielle du pape et de la curie impériale romaine pour les riches et les puissants contre les fidèles aux paroles du Christ. Toute l'histoire de l'église catholique est celle de l'échec du sermon d'amour et la victoire du sermon guerrier et de la violence morale. Comme son fondateur Pierre, l'Église catholique a trahi le Christ et plus que trois fois. (Garaudy, 1995)

La plus jeune des grandes religions se retrouve elle-aussi sous les feux de l'actualité. De plus en plus, les préceptes de l'Islam sont reformulés pour être mieux adaptés aux affrontements du monde actuel. Ainsi, les pays à prédominance islamique se retournent de plus en plus vers une vision théocratique de l'État pour masquer la corruption des élites et leur incroyable échec envers le développement économique, le progrès social et la liberté politique. Grâce aux revenus du pétrole, le clan Saoud s'est emparé de La Mecque et de Médine pour créer avec l'aval des occidentaux l'Arabie Saoudite qui devenaient ainsi gardienne de La Mecque et de la foi musulmane. L'Arabie Saoudite est à l'islam ce que le Vatican est au christianisme : un État monothéisme théocratique et matérialiste lié aux puissances hégémoniques. Des écoles coraniques saoudiennes s'éleva une nouvelle doctrine sectaire appliquant à la lettre les textes coraniques et leurs interprétations strictes appelées le wahhabisme, courant sectaire musulman qui s'apparente aux qaraïtes hébraïques et aux pentecôtistes et évangéliques chrétiens. Tous des mouvements sectaires dogmatiques qui aspirent à la conquête finale de Jérusalem pour enfin régner sur le monde. Ceux qui y résistent sont des rebelles hérétiques à l'ordre universel. Ils sont rejetés dans la catégorie du bestial rattaché aux désordres des éléments du chaos initial, aux païens archaïques dont il faut détruire les idoles. (Garaudy, 1995).

En place d'une autocritique positive appelant une réforme majeure, la oumma musulmane se cantonne dans un rigorisme dogmatique médiévale.

«C'est une logique du repli que prône l'islamisme en tentant d'allier nationalisme et préservation des "valeurs traditionnelles", en réaction à une évolution rapide qui introduit une certaines instabilité au sein des sociétés arabes. Il s'agit, pour les courants de l'islam politique contemporain, de rompre avec l'occidentalisation : c'est contre la modernisation initiée par leurs États que se regroupent les forces religieuses radicales. Les problèmes engendrés par les évolutions dans des pays pas toujours prêts à les intégrer (réforme agraire en Iran en 1962) et les mécontentements qu'ils font naître sont récupérés par des religieux déjà froissés par les mesures laïques. Les forces religieuses participent de plus en plus massivement à l'opposition politique - et l'ayatollah Khomeiny est par exemple expulsé d'Iran dans les années 1960. Le progressisme des État arabes est de plus en plus stigmatisé, ses concepts laïcs sont considérés comme des preuves de la corruption occidentale qui apparaît aussi comme la cause des troubles sociaux, économiques et éthiques qui naissent dans la société.

Mais de quelles "valeurs traditionnelles" s'agit-il ? En effet, les courants d'islam politique, qui se prétendent l'incarnation d'une "authenticité islamique" face aux importations occidentales (nationalisme, libéralisme, socialisme), sont également en rupture avec la tradition de la civilisation de l'islam classique dont ils condamnent bien des aspects. De plus, l'islamisme - qui s'organise autour d'hommes instruits - apparaît paradoxalement comme le produit même de la modernisation. Il est en effet en partie le résultat de politiques d'éducation menées par les différents régimes depuis les indépendances. L'alphabétisation de masse crée donc une autre rupture - générationnelle celle-ci, avec les générations précédentes généralement illettrées et pratiquant un islam populaire souvent superstitieux (largement réprimé par exemple par le régime saoudien).

Cette ambiguïté des islamistes face à la "modernité" se manifeste jusque

dans leurs doctrines : leur vision totalitaire et autoritaire, leur constitution en idéologie ne procède pas de la souplesse et de la diversité de l'islam ancien. Les différents islamismes (sauf celui d'inspiration saoudienne) proviennent en fait directement d'emprunts aux idéologies occidentales - ils en ont adopté les formes et ont ajouté des contenus islamiques, ce qui fait dire à Mohamed-Chérif Ferjani que "*l'État ou le gouvernement islamiques revendiqués ont tous les traits des systèmes totalitaires modernes*". (Islam et politique, www.acontresens.com)

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, sociale et politique de la faute mésopotamienne, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler. Périodiquement, l'être pécheur, la société sous pression craquent tous les deux dans un déferlement de haine inimaginable comme pour donner raison à nos bourreaux.

«Dès lors, le nazisme ne doit plus être jugé comme une anomalie de la civilisation mais comme la preuve que les discours les plus irresponsables finissent par avoir des conséquences incommensurables et qu'il ne faut plus tolérer sans une ferme réponse les théories aux prétentions totalitaires, hygiénistes voire humanistes justifiant les atteintes aux libertés et le traitement des humains en objets.» (Le sens de l'histoire, www.jeanzin.free.fr)

Et la haine entre humains est tenace; les manifestations funestes contemporaines ne manquent : massacre des musulmans par des chrétiens en Ex-Yougoslavie, guerre civil entre Tamouls hindouistes et musulmans, génocide au Rwanda et dernièrement au Darfour soudanais.

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparé de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre.» (Greil Marcus, 1998)

Voilà pour les conséquences dégradantes de la faute et du Mal sur l'homme, reste maintenant la conséquence ultime du mal contre l'humanité.

Les 6 et 9 août I945, les villes japonaises d'Hiroshima et Nagasaki étaient littéralement "ramenés à l'âge de pierre", l'expression favorite du grand patron de l'US Air Force de l'époque le général Curtis Le May. Tout au long de sa présidence, Harry Truman affirma que la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki avait sauvé un quart de million de vies humaines. Et pourtant, même le général Dwight Eisenhower informa ses supérieurs "que le Japon était déjà battu, que sa réédition n'était qu'une question de jour et que l'utilisation de la bombe était complètement inutile". Alors pourquoi l'holocauste nippon? Huit mois auparavant, le 13 février I945, Winston Churchill ordonne la destruction totale de Dresde. Pourtant, comme le montrèrent par la suite les photographies aériennes des avions Mosquito anglais, Dresde était totalement dépourvu d'installations militaires allemandes et ne possédait aucun système de défense. Alors pourquoi l'holocauste allemand ? Réponse dans *Chronique de la Seconde Guerre mondiale*, page 606 :

«On peut se demander, à l'issu de ce raid meurtrier, pour quelle raison une ville historique sans aucun intérêt militaire a été dévastée de la sorte. Les Américains, en particulier – bien qu'ils y aient participé pleinement – l'ont jugée «terroriste».

Mais surtout, pourquoi une deuxième bombe atomique, celle de Nagasaki, alors que le Japon était déjà "knock-outé" par celle d'Hiroshima? Dresde (400 000 morts), Hiroshima (140 000) et Nagasaki (80 000) n'étaient, en fait, que des villes-cobayes dont la destruction avait pour objectif d'impressionner militairement les Soviétiques et marquait "officieusement" le début de la guerre froide: stratégie de la terreur concoctée par le tandem Churchill-Truman. Le secret de cet explosif puissant modifiait complètement l'équilibre diplomatique en faveur des

alliés. Restait donc à démontrer aux Russes qu'on possédait les capacités logistiques de l'utiliser. Hiroshima et Nagasaki en firent la démonstration dramatique. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. Homo sapiens ou Homo demens, that's the question!" (Fréderic F. Clairmonte)

Or cette démence du mal et de la souffrance délibérée laissa pantois bien des philosophes et théologiens. Pourquoi Dieu s'est-tu ? (Jonas) Dieu n'est pas t-il mort dans les camps de concentration, donnant raison à Nietzsche ? (Levinas) Ou faut-il en conclure comme Isaac Asimov que «les dieux eux-mêmes ne peuvent rien faire contre la bêtise humaine.» Une chose est certaine, Auschwitz, Hiroshima, comme summum de la barbarie du XXe siècle, montrèrent avec une clarté inouïe de force nucléaire, celle qui crève les yeux, que la bonté divine ne s'est jamais manifestée. C'est tout le concept traditionnel de Dieu et de la bonne Providence depuis Platon qui s'effondre. Quels conséquences théologiques doit-on en retirer ? Le caractère monstrueux de l'homme capable de perpétré le mal donne-t-il à Dieu le regret d'avoir créer le «glébeux» au point d'en espérer la disparition, comme dans la Genèse ?

À toutes ces questions, c'est Kant, nous l'avons vu, qui apporte les réponses les plus adaptées. Puisque la connaissance de Dieu nous est impossible, nous ne pouvons présumé que de sa présence dans l'histoire comme un «idéal de la raison» que l'homme cherche à atteindre. Le mal est là pour nous rappeler toute la distance qui nous sépare du but. Mais l'existence du mal ourdie de mains d'hommes à permis à d'autres de sauver des vies par leur sacrifice : «les miracles ne sont pas venus de Dieu mais des êtres humains.» (Philippe Fontaine)

Il faut bien comprendre que la raison humaine bute sur l'incompréhensibilité du mal. Ce qui est incompréhensible selon Kant c'est de voir surgir la méchanceté comme choix délibéré de la liberté. Sauf que le mal n'appartient pas à la raison mais à la pulsion : «la haine comme passion du mal.» Derrière l'intentionnalité du mal se profile la volonté de faire souffrir quelqu'un comme refus de la liberté d'autrui à la vie :

«c'est la liberté qui se déchaîne en elle-même contre elle-même.» «La haine de la liberté en soi» est aussi «la haine de l'existence comme telle.» (J.L. Nancy, L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988, p.163-164)

L'homme est un être en construction et le chemin vers le salut de cet être-en-devenir est parsemé d'embûches et d'ignominies car la liberté peut à tout moment bifurquer vers les passions irrationnelles, «fruit pervers de la liberté désorientée» (Ricoeur) et choisir la méchanceté pure, la ruine du bien.

La principale embûche de l'histoire du XXe siècle est celle de la collision des certitudes. Alors que les régimes totalitaires promettent l'utopie du bonheur collectif comme Bien universel, la démocratie se prophétise comme délivrance du Mal et engage toute la société dans ce combat en demandant toujours plus d'ordre et de soumission. Ce constat est «vrai» jusqu'à l'effondrement du communisme en 1989. Maintenant politiquement délivré du mal totalitaire du nazisme, du nipponisme et du communisme, l'Occident démocrate, déifié par ces victoires tombe à son tour dans le piège totalitaire en s'offrant sur l'autel de la mondialisation du Bien comme seule certitude. Retournement complet de situation où le Bien se radicalise en Mal.

Car l'Amérique a aussi ses démons internes, ses intégristes. Déjà en 1898, le sénateur américain Albert Deveridge déclarait : « Dieu a fait des Américains les maîtres organisateurs du monde afin d'instituer l'ordre là où règne le chaos.» Trop souvent, on oublie que dans l'Amérique blanche et chrétienne des années 1930, un antisémitisme rampant profilait son ombre menaçant dans les grandes institutions publiques ou privées.

Ainsi les compagnies de téléphone refusaient d'embaucher les Juifs; idem pour les trois plus gros constructeurs d'automobiles. Les universités refusaient l'admission des Juifs dans leurs facultés de santé. En 1944, Roosevelt refusa de bombarder les lignes de chemin de fer conduisant aux camps de la mort, préférant cibler les raffineries de pétrole, plus stratégiques. Le plus ironique de cette triste histoire, c'est que les avions devaient survoler les camps de concentration nazis pour atteindre les dépôts de carburant quinze kilomètres plus loin.

D'autre part, des courants millénaristes dits de droite s'accommodant très bien du capitalisme verront également le jour surtout dans les pays Anglo-Saxons et aux USA; on pense ici aux adventistes du septième jour, aux témoins de Jéhovah, aux églises baptistes, pentecôtistes, évangéliques.

Lorsque Georges Bush déclare au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 que «l'Amérique doit diriger le monde» et se défendre contre «l'axe du mal», il ne fait qu'exprimer le credo officiel du catéchisme national américain tel que professé par le Evangelical Churches of Jesus Christ dont les adeptes sont appelés «évangéliques» et qui travaillent sans relâche à abattre le mur entre l'église et l'État. (Zeghidour, 2004).

Il faut se rappeler que ce sont bien des dissidents, les protestants du XVIe siècle opposés à l'église d'État qui migrèrent vers cette nouvelle terre qui allait devenir les États-Unis où le séparation du pouvoir entre l'église et l'État deviendra le coeur de sa constitution.

Comment une secte minoritaire des années 1970 a-t-elle pu devenir un force incontournable du pouvoir politique américain au point d'avoir déjoué la constitution du pays en accédant directement à l'exercice du pouvoir politique ?

“Et voilà qui me conduit, non pas à trouver l'explication, mais du moins à repérer les conditions de la formation du totalitarisme.(...) Quand l'insécurité des individus s'accroît, en conséquence d'une crise économique, ou des ravages d'une guerre, quand le conflit entre les classes et les groupes s'exaspère et ne trouve sa résolution symbolique dans la sphère politique, quand le pouvoir paraît déchoir au plan du réel, en vient à apparaître comme quelque chose de particulier au service des intérêts et des appétits de vulgaires ambitieux, bref se montre dans la société et que du même coup celle-ci se fait voir morcelés, alors se développe le phantasme du peuple-un, la quête d'une identité substantielle, d'un corps social soudé à sa tête, d'un pourvoir incarnateur, d'un État délivré de la division. (Claude Lefort, La question de la démocratie, in Essais sur le politique XIXe - XXe siècles, Esprit-Seuil 1986,pp.29 sq)

Or ces évangéliques font justement parti de ces institutions nécessaires à l'expansion de la théologie de la domination dont la représentation totalitaire passe bel et bien par le retour du Messie, la création du Grand Israël et la libération définitive de Jérusalem par l'expulsion des musulmans. Belle lubie ! dites-vous ! Sauf que l'homme le plus puissant du monde est tout simplement un fidèle convaincu de cette église expansionniste et apocalyptique. Quand Bush proclame la Bible comme Le livre, je ne peux que me rappeler cette parole de Leibnitz : «Je crains l'homme d'un seul livre.»

Et quelle expansion ! Depuis la seconde guerre mondiale, c'est le courant religieux qui progresse le plus dans le monde. De 4 millions en 1940, il représente aujourd'hui 500 millions de croyants, un chrétien sur quatre et l'on prévoit que ce courant évangélique deviendra la religion dominante du XXIe siècle vers 2050. Déjà, il existe 14 000 dénominations évangéliques comprenant 1 million d'églises qu'animent 1 million de pasteurs à plein temps. Présent sur tous les continent et dans tous les pays, on s'aperçoit que le centre de gravité de la chrétienté glisse inexorablement du nord vers le sud, vers le tiers-monde où se recruteront les futurs soldats de dieu. Cette expansion est si considérable que plusieurs y voient l'oeuvre de la CIA depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre le Vatican et

les USA en 1984, pacte conclu entre le pape et le président Reagan, évangélique pratiquant et partisan convaincu de la théologie de la domination.

Depuis les années 1970, on assiste à un épanouissement de la droite religieuse américaine au point d'être une des forces politiques les plus influentes du pays grâce à l'alliance conclue entre des républicains ultra-religieux et des sectes religieuses ultra-réactionnaires. Grâce aux campagnes d'évangélisation télévisées, des fondations puissantes comme l'Héritage Foundation, Free Congress Foundation, Hoover Institute, American Enterprise Institute, voient le jour, amassent des richesses colossales et deviennent des agences de lobbying redoutable situées à quelques pas du Capitole.

Leur credo est le suivant : puisque Dieu est avec eux, ils doivent «promouvoir le système démocratique et le capitalisme fondé sur la libre entreprise, en chaque occasion, sur tous les continents.» Credo que l'on pourrait associer à un judéo-millénarisme de droite. De plus, clairement antiféministes et antiavortements, ces coalitions dont la Moral Majority veulent reconstruire l'Amérique sur les valeurs de la Bible et conquérir le monde par une politique interventionniste messianique. Au niveau de la politique intérieure, selon ces conservateurs, les États-Unis ont été pris en otage par la gauche et les libéraux qui ont imposé leurs valeurs comme la laïcité des institutions publiques, l'égalité des sexes, la discrimination positive envers les minorités, la défense du droit commun, inspiré d'un milléranisme chrétien de gauche. L'État laïque est ce qui a provoqué selon eux l'effondrement des valeurs américaines comme le travail, la famille, la patrie, la recherche de l'enrichissement individuelle.

Comprenez-vous maintenant pourquoi les écoles privées des sectes religieuses juives, musulmanes et chrétiennes discrédites tant l'école publique. Comme aux États-Unis où toute la politique des fondamentalistes évangélistes vise à attaquer systématiquement l'éducation publique pour que la classe moyenne la quitte au profit des écoles privées confessionnelles. Et ainsi «la République américaine aura perdu son seul instrument capable de transformer une masse de futurs employés en une pluralité de citoyens.» (Walter Karp). La pluralité des opinions dans l'école publique est la bête noire de la droite religieuse.

Les programmes sociaux représentent la force démocratique de l'État laïc moderne. Grâce à eux, les pauvres, les déshérités, les malades gardent espoir et dignité face aux injustices et malheurs. La solidarité sociale de l'État enlève au prosélytisme religieux son arme de persuasion favorite : la charité qu'elle soit chrétienne, musulmane ou juive.

Tous les mouvements fondamentalistes attaquent les programmes sociaux, demandent leur démantèlement pour mieux accaparer les bénéficiaires dans leur zone d'influence. Leur modèle étant bien sûr le marché capitaliste ainsi les offres de services des communautés religieuses doivent répondre à la demande. Comme pour la droite républicaine américaine, les fondamentalistes voit le marché déifié de la «charity business» comme le seul capable de répondre à leur vision millénariste. En ruinant le rôle social de l'État, les citoyens déboussolés et sans recours aux programmes sociaux doivent donc se retourner vers les groupes religieux pour y trouver support et aide et deviennent des proies faciles à leurs messages évangéliques, d'ailleurs ont-ils le choix ? Ceci dit les communautés religieuses ont le droit et le devoir d'exercer leur mission charitable sans pour autant devenir les sous-traitants des responsabilités sociales de l'État.

Au niveau international, leurs ennemis majeurs s'appellent la théologie de la libération catholique implantée dans les pays pauvres et bien sûr l'Islam. Ils les combattent en implantant

partout des églises pentecôtistes, évangéliques en vue du rétablissement du Grand Israël, bataille centrale du choc des civilisations. Ces courants messianiques redonnent vie aux culte des ancêtres et intègrent les traditions tribales, principalement en Afrique, au Mexique et au Brésil.

Tranquillement se dessinent les mouvements de guérilla contre l'exploitation des grands propriétaires terriens blancs et catholiques, guérilla que tenteront de pacifier des prêtres prêt à reconnaître le message de libération sociale du Christ , ainsi naîtra la théologie de libération.

Le monde des années 1960-1970 est aussi traversé par des mouvements révolutionnaires régionaux sur la lancée de la révolution cubaine de 1959 : en 1960 seulement, 17 nations d'Afrique accèdent à l'indépendance nationale suivie de l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays basque et Liberté) et l'IRA (Armée républicaine irlandaise), l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) le FNL (Front national de libération du Vietnam), autant de mouvements révolutionnaires et de libération en marche alimentés par des écrits comme les *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon, *Le Portrait du colonisé* d'Albert Memmi ou *Dépossession du monde* de Jacques Bergue. Tous auront une influence considérable sur les idéologues du Front de Libération du Québec dont, bien sûr, le célèbre *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières.

Soudain, parallèlement aux mouvement de Libération, partout où règne le catholicisme, apparaissent, ici et là, des prêtres-ouvriers qui, dans une relecture «hérétique» des Évangiles, amorcent à leur tour une réflexion où se dégage une option préférentielle en faveur des pauvres et la solidarité avec leur lutte d'auto émancipation sociale. Ce (re) nouveau christianisme insurrectionnel, cette théologie de la libération vient défier ouvertement le pouvoir du Vatican.

«Il ne s'agit pas d'attendre le salut d'en haut : l'Exode biblique nous montre «la construction de l'homme par lui-même dans la lutte politique historique». Il devient ainsi le modèle d'un salut, non individuel et privé mais communautaire et «public», dont l'enjeu n'est pas l'âme de l'individu en tant que telle mais la Rédemption et la libération de tout un peuple asservi. Le pauvre, dans cette perspective, n'est plus un objet de pitié ou de charité mais, comme les esclaves hébreux, l'acteur de sa propre libération. Quant à l'Église, elle doit cesser d'être une pièce du système de domination : suivant la tradition des grands prophètes bibliques et l'exemple personnel du Christ, elle doit s'opposer aux puissants et dénoncer 1'injustice sociale.» (Michael Löwy. Siècle rebelle, p.598)

En 1985, le Vatican condamne la théologie de la libération observée en Amérique du Sud et ce en accord avec les idéologues américains qui déclarent : « La politique extérieure des États-Unis doit commencer à affronter la théologie de la libération.» (Déclaration de Santa Fé, proposition 3, 7 février 1985). Par la suite, le grand théologien de la libération, Leonardo Boff est contraint au silence par la curie romaine et acculé à la démission à cause de son option préférentielle pour les pauvres. Le 26 octobre 1993, Mgr Ruiz, évêque de la Province du Chiapas au Mexique est contraint à son tour de démissionner parce qu'au nom de la théologie de la libération, il avait défendu les Indiens et les paysans pauvres au détriment des gros propriétaires terriens de la région. Le 12 mars 1992, dans la revue catholique italienne Panorama, Ronald Reagan, déclare†: «Le pape et moi avions trouvé le dénominateur commun entre les États-Unis et le Vatican en raison de l'unité de nos idéaux.»

Bien qu'ils soient en guerre pour l'hégémonie mondiale, les trois intégrismes monothéistes partagent les mêmes valeurs, la même vision d'un État où la laïcité serait remplacé par la loi divine jugée supérieure à celle des hommes. Toutes les variantes messianiques modernes vont dans le même sens : rêve d'un État islamique où la Loi serait celle du Coran, rêve

d'un Israël biblique où la Loi serait celle du Talmud, rêve d'un monde uni par le retour du Christ sur terre.

Le véritable champs de bataille est celui de la démocratie contre la théocratie, de la laïcité versus l'intégrisme religieux.

«Leur mépris de la délibération démocratique en fait des précipiteurs d'Apocalypse, des facteurs de radicalisation et de tensions. Si bien que leurs actions convergent vers un monde toujours plus violent et plus instables dont ils profitent ensemble.» (Fourest, Venner, 2003)

Avec le terrorisme, nouvel conception inouïe de la guerre où l'attentat suicide est célébré comme acte d'amour divin. L'obsession destructrice des dieux antagonistes pour le pouvoir unique propulse à nouveau les hommes dans la démence. Se tuer en tuant le plus «d'infidèles» possibles pour s'unir à Dieu, aucun doute, le terrorisme a un rendez-vous avec le mysticisme : extermination égale purification, égale fusion avec le divin. Vertige du suicide sacrificiel, encore et toujours le mal comme liberté qui se retourne contre elle-même.

«Les trois dieux monothéistes ont tout s'entendre et tout pour se haïr. Ils ont les mêmes origines, les mêmes racines, la même famille. Ils ruminent les mêmes paroles, se réfèrent souvent aux mêmes textes sacrés. Et ils n'ont que l'amour à la bouche. Leurs caractères sont proches : venimeux, vengeurs, rancuniers, orgueilleux, mégalos, conformistes, se prenant pour le nombril du monde. Ils veulent plaire à tous et exterminer ceux qui leur répugnent. Et leurs fantasmes, mythes et légendes sont de même nature. Mais c'est justement parce qu'ils sont si proches qu'ils se haïssent d'une haine sans fin. Tant de points communs leur sont insupportables. Chacun a le sentiment que l'autre le plagie et lui vole son identité. Chacun se veut unique et se retrouve face à deux clones, à deux pitres dont il ressent l'imitation comme une provocation et un sacrilège. C'en est trop pour des êtres si fiers, si susceptibles, si sûrs de leur supériorité. Si bien que la violence monte en eux et les submerge. Et les voilà convaincus que leur survie dépend de la mort des autres. (Daniel Accursi, La nouvelle guerre des dieux, Éditions Gallimard, Paris, 2004, p.32-33)

«Ne dites pas que ceux qui sont tués dans la voie de Dieu sont des morts. Non, ils sont vivants ; mais vous ne le comprenez pas.» (Coran)

Cette bataille finale d'Armaggedon, lieu où selon l'Apocalypse de Saint-Jean se déroulera l'ultime confrontation entre les forces du Bien et celles du Mal, fait déjà rage, le conflit israélo-palestinien étant que le prélude à la bataille suprême. Pour les musulmans intégristes, la dernière guerre mondiale marquera le retour du Mahdi, le Messie de l'islam qui instaurera sur la terre entière la religion d'Allah. Pour les fondamentalistes chrétiens, même scénario, où, cette fois, Jésus reviendra libérer les hommes de ses servitudes et consacrera Jérusalem comme capitale universelle de la Fin des Temps. Les juifs ultra-orthodoxes ne jurent que par l'avènement du Machiah, jour où tous les peuples châtiés par la guerre se rallieront à Israël pour célébrer Dieu. Comme, on le voit guerre et religion feront bon ménage jusqu'à la fin des Temps. Peu importe quel intégrisme l'emportera, une chose est certaine, ce sera l'avènement d'une théocratie totalitaire.

Ainsi, en ce début du 3e millénaire, nous assistons encore à une autre trahison du Christ et nous vivons toujours à l'heure de l'Ancien Testament et des «guerres saintes» pour la conquête de Jérusalem entre les frères ennemis. Au commencement est la violence, la première fois qu'un homme (Caïn) se retrouve devant un autre homme, son frère Abel, il le tue.

«Vas te réconcilier avec ton frère » dit pourtant l'Évangile ! Mais le frère, c'est celui qui chasse l'autre du sein de la mère. D'où la jalousie entre l'aîné et le puîné. On pourrait dire que l'aîné, c'est le juif, le second, le chrétien, et le cadet, le musulman. Ils revendiquent tous le même père, Abraham. Et ils ont tous la même mère, la communauté des croyants. Or depuis Abel et Caïn chacun sait que les relations fraternelles sont compliquées.» (Odon Vallet, 2004)

Il est curieux de constater que de tout temps, Jérusalem fut

toujours colonisée par un empire : la période cananéenne du IIIe millénaire au XIIe siècle avant J-C, la période israélite du XIe siècle à 587 avant J-C, la période perse de 587 à 333 avant J-C, la période grecque de 333 à 63 avant J-C, la période romaine de 63 avant J-C à 324 après J-C, la période byzantinne de 324 à 640 après J-C, la période arabe de 700 après J-C. Suivirent les siècles ténébreux et sanglants des croisades où Jérusalem changea constamment de maîtres pour ensuite devenir une dépendance de l'empire Ottoman jusqu'en 1920 où elle passa sous mandat anglais jusqu'en 1948 pour finalement intégrer l'État d'Israël et y rester depuis cette date grâce au protectorat de l'empire américain.

Cette ville est le premier lieu saint des Juifs, c'est le lieu du Temple, lieu de la Parole divine, du sacrifice d'Abraham, de la souveraineté avec David. Pour les Chrétiens, Jérusalem est le deuxième lieu saint après Rome, c'est le lieu où Jésus a trépassé et lieu de résurrection. Pour les Musulmans, c'est le troisième lieu saint de l'islam par où l'âme de Mahomet est passée en montant au ciel vers le Paradis. Aucune religion ne peut donc en revendiquer la propriété exclusive, ni aucun État d'ailleurs, tel est la position de Émile Shoufani, curé de Nazareth.

Jérusalem appartient à la communauté universelle des croyants, c'est la terre promise de tous. Alors remettons à Jérusalem le titre de ville universelle «colonisée» par l'ensemble des nations et placée sous administration internationale tel que proposé par une résolution des Nations Unies en 1949. Retirons Jérusalem du conflit israélo-palestinien en la déclarant ville du Patrimoine religieux de l'humanité pour en finir une fois pour toute avec le désir nationaliste de domination politique des belligérants et des théologies monothéistes de domination qui les cautionnent, les sous-tendent. En somme, en finir définitivement avec l'Ancien Testament et le restitué à son époque, en finir une fois pour toute avec «l'éternel retour» du fantasme de l'Origine exclusive du peuple élu de la terre promise dont se réclame tour à tour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans. Jérusalem doit devenir le symbole de la réconciliation par le partage de l'Origine entre les grandes capitales religieuses du monde comme Bénarès, Rome, La Mecque, Lhassa.

Depuis ce jour où l'histoire commença, Dieu est devenu l'objet «boetyle» (miroir) de l'homme et du genre humain, la mesure de toute chose sous l'influence des prêtres, rabbins et ouléma, chantres de l'unicité sanctifiée de dieu et du roi.

Le concept du Dieu tribal dans le monothéisme religieux n'est rien d'autre qu'une projection de l'homme : la puissance fantasmée de l'homme despote.

« L'être absolu, le dieu de l'homme est sa propre essence. La puissance de l'objet sur lui est la puissance de sa propre essence.(...) Ce que l'homme... souhaite être, il en fait son Dieu.» (Feuerbach)

Rien ne fascine autant l'homme que l'appropriation du phénoménal complexe de puissance qui semble régir l'univers. Il en a été toujours ainsi. Au moins depuis l'homme de Neandertal, nous savons que des rituels sacrés étaient institués pour célébrer un animal fétiche, le plus connu étant l'ours des cavernes. Périodiquement, l'ours des cavernes était chassé, tué, décapité et mangé lors de ces cérémonies. Régulièrement, Dieu, en l'occurrence l'ours, était sacrifié pour que l'homme puisse en retirer la puissance. Tel est le sens encore de nos jours de l'eucharistie : le désir de déité, la volonté d'acquérir la puissance de Dieu par la communion.

Depuis Homo abilis, depuis 3 millions d'années, nous nous sommes évertués à force de renoncements, d'oppressions, de cruauté, de répressions sexuelles, de mythes religieux, d'oeuvres artistiques à nous éloigner par la culture de

l’animalité commune à toutes les espèces. Depuis l’Antiquité, nous avons investis dans des sociétés de plus en plus complexes pour éviter le désordre qui rôde autour de nous dans la nature et en nous, ex-animaux. Nous avons policé nos instincts, tué nos voisins et admis nos faiblesses comme des péchés que seul dieu pouvait pardonner. Tout cela pour se rendre compte que nous avons tellement eu peur de notre bestialité naturelle que nous avons été fascinés par l’ordre humain au point d’en accepter les dérives totalitaires qui, ironie de la chose, nous propulse de nouveau dans le monde des barbaries animales.

**«Nous sommes des étrons tombés de l’anus du diable.»** (Luther)

Et à bien des égards, ces violences naturelles, avec le recul du temps, nous apparaissent bien inoffensives, l’observation comparative nous l’assure, comparées aux immondes cruautés et tortures que notre espèce fait subir à ses propres membres. Force est d’admettre que, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, nous avons lamentablement échoué et avons tellement honte que nous n’aspirons plus qu’à disparaître. Mais quel peut bien être l’avantage à faire le mal si non de se défaire de cette angoisse en anéantissant sa liberté, en détruisant sa propre vie en détruisant celle de l’autre.

«L’intuition géniale de Kierkegaard a consisté à montrer que l’angoisse la plus profonde de l’homme n’est autre que celle de *la liberté devant elle-même* et que toutes les formes possibles de désespoir, de mutilations et de destructions existentielles, de méchanceté et d’indigence ne font qu’en découler. (Drewermann, Le Mal, tome III, p.21)

Devant l’angoisse naturelle, l’homme a bel et bien le choix entre l’instinct de vie ou de mort :«être ou ne pas être» nous demande Shakespeare.

L’utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre son frère est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, “l’inhumanité de l’humanité”, la barbarie s’actualise. Comme si par cette névrose l’homme avait perdu le secret qui permet d’entretenir l’humanité de l’homme. Comme si notre angoisse d’exister était-elle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. Nous assistons aujourd’hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l’homme, la plus fondamentale névrose de l’homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l’homme aliéné par le dogmatisme religieux.

Dieu n’est plus en cause mais devient caution, alibi et même victime d’un projet hégémonique bien humain, trop humain. Les papes des croisades et de l’Inquisition, les grands guerriers comme Saladin, Napoléon, Hitler, Staline, Hiro-Hito, Mao, Ben Laden sont tous des exemples d’absolutisme. Tous ont provoqué, par leur volonté d’être Sauveur, des événements obscènes d’une violence inouïe, une «véritable furie de destruction», un «fanatisme de la dévastation» où la liberté s’anéantit elle-même.

Dès le début dans le récit des Origines, Dieu accepte la nouvel liberté de l’homme : «Voilà que l’homme est devenu comme l’un de nous pour connaître le bien et le mal.» (Gn 3,22). Mais là où les choses se compliquent, où la conséquence du péché devient mal, c’est lorsque l’homme ressent le désir de refaire le monde d’une manière différente mais surtout qu’il peut faire mieux que le créateur. Dès lors, le malheur s’abat sur lui.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l’humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d’un autre monde, d’une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l’instinct de vie est supplanté par l’instinct de mort ; la haine de

l'existence mute en haine de la liberté.

Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de déité, devient névrosé au point d'espérer sa transcendance dans sa propre immortalité : le post-humanisme. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

La post-modernité marque l'arrivée du néo-chamanisme à la portée de tous. Individualisation oblige, l'homme est certain qu'il est son seul chaman, comme il est son seul artiste, son seul gourou capable de réaliser sa connexion spirituelle avec le cosmos. Ce recentrage de la spiritualité sur l'individu marque l'explosion des sectes «à la carte. » Finies les religions collectives, les cultes de masse, bienvenue dans le monde des croyances alternatives du néo-chamanisme, ce qui fait dire à certains ethnologue que le chamanisme primitif fut probablement la première religion de l'homme et moi de rajouter que le chamanisme techno sera la dernière.

Placée sous le sceau de la réconciliation, de la synchronicité, où physique et métaphysique, intuition et raison, psychologie et parapsychologie, tout devient recyclé, brassé, détourné et amalgamé dans un formidable réenchantement du monde. Jamais l'offre spirituelle aura atteint cette prolifération hallucinante du karma-cola, expression désignant la commercialisation de la spiritualité postmoderne.

Religions monothéistes, spiritualités orientales, médecines douces, naturopathies, psychothérapies se côtoient jusqu'à la copulation quasi-incestueuse pour donner naissances des entités hybrides aussi improbables que le massage christique, l'astrologie coranique, la tarologie kabbalistique, les soufis nettoyeurs de chakras, les chamans gestaltistes, les cancérologues gnostiques, les guérisseurs kinésistes et les dentistes hypnothérapeutes. Mais cette convergence entre technologie et sources naturelles de la vie distille dans nos veines un effet des plus pervers.

Plus la science et la technologie évoluent, plus elles emploient un langage mystique. Les équations de la mécanique quantique deviennent de telles énigmes que seul un langage métaphysique permet d'en saisir la complexité. Ainsi Einstein plaida en faveur d'une “religiosité cosmique” à laquelle ne correspond “aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme”; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes : “Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux.”

Mais surtout, les théorèmes quantiques nous démontrent que le monde est devenu aléatoire et la réalité comme la vérité absolue indéchiffrables. La science qui depuis le siècle des Lumières, a démantelé rationnellement la conception spirituelle du monde, se retrouve devant un cul-de-sac ; une incompréhension tout à fait logique – «Notre raison a des limites» (Kant) - qui permet le retour du sacré. Certains affirment que la science est entrain de découvrir rationnellement ce que les mystiques savent intuitivement depuis toujours.

La techno-mystique tend à replacer le sacré dans la technosphère et même, but suprême, espère nous transformer en ange électronique. Tous les grands mythes de l'humanité ressuscitent sous une forme électronique, principalement celui de l'être pur esprit. Cette idée lumineuse se retrouve dans les

écrits de Joachim de Flore regroupés dans *Exposition de l'Apocalypse* qui date du début du XIII[e] siècle. Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (*Ancien Testament*), à l'âge du Fils (*Nouveau Testament*). On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris la techno-mystique dans l'attente du retour de «l'âge d'or» antérieur aux cités-états mésopotamiennes et leurs théologies d'asservissement.

La techno-mystique mélange les élans transcendantaux des hippies des années 60 aux aspirations électroniques des cyberpunks des années 80-2000. Pour les hippies, l'avenir radieux est psychédélique axé sur l'expansion de la conscience grâce aux drogues hallucinogènes permettant au corps de retrouver sa pureté primitive, pour le cyberpunk, l'avenir est cyberdélique axé sur la conscience branchée aux grands réseaux informatiques formant le cyberespace, «le corps étant obsolète. » Le point de convergence étant que tous deux témoignent d'une foi religieuse en la technologie, l'une chimique (LSD) et l'autre électronique (ordinateur).

Deux livres majeurs se révèlent être les fondateurs la nouvelle théologie électronique en accord avec les prophéties de Joachim de Flore. Le premier *l'Avenir de l'homme* de Teilhard de Chardin annonce la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924. Pour lui, l'avènement d'une «Ultra-humanité» convergera en un «Point Oméga», sorte de Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère, sorte d'Hyper-esprit. Le second *Pour comprendre les médias* de McLuhan explique que les technologies des communications transforment graduellement le monde en un «village global» permettant de réaliser «une seule et unique conscience». Deux volumes importants de la contre-culture qui tentent donc la réconciliation entre la métaphysique et le matérialisme dans une cosmologie scientifique.

La «cyberdélie», la «noosphère» illustrent donc la venue d'un nirvana technétronique où l'esprit supplantera définitivement la matière, le corps. «Qu'est en réalité l'élimination de l'homme en personne du processus que l'homme a découvert et perfectionné, avec sa fin promise de toutes luttes et de toutes recherches, sinon l'évasion finale de Bouddha hors de la Roue de la vie ? Une fois complète et universelle, l'automation complète (post-humanisme) signifie la totale renonciation à la vie, et finalement l'extinction totale : la retraite même au sein du Nirvana que le prince Gautama dépeignait comme l'unique moyen de se délivrer du chagrin, de la douleur et de l'infortune. » (Mumford, Le Mythe de la machine, T.II, 1974, p.307)

Cette observation de Mumford se visualise à la fin de *2001 Odyssée de l'espace*, film co-écrit par Clarke et Kubrick, où l'apothéose techno-mystique se réalise lorsque l'astronaute franchit le point «Oméga» où l'odyssée extérieure et intérieure convergent pour former le royaume du sacré d'un nirvana transcendant résolument l'humanité.

«Selon les nouvelles technologies, les êtres vivants appartiennent de moins en moins à la sphère organique. Nous devenons des corps-médias, des corps-images, des corps-intelligence. Nous nous transformons en corps-culture.» (www.archée.qc.ca - entrevue avec Olivier Dyens - Chair et métal)

«Fini le temps où l'être humain se définissait simplement en fonction de sa biologie, aujourd'hui, les machines font partie intégrante de cette définition." "Qui dit que la vie doit être organique? » (www.archée.qc.ca, op. cit.)

«Plus l'environnement culturel et médiatique grandit, s'étend et acquiert son autonomie, moins l'environnement organique est nécessaire. » (www.archée.qc.ca, op. cit.)

«Il faut se dématérialiser. Il faut se "décorporaliser". Il faut devenir "liquide" et plonger totalement dans l'espace informationnel que nous offre le cyberespace. Pour survivre, pour permettre à cette planète de survivre, nous allons devoir nous rendre plus transparents, moins "lourds", moins chairs et plus informations, plus octets et moins gènes. » (www.archée.qc.ca, op. cit.)

Or cette science dématérialiste et post-humaniste rappelle en plusieurs points la théologie mystique développée par les ordres monastiques où l'homme s'avère en quelques sorte l'auteur de son propre salut dans sa recherche de déification, sa *théosis*, idée fondée à partir des paroles mêmes du Christ :

« Je leur donne la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un. » (Jean 17 : 22-23).

Délaissant son corps, le mystique s'unit à Dieu dans la contemplation du monde et participe ainsi à sa *théosis* c'est-à-dire à sa déification :

« Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide. » (Siméon le Nouveau Théologien).

La théologie mystique de l'Incarnation développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine «qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit. » (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que «celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce » (V. Lossky, Théologie de la lumière, p. 110 in Eliade)

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des origines et de la fin, le sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. (Eliade) Et seuls les hommes dignes (artistes, scientifiques cybernéticiens) comme les moines peuvent dès à présent jouir de la vision de la Lumière. Sauf que le moine en transe quitte son corps momentanément pour y revenir alors que la techno-mystique nous convie à «un adieu au corps» permanent.

Voici donc arrivée l'ère des techno-chamans dont le programme messianique fut prophétisé par Arthur C. Clarke, célèbre auteur de science-fiction qui déjà en 1968 déclarait dans la revue *Playboy* :

«Peut-être que notre rôle sur cette planète n'est pas d'adorer Dieu, mais de le créer. »

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

«Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant. »

Le trans-humanisme prêche «l'amélioration» de l'Homme par tous les moyens technologiques possibles. Cette philosophie futuriste est basée sur le refus des «limites» et des «défauts» de la nature humaine. Elle ne prône rien de moins que l'émergence d'une nouvelle espèce « supérieure » à la nôtre; le surhomme de Nietzsche à la sauce techno. Grâce à la technologie, nous serions en train de devenir «trans-humains», un état transitoire vers le «post-humanisme. »

Avec la chirurgie prothétique, l'homme devrait cesser de subir son évolution physique, il pourra la redéfinir. Les implants et les prothèses donnent à voir une autre manière de sculpter notre corps, de lui donner du relief, de le modeler comme bon nous semble, à l'image que nous souhaitons donner.

Les « trans-humanistes » distinguent quatre grandes évolutions possibles. Première évolution : le passage vers l'ère du «robot sapiens» (le cyborg) avec ses prothèses intelligentes ou pas. Deuxième évolution : le passage vers le «soma sapiens» ou «homme pharmaceutique», grand consommateur de médicaments et de substances d'amplification cognitive... afin d'agir sur la composition biochimique du cerveau et de créer sensations et croyances à volonté. Troisième évolution : le passage vers les HGM nanotechnologiques (humains génétiquement modifiés). La solution passerait par la biogénique et les nanotechnologies qui permettraient un grand bricolage permanent des cellules souches. Quatrième évolution : le passage vers «l'immortalité» par «uploading» c'est à dire téléchargement des informations se trouvant dans notre cerveau dans un disque dur d'ordinateur. Tout ce beau programme est parfaitement résumé dans la formule du philosophe Daniel Tanguay : «régler le problème humain, non pas dans ses conditions sociales ou extérieures mais à partir de la transformation de l'homme lui-même... »

Bienvenue dans l'univers du body art cybernétique du millénarisme technologique.

On trouve de tout sur Internet : du cyberpunk sadomasochiste, de la science-fiction messianique, des combats virtuels de robots/pixels publicitaires, des spectacles d'auto-amputation, des contrôles néo-inquisiteurs de vos pensées les plus secrètes, des prophéties neuro-psychiatriques, des «cyborgasm», des visions submoléculaires chamaniques, des musiciens du cerveau, des machines/poupées érotomanes, dragues virtuelles, sex tex, sexualité paradoxale, perversions technicisées, créatures morphées, animaux transgéniques, désincarnations biotechnologiques, aliénation chirurgicale, des barbies machistes, des culturistes cyborgs, des «neuromanciens», des tatouages biomécaniques, des prothèses neurologiques, des puces neuromusculaires : osmose d'homme nouveau et de primitif moderne.

Entre leur main, l'art cybernétique devient ainsi rituel célébrant l'apothéose de la cyberculture où l'esprit subira bientôt, telle est la promesse de salut, un traitement numérisé comme les images de synthèses. Aujourd'hui, c'est le cyberespace, illusion contemporaine, qui offre le champ d'expérimentation identitaire le plus recherché, expérience du double médiatique où l'ensemble des symptômes du mal-être moderne, l'insatisfaction continuelle envers l'identité réelle, la tension des désirs inassouvis trouvent sur Internet leur exutoire dans le techno-kitsch. Plus encore, l'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique.

“Le rapport naturel de l'homme au réel est donc modifié ou même détruit et se voit remplacé par un rapport artificiel créé de toutes pièces par les moyens de la technique. Nous voyons le monde à travers la télévision, les images vidéo, nous pensons le monde à travers notre puissance technique de transformation de la Nature. Nous nous représentons

l’intériorité à travers l’usage d’instruments techniques. Nous imaginons à travers les représentations futuristes que la technique nous découvre. La pensée, la parole, l’action, l’imagination, la sensibilité, la sensibilité de notre temps vivent sous influence et sous l’influence de la technique. Est-ce à dire que la technique est devenue une manière de penser? Ou bien est-ce qu’elle est là pour nous dispenser de penser?” (Serge Carfantan, http://sergecar.club.fr, Philosophie et spiritualité, leçon 44)

Cet art techno-chamaniste s’inscrit dans le grand mouvement d’affranchissement de la nature propagé pour toutes les grandes religions et trouve son point culminant dans l’Avènement de l’Immortalité digitale où identité, caractère et souvenirs seront sauvegardés sur disque dur.

Toute la cyberculture est caractérisée par une recherche de la transcendance à l’image de la majorité des grandes religions. Le déni du corps est la voie de la souffrance pour atteindre l’Illumination à l’exemple des auto-flagellations monastiques et des saints stigmatisés. Mais souvent quand le corps apparaît comme limite à la transcendance, alors sortir de son corps devient le moyen ultime d’élévation spirituelle. Les artistes/performeurs du body art nous ont permis, par leur «théâtre de la cruauté», par leur mise en scène du corps, de comprendre l’odieuse absurdité du corps voué à la corruption : la faiblesse de l’homme fini, abîmé, vieilli, destiné à mourir.

«La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque. » (Einstein)

La science d’aujourd’hui ressemble sur plusieurs points à ces «arts de laboratoire» qu’ont été les arts de la construction de l’homme nouveau. Comme eux, la science, principalement la technoscience aspire à la métamorphose en tant que désir d’un futur indéterminé, comme une nécessité intérieure vers un imaginaire utopique. Puisque les religions, la politique et l’art, ont démontré leur impuissance face au défi du monde réel, c’est dorénavant à la science de prendre le relais.

Au début du dernier siècle, les auteurs de science-fiction s’inspiraient des avancées scientifiques pour créer des êtres aux pouvoirs fabuleux. Depuis, c’est la science qui s’inspire des ces supers héros pour créer des projets de recherche qui tentent de rendre tangibles ces pouvoirs imaginés dans le but de développer l’humain, le rendre plus performant, plus puissant.

Il en est de même autant du cyborg que des projets artistiques actuels. Il est paradoxal de constater qu’autant les artistes et les scientifiques, même les plus athées férus de la théorie de l’évolution, n’échappent pas à la transcendance; qu’en voulant créer le cyborg, ils «confirment» que l’homme est une création : «la créature artificielle et l’humain dont elle est l’image relèvent d’une création qui fait toujours appel à un «niveau supérieur. » (Breton, À l’image de l’homme : du golem aux créations virtuelles, 1995)

Comme Dieu créant l’homme en insufflant le souffle de vie dans la matière, l’être humain aspire depuis toujours à la démiurgie. Autrefois les hommes déifiaient ce qu’ils ne comprenaient pas, alors qu’aujourd’hui, ils déifient ce qu’ils comprennent, ce qui est à leur portée. En premier lieu, réaliser le potentiel inouï de l’homme nouveau cybernétique, le seul capable d’abolir les frontières entre l’homme, l’animal et la machine; un être fusionnel intégrant tous les concepts utopiques du corps idéal devenu enfin réel, l’idéal réalisé.

L’application du concept cybernétique revient à Steve Mann, chercheur au MIT (Massachussetts Institute of Technology) et l’inventeur des «wearables computers» sorte de petits ordinateurs à porter sur soi. Il serait l’un des premiers cyborgs, un cyborg primitif. Voici comment il rapporte son expérience cybernétique dans le magazine américain *Technology Review* :

«Chaque matin, je décide sous quelle forme je visualiserai le monde durant la journée. Parfois, je me rajoute deux yeux derrière la tête - ça peut être utile, on ne sait jamais... - Ou alors, je m'octroie un sixième sens, comme la capacité de sentir les objets à distance grâce à la “vibravest” que j'ai inventé. C'est une veste équipée de radars qui détectent les objets qui approchent et déclenchent alors des vibrateurs. (...) Me fondre avec la technologie me fait atteindre un état de conscience plus élevé. »

Vous remarquerez que notre cyborg primitif porte tous ses appareils sensoriels à l'extérieur du corps humain. La prochaine étape fut celle de l'américain Johnny Ray qui s'implanta une électrode dans le cerveau qui, quand il se concentre, commande un ordinateur. Dorénavant avec les nanotechnologies (technologies de la miniaturisation) l'homme pourra avaler sa propre technologie et pourra structurer son corps à son goût; il sera architecte de lui-même.

Les grands pontes de la nanotechnologie voient déjà le jour où ces machines microscopiques répareront indéfiniment les cellules et nous rendront quasi-immortels. La notion de corps devient fondamentale à la lumière des nanotechnologies puisqu'il devient en tant que tel un lieu de pouvoir de plus en plus dominant. C'est ce qui pourrait également remettre en cause la nature humaine ainsi que la notion humaniste qui semblait la caractériser : la liberté. Car ces grains de sable minuscules bourrés d'informations qu'on peut glisser entre la peau et le muscle des membres agiront aussi comme de véritables code-barres et permettront aussi l'identification et la localisation par satellite des individus. Ainsi les technologies seront toujours au service du contrôle social des masses à des fins d'ordre et de sécurité.

C'est Michel Foucault qui a le mieux analysé cette intrusion de plus en plus forte du pouvoir dans les corps. Dans *La volonté de savoir*, le bio-pouvoir a un rôle de régulateur du corps social : il régule la population, administre le vivant… « Il s'agit d'investir la vie de part en part. » Et de rajouter : « Une société normalisante est l'effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie. »

Aparté : Surveillez votre poubelle, ne tournez jamais le dos à votre téléviseur, souriez plus souvent à votre voiture. Dites “bonjour” le matin à votre cafetière et “au revoir” à votre réveil-matin. Lorsque votre lacet se détache, que des pièces de monnaies tombent de votre pantalon, que le stylo n'écrive plus, que le moteur tousse, que le bouchon de pâte à dent tombe dans l'évier, que le grille-pain brûle vos rôties, que le feu de circulation tombe toujours au rouge pour vous; surtout ne vous énervez-pas, tout est épouvantablement piégé, car c'est ce qu'ils veulent ces sales objets, vous éliminer, vous faire craquer. Tel est leur action subversive : prendre votre place en vous rendant comme eux. (scénario d'un texte de science-fiction des années 1950)

Si Warhol souhaitait devenir une machine, les personnages de H.R. Giger eux, ont réalisé déjà la grande fusion biomécanique. C'est le grand maître éroto-bio-mécanique des jeux vidéo et de toute la culture cyberpunk, l'artiste le plus influent du monde pictural des nouvelles technologies. Les créatures biomécaniques de Giger n'ont plus rien d'humain, avec lui, «Dieu est un monstre. » Créateur de Alien, monstre du cinéma hollywoodien, style fin-de-siècle, le peintre surréaliste suisse Giger, dans ses oeuvres/papier dont *Necromonicon*, *Biomechanics*, nous révèle tout un univers démentiel «de fesses sodomisées par des pénis autonomes et cimentés par des excréments, un enfant tétraplégique couvert de furoncles, des images «érotomécaniques» d'orifices humains pénétrés par des phallus heavy-métal», en somme, il nous présente sa cosmogonie biomécanique de monstres «chair et métal» exprimant ses phobies post-humanistes qui déroutent toujours,

même encore, les psychiatres freudiens les plus aguerris.

Les corps «bio-mécanoïdes», terme employé par Giger, sont la quintessence du tribalisme technologique et en disent long sur la condition humaine dans la cyberculture. Pour Ray Bradbury, célèbre écrivain de science-fiction, « ces illustrations prédisent l'avenir».

L'artificialisation de l'environnement touche ainsi à la totalité du corps : organes plastifiés, implants, prothèses, manipulation génétique, robotique. Toute une philosophie foncièrement post-humaniste se construit sur le postulat que le corps cybernétique pourra agir et vivre au-delà de sa propre biologie et de l'espace/temps qui lui est imparti. Le post-humanisme n'accepte plus le corps humain tel qu'il est. Et pour bien marqué la fin de l'évolution bio, le dégoût du corps, la chair, dans le langage cyber, est appelée «viande. »

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement (encore !) de *l'homme nouveau*, du golem au cyborg où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. *Vouloir sauver les hommes*, voilà qui nous en apprend beaucoup sur le bien et le mal. En effet, le problème est que lorsque *vouloir sauver les hommes* sert à affirmer notre propre désir d'absolu, il mute en mal.

Or ce fantasme de l'homme magnifié est au coeur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques.

Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples «voués à l'interdit», recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations génétiques qui augmentent les risques de l'*humanicide*. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme autodivinisé est notre mal radical. Ces psychopathes de la création ultime du «néo-homo» sont bel et bien des fous d'Absolu.

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) était à l'époque antique. Le complexe de déité se présente donc comme une tentative désespérée de compenser soi-même l'expérience de son propre néant (l'homme naît qu'une fois et meurt pour toujours) par l'orgueil démesuré de la création démiurgique d'un monde nouveau. En se voulant Dieu, l'homme s'est découvert Nemrod. Toute la suite nous est raconté dans la Bible, l'histoire contemporaine le confirme, comme la saga de son échec.

La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Le complexe de déité comme apologie de puissance est la défaite de l'esprit. La liberté en perdant la raison comme point de repère s'anéantit dans l'aliénation des passions humaines, c'est l'illusion messianique qui a corrompu, vicié, toutes les grandes entreprises humaines révolutionnaires.

«Alors le mal montre son vrai visage. (…) C'est parce que l'homme est visée de totalité, volonté d'accomplissement total, qu'il se jette dans des totalitarismes qui constituent proprement la pathologie de l'espérance ; les démons, dit le proverbe antique, ne fréquentent que le parvis des dieux.»

(Paul Ricoeur, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969, p. 429)

Le complexe de déité conduit inexorablement vers la faillite de l'humanité. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en un puissant complexe de déité: l'homme sera créateur d'Univers, son Univers. Il créera la machine à son image: à l'ordre divin succéda l'ordre humain. Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. L'homme devint l'idole de lui-même et la machine, sa création, la nouvelle religion, conception mécanique de l'Univers qui servira le capitalisme comme fondement de l'idéologie dominante de la modernité. Dorénavant "vivre c'est travailler pour acquérir, tel est le credo de la modernité machinale.

«Chez Picabia, Duchamps, la machine est encore présente comme mécanicité surréaliste, pas comme machinalité, c'est à dire comme réalité automatique du monde moderne. Warhol, lui, s'identifie purement et simplement au machinal, ce qui donne à ses images leur puissance contagieuse.(...) C'est pourquoi Warhol peut se faire le scénariste d'une figuration parfaite, égale pour tous. Toutes les images sont bonnes, puisqu'elles font également illusion. Tous les gens sont formidables, et les clichés qu'on en prend sont forcément réussis. C'est la démocratie universelle de la figuration. Warhol ne fait que cela : de la figuration. (...) Le monde entier, non seulement scénique et médiatique, mais politique et moral est voué à la figuration. Il s'agit d'une métaphysique de notre monde moderne, qui rejoint celui du simulacre inconditionnel.(...) Car c'est bien là le destin de toutes nos techniques: rendre le monde encore plus illusoire. Warhol a compris cela, il a compris que c'est la machine qui est génératrice de l'illusion totale du monde moderne.» (Jean Baudrillard, Le crime parfait, Galilée, 1995)

Dans un coup d'État, on remplace le roi par un autre, un président, un premier ministre par un autre, on usurpe le titre, le concept, la représentation, l'idée. Or les idées ne meurent pas, elles sont, nous pouvons les affirmer ou les récuser, point les tuer. Annoncer la mort de Dieu, c'est verser du vide dans du néant. De mort point, plutôt usurpation par l'homme du pouvoir aux Dieux. L'important ici n'est pas de savoir si Dieu existe réellement ou non mais plutôt de comprendre ce que nous en avons fait...de Dieu et de voir ce que nous avons fait au nom de dieu...Dieu comme alibi. Dieu est désormais impuissant, l'homme l'a remplacé.

«**Voilà le crime parfait, parfait parce que le meurtrier et la victime sont finalement une seule et même personne.»** (Baudrillard)

«De nos jours, et Nietzsche là encore indique de loin le point d'inflexion, ce n'est pas tellement l'absence ou la mort de Dieu qui est affirmée mais la fin de l'homme; il se découvre alors que la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée(...); puisqu'il a tué Dieu, c'est lui même qui doit répondre de sa finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtrier lui-même est voué à mourir : des dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur; l'homme va disparaître. Plus que la mort de Dieu - ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier.» Michel Foucault, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966, pp.396, 398.

Les Apocalypses sont toutes marquées au fer rouge de l'angoisse : «angoisse métaphysique, angoisse d'origine névrotique, intimement liées et indissociables. L'homme cherche, au travers d'une obscurité inquiétante, à se libérer du lourd fardeau de son ambivalence instinctuelle. Il tente, en exprimant son angoisse de la fuir, de la dompter, mais, subissant son vertige, revenant inlassablement sur les images qu'elle suscite, il est fasciné par elle.» (Gauffretau-Sévy, 1965)

Dans toutes les civilisations, dans toutes les cultures, la catastrophe de la fin des temps est présente. En fait pourquoi les hommes au juste s'attendent-ils tous à une fin du monde et

pourquoi précisément, une fin dans la terreur ?

On constate alors que depuis la préhistoire, «les hommes ont toujours vécu avec l'idée que les origines ont été aussi des fins. Dans les sociétés primitives, la quasi-totalité des mythes relatifs à une fin se rapportent à des temps très anciens qui sont en fait des origines.» (Godin, 2003)

En somme la catastrophe est nécessaire au renouveau et cette croyance rend impensable la destruction totale et définitive de l'humanité. Si on regarde de près les textes de l'Apocalypse de Jean, on s'aperçoit que les derniers malheurs des hommes et la ruine des civilisations font apparaître une «terreur, mais délicieuse parce que dépassée par la somptuosité d'une vision», celle de la libération définitive de l'homme par la mort de la mort qui permet de surmonter le désespoir et donne courage à l'humanité souffrante et malheureuse. (Ribon)

Par contre, «toutes les apocalypses religieuses ont toutes pour fondement un jugement moral sur le caractère corrompu du monde.» Telle est la réponse de Kant à la question de savoir pourquoi les hommes s'attendent à une fin du monde : la corruption de l'homme.

«Le monde ne mérite de durer que dans la mesure où les êtres raisonnables qui le peuplent sont conformes au but final de leur existence; dès l'instant que ce but risque de ne pas être atteint, la création elle-même leur paraît sans objet, comme une pièce de théâtre dépourvue de tout dénouement et qui ne permet pas de reconnaître une intention rationnelle.» (Kant, La fin de toutes choses, p. 314)

L'Apocalypse est donc la fable de l'homme honteux de lui et de son échec existentiel. Ayant pris la place de Dieu sous l'oeil bienveillant des "lumières" de la modernité, l'homme trouva une intention rationnelle conforme au but final de son existence : le progrès. La fin du monde apocalyptique des théologies fut reléguée à une superstition archaïque indigne de la pensée moderne. Jusqu'au jour...où l'homme, ce dieu déchu, retomba sur terre lorsqu'il fut rejoint par les événements de sa propre tragédie. Cette fois-ci, l'homme fut submergé par des catastrophes non plus divines mais par celles qu'il a lui-même provoquées. Le XXe siècle vient de faire connaissance avec les idéologies totalitaires typiquement humaines sans le prétexte d'un dieu vengeur.

**La séduction de la catastrophe**

Pour mettre fin à cette folie, l'homme imagina une folie encore plus terrifiante en créant son apocalypse nucléaire. L'homme se remit à désespérer à sa propre fin sauf que cette fois-ci, contrairement aux apocalypses religieuses, il n'y aura pas de renouveau, l'apocalypse nucléaire est la «solution finale» sans «lendemain qui chante». Ainsi dans tous les aspects de la vie, l'homme aura toujours choisi thanatos.

Que dire de toutes nos dérives totalitaires qu'elles soient artistiques, politiques, économiques, scientifiques ou religieuses sinon que dans chacune d'elle, l'humain apparaît de plus en plus superficiel, absent d'un monde qu'il récuse. «Je suis au monde mais je ne suis pas du monde» telle est la devise des gnostiques. Que dire de tous ces scénarios apocalyptiques religieux, scientifiques, artistiques sinon que le seul réel et effrayant apocalypse est celui du nucléaire entre les mains de l'homme en mal de puissance.

«La ruine des grandes idées et grands idéaux, celles des convictions et des croyances parties en lambeaux ou en fumée, l'amas des théories et des espérances fracassées est bien plus dévastateur pour l'existence humaine que ne l'étaient par exemple au XVIIIe siècle les dégâts essentiellement matériels du tremblement de terre de Lisbonne. Un vide spirituel occupé par le triomphe insolent d'une technoscience qui, depuis Hiroshima, laisse présagé une catastrophe menaçant la totalité de la planète. Une catastrophe, celle de la Fin des Temps pour l'humanité et, qui ne serait pas due au choc vaguement probable avec d'autres planètes, ou encore à la volonté divine telle qu'elle s'exprime avec colère

dans l'Apocalypse de Jean, mais une catastrophe dont l'homme seul porterait le poids et la responsabilité : par l'usage pervers de sa raison et sa liberté.» (Godin, op cit.)

La question qui se pose donc aujourd'hui est dès lors celle-ci : Si la technocratie moderne dans sa puissante progression historique cherche effectivement à répondre à des aspirations aussi universelles que la quête de la vérité spirituelle, la conquête de la nature, la société d'abondance, les loisirs créateurs, une vie équilibrée, pourquoi ne pas s'en accommoder et en tirer parti ? Pourquoi sommes-nous si nombreux à sombrer dans la dépression ? Pourquoi l'Occident et son niveau de vie d'une supériorité telle qu'il ne fut jamais atteint auparavant dans aucune autre civilisation offre-t-il le tableau statistique du plus haut de suicide au monde ?

Pourquoi tout cela si ce n'est que cette vie humaine a été vidée de sa substance et qu'elle ne représente plus la belle aventure espérée. Que la technocratie a rompu non seulement l'équilibre écologique mais autant l'équilibre psychique sur lesquels reposait la survie de notre espèce.

Que l'équilibre écologique ait été rompu par l'activité humaine, ça on s'en doutait. Mais que l'équilibre psychique ait été rompu par nos sociétés de consommation croulant sous la richesse laisse pantois; comme si le prix à payer de notre personne était trop élevé pour maintenir un tel standing social.

De plus en plus, la dépression est perçue comme une blessure narcissique liée au sentiment d'échec de l'individu confronté à des idéaux personnels et sociaux exacerbés. Ce n'est pas tant le désir qui est en jeu que la difficulté d'agir en fonction de nos espérances. Politiquement parlant, c'est une maladie de l'oppression qui engendre insidieusement la haine de soi et celle des autres et finalement la perte de tout intérêt pour la vie. La dépression est l'expression d'une révolte intériorisée au point de démobiliser totalement l'individu envers sa société tout centré qu'il est sur sa personne.

Déjà au XIXe siècle, des auteurs dénonçaient le mal insidieux qui empêche l'homme d'agir. Trop tourmentés par leur salut, les modernes en oublient d'accomplir leurs devoirs politiques et civiques se plaignait Chateaubriand. Alfred de Musset dénonçait un monde voué à l'accumulation matérielle et le Dr. Brouc d'en tirer cette conclusion pleine de bon sens sur le malaise des âmes : «Nous désirons ce que nous ne pouvons.» Au lieu de prendre part activement au mouvement social, nous préférons nous perdre dans les rêveries narcissiques. Nous préférons souffrir plutôt qu'agir.

**«C'est en se jetant dans le monde, en y souffrant, en y luttant, que l'homme se définit peu à peu.»** (Sartre)

Se pourrait-il que nous vivions des bouleversements psychiques comparables aux bouleversements climatiques antérieurs, une glaciation psychique typique de l'ère postmoderne qui, de dépressions en névroses, nous conduit inexorablement vers le nouveau totalitarisme psychotrope qui nous libérera de notre "folie" existentielle ? Le renoncement à l'amour, au courage d'être, à la passion d'une manière générale pour les remplacer par un cachet ou une pilule montre le désarroi de toute une civilisation.

En réduisant nos désirs au seul horizon matériel, la technocratie occidentale réduit également notre être à sa seule dimension matérielle et mécanique. Plus encore, en l'enfermant dans le présent, dans l'immédiateté de son existence, la technocratie coupe l'individu de son parcours historique et remplace la mémoire de l'humanité par le vide, «notre idée de l'être humain s'est toute entièrement évaporée au profit du rien», véritable «idéologie de la rupture et de l'amnésie» (Plunkett, 1998). Tel est le «dernier homme» de Nietzsche, incapable de se reconnaître.

«Pourquoi la situation contemporaine est-elle tellement incertaine ? Parce ce que de plus en plus on voit se développer dans le monde occidental, un type d'individu qui n'est pas le type d'individu d'une société démocratique ou d'une société où on peut lutter pour plus de liberté, mais un type d'individu qui est privatisé, qui est enfermé dans son petit milieu personnel et qui est devenu cynique par rapport à la politique.» (Castoriadis, L'individu privatisé, Le Monde diplomatique, février 1998, p.23)

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. Nous perdons la mémoire de notre essence.

**«Vous n'êtes pas écoeurés de mourir ! bandes de caves, c'est assez !** (Claude Péloquin)

Nous vivons la catastrophe du sens de nos apocalypses politiques et scientifiques. Sommes-nous en phase terminale ? Sommes-nous obnubilé par le progrès au point de se comporter comme un virus qui détruit l'entité qui le fait vivre ?

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse?

(...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. » (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

Sauf que contrairement au virus, l'homme est conscient de ses actes, là est le drame, là est la tragédie. Ce n'est pas la vie qui est absurde mais bien notre comportement vis à vis elle. Comme si la psychologie intime de l'homme cachait un secret honteux, ou si l'homme mis à nu révélait enfin son essence définie par le désir de «vivre dans la toute puissance qui ne connaît pas de limite ou ne reconnaît pas de limite à la satisfaction de leurs désirs, devant lesquels tout obstacle doit disparaître. Et nous terminons par être des individus qui acceptent tant bien que mal l'existence des autres très souvent en formulant des voeux de mort (qui ne se réalisent pas la plupart du temps) et acceptent que le désir des autres ait le même droit à être satisfait que le leur.» (Castoriadis, op.cit.)

**«Je le savais, moi, ce qu'ils cherchaient avec leur air de rien, les gens. C'est tuer et se tuer qu'ils voulaient.»** (Céline)

La catastrophe radicale ne vient pas de l'extérieur, elle est en l'homme comme «une volonté de nier la vie, un secret instinct de destruction, un principe de déchéance...» (Nietzsche) Et les croisades, les guerres, les holocaustes, les famines, autant de centaines de millions de cadavres qui montrent avec horreur l'ignoble complicité entre les hommes et la mort : la faillite de l'humanisme ou plutôt, l'humanisme comme illusion qui nous cache la «vraie vérité» de notre être : nous chérissons la mort depuis notre héritage fallacieux des tyrannies antiques et l'appelons de tous nos voeux comme seule délivrance. Ce qui a fait dire déjà à un écrivain dont j'ai oublié le nom que : la peine de mort n'est pas un châtiment, mais un cadeau.»

«Cette crise : crise des valeurs et des identités, obsession du travail et de la «croissance», cynisme, dépression et narcotiques multiformes, règne de la pensée unique, est la conséquence d'une dislocation du désir et de la vie.» (Louis Godbout, Avez-vous rencontré Nietzsche aujourd'hui ?, Le Devoir, 2000)

Toute la question est maintenant de savoir, depuis que l'homme a remplacé l'âme de la nature par la culture-machine, qui pourra temporiser son élan de puissance et de domination qui, sans contre mesure, risque de se retourner contre lui ?

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique au XIXe siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Enracinée autant dans la mystique que dans la poésie, l'originalité de la naturphilosophie se situe dans l'élaboration d'un concept métaphysique qui permet l'union de l'Orient et de l'Occident dans un même système de pensée, le même qui sera à l'origine du mouvement hippie des années 1960, soit un siècle plus tard. Les philosophes romantiques de la nature considère celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching, le livre des Transformations. N'oublions pas que c'est à la Renaissance que les premiers textes de philosophies chinoises entre en Europe via les caravanes de la route de la soie et que la naturphilosophie s'en inspira grandement.

Les philosophes romantiques de la nature considère celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching.. Goethe appela la polarité ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

«L'absolu, comme fondement ultime de tout ce qui est, s'énonce à la fois comme Esprit (Un) et comme Nature (Multiple) : ils l'expriment de façon équivalente. Chacun d'eux manifeste la polarité constitutive du tout : subjectivité/objectivité, liberté/nécessité, idéalité/réalité». (cité par France Farago, op. cit., p.117)

Selon Goethe, à nouveau dans *La Métamorphose des plantes*, «chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation». (cité par France Farago, Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000, p.116)

La perception de l'unité est une prémisse incontournable que les philosophes de la nature applique au monde extérieur, mais qui a sa source dans une expérience toute intérieure et proprement spirituelle : ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Tous les artistes romantiques, tous les penseurs naturalistes expliqueront que le processus du devenir terrestre et cosmique passe par un retour à l'unité perdue. La marche de la vie vers la réintégration est inévitable, la marche de l'homme vers l'harmonie retrouvée aussi.

C'est toute une spiritualité primitive qui renaît et les connaissances de l'époque mettent en évidence une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité tribale envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre-Mère. Les explorateurs européens ont ramené d'Amérique avec eux des récits de rituels sacrés inouïs : danse du soleil (Sioux), le hozho (Navajos), quête de l'harmonie et autres rites célébrant le renouveau cosmique des saisons. Sans compter la découverte de montagnes et de lacs sacrés, de pierres mystiques, de chants chamaniques au pouvoir de guérison. L'espace entier, les êtres vivants, le végétal, l'animal, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'une puissance suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui regroupe en son sein la

multiplicité des mystères sacrés.

«O Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.

Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais le splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage afin que j'apprenne ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée en chaque feuille, sous chaque rocher.

Je demande la force, non d'être supérieur à mes frères, mais de combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Fais que je sois toujours prêt à venir à toi les mains sans taches, le regard limpide. Quand ma vie s'éteindra comme un soleil couchant, je veux que mon âme puisse aller vers toi avec confiance.»

La diversité des espèces, la complexité des structures naturelles s'opposent tous à la fragmentation par la coopération. La nature n'est pas divisée, au contraire elle forme un tout extrêmement complexe, dynamique et interactif. La diversité par le métissage. Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoignait d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous avaient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une «puissance» vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose. Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un *logos* présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif des tribus archaïques où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoir surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

**«Où est la vie que nous avons perdue en vivant.?»** (T.S. Eliot)

Ces prières, ces leçons de sagesse ancestrale loin d'être passéistes sont à la fine pointe et en parfaite complétude avec la pensée moderne. Inspirés par ces récits primitifs, Schelling concevra le thème central de la naturphilosophie et de «montrer comment toutes les différences s'abolissent au sein de L'Absolu». Dans *Introduction à la philosophie de la mythologie* et dans *Les Âges du monde*, il réhabilite les mythes archaïques des Origines en les décrivant comme une sorte d'inconscience de l'humanité : l'inconscient collectif si chère à Jung. Ainsi la préhistoire est la période où les mouvements intérieurs de la conscience ont donné naissance aux mythes comme balbutiements de la spiritualité en relation directe avec la nature.

Selon Jean Brun dans *Philosophie de l'histoire*, le mythe assura une double fonction, premièrement : «l'expression du pouvoir créateur et inventif de l'homme qui aurait projeté dans des mythes exemplaires, avertisseurs, explicatifs ou consolateurs, les craintes ou les désirs d'une humanité confrontée à une nature incompréhensible et menaçante». Deuxièmement : «de tels mythes, pleins de majesté et de poésie, étaient de précieux témoins de la puissance intellectuelle humaine qui avait su faire d'eux de véritables oeuvres d'art caractéristiques d'une culture et d'une époque, ou les transpositions d'éternels problèmes psychologiques». (Jean Brun, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990, p.147)

Un des mythes les plus tenaces que l'on retrouve disséminé dans toutes les cultures selon des interprétations religieuses bien spécifiques est celui de l'âge d'or. Selon la Bible, l'âge d'or serait une époque charnière qui précède la sédentarité des agriculteurs et l'érection des cités-états comme modèle dominant. Le conflit entre Caïn et Abel nous le rappelant.

Nos connaissances ethno-anthropologiques actuelles nous permettent de décrire cet âge d'or comme une période d'équilibre entre le matriarcat agricole et le patriarcat pastorale, période la mieux adaptée à l'humanité en relation avec son environnement. axé sur la solidarité. Il n'existe pas de propriété

privée, d'industrie, de commerce, et probablement peu de conflits armés, de hiérarchie sociale; l'anima féminin (harmonie) venant tempérer l'animus masculin (domination). La douleur et la lutte n'en sont point absentes, mais il y a dans les hommes et les femmes une confiance, une force, une sérénité que l'humanité n'a pas retrouvées depuis.

Cette culture possédait un savoir astronomique solide, permettant de comptabiliser le temps, de le segmenter et de l'ordonner, d'établir des chronologies. Les religiosités archaïques étaient cycliques dans le sens où elles procédaient d'une observation du mouvement des astres, observation qui permet de constater le déroulement de cycles. Une force extérieure aux hommes règle la marche des astres et de la Terre. L'homme est soumis à cette force mais détient aussi le droit d'intervenir sur la trame des événements: en posant des actes historiques (mythes) et en perpétuant le souvenir des actes historiques fondateurs (tradition) véhiculés par voie orale.

La naturphilosophie, on s'en doute, aura une influence considérable sur la science moderne car réfléchir au concept «Absolu/Nature», «Corps/Esprit» c'est participer à la connaissance du monde.

**Poétique du primitif quantique.**

Année 1895, Röntgen découvre les rayons X, 1896, Becquerel découvre par hasard la radioactivité, cette découverte engendra de multiples recherches dont celle de Pierre et Marie Curie qui, deux ans plus tard, découvrirent à leur tour le radium qui déclencha à son tour la véritable révolution scientifique de la physique nucléaire. Début de siècle, 1900, Max Planck, physicien allemand présente le 14 décembre ses travaux révolutionnaires sur la théorie des quanta, l'acte fondateur de la physique quantique. Suivra $E=Mc^2$, rupture de la conception euclidienne de l'espace/temps avec la théorie de la relativité de Einstein (1905). Finalement, en 1900, parallèlement à l'usage des rayons X qui sondent l'intérieur du corps humain, Freud publie à Vienne *L'Interprétation des rêves* et nous propulse à l'intérieur de l'esprit vers les méandres de l'inconscient. Ne nous reste plus qu'à pénétrer à l'intérieur de l'atome. Ce que fera Rutherford en 1911 en découvrant le noyau atomique. Au niveau politique le début du XXe siècle marqua la fin des grands empires. La première guerre mondiale enterra l'empire austro-hongrois, la Russie tsariste, l'empire ottoman, l'empire allemand des Hohenzollern. (Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004)

Le paysage intellectuel de l'époque commença à mettre fin à la vision mécaniste de l'Univers reposant sur des faits reliés par des causes produisant des effets ordonnés et supervisés par le Grand architecte tel que décrit par Newton. De plus le modèle du Dieu créateur des religions est mis en cause par la fameuse citation de Nietzsche : «Dieu est mort». Pour lui, principalement les monothéistes ont réussi le détournement du Dieu cosmique à des fins politiques et interventionnistes purement matérialistes et terrestres.

Soudain, les mathématiques modernes commencèrent à produire des résultats précis qui entraient en conflit avec la réalité telle que perçue par nos sens comme la géométrie non-euclidienne. Résultats tellement spectaculaires que le grand mathématicien Cantor s'écria de stupéfaction : “Je le vois mais je ne le crois pas” suite à son exploration des grandeurs infinies. Ces stimulantes découvertes appelaient une nouvelle vision des mathématiques vouées désormais à l'élaboration de postulats libérés de toute correspondance avec le réel. L'abstraction pure des mathématiques s'élaborait en même temps que l'art abstrait de l'avant-garde. Les équations modernes de la physique rejoignaient aussi les plus hautes

spéculations de la théologie et de l'art abstrait.  Cette nouvelle trinité contemporaine bouleversera notre connaissance du monde.

L'histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu'elle clôt souvent des époques  Ainsi la découverte scientifique de Copernic (1543) qui révolutionne le système astronomique en plaçant le soleil au centre de l'Univers marquait « la fin du Moyen Age et le commencement des Temps modernes, parce que, bien plus que la conquête de Constantinople par les Turcs ou la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, elle symbolise la fin d'un monde et le commencement d'un autre. » (Koyré)Dans *Structures des révolutions scientifiques*, l'historien des sciences Thomas Khun relate qu'en plus du processus normal d'accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de transformation que Karl Jaspers appellent «époques axiales» sont caractérisées selon Khun par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion.

Mais que peut bien être ce changement de paradigme qui fit dire au grand historien Éric J. Hobsbawn «qu'il n'y a pas eu de révolution en physique depuis les années 1900-1927, mais seulement d'immenses progrès évolutifs à l'intérieur du même cadre conceptuel». Nous l'avons vu déjà : ce nouveau paradigme scientifique est la découverte d'une logique qui fait du paradoxe un chemin de connaissance incontournable. Plus aucun doute ne subsiste, la découverte de la radioactivité, de la physique nucléaire, la théorie de la mécanique quantique et celle de la relativité sont indéniablement les actes fondateurs d'un monde qui ne sera plus jamais le même. En effet ce nouveau paradigme engendra un type de savoir qui influença grandement les structures, les valeurs, les projets de la société. Chaque société a un style et par ce style se reflète la Connaissance d'une époque à un moment bien précis de l'histoire.

En ce début de 20$^{e}$ siècle, la vision de la physique élaborée depuis Galilée commença à vaciller sérieusement. Le grand historien Éric J. Hobsbawn n'hésita pas à identifier le XX$^{e}$ siècle comme celui des mathématiciens et sanctifia la physique comme reine incontestée des sciences.

La relativité générale et la mécanique quantique élaborèrent deux théories physiques, toutes deux indispensables mais sans connexion logique. Ainsi  la théorie la relativité propose une fusion matière/énergie, espace/temps particule/onde tandis que la science quantique, elle, continuait à ausculter la matière jusqu'à l'improbable où la réalité première de l'atome n'est ni l'onde ni la particule mais des «états quantiques» qui peuvent à la fois se manifester sous l'une ou l'autre forme. Ces «états quantiques» produisent des configurations spécifiques que Schrödinger réussit, en 1926, à calculer et permit, par ses équations de «modulations quantiques», à «voir» l'énergie correspondante à chacune d'elle. (Éric J. Hobsbawm, L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000)

Avec la théorie des quanta, Planck, dont la préoccupation majeure était une recherche métaphysique de l'Absolu, posa la première pierre de la mécanique quantique en affirmant que l'énergie rayonnante a, comme la matière, une structure discontinue; elle ne peut exister que sous forme de grains ou quanta. Ainsi l'énergie lumineuse est à la fois matérielle,

formée de grains et immatérielle par le rayonnement ondulatoire. Le quantum introduit un nouveau concept au-delà de la dualité particule/onde, celui du paradoxe de l'état quantique.

Il est clair que l'abandon de la logique d'Aristote à cause de la nature probabiliste de la mesure a suscité un vif émoi dans la communauté scientifique. Von Neumann est un des tous premiers à écrire sur la logique quantique, suivi par Mackey. Ce que John von Neumann a montré clairement, en réfléchissant aux fondations de la mécanique quantique, est que la logique de Newton était en contradiction avec la logique quantique. Il a fallu beaucoup de temps à la communauté scientifique pour sauter le pas et faire abstraction de 2000 ans de logique «traditionnelle»; on en veut pour preuve le nombre de décennies nécessaires pour écrire et réécrire sur le "voile soulevé " par la logique quantique. La controverse Einstein-Bohr est par ailleurs célèbre : pour Einstein, " Dieu ne joue pas aux dés ! ", affirmant ainsi son désaccord. Ce à quoi Bohr répondra : " Einstein, cessez de dire à Dieu ce qu'Il doit faire".

Avec les équations quantiques, tout bascule dans l'incertitude, dans l'abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d'intelligibilité qui permet la conceptualisation d'une grille d'analyse qui intègre l'imaginaire dans l'espace de la raison. Car si la science révèle la force ordonnatrice de l'Univers et nous en explique les relations logiques et mathématiques, elle se révèle aussi incapable d'atteindre la «nature intime» des choses parce que confinée au monde du vérifiable et quantifiable du pur «logos».

Le grand bouleversement entre 1900 et 1930, tel un immense tsunami, dévaste les forces établies du "positivisme" machiniste et du scientisme, contestation en règle du paradigme galiléo-cartésien-newtonien d'un monde ordonné donc intelligible. C'est tout l'édifice rationnel en construction depuis la Renaissance qui vacille ; la science qui se voulait «reine des savoirs» voit sa statue déboulonnée.

De découverte en découverte, les «vérités» scientifiques comme les dogmes religieux tombent les uns après les autres. Les certitudes sont prises à partie. Historiquement, le "principe d'incertitude" fut énoncé en 1927 par Heisenberg lors des balbutiements de la mécanique quantique. En raison de ses connotations philosophiques, aujourd'hui les physiciens parlent des relations d'incertitude ou des inégalités d'Heisenberg.

Des certitudes élaborées depuis le XVII$^{e}$ siècle, à savoir que l'électricité, le magnétisme et l'optique étaient régis par des lois cohérentes, nous plongeons vertigineusement vers l'incertitude que Heisenberg érigea en 'principe" à savoir que le seul fait d'observer une particule affecte les phénomènes au niveau subatomique. Tout devient aléatoire.

La nouvelle théorie se présentait sous la forme d'un vaste ensemble de probabilités mathématiques qui échappaient à la compréhension au moyen des idées connues et habituelles de la physique classique depuis Newton. À la nature écrite en langage mathématique de Galilée, Heisenberg répond : «la nature est imprévisible». Les particules ne peuvent plus être considérées comme des éléments définis au contraire, elles se brouillent et se disloquent, partagées en ces deux statuts contradictoires, entre le corpuscule et l'onde selon le regard de l'observateur.

En résumé, la réalité, sans observateur, n'est qu'un champ de probabilité qui se détermine à l'instant de l'observation. Avant, rien n'est réel. Nous n'observons plus la nature «en soi» mais la nature livrée à notre interrogation sur ce qui nous intéresse. À l'image des paysages si totalement transformés par l'homme que partout nous rencontrons les structures dont il est l'auteur,

ainsi l'homme ne rencontre plus que lui-même dans la nature. La connaissance de la physique ou des atomes «en soi» suit le même cheminement. Les équations quantiques ne décrivent plus la nature mais représentent les connaissances que nous en possédons ; rupture radicale avec les sciences de la nature telles que pratiquées depuis des siècles. (Hilaire Cuny, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966, p.169-175)

Sauf que d'équations en équations, les physiciens ont buté sur l'inexplicable. De plus en plus, la logique quantique s'aperçoit qu'il existe dans l'Univers des attributs potentiellement observables mais qui possèdent une telle somme de paradigmes qu'ils en sont incalculables.

Paradoxe de l'incertitude

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout.

Dans cette perspective, les particules élémentaires n'existent pas en elles-mêmes mais uniquement à travers les interactions qu'elles engendrent. Cet ensemble d'effets s'apparente à un champ vibratoire : tout ce que nous observons fait parti d'un ensemble de champs : champ électromagnétique, champ de gravitation, champ protonique, champ électronique. Nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Même Einstein, pourtant opposé à la théorie quantique, avait pourtant démontré que la lumière que l'on croyait essentiellement être une onde, était aussi composée de corpuscules, qu'on nomma photons. La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, lux et lumen : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement. La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde.

N'y a-t-il rien de plus contradictoire ? L'un est localisé, le corpuscule, l'autre étendue, l'onde. Il y a bien du mystère là-dessous. Si bien que "notre raison a des limites" (Kant).

Brouhaha général en 1928, lorsque Paul Dirac propose ses équations démontrant l'existence de l'antimatière. L'antimatière désigne une sorte de matière où les particules seraient remplacées par leurs antiparticules. Un atome d'anti-hydrogène, par exemple, est composé d'un anti-proton de charge négative autour duquel orbite un anti-électron, appelé " positon " ou " positron ", de charge positive. La dispersion de l'antimatière créée en même temps que la matière selon la théorie du big-bang, reste un mystère, mais il est certain que sans cela nous n'aurions jamais existé. Bien sûr, ce concept de polarité renvoie encore une fois au fameux yin/yang chinois synonyme de complémentarité des contraires. Ces concepts nés de l'intuition florissante de leur auteur furent enfin confirmés en 1928 par la consternante découverte de l'antimatière par Paul Dirac.

Il reviendra au physicien Niels Bohr d'énoncer le principe de complémentarité qui veut que dorénavant «les deux aspects, corpusculaire et ondulatoire, soit des particules en mouvement, soit des rayonnements, sont des formes d'une même réalité ». Autrement dit, le corps solide et l'onde de la lumière sont complémentaires d'un phénomène dont les caractéristiques réelles nous échappent. Idem pour le tandem matière/antimatière. La science vient d'écrire son premier «acte de foi». Faut-il alors se surprendre de la déclaration du physicien Niels Bohr selon laquelle le symbole asiatique du Yin-Yang a joué un rôle primordial dans la formulation de son théorème sur la loi de complémentarité onde-corpuscule tandis que son collègue Capra publie son best-seller sous le titre

révélateur *Le Tao de la physique* et Edwin Schrödinger, le *Véda d'un physicien* ?

**Tout n'est que perception**.

Le mental est constamment actif dans la perception, car il la structure. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception à l'état de veille où la vigilance est primordiale à l'anticipation d'un monde perceptif unique et cohérent.

«La conscience est essentiellement activité, car elle est acte intentionnel. La conscience ne cesse pas d'être conscience, elle le demeure dans chacun de ses états et la perception ne fait pas exception. Elle est une visée du sujet vers l'objet, elle n'est pas seulement une sorte de "stimulus" affectant l'individu. Sans la conscience, « l'objet » n'est pas, car il n'y a d'objet que par rapport à un sujet. Sans la conscience il n'y a pas de chose. Ce que la chose peut être, c'est que la conscience a pu constituer d'identique au sein de l'expérience perceptive». (Serge Carfantan, Philosophie et spiritualité, leçon 14, http://sergecar.club.fr)

C'est l'acte même d'observation et la prise de conscience qu'il entraîne qui concrétise la réalité, la matière observée. La réalité objective n'existe pas ; toute décision d'observer implique une décision subjective du spectateur envers une partie seulement de la réalité, notre regard est discriminatoire en ce sens que l'on voit bien ce que l'on veut bien voir.

«On ne voit jamais un objet (ou un événement) que dans un certain contexte. Ce contexte est constitué non seulement de la scène globale dans laquelle l'objet vu est immergé, mais aussi de l'état dans lequel se trouve le cerveau de celui qui voit au moment où il voit. Ce contexte intérieur dépend de nombreux facteurs : de ce qui a été vu, jadis ou naguère, de ce que l'on s'attend à voir, que l'on redoute de voir, de l'état de motivation, de vigilance, d'émotion de l'organisme percevant dans son ensemble, etc. Le cerveau n'est jamais au repos, il entretient en permanence un modèle du monde dans lequel il est engagé ; ce modèle est syntaxique, au sens où il régit les règles qui associent les éléments sensoriels reçus aux expressions comportementales émises. Dès lors, on pourrait envisager comment, en dépit de la pauvreté du stimulus, la perception visuelle puisse être si riche : ce que la rétine nous fournit ne sont que des amorces partielles d'une scène visuelle que le cerveau est capable de compléter par lui-même. Nombre de théoriciens ont insisté sur le fait que l'on ne voit que ce dont on peut faire quelque chose ; ce serait peut-être ce quelque chose à faire ou à contempler qui donnerait au cerveau l'illusion qu'il voit alors qu'il imagine». (Michel Imbert, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005, p.318-319)

Le traité des couleurs nous en donne un bon exemple. Chaque couleur du spectre de la lumière possède une longueur d'onde propre, sorte de réalité dite «objective». Mais une couleur est aussi une sensation perçue par notre œil, elle est donc dépendante de notre organe visuel. Ainsi le soleil émet de la lumière blanche et pourtant il nous apparaît visuellement jaune. Le fait qu'il émette de la lumière blanche, constituée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et qu'il nous apparaît visuellement jaune s'explique parce que le ciel est bleu : le mélange de gaz constituant l'atmosphère terrestre diffuse, dans toutes les directions, la partie du spectre solaire située dans le bleu. Dans la lumière solaire qui parvient directement à notre œil, les radiations correspondant à la couleur bleue sont absentes, alors, le soleil semble jaune (mélange visuel des radiations correspondant aux couleurs vert et rouge).

De plus, il arrive que l'interaction des longueurs d'ondes soit si «déconcertante» que finalement notre œil interprète cette sensation en créant lui-même des couleurs nouvelles qui n'existent pas dans le spectre. Il en est ainsi de la couleur pourpre qui n'est pas une couleur de l'arc-en-ciel ou du spectre car aucune longueur d'onde ne lui correspond. Le pourpre est une couleur «intuitive», une pure création de notre cerveau, maître de l'illusion. La chimie des couleurs, dès le début du XXe siècle, introduisit de nouvelles valeurs chromatiques pour confectionner des centaines de couleurs inusitées dans la nature. Pour y arriver, le chimiste joue avec les molécules vis-

à-vis de la lumière comme le pianiste sur son clavier. Tel que suggéré auparavant par Newton, aux sept notes de la gamme se fusionnent les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Soumises à la longueur d'onde de la lumière, les molécules résonnent comme les cordes du piano soumises à la longueur d'une vibration, il y a autant de possibilités de couleurs et d'agencement qu'il y a de possibilités de symphonies. Cette analogie peut en effet encore mieux nous faire comprendre les subtilités de la théorie des cordes. (Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001, p. 94 et 150)

Ce que nous apprend la théorie quantique sur la lumière est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité. Mais plus encore, l'Univers existe que s'il est pensé et sa représentation va dépendre des postulats et des connaissances que nous avons acquis, de nos «points de mémoire». L'UN, une pensée ? Mettons en relation quatre propositions séparées de plus de deux siècles. Parménide, déjà en 515 avant J.C., affirmait que : «Sans la pensée, l'Univers n'existerait pas». Par la suite en 1560, Descartes formule son «Je pense donc je suis». Suivra en 1927 la pensée comme «la fleur de l'évolution» du théologien Teilhard de Chardin et finalement, «Exister, c'est être pensé» du physicien Jean-Émile Charon (1970)

**Notre destin est auto poïétique.**

Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un "regard" vers l'extérieur appelé "onde psi" accouplée à une mémoire intérieure appelé "champ sigma" qui permettent un choix de comportements selon le jeu de symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des "points de mémoires". Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions d'autres de basses un peu comme le nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard. Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière.

Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire. (Charon, Le Tout, la matière, l'esprit, 1987)

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte

caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des «bioconstructeurs». Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de «criticalité auto organisée» : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer « synergie » la conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même., L'idée d'auto-organisation «correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même». (Henri Atlan)

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie " produisent " les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants. Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent suivies par des scorpions, araignées et crustacés.

Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert à Miguasha en Gaspésie (www.pc.ca/miguasha) possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels).

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans. Selon André Bourguignon dans L'homme imprévu : «l'auto-organisation de la matière en formes diverses et toujours plus complexes s'est faite par oscillations aléatoires, essais et erreurs, tâtonnements et échecs, autour d'un axe orienté dans le temps, dont les deux extrémités sont représentées par une entité unique : à l'origine l'espèce chimique la plus simple, l'atome d'hydrogène; au temps présent la structure animale la

plus complexe, l'Homme». (in Histoire naturelle de l'homme, L'homme imprévu, tome 1, PUF, Paris. 1989, p.299)

Ainsi se dégage une constante incontournable, le but de la vie est d'accroître la conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les $10^{13}$ neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par $10^{15}$ synapses, constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair. À l'état actuel de nos connaissances, le big-bang apparaît comme une rupture, une création soudaine caractérisée par l'évolution de l'information dans la matière jusqu'à l'apparition de la vie. Ensuite ce stock d'informations ne cessa de croître et pendant des millions d'années, notre cerveau s'est constitué grâce au volume exponentiel de l'information culturelle et technique acquise par la pratique et transmise par la tradition.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infinie et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réunis à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés». (Bergson, L'évolution créatrice in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331).

Cette «création continue d'imprévisibles nouveautés» incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est «révélation permanente» par laquelle l' tre assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela «phénoménologie» c'est-à-dire «l'Esprit lui-même en train de se «phénoménoliser», de se constituer comme phénomène. (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939)

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini.

Vingt ans plus tard, la géniale intuition de l'évolution/création continue de l'Univers de Bergson formant un seul et même système néguentropique sera fortement anoblie par la consternante découverte (1929) de Edwin Hubble sur l'expansion de l'Univers. Quand l'astronome maintenant célèbre a établi que le décalage spatial des galaxies vers le rouge était proportionnel à leur distance, il fallut bien admettre la plus étonnante des évidences : l'Univers est toujours en train d'exploser, en expansion comme un «programme qui se programme lui-même», en train de se «phénoménoliser» depuis le big-bang pour reprendre l'expression de Hegel.

Aparté : L'écrivain américain Doctorow a bien cerné la problématique du big-bang : Peux-t-on réellement parler d'explosion alors qu'il n'y a aucun cadre existant ? L'expansion exponentielle de l'Univers à partir d'un point inframicroscopique n'est-il pas plutôt signe d'effondrement du noyau originel de l'espace-temps sur lui-même, une implosion qui libéra une nuée de gaz, de particules, de lumière en perpétuelle création d'elle-même. Explosion ou implosion, nous le saurons peut-être jamais, le mur de Planck faisant écran.

«Il y avait quelque chose d'indéterminé
avant la naissance de l'Univers.(…)
Ne connaissant pas son nom,

Je le nomme «TAO»
(Lao-Tseu)

En ce sens, Tao, Allah Yahvé ou Dieu comme tous les dieux de la terre, chacune de ces entités divines est inanticipable c'est-à-dire qu'il faut les poétiser comme création dynamique et continue en perpétuel changement. Encore plus, spiritualisme (esprit) et naturalisme (corps) forment une seul et même «système». Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisée dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature.

Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme «infini en chair et en os», est l'«esprit en acte» et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée. (Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005, p. 130-161)

«De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est «l'infini» (to apeiron) : un infini en un sens clos sur lui-même et sans extérieur, puisqu'il n'y a que lui, mais pourtant un infini ouvert, puisqu'elle n'est rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants – puisqu'ils sont « en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne» (Vors. 12 A 17) – que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns engendrés, les autres détruits : et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), «car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours». (Phys., VIII 1, 250b 20-21 in Conche, 2005, op. cit. p.160)

En résumé, l'"évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée. L'évolution créatrice de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

«Ce n'est plus un problème terrestre, ou seulement terrestre. On a affaire à des processus de complexité croissante, de mémorisation, d'intégration, que l'on retrouve absolument partout, et de tout temps; à l'origine de la vie, tout au long de l'évolution de la vie, mais également avant la vie. On peut remonter aussi loin que l'on veut : il n'y a pas d'atomes si on n'intègre pas les quarks; il n'y a pas de molécules s'il n'y a pas la diversité des atomes, et l'intégration de ces atomes en structures plus complexes; il n'y a pas le stade mono-cellulaire s'il n'y a pas la diversité et l'intégration des molécules complexes, ARN, ADN, enzymes, etc.

Pour le dire brièvement, le processus omniprésent dans l'Univers, aussi bien inerte que vivant, c'est l'intégration des diversités en une structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction. C'est absolument fabuleux ! Or nous relevons nous-mêmes de cette logique qui consiste à réintégrer une mémoire ancienne. Sans doute l'évolution nécessite-t-elle aussi une diversité de mémoires. Deux mémoires ou plusieurs se rencontrent, se fécondent et s'intègrent, se reconnaissent dans leur diversité, et une nouvelle mémoire peut alors émerger.

Cette histoire n'est donc pas terrestre. Elle est beaucoup plus profonde, et je crois qu'il faut aller jusqu'au bout : elle est liée directement aux conditions initiales de l'existence, aux conditions initiales de ce processus d'intégration de la complexité croissante, et finalement à ce qui s'est passé aux origines de l'Univers». (Anne Dambricourt-Malassé, Chargée de recherche au CNRS / Institut de paléontologie humaine- laboratoire de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle. Entretien, des idées et des âmes, no: 8. www.leshumains-associes.org)

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de De Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa

l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de *logoi spermatikoi* traduit en français par «raisons séminales ». Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (*dynamis spermatika*) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces *logoi spermatikoi* ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand Logos divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du Cosmos dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique." (Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993, p.218)

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Il serait important après toutes ces considérations de revenir à la question de Schrödinger : Qu'apporte la religion ou la spiritualité à la science contemporaine ?

«Je suis d'avis qu'elle nous rend, plus fortement que jamais, sensibles au mystère. Dans les sciences, nous rencontrons le mystère à chaque pas. Seuls les non-scientifiques et les mauvais scientifiques ont l'impression qu'en sciences, tout est d'une clarté évidente. Un bon scientifique sait qu'il avance sur une arrête entre ce qui a déjà été étudié et ce qui n'est que pressenti par un nouveau questionnement. Il sait aussi que ces questions nous ouvrent à des mondes qui dépassent de loin notre capacité de compréhension, entraînée à étudier les seuls fragments que nous venons d'arracher aux mystères du monde.» (Tarnow, 1993)

Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musical (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique (Copernic, Galilée et Planck, Einstein). En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme «information primordiale». Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon :

«la nature est une poétique (poïesis) énigmatique».

Car non seulement la nature est vivante mais l'homme a aussi la faculté particulière grâce au logos de transmuter la connaissance de la vie en une expérience spirituelle ; ce que le théosophe Joseph de Maistre nomma "la Révélation de la Révélation."

Reste maintenant à décoder et à comprendre comment l'unicité peut être à la fois multiple ? Les théories morphologiques (science des formes) viendront à notre secours. Avec celles-ci nous quittons le monde quantique de l'infiniment petit (le millionième de millionième de centimètre) et le monde de la relativité de l'infiniment grand (un million de milliards de milliards de kilomètres ou 1 suivi de 24 zéros, i.e. la dimension de l'Univers aujourd'hui observable) pour retomber les deux pieds sur terre et aborder le monde qui nous entoure, notre quotidien.

On peut affirmer sans crainte que les théories morphologiques peuvent être considérées comme la philosophie de la nature des temps modernes en apportant un éclairage novateur sur la situation de l'homme dans le monde, son rapport aux choses et à lui-même. Nous quittons les froidures galactiques de la rationalité pure pour aborder la monde des qualités sensibles, la chaleur des couleurs, le chatoiement des formes, les mouvements ondulatoires de la matière, bref, le monde où nous vivons, où nous sentons les parfums de la vie et ressentons sa poésie. Du monde à notre échelle, il suffit

d'ouvrir les yeux pour percevoir la richesse d'une nature complexe et multiple où tout est imbriqué.

L'immense variété des formes de la nature provient du modelage et du remodelage d'un petit nombre de formes fondamentales dont la spirale, le méandre, les ramifications et pourtant de ces «fondamentaux» éclot toute une panoplie de différences subtiles. La variété des formes naît de structures primaires étrangement limitées.

«Mais lorsque qu'on voit combien les ramifications d'un arbre ressemblent à celles des artères ou des rivières, combien les cristaux ressemblent à des bulles de savon et aux plaques d'une carapace de tortue, combien les spirales des crosses de fougère et celles des galaxies ressemblent aux tourbillons d'une baignoire qui se vide, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi la nature n'utilise que quelques formes apparentées dans des contextes si différents ? (Stevens Peter S., Les formes dans la nature, Éditions du Seuil, Paris, 1978, p.1)

Vrai ! Mais l'Univers, la nature, l'espace et leurs structures d'apparence élémentaire sont-ils si simples que cela ? S'il y a limitation, ne vient-elle pas de l'observateur ? Car en effet, la physique moderne depuis la relativité de Einstein et la mécanique quantique de Planck avec leurs descriptions mathématiques cohérentes nous ont démontré la probabilité qu'il existe dans l'Univers d'autres espaces où structures et formes n'y sont pas les mêmes que dans le nôtre. Afin de mieux saisir le concept d'univers unique et espaces multiples, prenons l'exemple de la chrysalide qui devient papillon. Ce papillon n'est pas un nouvel être (un autre univers) mais le même être qui a changé et fait apparaître une disposition intrinsèquement comprise dans son système génétique. Les espaces multiples font partie des dispositions du système «génétique» de l'Univers. Ils y sont présents mais tout aussi invisibles que peut l'être pour nous la chrysalide dans le papillon. Le papillon (notre réalité) masque la chrysalide et vice-versa, si bien que pour l'observateur, le papillon, même s'il se présente comme une réalité totale, n'est cependant qu'une des perspectives possibles.

Dans ce "monde de chair", l'évolution amène continuellement l'émergence de nouveaux états de la matière. L'étonnante et foisonnante variété des formes décrit, chacune à leur manière, une nature aux ramifications d'une rare complexité. Comme l'Univers quantique, les formes sont en perpétuelle expansion et, en durant, changent en passant par une série d'états distincts, c'est un monde peuplé de matières corpusculaires et ondulantes capables d'innover et qui tissent entre elles des correspondances inouïes, un véritable "work in progress". Plus la perception multiplie les perspectives mieux elle saisit la «vérité» de l'objet. C'est exactement ce que nous avons tenté de représenter dans les pages suivantes où une même réalité est présentée sous une autre perspective tellement différente que notre cerveau se demande s'ils représentent tous les deux une même entité.

Cependant l'évolution des formes obéit à des lois spécifiques et distinctes de celles qui agissent sur la matière. En effet, la figure d'une forme n'a ni grandeur, ni longueur, ni vitesse, ni volume, ni température, ni masse; bref, on ne peut la quantifier. La forme d'une chose est une réalité insaisissable que l'on ne peut pas tenir, prendre, peser; la forme d'une chose ne peut être que perçue. Elle exige une disposition intellectuelle qui privilégie la contemplation et s'apparente à une science plus "spirituelle".

Si bien que : «dans la nature, les conditions ne sont jamais tout à fait simples, et n'importe quel objet «élémentaire» ou «isolé» fait partie d'un système plus grand, qui opère à son tour à l'intérieur d'autres systèmes encore plus grands. (…) L'avertissement est clair : la nature n'est jamais exactement conforme à nos modèles simples». (Stevens, op. cit., p.44)

Nous serions donc en présence ici aussi d'un "logos" réglant et ordonnant globalement le développement des formes des

organismes et des différentes parties le composant. Il s'agit d'un champ morphogénétique (Thom) global qui régit les diverses particularités de chaque organisme. Ainsi tous les objets de notre monde possèdent chacun une forme singulière obéissant aux "lois" propres d'un champ global régissant toutes les probabilités possibles et, par le fait même, infinies.

Ainsi tous les grands ensembles de la matière, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, toutes les grandes familles du vivant, végétal, animal, humain, tous les ensembles de formes répondent à une logique interne qui forme un Tout ordonné. L'homme n'impose plus sa loi au réel, descendu de son piédestal, il fait désormais partie de la nature dont il connaît la diversité. Il est un vivant qui se doit "d'harmoniser son action individuelle avec l'action de tous les autres vivants de façon à préserver la vie de l'autre et assurer la perpétuation de tout le phénomène Vivant."

«Le Vivant forme un vaste réseau dans tout l'Univers et que, au moins généralement, et pour ce que l'on en perçoit, tout se tient et s'aide mutuellement dans la Nature, le Vivant s'appuyant sur le Vivant qui le côtoie ou qui le précède pour se nourrir et assurer la survie de sa progéniture : le végétal se nourrit du minéral, comme l'animal du végétal et l'humain de l'animal». (Charon, Le Tout, l'esprit, la matière, p. 107)

«La terre est un organisme vivant» où chaque individu est l'homologue d'un neurone, telle est l'hypothèse Gaïa, décrétée par James Lovelock dans les années 1970, reprise de la noosphère cinquante ans plus tard. C'est que voyez-vous la nature n'a pas encore dit son dernier mot. Nous savions que l'homme utilise qu'une infirme partie des possibilités de son cerveau et voilà que le décryptage du génome humain nous montre que le corps utilise à peine le tiers des gènes. À quoi peuvent bien servir toutes ces cellules cérébrales et ces gènes inexploités si non pour nous dire que la nature s'est ménagée des réserves **parce que tout simplement l'évolution n'est pas terminée.**

"La nature n'est pas faite pour nous, elle n'est pas livrée à notre pensée" (Prigogine-Stengers)

Selon la pensée anthropique, le monde n'existe que pour satisfaire les besoins de l'homme, plus encore qu'il a été créé pour l'homme. Eh bien non ! L'évolution suit son cours inexorablement et sachez que si l'évènement d'un astéroïde géant tombé sur la terre voilà bien 65 millions d'années ne s'était pas produit, eh bien, il est fort à parier que l'humain n'existerait pas et que la terre serait toujours sous le règne des dinosaures tellement ils étaient bien adaptés au milieu et leur cerveau aurait peut-être gravi les échelons de " points de mémoires" nécessaires à la conscience. La nature n'est donc pas un système de lois rigides manipulables au bon vouloir de l'homme mais plutôt un ensemble de formes sur lequel nous n'avons que très peu de contrôle. La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout. À l'image de l'hologramme où le tout et les parties sont une seule et même chose, l'Un et la variété des formes expriment une seule et même réalité. L'un est multiple, le multiple mène l'Un à Tout et vice versa.

Toute libération est chaotique.

La science physique est fondée sur le postulat que l'Univers possède des lois, et tout son ambition est de les trouver. De ce point de vue, il n'y a donc pas de système désordonné : tous les systèmes ont tous un ordre, des lois qui les décrivent. Par contre, il est bien évident pour tous qu'il existe des systèmes "compliqués", dotés de trop de facteurs pour qu'on puisse tous les prendre en compte et faire des calculs de prédiction précis. Ces systèmes apparaissent désordonnés.

Revenons à l'idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l'objectivité de l'expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d'un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu'une propriété à la fois, soit l'ondulation ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leurs probabilités.

"La lumière fut et l'ordre se libéra du désordre".

Ce vers célèbre de Milton inspiré de la Genèse nous ramène inévitablement aux travaux de Prigogine sur le chaos. C'est lui qui renversa le fameux principe de la thermodynamique voulant que "l'Univers soit en lutte perpétuelle contre l'irrésistible montée du désordre». Il démontra au contraire que la vie n'est autre que l'histoire d'un ordre de plus en plus élevé et complexe sous-jacent au chaos apparent de la matière. Le chaos étant qu'une instabilité nécessaire et transitoire vers l'ordre confirmant ainsi le théorème de Zermelo soit que tout système comporte des relations de choix qui permettent de bien l'ordonner.

Depuis les énoncés de Prigogine, nous assistons à un «réenchantement» du monde, à une «resacralisation» de la nature marquée par un nouveau discours qui reformule «rationnellement» les anciennes cosmologies qui ont su préserver les liens qui unissent le vivant à l'Univers, la terre au ciel, l'homme au cosmos.

Selon la physique traditionnelle, il existe un processus irréversible dans le cosmos appelé l'entropie qui implique un processus de désordre toujours croissant. L'entropie définie par le degré de désordre s'accroît de façon irréversible. Les travaux de Prigogine sur le chaos démontrèrent qu'au contraire, l'irréversibilité de l'entropie est possible. Encore une fois nous devons faire appel à la pensée paradoxale, selon Prigogine «le non-équilibre est la source de l'ordre; le chaos produit de l'ordre».

Ainsi un désordre croissant implique la création d'un nouvel ordre. On pourrait même penser, théologiquement parlant, que Prigogine résout le fameux combat des Fils de la Lumière contre les forces des Ténèbres, si cher à Zarathoustra. Philosophiquement, on peut même avancer que la question du mal comme désordre ne se pose qu'en périodes de chaos comme absence du bien. Nous pensons ici à Sénèque qui écrit dans une de ces Lettres à Lucilius : "Qu'est-ce que le Bien ? La connaissance de la réalité. Qu'est-ce que le Mal, sa méconnaissance". Cette méconnaissance de la réalité peut conduire l'être libre à retourner cette liberté contre lui-même. Or c'est exactement le constat auquel nous sommes confrontés. La capacité de reproduction de l'Humanité comme entité socio-économique axée sur l'innovation-marchandisation-consommation atteint le seuil limite des ressources naturelles disponibles et ainsi met en péril tout le système auto reproductif du vivant élaboré sur terre depuis des millions d'années. À ce titre, nous détruisons à chaque jour des centaines de kilomètres carrés de forêt alors qu'il aura fallu 3 milliards d'années aux végétaux pour coloniser complètement la terre et mettre sur pied cet extraordinaire dispositif évolutif dont nous dépendons.

La physique classique suppose l'existence d'un monde séparé de nous, un monde externe que l'on peut quantifier, peser, mesurer. La mécanique quantique annule cette séparation, nous intègre dans son univers au point où celui-ci existe parce que nous l'observons et "qu'il n'est pas possible d'observer la réalité sans la changer". Quand l'homme observe la nature

c'est la nature qui s'observe elle-même. Quand l'homme détruit la nature, il se détruit lui-même.

De l'Unique origine le multiple.

«J'ai abdiqué la dualité, j'ai vu que les deux mondes sont un. C'est l'Un que je cherche, Un que je contemple. Un que j'appelle. Il est le premier, il est le dernier, le plus extérieur, le plus intérieur. Je ne sais rien d'autre que «Ô lui» et «Ô lui qui est». (Rûmi, Diwân (extrait) in Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris, 2002, p.1584)

«Dieu ne peut se révéler dans la lumière de l'esprit qu'en se dissimulant dans la nature». (Schelling)

Ce constat d'un nouveau sentiment de la vie, de la nature, du monde et de Dieu est avant tout redevable à un grand philosophe, Benoît de Spinoza (1632-1677), longtemps insulté par l'intelligentsia de son époque. Le seul livre publié de son vivant, le *Traité théologico-politique* marque la première critique moderne de la *Bible*. Le Dieu de Spinoza n'est pas un dieu transcendant séparé de l'Univers, au contraire, "Dieu est dans le monde et le monde en Dieu". Mais attention ! Dieu n'est pas le Créateur du monde terrestre au sens biblique, il est plus grand encore. Pour ce juif marginal, ami de Rembrandt, le monde terrestre n'est qu'une manière d'exister de Dieu, un monde parmi bien d'autres ce que la mécanique quantique explore aujourd'hui sous la formulation de "mondes parallèles". Avec Spinoza, nous sommes forcément en présence d'un Dieu cosmique du Tout et du Multiple dans l'Un, idée d'apparence contradictoire fortement récusée et combattue par les catholiques, juifs, musulmans, grands fervents du Dieu tribal biblique et transcendant, qui récusaient toute immanence donc toute antinomie.

Dans le platonisme du *Timée* (360-354 av. J.-C.) et des *Lois* (360-347 av. J.-C.), le monde matériel, tel un grand être vivant, est animé par une Âme qui, contemplant le monde des Idées, imprime à l'univers un mouvement ordonné ; il n'y a donc plus d'opposition radicale entre le sensible et l'intelligible. Dans le *Timée*, l'astronomie mène directement à la connaissance de Dieu et, par suite, à la béatitude. La connaissance du mouvement régulier des astres permet en effet à notre pensée de s'accorder avec l'Âme du monde qui dirige éternellement ce bel ordre et ainsi de participer au divin. Dès lors, la contemplation des astres est bien plus qu'une simple étape dans l'approche du divin, elle en est le chemin par excellence. Ensuite Aristote, vraisemblablement vers 346, écrit le manifeste d'une nouvelle religion qui prônait le culte du ciel. Le sentiment religieux était donc tributaire d'une science, l'astronomie ; ce n'était encore qu'une religion de savants.

Deux textes — l'*Epinomis* et *le Sur la philosophie* — dessinèrent alors clairement les traits de la religion cosmique. Le premier, issu du platonisme, défend l'idée que l'objet suprême de la contemplation est le monde céleste. Mais il s'agit désormais d'une vraie religion et non plus seulement de la piété intime du philosophe : les astres doivent être célébrés comme les vrais dieux. L'*Epinomis* est en effet un véritable manifeste, une sorte d'évangile, qui veut substituer aux théogonies des poètes une théogonie qui s'appuie sur tous les acquis de la science des astres. Le second texte fut écrit par Aristote, vraisemblablement vers 346; c'est aussi le manifeste d'une nouvelle religion qui prônait le culte du ciel. Mais alors que la religion annoncée par Platon et explicitée dans l'*Epinomis* se fondait sur une doctrine mathématique, le livre *Sur la philosophie* s'appuie sur la théorie de l'éther pour défendre l'idée que l'âme humaine vient du monde céleste, et qu'en raison de cette parenté la contemplation et la vénération du Ciel sont nécessaires pour participer pleinement à la divinité. Quoiqu'il en soit de ces différences, tous deux conçoivent le Dieu cosmique comme étant essentiellement l'Âme motrice du Ciel ; Âme qui est en même temps un Intellect parfait, comme en témoignent la régularité et la parfaite ordonnance des

mouvements des corps célestes. Le sentiment religieux était donc tributaire d'une science, l'astronomie ; ce n'était encore qu'une religion de savants.

Ce n'est qu'avec Alexandre, à la fin du IV$^{e}$ siècle, que l'idée d'une religion cosmique universelle apparut clairement. Animé de la volonté d'unifier toutes les terres qu'il avait conquises, Alexandre affirmait que tous les hommes ne formaient qu'un seul peuple, qu'ils étaient tous frères et qu'ils avaient tous un même Dieu comme Père. Et ce Dieu qu'il concevait n'avait bien sûr plus rien à voir avec les dieux nationaux, puisqu'il s'identifiait tout simplement avec le Cosmos. À la mort d'Alexandre, l'Empire se fractionna, la religion cosmique tomba en désuétude et marqua le retour des religions tribales et/ou nationales.

Il revint alors à Zénon — qui fonda son école vers l'an 300 av. J.-C. — d'offrir avec le stoïcisme une conception de la divinité qui pouvait répondre aux attentes spirituelles de son temps. Son Dieu était conçu comme une Raison souveraine qui pénétrait et dirigeait tous les êtres du Cosmos. C'était donc une religion qui élevait à la contemplation du monde. Mais c'était aussi une religion civique car Zénon remplaça la notion classique de Cité par la doctrine d'une Cité du monde qu'il était beau de servir. Tout homme devenant citoyen du monde, il redevint possible de définir un idéal de la vie pratique. Qui plus est, le stoïcisme ne se coupa pas de la religion traditionnelle mais, au contraire, en annexa les dieux : en affirmant que le monde en sa totalité était régi par un Dieu Logos, il affirmait en effet que ces dieux n'étaient que les symboles des éléments qui constituaient le Cosmos. De ces principes résultait une doctrine de la vertu et du bonheur : si le monde était dirigé par la raison, il suffisait à l'homme de consentir à l'ordre divin pour être à la fois sage et heureux. Le stoïcisme était donc une école de pensée qui donnait aux hommes une règle d'action qui s'intégrait dans une vision rationnelle du Cosmos.

Dieu cosmique et immanent.

Sous Constantin, ce Dieu cosmique banni de la théologie chrétienne alla se réfugier clandestinement dans les textes gnostiques et autres traités astrologiques.

Mallarmé, Pic de la Mirandole, Newton, Giordano Bruno, Paracelse, Léonard de Vinci, Albert Einstein… autant de noms illustres qui marquèrent l'histoire et apportèrent au monde sous une forme ou une autre l'héritage philosophique grecque.

Ainsi Einstein plaida en faveur d'une «religiosité cosmique» d'inspiration hermétique à laquelle ne correspond «aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme»; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Pour lui, l'existence d'un Dieu de châtiments et de récompenses, associé à des considérations socio-politiques suscitant des espoirs et des craintes a causé un dommage incalculable au genre humain et devrait être abandonné au profit d'une religiosité cosmique où le monde est intelligible, rationnel, construit selon des lois harmonieuses.

«Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines, la Bible un recueil de légendes, certes honorables mais primitives qui sont néanmoins assez puériles. Aucune interprétation, aussi subtile soit-elle peut selon moi changer cela ». (Albert Einstein, lettre à Eric Gutkind, 3 janvier 1954)

« A travers la lecture de livres de vulgarisation scientifique je suis vite parvenue à la conviction que la plupart des histoires de la Bible ne pouvaient pas être vraies. La conséquence fut une orgie fanatique de libre pensée associée à l'impression que la jeunesse est intentionnellement trompée par l'État par le biais de mensonges, c'était une impression d'écrasement». (Albert Einstein, Autobiographical Notes, extrait de Philosopher-Scientist)

“Le fait que le monde soit intelligible est un miracle […] nous devons nous

contenter de reconnaître le « miracle » sans qu'il y ait une voie légitime pour aller au-delà. (Albert Einstein, Lettre à Maurice Solovine, 30 mars 1952)

Einstein se disait religieux au sens de Spinoza, un thème abordé et développé dans l'essai « l'Amour de la Raison Universelle ». Spinoza est le plus rationaliste de tous les grands philosophes. Il rejette l'existence d'une quelconque entité surnaturelle. et peut donc être considéré comme le père de l'athéisme moderne. Toutefois, à son époque Spinoza ne proposait pas ouvertement l'athéisme, mais plutôt le retournement de la religion en une attitude philosophique qui ne contient plus aucun dogme, ni aucune idée irrationnelle. C'est ce qui a plu à Einstein qui utilise comme lui le vocabulaire religieux dans un sens poétique.

« Je crois au Dieu de Spinoza qui se révèle lui-même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin et des actions des êtres humains. » (Albert Einstein, réponse au rabbin Herbert S. Goldstein, télégramme, 1930)

«Mes vues sont proches de Spinoza : admiration de la beauté et croyance en la simplicité logique de l'ordre et de l'harmonie que nous ne pouvons saisir qu'humblement et imparfaitement. Je pense que nous devons nous contenter de notre savoir et notre compréhension imparfaite, et traiter les valeurs et les obligations morales comme un problème purement humain, le problème humain le plus important. » (Albert Einstein, lettre à Murray W. Gross, 26 April 1947, Max Jammer Einstein and religion p.138)

"La science sans religion est boiteuse, la religion sans science est aveugle [...] J'affirme que le sentiment religieux cosmique est le motif le plus puissant et le plus noble de la recherche scientifique [...] La religiosité cosmique ignore les dogmes"

Einstein se réclamait donc d'une science ouverte sur tous les aspects du vivant, aussi bien la matière que l'esprit.

**La théorie ultime versus la théologie de l'ultime**

Depuis mille ans avant Socrate, des libres penseurs comme Thalès de Millet cherchaient déjà des explications à tous les phénomènes naturels en fonction des constituants de la matière. Ce fut l'eau puis l'air pour finalement aboutir à l'enseignement de Démocrite et Leucippe pour qui toute matière est composée de minuscules particules éternelles appelées atomes, mot emprunté à la métaphysique indienne. Maintenant que la matière est définie, ces philosophes s'intéressèrent aux lois qui la régisse. Ensuite Pythagore semble démontrer que l'arithmétique et la géométrie sont le langage par lequel s'exprime la structure logique de la nature et de l'univers. De cet enseignement, Archimède de Syracuse découvrit les lois régissant les corps flottants et Ératosthène d'Alexandrie mesura la circonférence de la Terre. Suivra l'Almageste de Ptolémée qui sera réinterprétée et corrigé par les savants arabes.

Après une éclipse de plusieurs siècles, les mathématiques et la géométrie reprennent du galon avec Kepler, Copernic et Galilée mais c'est avec Newton que naquit en Occident le rêve moderne d'une théorie fondamentale ultime. Sa loi du mouvement et celle de la gravitation universelle expliquant autant l'orbite des planètes, le mouvement des marées ou la chute des pommes lui permirent d'espérer la découverte d'une théorie explicative d'ensemble. Malheureusement pour sa théorie, plus les savants en apprenaient sur la chimie, la lumière, la chaleur, l'électricité, plus l'explication newtonienne devint incertaine. Au début des années 1900, sont nés presque en même temps les deux piliers de la physique moderne : la relativité et la mécanique quantique.

Un nouvel engouement s'empara des esprit avec la Relativité restreinte d'Einstein. La relativité décrit la nature à grande échelle, elle unifie le temps et l'espace et établi l'équivalence entre la matière et l'énergie. Bien des physiciens se mirent à

penser qu'on découvrirait bientôt une théorie d'ensemble sauf que le monde est bien plus compliqué qu'il n'y paraît.

Tout changera radicalement avec l'arrivée de la mécanique quantique. La mécanique quantique, théorie de l'infiniment petit, explique parfaitement le comportement des atomes, des particules élémentaires ainsi que leur interaction avec la lumière. La science physique buta sur une nouvelle impasse. Pour faire court disons simplement que la mécanique quantique fonctionne parfaitement bien pour expliquer l'infiniment petit, pour décrire la physique à petite échelle, celle des molécules, des atomes, des électrons; tandis que la relativité fonctionne également adéquatement pour expliquer l'infiniment grand, pour décrire la physique à grande échelle des propriétés de la gravité à l'échelle cosmique, celle des étoiles, des galaxies et même de tout l'Univers. Chaque théorie a été validée par de nombreuses expériences avec une incroyable précision. Et pourtant, elles ne peuvent pas être justes car elles sont incompatibles et ne peuvent donc pas expliquer la naissance de l'Univers.

Pourquoi? Disons simplement que la gravité est l'une des quatre grandes forces de l'Univers avec les deux forces nucléaires et la force électromagnétique. Or toute la physique contemporaine s'effondre lorsque la gravité, d'ordinaire négligeable au niveau subatomique, devient aussi importante que les trois autres forces. Or c'est exactement ce qui s'est passé aux premiers instants de l'Univers où les quatre forces fondamentales qui régissent l'Univers sont sur un même pied d'égalité. Ces quatre forces sont : 1) le gluon, force nucléaire forte, 2) le boson, force nucléaire faible, 3) le photon, force électromagnétique, 4) le graviton, force gravitationnelle.

Soudain quelque chose se produit. Quoi personne ne le sait, nous n'en connaîtrons peut-être jamais la cause, tout au plus nous l'avons nommé Big-bang. Au début du siècle dernier, il revient au célèbre physicien allemand Planck de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant $10^{43}$ seconde puisque la gravité dresse un mur infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du «mur de Planck», c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité inimaginable, l'Origine que seule l'intuition se permettra de pénétrer. A cet instant du boom cosmique, s'est manifestée la cassure, la “chute” de la symétrie vers l'asymétrie «matière/antimatière». L'asymétrie matière-antimatière aurait été générée lors de la création même des baryons. L'infiniment petit accoucha de l'infiniment grand. Pour raconter l'histoire de l'Univers dans l'ordre chronologique, on prend comme point de départ un état si chaud et si dense que les quarks ne sont pas liés ensemble dans des noyaux, mais forment une mer, un plasma quarks-gluons. L'Univers devient expansif, se refroidit, et plusieurs choses se passent... Tout d'abord, les quarks se condensent pour former les premiers nucléons, protons et neutrons. Manque de chance, le neutron est instable, et se désintègre en proton au bout de quelques minutes, voire moins dans des environnements très denses. Heureusement, l'histoire est en marche rapide à ce moment-là, et avant que tous les neutrons ne se soient désintégrés, la température devient suffisamment faible pour qu'ils puissent se fusionner avec des protons pour former des noyaux plus complexes, deutérium, hélium, lithium, béryllium, bore, c'est la nucléosynthèse primordiale. Enfin, ces noyaux se lient aux électrons partout présents pour former des atomes. A ce moment précis, l'Univers devient transparent à la radiation qu'il contient, celle-ci peut se propager librement et nous l'observons encore maintenant sous la forme de rayonnement de fond cosmique. (futura-sciences.com)

Pour comprendre cela, il nous faut une théorie capable de décrire une situation où les quatre forces fondamentales sont placées sur un pied d'égalité, en somme une théorie capable d'unifier la mécanique quantique à la théorie de la Relativité,

car cela est possible. En 1904, le grand mathématicien Ernst Zermelo formula un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

“Tout ensemble peut être bien ordonné”

“Ce que Zermelo a démontré c’est que tout ensemble quel qu’il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l’ensemble. C’est un résultat d’une grande portée, car il s’applique à tous les ensembles…et donc à l’ensemble de tous les possibles, c’est à dire à l’ tre aussi bien que l’Univers”. (Charon, Les lumières de l’invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985, p.122-123)

Mis au défi, des physiciens ont planché énergiquement pour franchir cette barrière. Ainsi est née la théorie des cordes. Grâce à cette théorie, l’union des lois de l’infiniment petit et de l’infiniment grand s’harmonise et s’avère, jusqu’à présent, incontournable. Le vingtième siècle sera celui de l’unification de l’électromagnétisme et des forces nucléaires, de l’électromagnétisme et de la gravitation.

Jusqu’où peut aller cette tentative? Existe-t-il un principe explicatif qui permette d’unifier toutes les forces présentes dans la nature: force gravitationnelle, force électromagnétique, force nucléaire forte et force nucléaire faible? Le candidat le plus légitime paraît être la théorie des cordes qui unifie mécanique quantique et théorie de la relativité générale et dont la particularité est de pouvoir unifier en même temps les quatre interactions élémentaires connues. A propos de la théorie des cordes, on parle donc de théorie du Tout. La théorie des cordes reprend à son compte l’incroyable intuition de l’harmonie musicale de Pythagore décrite plusieurs siècles auparavant.

Dans ce labyrinthe multidimensionnel, la réalité observable n’est rien d’autre qu’un ensemble de champs dont la nature est caractérisée par quelque chose de totalement inexplicable : la symétrie primordiale. Avant le big-bang existe une force d’une puissance colossale, illimitée sans commencement ni fin, d’une perfection inouïe, d’une symétrie parfaite, primordiale, que les Anciens appelaient l’Un ce que la science, aujourd’hui, appelle “supersymétrie” ou “supercorde” à l’origine de la théorie des cordes. Le cosmos tel que nous le connaissons des étoiles aux milliards d’atomes du grain de sable n’est que la réalité dorénavant asymétrique d’un Univers jadis parfaitement symétrique. (Guitton Jean, Dieu et la science, Grasset, Paris, 1991, p.55)

«Dans les spéculations cosmologiques ou physiologiques indiennes, les images de la corde et du fil sont abondamment utilisées. On pourrait dire que leur rôle est d’agencer toute unité vivante, aussi bien le Cosmos que l’Homme».

«Tout cet Univers est enfilé en moi
comme des rangées de pierres précieuses sur un fil…
Sur moi, ces mondes tiennent
comme des perles sur un fil. » (Bhagavad-gîta VII, 7)

(…) Pour l’instant, rappelons seulement que l’image de la corde qui relie le Cosmos et l’homme au Dieu suprême (ou au Soleil) est également attestée en Grèce. Platon utilise cette image lorsqu’il veut suggérer la condition humaine (cordon intérieur) et le moyen de la parfaire (corde d’or).» (Eliade Mircea, Méphistophélès et l’Androgyne, Édition Gallimard, Paris, 1981, p.261)

Ce que nous apprend rationnellement la théorie des cordes en introduisant le principe d’une symétrie primordiale c’est que la recherche d’harmonie a toujours été au cœur de l’évolution, ce que les civilisations archaïques formées des peuples primitifs avaient senti empiriquement, par intuition géniale est aujourd’hui ce que la science moderne découvre rationnellement. Les propriétés de la matière sont décodées mais il n’y a toujours pas d’explications à ces propriétés

observées. En somme nous revenons au point de départ. Dieu, la conscience, l'information originelle, le Grand Esprit, la supercorde, la supersymétrie, peu importe, est partout, habite chaque atome. L'UN existe indépendamment de la volonté de l'homme mais a besoin de la conscience pour être saisi, ce que le Bhagavad-gîta indien traduisit en ces termes :

«Tout ce qui existe, mobile ou immobile, provient de l'union du champ et du connaisseur du champ».

En prenant connaissance de cet énoncé védique datant de plusieurs millénaires, l'astrophysicien Michel Cassé s'exclama : «c'est la plus belle définition de la mécanique quantique». Que voulait-il dire ?

«N'oublions pas ce principe essentiel de la théorie quantique : l'acte même d'observation, autrement dit la conscience de l'observateur, intervient dans la définition et, plus profondément encore, dans l'existence de l'objet observé : l'observateur et la chose observée forme un seul et même système». Ce que nous apprend la théorie quantique est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité, désormais asymétrique depuis la cassure du big-bang. En somme, tout l'Univers, tel que nous le connaissons aujourd'hui, des étoiles jusqu'au grain de sable n'est que le miroir cassé de l'Origine dont nous tentons inlassablement de recoller les morceaux.

Depuis toujours et à chaque fois que l'homme prend conscience de sa situation dans l'Univers, le symbole de la Corde est choisi intuitivement, peu importe le contexte culturel ou religieux, pour exprimer sa condition existentielle face au Cosmos ou aux Dieux. Même la science moderne comme la physique quantique n'échappe au phénomène ; la corde est vraiment un symbole privilégié et primordial dans la tradition spirituelle de l'humanité.

Avec la théorie des cordes, nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Toutes ces particules sont en fait de petites cordes vibrantes et le champ vibratoire produit devient la "relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. "

« La théorie des cordes stipule par exemple que les propriétés des particules connues (atome, électron, proton, neutron, quark, gluon, boson, graviton) ne sont que le reflet des diverses façons que vibrent une corde. (…) Si cette théorie est juste, alors la structure microscopique de notre univers est un labyrinthe multidimensionnel, richement imbriqué, au cœur duquel, indéfiniment les cordes dansent, vibrent, se tordent, rythmant ainsi les lois du cosmos». (Brian Greene, L'Univers élégant, Édition Robert Laffont, Paris 2000, p.33-37)

La théorie des cordes est donc une nouvelle tentative d'élaborer une théorie ultime, malheureusement on a décelé jusqu'à présent aucun indice de cette nature dans notre univers. Néanmoins, l'histoire de la science principalement physique nous suggère qu'il existe bel et bien une théorie fondamentale ultime vue les constants efforts déployés depuis des millénaires à cette fin. L'abstraction n'a plus seulement pour fonction de décrire des phénomènes et d'en déterminer le pourquoi, elle élabore des êtres mathématiques susceptibles de constituer l'essence du réel. En cela, le reproche adressé parfois aux physiciens de faire de la métaphysique ne semble pas totalement dépourvu de fondement.

Pierre Teilhard de Chardin fut probablement le premier théologien à mettre en relation la logique quantique et la spiritualité.

«L'Absolu n'est pas seulement dans la perception des vérités et des principes : il est surtout dans le courant vital que nous sentons en nous», «rien n'est profane ici-bas. À qui sait voir, tout est être, il n'y a que de l'être

partout, hors de la fragmentation des créatures, et de l'opposition de leurs atomes». (Teilhard de Chardin cité in Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967, p.27).

Il est convaincu que le mouvement spirituel de notre époque est caractérisé par l'«apparition» dans la conscience d'un Univers nouveau où Dieu est «aussi vaste et mystérieux que le Cosmos ; aussi immédiat et enveloppant que la Vie ; aussi lié à notre effort que l'humanité. Il faut que l'homme élargisse son cœur à la mesure de l'Univers». (Panthéisme, Action, Oméga, op. cit., p.19)

Pierre Teilhard de Chardin exprima vers 1922 la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le *Phénomène humain*, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

Le point Oméga est conçu comme le pôle de convergence de l'évolution et se manifestera par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que «l'Univers est psychiquement convergent» : chaque centre, ou conscience individuelle, est amené à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les consciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique.

Le terme de « point oméga » a été repris par le physicien américain Frank Tipler, apparemment sans allusion au nom de Teilhard de Chardin et de son œuvre; comme s'il y avait eu convergence intuitive du concept entre la science et la spiritualité. L'évolution se passe, selon de Chardin, dans la possibilité des consciences de communiquer les unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication «supraluminique» entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell.

Ainsi le théorème le plus «impénétrable» de la physique quantique est celui de Bell qui rappelons-le, suggère que «les parties distinctes de l'Univers seraient, au niveau le plus profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate». Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d'années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l'information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que «rien dans l'Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière». Comme nous le voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombres de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : «si les prédictions statistiques de la théorie quantiques sont correctes (et elles le sont jusqu'à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences».

Dès lors, le physicien Stapp mettra de l'avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le postulat de Sarfatti qu'il baptisa «transfert supraluminique de néguentropie» appelé généralement le «saut quantique». Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui

se produit ailleurs dans l'Univers et vice versa; il n'existe pas de parties séparées dans l'Univers. "Nous ne pouvons nous extraire de l'image du monde." (Zukav Gary, La danse des éléments, Éditions Laffont, Paris, 1982, p.290-323).

Sauf qu'au lieu de communication, de Chardin aimera mieux employer le terme de «communion». Teilhard prédit donc une unification croissante des activités intellectuelles (voire « spirituelles ») de la planète, de même que les activités humaines se sont unifiées dans les cadres des sociétés et des civilisations ou celle des cellules dans les organismes. Non pas pour quelque raison mystique, mais beaucoup plus simplement parce que les gains d'efficacité y conduisent aussi sûrement que, par exemple, des questions de potentiel «forcent» une réaction chimique à se produire à l'exemple des atomes de deutérium qui ont fusionnés lors du big-bang lorsque la température s'y est prêté.

Finalement l'évolution physique qui a débouché sur l'hominisation se double d'après lui d'une évolution spirituelle qu'il nomme humanisation. Se demandant d'où vient ce surcroît de conscience, il l'attribue à la croissance également de la complexité des structures nerveuses en conformité avec la théorie des «points de mémoires», émise par le physicien de Broglie : le cerveau des mammifères est plus complexe que celui des reptiles, celui des humains plus complexe que celui des souris.

Dieu est le présent éternel du mouvement, sans cet acte pur, tout retombe dans le néant. Il n'est pas un Absolu statique, figé mais au contraire dynamique, en devenir. L'homme «à l'image de Dieu» prend dorénavant un sens quantique, fusion de l'observateur au «participateur.» (Wheeler)

C'est ici que la physique quantique fait un «saut» métaphysique, pour ne pas dire, théologique. La plus importante contribution indienne à la philosophie mondiale est attribuée à un système de pensée plusieurs fois millénaire : le *sankhya* qui part du principe qu'il n'y a de réalité que dans la mesure où il y a interaction entre un sujet observateur et un objet de connaissance. Nous créons à chaque instant le monde dans lequel nous vivons et pouvons donc influer sur notre réalité mais, nous ne pouvons observer objectivement le monde parce nous y participons ce que la sagesse hindoue formula en ces termes *Tat tvam asi*, "Cela est toi." Mais qui est cela ? Et le physicien Bohm de répondre : cela est «ce qui est», une «totalité sans faille», la supersymétrie de la théorie des cordes ?

**«Tendre de toutes ses forces, à retrouver l'Unité primordiale de la Matière et de l'Esprit».** (Lao-Tseu)

L'Univers serait donc formé d'éléments qui contiennent toute l'information primordiale comme une cellule contient tout le programme génétique d'un individu, comme un hologramme contient le tout dans chaque partie. En effet, chaque partie d'un négatif holographique contient la totalité de l'image. Ainsi, si je déchire le négatif pour n'en conserver qu'une partie minuscule, celle-ci contiendra néanmoins la totalité de l'image. Autre exemple, chaque image numérique est formée de millions de pixels, imaginons maintenant que chaque pixel contient la totalité de l'image tout en étant distinct pour comprendre que chaque roche, chaque animal, plante, molécule, atome de l'Univers possède la configuration de l'ensemble. Nommons "Dieu" cette information primordiale présente en chaque particule de l'Univers et vous comprendrez que "Dieu est partout" présent bien sûr dans tous les êtres vivants ainsi que dans le monde inorganique comme «principe de toute production naturelle quel qu'en soit le genre et le prix, principe de la semence des formes et du mouvement des semences et des formes...» (Saint-Augustin)

Dieu est multiple, l'Un est pluriel. Le polythéisme d'ici-bas est identique au monothéisme d'en haut. Telle était la vision animiste des peuples archaïques. Tous les êtres font partie de l'Unité.

«Le philosophe et le spirituel, l'homme primitif et le civilisé, le penseur le plus personnel et le plus humble croyant, le prophète et le mystique ne convergent pas seulement sur un mot lorsqu'ils disent chacun : Dieu. Lorsque l'orientation de chacun est juste,…ils se rencontrent réellement, ou du moins ils tendent réellement à se rencontrer – quoique l'objet auquel chacun pense soit apparemment dissemblable. En vérité Dieu est unique. Dieu de l'intelligence et Dieu de la conscience – Dieu de la révélation surnaturelle et Dieu de la raison – Dieu de la nature et Dieu de l'histoire – Dieu de l'être et Dieu de la valeur – Dieu de la réflexion et Dieu de la prière – Dieu du philosophe et Dieu du mystique,…que d'oppositions et quelle unité ! Dieu unique aux aspects multiples, terme unique aux multiples approches ! Dieu de tout moi-même ! Dieu de tous ! (Henri de Lubac, Sur les chemins de Dieu, 3e éd. Aubier, Paris, 1956, p.135-136)

**«Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms. »** (Rig Veda, X; 129, 2).

Que signifie cette expression étrange de *EHEYEH asher EHEYEH* du texte hébreu d'origine de l'Exode ? Il s'agit d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu «parle» de lui-même. Dieu dit de lui-même : "Je suis celui qui est". Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses *Traités et Sermons* : *EHEYEH asher EHEYEH*, "Je suis celui qui est " signifie " Celui qui n'a pas de nom." Car le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais et cette limitation ne peut s'appliquer à Dieu.

«C'est pourquoi Moïse dit : «Celui qui est m'a envoyé vers vous, (Exode 3,14) *celui qui est sans nom,* qui est la négation de tous les noms, et *qui n'eut jamais de nom*. "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond." (Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p.191)

Le Dieu des musulmans possède le même secret. Selon le prophète Mahomet, Allah a trois mille noms. Mille ne sont connus que des anges, mille autres le sont par les prophètes. Il y en a trois cent cités dans la Torah du peuple juif, trois cent autres dans les psaumes de David, trois cent aussi dans le Nouveau Testament des chrétiens et finalement quatre vingt-dix neuf dans le Coran pour un grand total de deux mille neuf cent quatre vingt-dix-neuf. Il en manque un. Ainsi l'ultime nom de Dieu est caché. En Arabe, on l'appelle : Ism Allah Ala'zam, le plus grand nom de Allah est connu que de lui-même.

Encore ici il faut insister sur le paradoxe suivant, si l'Absolu est sans nom, inaccessible, indicible, cela signifie que l'on peut tout dire de lui. Cette logique paradoxale veut que l'antinomie soit un critère essentiel de la doctrine divine. (Palamas) Ainsi plusieurs noms accompagnent la réalité ultime, l'*arché* originel des philosophes grecs à l'image des couleurs du spectre qui convergent vers le blanc.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé puisque que le nom hébraïque "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque Yahvé, dans la Bible crée Adam *(adamah = terre)* à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit « Dieu créa

l'homme *(adam)* à son image. Mâle et femelle, il les créa». La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin.

Les travaux de Othmar Keel démontre que *La Genèse* dit clairement: «Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa». Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu», constate Othmar Keel, professeur honoraire d'ancien Testament à l'Université de Fribourg. Yahvé, le Dieu de la *Bible,* avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple lors de la réforme du roi Josias, au VII[e] siècle avant notre ère. Par la suite, un modèle de dieu se développe alors, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus, en Égypte. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident.

Même dans le monothéisme, nous constatons que le dieu unique a plusieurs noms. Pensons aux sept noms de dieu dans la *Bible* hébraïque, également aux 99 noms de Allah dans le *Coran*, les treize noms du couple créateur maya, les innombrables noms du dieu aztèque Tezcatlipoca, idem pour Viracocha, dieu inca dont toutes les autres divinités n'étaient que des aspects de lui-même. Pensons à Indra, Mithra, Varuna, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres qui expriment tous la même réalité et donnent corps à l'Absolu «sans forme» ainsi que les 3 306 autres noms de Dieu dans les Védas, que dire de Sasana, Dhamma, Sakyamuni, Tathagata, tous des noms identifiés à Gautama le Boudhha ; terminons, car la liste serait interminable, avec Kurrichalpongo, le grand serpent-arc-en-ciel créateur du monde aborigène d'Australie qui porte en lui tous les œufs, les totems, les noms de tous les êtres naturels et surnaturels.

Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créé des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée." (Jean Brun)

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminé. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuelles et comme le soulignait l'ethnologue de Brosse : «il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat». Par contre dans les sociétés primitives, Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le «Je» lui-même en relation avec la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres australopithèques avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa «théodiversité», méritent d'être respectés.

La linguistique moderne vient confirmer cet adage écrit voilà plusieurs millénaires. Elle nous enseigne, primo, que les langues utilisent des mots différents (le signifiant) pour désigner une même chose (le signifié). Mais plus encore, en s'inspirant de la théorie atomiste, la phonologie apporta à la linguistique la vision d'un atomisme phonétique nommé le phonème. Comme pour le vivant, la phonologie a démontré, secundo, que toutes les langues utilisaient les mêmes phonèmes élémentaires, sortes d'atomes phonétiques selon les mêmes lois rigoureuses. Ainsi quelque différentes qu'elles soient, toutes les langues, français, anglais, allemand, arable italien, espagnol, hongrois, russe, japonais chinois, swahili, etc., s'abreuvent à une source phonétique unique pour ensuite se diversifier par des relations syntaxiques dont l'ensemble constitue la grammaire de chacune d'elles avec son vocabulaire, son orthographe, ses déclinaisons, ses conjugaisons et ses règles d'accord. (Jean Brun, Philosophie de l'histoire, p.292-293)

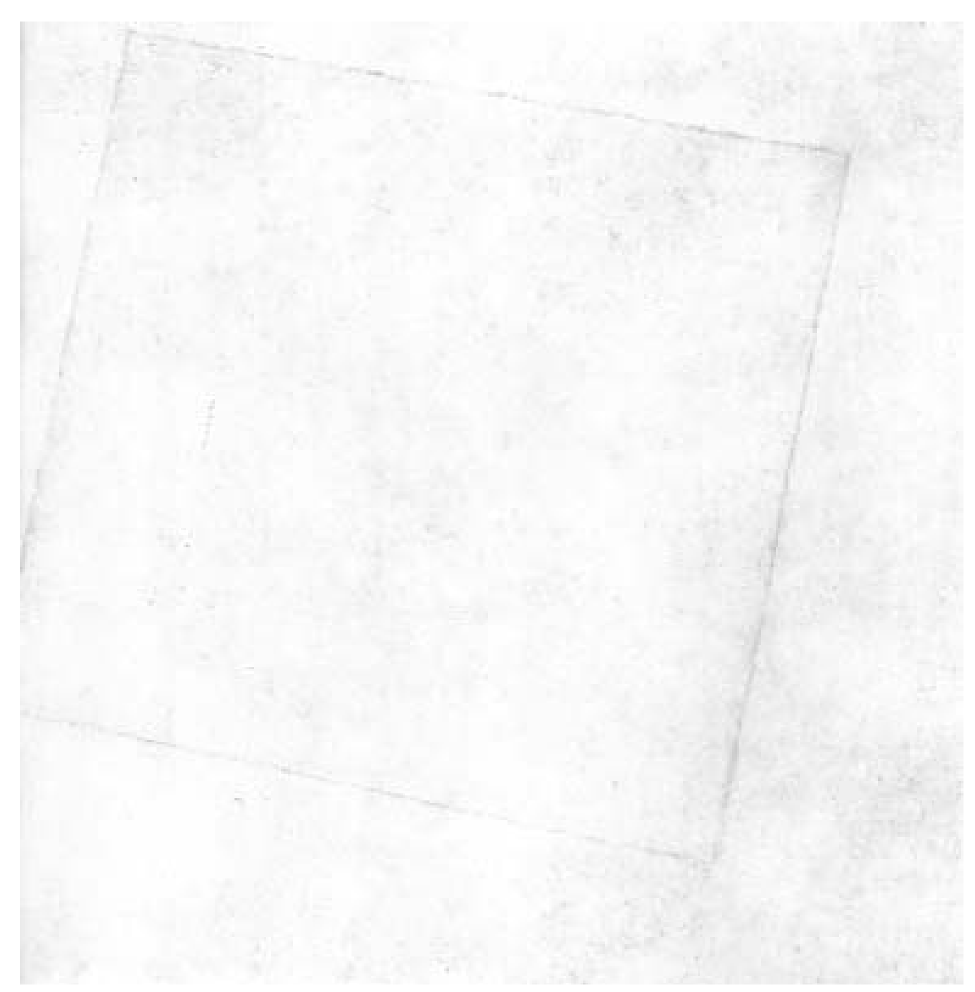
C'est ainsi que l'allégorie du grand serpent arc-en-ciel des Aborigènes qui portent en lui les phonèmes de tous les noms du monde naturel et surnaturel trouve sens. Ainsi «Celui qui est» est «Celui qui n'a pas de nom» et aussi «Celui qui a tous les noms», peu importe la langue parlée.

Cette diversité linguistique issue d'unité linguistique originale fut également perçue par les peintres plasticiens de la couleur. Premièrement, il y eut le mouvement nabi européen. Le mouvement nabi s'attache à retrouver le caractère sacré de l'art et se caractérise par l'utilisation de grands aplats de couleurs ayant comme thématique principale l'étude la lumière. Le nabi est un mouvement à la fois artistique, intellectuel et spirituel où la peinture remplie une fonction sacerdotale et métaphysique : l'art n'a de sens que s'il aspire à la Rédemption, que s'il repose sur une volonté d'améliorer le monde. Comme son nom l'indique, "nabi", mot hébreu signifiant "prophète" confie à l'artiste le titre de voyant romantique qui croit à la puissance réconciliatrice des peuples. Chaque tradition, chaque religion recèle un caractère d'Absolu et tous ces multiples Absolus (couleurs) convergent vers l'Absolu des Absolus : L'UN, le Blanc, la Lumière.

Puis vint Malevitch. Quand Malevitch peint son Carré blanc sur fond blanc (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble se terminer. Le peintre russe Malevitch a atteint le sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'œuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Le Carré blanc est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, "l'Infini est enfin fixé". L'art abstrait côtoie "la rumeur même du cosmos", "les lumineuses traînées de lait" de la voie lactée et "le fouillis d'ombres" des espaces interstellaires. (Georges Duthuit)

L'art russe, principalement celui des icônes axé sur le pouvoir allégorique de "rendre visible l'invisible", a toujours été au centre des recherches métaphysiques des artistes russes de l'avant-garde. D'ailleurs Malevitch s'empressa de qualifier ses toiles suprématistes d'"icônes de notre temps" devant lesquels le spectateur connaît l'ultime "minute de vérité", irradié par l'énergie spirituelle qui s'en dégage. C'est le point ultime auquel l'art pouvait prétendre dans l'effort d'atteindre à l'intemporel, dans sa quête transcendantale de l'illimité.

Le monochrome blanc comme icône abstraite ultime est pure énergie où l'inexprimable est contemplé dans sa pureté. L'interprétation esthétique du Carré blanc de Malevitch serait l'une des matrices les plus importantes de la tradition picturale pour comprendre et surtout sentir le sublime. C'est une œuvre nabi radicale. L'image abstraite cesse d'être une représentation pour devenir une esthétique ; elle ne copie plus la réalité, elle la symbolise, de là le suprématisme " à savoir la suprématie



Carré blanc sur fond blanc — Malevitch

Le carré et le fond tous les deux blancs, se distinguent par l'application des coups de brosse. La lumière jouant sur les textures, la figure et le fond se différencient par leur tonalité. Cette différenciation dans les tons de blanc fait que *Carré blanc sur fond blanc* n'est pas un monochrome pur mais la plupart des historiens de l'art s'accordent pour attribuer la paternité du monochrome à Malevitch.

des moyens strictement picturaux - couleurs et formes - sur les simples représentations du monde visible des apparences ", une " suprématie de la sensation pure " capable de rendre perceptible la "solennité de l'univers " dans laquelle l'opposition entre l'homme et la nature, l'esprit et la matière est abolie. (Karl Ruhrberg, L'art au XXe siècle, p.163-164)

Le regard rejoint l'âme et réussit là où les mots ont échoué ; l'inexplicable est révélé par la clarté, illumination silencieuse. Le monochrome représente pour la peinture son seuil ultime et constitue un point que l'on ne peut plus franchir ; c'est le mur de Planck de la physique quantique transposé en art abstrait. En effet, il revient au célèbre physicien allemand Planck de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant 1043 seconde lors du big-bang initial puisque la gravité dresse un mur infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du "mur de Planck", c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité inimaginable. Ainsi le monochrome révèle tout autant qu'il cache le même secret ultime.

"L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret." (anonyme)

Avec Carré blanc sur fond blanc, l'art retrouve la mystique "primitive" du sentiment pur, sorte d'Illumination dans la transparence. Les couleurs, la forme, les objets, les êtres ne sont pas niés au contraire mais atteignent leur finalité "existentielle" dans leur fusion avec le Tout transparent. (Le carré et le fond tous les deux blancs, se distinguent par l'application des coups de brosse. La lumière jouant sur les textures, la figure et le fond se différencient par leur tonalité. Cette différenciation dans les tons de blanc fait que Carré blanc sur fond blanc n'est pas un monochrome pur mais la plupart des historiens de l'art s'accordent pour attribuer la paternité du monochrome à Malevitch)

Malevitch ne peut aller plus loin - pour lui la peinture a atteint son apogée - à quarante ans, il cesse de peindre mais l'art demeure et l'artiste réoriente alors sa carrière vers l'architecture constructiviste.

Le Carré blanc, par la force cosmique qui lui est insufflée, est le résultat final d'une recherche obstinée de l'invisible et du surnaturel entreprise depuis plusieurs millénaires par nos ancêtres préhistoriques qui ont eu la forte intuition de leur existence. C'est l'affirmation théologique de l'Un, par définition inimaginable, inconcevable, inaccessible. Malevitch a réussi à imprimer dans la "matière" l'unité absolue dont découle tout être, de métamorphoser la toile en force représentative de l'expérience globale de l'être fusionnel.

"Ayant vaincu "le règne du soleil" (celui de l'ancienne logique "terrestre"), l'apparition de ces plans picturaux affirme l'instauration d'un nouvel ordre, un ordre situé au-delà des limites de notre entendement. Sa logique ne se réfère plus à notre "monde de chair et d'os", elle est supérieure". (Andrei Nakov, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, p.14)

Cette révélation de la lumière, comme sujet de la représentation picturale, traverse la toile tels les rayons cosmiques de l'infini sidéral et Malevitch, de conclure dans son Manifeste suprématiste, "qu'en ce moment, le chemin de l'homme passe par l'espace". Le suprématisme, "sémaphore de la couleur", se situe dans son "abîme infini". Le peintre russe accomplit une véritable "miracle de l'art" c'est à dire que "l'Absolu devient accessible à la conscience par l'intermédiaire de l'œuvre qui le réfléchit" et en ce sens, le Carré blanc sur fond blanc, lumière sur lumière, est de beaucoup supérieur dans sa pureté à l'abstraction calligraphique du Allah

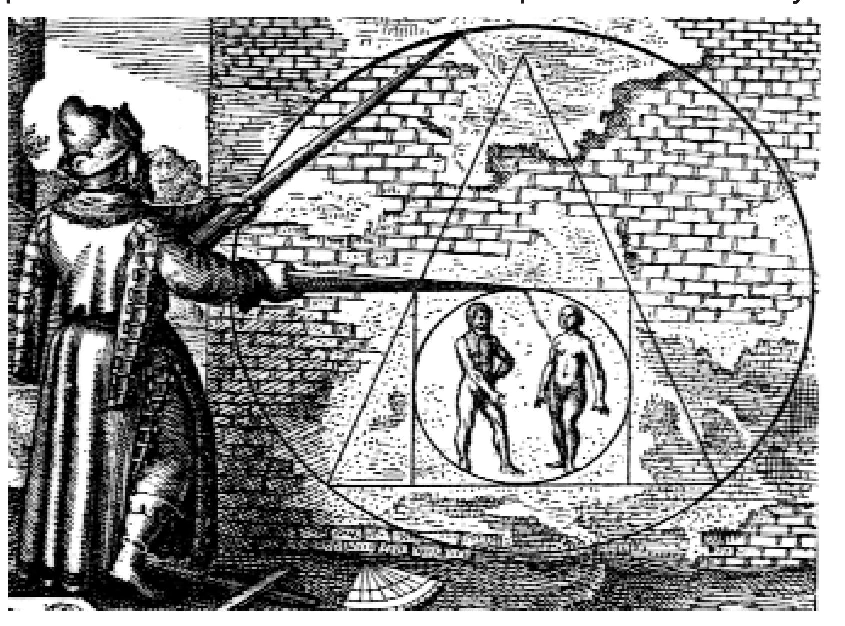
musulman ou du tétragramme JHVH le nom imprononçable de la Divinité judéo-chrétienne.

Aussi métaphysiquement, ce que Malevitch met en lumière, c'est le cas de le dire, est que les différents dieux (animisme, polythéisme, monothéisme) des différentes cultures ne sont que des modalités analogiques variées pour atteindre l'Un; comme les différentes couleurs du spectre qui convergent toutes vers le blanc tel que démontré par Newton (1669) avec la théorie de la composition de la lumière blanche. En mathémathique, UN n'est par un nombre mais l'unité des nombres, il appartient au même mystère que la lumière. Chaque nombre est porteur en son essence de l'unité primordiale. Ainsi chaque univers religieux manifeste l'Absolu selon ses propres lois et rites sacrés.

Les formes perceptibles extérieures (exo) sont des symboles ouvrant sur la dimension intérieure (éso) de toute chose, de l'atome aux galaxies. Ainsi, la multiplicité extérieure communique avec l'unité intérieure. La réunion dans le blanc des multiples couleurs préfigure l'ordre et l'ultime beauté que les bouddhistes appellent la "Claire Lumière" nommée le "Vide Universel". Cette lumière claire et pure symbolise l'état de Bouddha par lequel se révéla la prise de conscience du vide universel, la Vacuité (shunyata) sorte "d'illumination instantanée" de l'Essence divine apparenté au kouwa (Lui) des soufis musulmans ou l'Ein Sof des kabbalistes juifs.

De tout temps, l'homme fabriqua des représentations de dieux autant que des représentations du monde sans cesse renouvelées au fil des événements historiques, des développements culturels et des connaissances scientifiques. En fait, comme le déclare Schopenhauer, "le monde est ma représentation", affirmation confirmée par Heisenberg et son principe d'incertitude et transposée en art dans cette déclaration de Duchamp :" le regardeur fait le tableau".

Il en est ainsi du carré. En effet, pourquoi Malevitch choisit un carré plutôt que le cercle ? Indéniablement, le carré de Malevitch renoue avec la dimension sacrée de l'art primitif du trait. Par le trait, l'esprit s'ouvre au mystère, à la représentation abstraite d'un ordre magique. D'abord ornemental, le trait de scarification sur la peau des hommes et des femmes, dès la préhistoire, veut montrer à la fois l'appartenance d'un membre à un groupe, son rang social, son totem personnel et sa relation avec le divin. Le tatouage primitif est l'art du langage spirituel et l'œil, réceptacle d'ondes spirituelles matérialisées grâce à la lumière, achemine au cerveau les perceptions recueillies que la pensée ordonne en connaissances ensuite en traditions. La pensée créatrice favorise la compréhension des symboles.



(gravure attribuée à Mérian)

**«Du mâle et de la femelle, fais un cercle, puis de là un carré et ensuite un triangle; fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes».** (Mérian)

Depuis les Temps archaïques, le cercle représente le monde visible : cercle du soleil, de la lune, rondeur de l'iris etc. À l'époque, il ne s'agit pas d'un signe géométrique mais d'un symbole sacré qui oriente la perception mystique des phénomènes célestes et des constructions énigmatiques du

monde naturel vers la recherche d'une "présence" qui gère l'harmonie de cet Univers. Le cercle est donc porteur d'un pouvoir magique naturel auquel l'homme, comme affirmation de sa propre puissance créatrice, inventa le carré comme symbole du pouvoir de la culture. Ainsi pour Malevitch, le carré est l'atome premier de la créativité humaine donc la base du suprématisme géométrique.

Le carré n'existe pas dans la nature à l'échelle humaine, incompréhensible même impensable pour nos ancêtres primitifs. Il commencera à se révéler à l'origine de la civilisation avec les ziggourats mésopotamiennes et les pyramides égyptiennes car il n'y a pas de pyramides à base triangulaire malgré les apparences. Les pyramides antiques sont de base carrée. Il s'agit de carrés superposés se rétrécissant jusqu'à ne plus être qu'un point.

À l'époque romaine, Vitruve, architecte et ingénieur au premier siècle avant Jésus-Christ, veut inscrire le corps humain dans une géométrie parfaite. Il conclut qu'un homme aux bras et jambes écartés, pouvait être inscrit au même titre dans les figures géométriques parfaites du cercle *(homo ad circulum*) et du carré (*homo ad quadratum*).

“Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout: de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par ses mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre”. (Vitruve, De Architectura, III, 1, 3)

À la Renaissance, Léonard de Vinci reprendra les calculs de Vitruve et composera le croquis du fameux dessin sur les règles de la proportion humaine. Le carré est une invention humaine, plutôt une intuition humaine finalement «vue» naturellement et démontrée plusieurs siècles plus tard grâce au microscope puisque beaucoup de minéraux se cristallisent en forme de cube.

Ainsi le cubisme, quoique révolutionnaire pour l'époque, resta néanmoins attaché aux anciennes valeurs de la science newtonienne et prisonnier du figuratif. Les corps et objets cubistes déconstruits en segments juxtaposés offrent la vision asymétrique d'un monde discontinu, sans liens de parenté où s'insinuent la tension, l'ambiguïté, le contraste, la polémique, préfigurant la première guerre mondiale qui mettra fin au mouvement initié par Picasso et par Braque tandis que le *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch de l'après-guerre deviendra le symbole moderne parfait pour représenter la pensée de l'homme nouveau en communion avec l'Univers incitant ardemment à la réconciliation des peuples sur terre. À l'image de la relativité d'Einstein et la théorie des quantas de Planck, l'art et la théologie montrèrent aussi l'apparition d'un univers en relation avec un "champs de forces", sorte de synergie cosmique insondable.

Le monochrome de Malevitch soulève bien des questionnement sur les rapports entre concepts scientifiques et art mais aussi comporte sa part d'enseignement. Ainsi à sa sortie, la toile de Malevitch créa scandale, elle ne représentait rien, elle était un espace vide accroché sur un mur vide, un vide interpénétrant un vide. Il venait de boucler trois milles ans de recherche scientifique depuis que Hésiode émit, le premier, l'hypothèse de l'Origine du monde à partir du vide. Aujourd'hui, en effet, la physique quantique met en équations le surgissement spontané de l'Univers à partir des fluctuations du

Vide et démontre également, paradoxe oblige, que le vide cosmique intersidéral malgré les apparences de la "toile vide" - n'oublions pas que la toile du peintre est tissée de millions de milliards d'atomes - est néanmoins rempli d'une énergie infinie provenant d'une matière obscure, qu'Enrico Fermi nomma nutrinos, proposition qui rejoint exactement la vision de Malevitch. Cette plénitude sans mots, sans forme, ni couleur, - le blanc est une non-couleur - s'inscrit dans une interrelation continuelle avec l'environnement quantique de sorte que l'œuvre n'est jamais identique mais toujours en devenir comme l'Univers, jusqu'à preuve du contraire, en continuelle expansion.

Le Carré blanc est fidèle à la logique paradoxale en ce sens qu'il nous amène à considérer le blanc, la lumière à la fois matérielle et immatérielle comme la seule tentative possible pour représenter concrètement l'abstraction suprême.

Le Carré blanc de Malevitch peut donc être regardé dans n'importe quel sens, il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, aucun sens n'était préétabli, ni perspective, d'après l'axiome que "l'Univers n'a ni plafond, ni sol, ni fondation, ni horizon". Pensée paradoxale oblige, l'extrême abstraction du Carré blanc serait-il en même temps, le plus réaliste de tous les tableaux ? Comme si la réalité, la raison et l'abstraction, l'intuition délivraient essentiellement le même message.

Dans Critique de la raison pure, Kant nous démontra magistralement que notre raison a des limites et qu'elle reste fortement liée aux expériences humaines, lorsque la raison va au-delà et dans l'au-delà, tout devient alors spéculation. Autrement dit les preuves de l'existence ou non de Dieu ne sont pas accessibles à la raison.

"Notre raison est absolument incapable de découvrir le rapport qui existe entre un monde, tel que nous pouvons le connaître par l'expérience et la suprême sagesse." (Pensées successives de Kant sur la théodicée et la religion, Édition Vrin, Paris, 1967, p.204)

Par la suite, Schopenhauer donna ainsi raison à Kant : nous connaissons des "apparences" et des "phénomènes" et non pas les "choses en soi" encore moins un absolu ou Dieu.

Mais en contre-partie, la raison a, de tous temps, de la préhistoire à nos jours, eu un penchant naturel vers la transcendance où la pensée tente de dépasser ses limites mue par une sorte de besoin métaphysique profondément ancré dans la sensibilité humaine. À défaut de preuve, la pulsion humaine attirée vers l'idée de Dieu a-t-elle une fonction ? Oui ! répond Kant : Dieu est "l'idéal de la raison", une idée régulatrice, un principe régulateur de la pensée humaine ayant comme fonction d'annihiler l'angoisse existentielle et les peurs névrotiques ajouta Freud. Dieu n'est pas un objet, ni un personnage réel, mais une idée, non une vérité mais une pensée de salut qui délivre l'homme de son destin tragique. Or l'idée régulatrice, si pleine de sens soit-elle, peut-elle se manifester dans le tangible ?

Où Dieu peut-il bien se cacher, se dissimuler dans la nature ? Est-il caché dans le totem de l'ours des cavernes des chasseurs primitifs, dans les végétaux des sociétés agraires matriarcales, dans les animaux des sociétés nomades pastorales, dans le soleil des Égyptiens ou des Incas, dans la lune des Mayas et des Aztèques ? Que dire de ces mains primitives gravées ou peintes dans les cavernes préhistoriques cherchant à saisir les animaux magiques dessinés sur les parois nous rappelant la main de Dieu de la Chapelle Sixtine qui rejoint celle de l'homme, l'appelant ainsi à la vie ? Qu'est-ce qui peut être à la fois visible et immatérielle ?

Le Carré blanc est la dernière véritable réponse et peut-être la

seule, que l'art pouvait apporter à cette question ouverte, depuis la préhistoire et l'art des cavernes, sur la représentation ultime de Dieu : l'Origine, lorsque contemplé avec "les yeux de l'âme", est illumination. L'art a atteint la pureté céleste : le Blanc, symbole des origines, de la vie, de la mort et de la renaissance.

"Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmène seuls à l'écart sur une montagne. Et il fut transfiguré devant eux et ses vêtements devinrent resplendissant, d'une telle blancheur qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte." (Marc, 9, 2-5)

"Allah a soixante-dix mille voiles de Lumière et d'Obscurité : s'il devait les retirer, alors les splendeurs de Son Aspect consumeraient sans aucun doute tous ceux qui L'aurait appréhendé du regard". (Commentaire (Ghazali) du Verset de la Lumière du Coran)

L'art a atteint le but de sa mission métaphysique. N'oublions pas que l'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne du paléolithique. Depuis la préhistoire, l'art et le sacré sont intimement relié par le même cordon ombilical, le premier cherchant la représentation du second. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même. C'est par la médiation de l'objet créé que l'humain apprendra à se connaître; à cette époque, l'art est essentiellement pédagogique :

"N'en doutons pas : tout ce que l'homme rajoute au besoin sans aucune satisfaction supplémentaire, ce qu'on appelle l'art, n'a qu'un seul mobile : se manifester à lui-même qu'il n'est pas qu'un vivant; qu'il n'est pas seulement un être qui mange, qui boit, qui dort, qui combat, qui se déplace mais un sujet spirituel qui sait si bien s'élever au-dessus des exigences de l'organisme..." (Gobry Ivan, Le sens de la beauté, p.25)

Telle est la conclusion à tirer de l'œuvre de Malevitch : le "suprématisme blanc" comme "action pure" de l'énergie mentale pure propulse l'Homme dans la "révolution de l'esprit pur" qui dépasse la connaissance matériellement expérimentale. L'Intuition et la Raison, loin de s'opposer sont réunis pour toujours dans l'Unité du Blanc, de la Lumière.

La théologie mystique de la Lumière développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine "qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit ". (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que "celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce " Non seulement la lumière est la révélation la plus adéquate de l'essence même de la divinité mais l'être mystiquement parfait est lui-même transfiguré, éclatant, rayonnant. (V. Lossky, Théologie de la lumière, p. 110 cité par Mircea Eliade in Histoire des croyances et des idées religieuses, Payot, 1978)

" Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide." (Syméon le Nouveau Théologien)

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des Origines et de la Fin, du Paradis d'avant l'histoire, au sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. En somme, toutes les grandes mythologies antiques ont attribué une nature lumineuse à la divinité ou l'entité qui détient la connaissance transfigurante.

En Inde, la Lumière est l'essence même du Cosmos grâce à laquelle le voile de la maya est déchiré. La création cosmique

est un "jeu" divin, une illusion (maya) et seul l'illumination permet de percer le mirage, de déchiffrer le secret de la maya, ce faisant saisir que la vie est un "jeu" libre et spontanée de la divinité.

Pour Aristote, l'immuable cosmos projette sa lumière blanche sur toutes les sphères célestes permettant l'incroyable spectacle "feu et lumière" du scintillement nocturne des étoiles, la lumière blanche du soleil traverse l'éther pour venir irradier la terre de couleurs ; la couleur, pour le philosophe grec, étant une "corruption", une dégradation du blanc primordial venu s'abîmer par diffusion, par diffraction, par réfraction et par absorption, sur les objets, les choses, les êtres.

Pour les Chinois, la Lumière spirituelle est lumière de la connaissance confirmée par le caractère ming qui unifie les lumières du soleil et de la lune, synonyme d'Illumination pour les bouddhistes. En islam, En-Nûr, la lumière est essentiellement identique à Er-Rûh, l'Esprit, idem en Iran où, le zoroastrisme parle de la consubstantialité de l'esprit/lumière qui assure la victoire finale de la "Lumière de Gloire" sur les ténèbres. Le Mystère de la Fleur d'Or, texte taoïste, considère que l'Essence de la vie est contenue dans la Lumière du cœur et qui doit être continuellement mise en circulation à l'intérieur du corps.

Les Tibétains, eux, parlent de l'origine commune du monde et de l'homme sous forme d'un mythe qui raconte que d'une Lumière émanant du Vide Primordial fut engendré un Œuf, duquel éclata la lumière blanche de l'Univers qui engendra à son tour, un Oeuf duquel sortit l'Homme Primordial. Finalement, Le Livre tibétain de la mort parle de celle-ci comme lumière d'une "Vérité Pure" où le trépassé aura à choisir entre la lumière brillante de la Sagesse ou la lumière blanc terne des devas, lumière impure qui perpétue le cycle des réincarnations et signifie le retour sur terre. (Chevalier/Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, 1982. Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, 1962)

Cet identification de la Lumière à la conscience d'être est reprise aussi dans l'Ancien Testament. Dans la Genèse, le Fiat Lux !, "Que la lumière soit !" est l'interprétation symbolique de l'Illumination du monde, ordonnance du chaos. Selon la Vulgate, traduction latine de la Bible approuvée en 1546 lors du Concile de Trente, Adam et Ève furent tentés par Lucifer qui en latin signifie "porteur de Lumière", c'est-à-dire porteur de la connaissance du bien et du mal, porteur de la conscience d'être. Quand Moïse revint du Mont Sinaï, son visage fut si éclatant que le peuple eût peur.

Ainsi le Nouveau Testament mentionne souvent que nous sommes "enfants de la Lumière" signifiant que nous possédons en plus d'une origine biologique, une filiation spirituelle révélée par l'illumination du baptême de feu initié par le Saint-Esprit. Évidemment, cette métaphore de la lumière comme "plein d'Absolu" sera la préférée de Teilhard de Chardin. Du "foyer universel" rayonne la "lumière céleste" qui pénètre le "cristal des êtres" car c'est encore à la manière dont le rayon pénètre le cristal que Dieu se fait "universellement tangible et actif" "à la faveur des immenses nappes du créé." (Panthéisme, Action, Oméga, p.30)

Il est donc universellement reconnue de la préhistoire à nos jours que la Lumière mystiquement perçue est synonyme de transcendance du monde terrestre et immanence de liberté absolue contenue dans la connaissance suprême, comme le signe de la révélation de la Réalité ultime. La nature de cet autre monde, malgré les différences culturelles et religieuses, remet en question la structure de l'Univers tel que perçue auparavant. Les expériences de la lumière sont au cœur des grandes révélations spirituelles autant que des grandes découvertes scientifiques.

Cette mystique de la lumière venue des Temps antiques issue de la connaissance intuitive du contemplatif trouve écho, en ce début du XXe siècle dans la physique moderne où l'on découvre que l'électron est bel et bien porteur de lumière; qu'il peut rester sagement dans son paradis au cœur de l'antineutron ou bien passer à l'acte, désobéir et quitter son Éden par la désintégration de l'antineutron. (Charron) C'est par cet acte de "rébellion" que l'électron se met à "exister" et à accroître son flux lumineux. Cet électron chargé de lumière devient ainsi le moteur de toute l'évolution cosmique, de la matière et de la vie et finalement, porteur de connaissance, de mémoire, donc d'Esprit. Ainsi le paradoxe de la lumière comme onde corpusculaire de la physique moderne renvoie au paradoxe de Dieu transcendant et immanent en même temps. Cette "Lumière intérieure qui nous habite", cette "fleur d'or" est perçue dorénavant autant par le mystique que le physicien athée ou l'artiste contemporain.

La logique quantique nous apprend que la symétrie primordiale est l'harmonie de toutes les asymétries existantes, la théorie des cordes fournit une théorie vraiment unifiée, puisqu'elle propose que toute la matière et toutes les forces découlent d'un ingrédient unique que sont les cordes microcosmiques, comme le blanc est la somme de toutes les couleurs existantes du spectre (Newton), comme le chiffre UN contient tous les nombres (Schuon), comme Dieu, le Grand Manitou est la somme de tous les êtres ; Dieu comme une pensée où l'homme incorpore l'autre, fusion des races en Humanité. (de Chardin) Ainsi l'intuition des artistes de l'abstraction des années 1920 se concrétise, l'art, la science et la théologie peuvent former un seul et même système de pensée que l'œuvre d'art et les équations rendent visible. En ce sens, des artistes comme Malevitch, Kandinsky et Mondrian ne sont pas des porte paroles mais des porte-images de la pensée paradoxale sous jacente aux équations renversantes de la mécanique quantique.

Ici encore Malevitch est fidèle aux équations de Heisenberg sur les relations d'incertitude selon lesquels passer un certain stade d'observation, tel ou tel aspect de la nature se brouille, ainsi comme dans la théologie mystique, l'Univers comme Dieu devient indicible, non-représentable. Ce concept d'incertitude vague et obscure s'éclaire grâce aux lumières de Montaigne : "puisque l'intelligence humaine est incapable d'atteindre des vérités et des certitudes définitives, aucun discours philosophique ou religieux ne peut prétendre prouver sa validité par des arguments rationnels. Dès lors on ne peut que croire ou adhérer dans l'incertitude. Dans une telle posture, l'incertitude ne signifie pas le doute. Cela signifie simplement qu'on peut avoir la foi ou des convictions en matière philosophique ou religieuse mais, celles-ci n'ont rien de dogmatique, d'intangible et d'absolu." (Frédéric Lenoir, Les métamorphoses de Dieu, p.53)

Dieu est le présent éternel du mouvement, sans cet acte pur, tout retombe dans le néant. Il n’est pas un Absolu statique, figé mais au contraire dynamique, en devenir. Cet initiateur du premier mouvement est toujours aujourd’hui ce sur quoi bute la biologie de l’évolution et la science physique contemporaine. De l’autre côté, certaines sectes évangélistes veulent, quant à elles, associer le «dessein intelligent» de l’Absolu au modèle de la création biblique. Rien de plus inexact, le dessein intelligent associé à la création biblique est une fraude intellectuelle typique des sectes de tout acabit.

Heureusement la pensée paradoxale de la science quantique nous permet de réconcilier philosophiquement création et évolution dans un même schéma logique. La plupart des écoles philosophiques grecques et romaines de l’Antiquité partageaient également cette conception : «la grande chaîne de l’ tre», idée essentielle développée autant par Aristote et Platon et qui perdurera jusqu’à nos jours. La théorie de l’évolution de Darwin serait l’axe horizontal et matérialiste de

«la grande chaîne de l’ tre» tandis l’évolution des «points de mémoire» ou «dessein intelligent» formerait l’axe vertical et spirituel. Comme si la grande chaîne de l’ tre était le résultat présent, le constat immédiat mais immédiatement dépassé d’un Absolu en éternel devenir. De ce constat, Hegel en tira la maxime suivante  :

« L’esprit ne se trouve jamais dans un état de repos, mais il est toujours emporté dans un mouvement indéfiniment progressif. (…) L’esprit qui se forme mûrit lentement et silencieusement jusqu’à sa nouvelle figure, désintègre fragment par fragment l’édifice de son monde précédent. (Phénoménologie de l’esprit, tome I, Édition Aubier-Montaigne, Paris, p.12)

La poésie est acte de liberté, elle permet l’éclatement de la pensée rationnelle par l’émerveillement de l’allégorie. Heureusement l’homme a su agencer ces différentes informations cosmiques en quelque chose d’harmonieux, disons plus chaleureux que ces froidures mathématiques. Seule la poésie peut rendre tangible le mystère du vivant et nous faire aimer la vie jusqu’à la mort qui elle seule nous délivrera de nos exquises illusions. Sans la poésie, l’humanité meurt d’ennui.

Depuis toujours, «notre imagination déploie devant nous l’image toujours renouvelée du possible. La recherche est un processus sans fin dont on ne peut jamais dire comment il évoluera. L’imprévisible est dans la nature même de l’entreprise scientifique… Il faut en accepter la part d’imprévu et d’inquiétant». (F. Jacob, Le Jeu des possibles, Éditions Fayard, 1981)

Les hommes qui ont peint les fresques gigantesques des grottes de Lascaux cherchaient à résoudre les mêmes interrogations auxquelles est confrontée la science moderne. L’art et les mathématiques avec leur caractère transculturel et trans-historique parvinrent à représenter la poétique de l’indicible. Nous pouvons même affirmer que l’art pariétal est aussi contemporain, est aussi actuel que les équations quantiques.

L’enquête scientifique commence toujours par l’invention d’un monde possible, ou d’un fragment de monde possible. Elle implique toujours une certaine conception de l’inconnu. Ainsi commence aussi la pensée mythique. Ce qui les différencie c’est la manière dont l’homme cherche à « inventer l’avenir » au travers de diverses activités qui ont chacune leurs règles propres, mais qui font toutes appel à son imagination. Comme Henri Wallon l’a si bien exprimé : «Les puissances invisibles du primitif sont évidemment sans ressemblances avec les forces que mesure le physicien, mais à leur façon elles jouent le même rôle».

**«Si tu comprends, les choses sont ce qu’elles sont,**
**Si tu ne comprends pas, les choses sont ce qu’elles sont».**
(vers zen)

Au fond, et ce vers zen nous y incite, il importe guère de connaître Dieu. Ces grands élastiques en perpétuelle expansion comme l’Univers nous apprendront peut être qu’après tout, Dieu, le «savoir primordial) nous sera toujours inaccessible parce qu’éternellement insaisissable. Qu’il soit cyclique ou en éternelle expansion, l’Un est non seulement multiple, complexe mais en éternelle mouvement, Dieu est un nomade de l’infini en perpétuelle transformation  : Nomadeus.

«L’Un s’efforce d’évoluer vers une forme d’existence toujours plus complexe, avancée et consciente que ce soit ici ou d’une autre manière, dans un autre monde. Notre conception religieuse de l’évolution signifie que l’énergie divine va en avant et en montant…vers des niveaux de complexité plus sophistiqués et plus complexes». (Arthur Green, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992, p.71)

Selon Heisenberg, le monde des équations abstraites de la physique pure révèle leur poésie intrinsèque toute empreinte de liaisons harmonieuses qui propulsent alors l’individu qui les conçoit vers des sommets extatiques pour ne pas dire mystiques.

La beauté d'une équation mathématique de De Broglie ou d'une équation quantique de Schrödinger ou d'un théorème de Gödel ou Zermelo ou la calligraphie algébrique et géométrique, démontrent largement qu'une grande force est à l'œuvre ; chef-d'oeuvre devant lequel Kepler s'écria : "les mathématiques sont l'archétype de la beauté du monde." Ainsi l'équation devient l'icône de la beauté intelligible révélée par les relations cosmiques. Et Paul Dirac, ce grand savant et Prix Nobel de physique, de poursuivre dans un article de *Scientific American*, :

«On peut se demander : pourquoi la nature est-elle construite de cette façon ? Et la seule réponse alors est que notre connaissance actuelle de la nature semble nous montrer que c'est bien ainsi qu'elle est construite : nous n'avons qu'à accepter le fait». (mai 1963, p.53)

«La mathématique, normalement reconnue pour son caractère positif, rigoureux et précis, est souvent œuvre poétique créant un univers d'imagination; et la poésie, normalement aimée pour sa spontanéité ludique et son inefficacité suprême, devient un démiurge mathématique qui assemble mots et images pour construire un univers hautement factuel». (Scott Buchanan, Poetry and Mathematics cité in www.paulbraffort.net/science_littérature, ch.3)

La fin des années 1960 marque l'arrivée d'une nouvelle ultime théorie tout à fait déconcertante : la géométrie fractale. L'histoire des fractales commence avec Benoît Mandelbrot. Pas vraiment ! Les premières figures fractales connues datent de la fin du XIX$^{e}$ siècle. La poussière de Cantor est probablement la plus ancienne fractale décrite vers 1872. L'existence de fonctions fractales était connue, mais elles étaient mal vues de nombreux mathématiciens qui n'étaient pas loin de les considérer comme des aberrations appelés "monstres mathématiques". L'aspect fantastique de ces créations mathématiques aux allures étranges est indéniable.

La théorie du chaos démontre l'existence de combinaisons particulières d'ordre et de désordre, mesure ce degré d'irrégularité grâce à une géométrie fractionnaire et représente, grâce à l'ordinateur, l'image fractale du chaos. Toutes les sciences sont concernées, pour répondre à l'intuition de Platon reformulée par James Gleick : " (...) derrière les formes visibles et particulières de la matière doivent se cacher des formes fantomatiques qui leurs servent de modèle invisible." Si bien que le désordre de la matière, des formes, du monde n'est que désordre apparent. Ce n'est qu'après coup, qu'après l'orage, que l'on peut constater que le développement évolutif est parfaitement cohérent. La régulation du système nous ramène à l'auto poïeis.

Ce fut le mérite de Mandelbrot de faire ces rapprochements et de développer un domaine mathématique entièrement nouveau. Les objets de la nature, observés à grande distance, peuvent apparaître globalement comme des formes simples, régulières, descriptibles au moyen des catégories de la traditionnelle géométrie euclidienne : des cercles, des triangles, des parallélépipèdes, des sphères, des cônes, des cylindres, des polyèdres, et toute combinaison de ces formes élémentaires primitives. Pourtant, observées de plus près, ces formes naturelles deviennent plus compliquées, moins linéaires, moins « euclidiennes » ; elles présentent des contours brisés et des structures surfaciques ramifiées, enchevêtrées.

Un objet fractal possède au moins l'une des caractéristiques suivantes : il a des détails similaires à des échelles arbitrairement petites ou grandes ; il est trop irrégulier pour être décrit efficacement en termes géométriques traditionnels ; il est exactement ou statistiquement auto-similaire, c'est-à-dire que le tout est semblable à une de ses parties ; des répliques miniatures de l'ensemble : pas identiques, mais de nature similaire.

Les exemples puisés dans la nature sont omniprésents et la physique découvre qu'ils sont en extension continuelle. La structure des nuages en mouvement, la forme des montagnes, l'organisation d'un ciel étoilé, l'univers des galaxies, tout comme une simple feuille d'arbre, un morceau de rocher, un fragment de métal sont affectés d'innombrables zones d'irrégularité en fonction des niveaux d'observation auxquels on les soumet. A l'intérieur de notre corps nous trouvons de multiples structures de type fractal: le réseau sanguin coronaire, les voies respiratoires, l'intestin grêle, comme autant de « labyrinthes complexes de bifurcation auto-similaire ». Le motif géométrique qui apparaît, se répète sur des échelles de plus en plus petites donc on a bien auto-similarité: quelle que soit l'échelle à laquelle on observe ces structures, l'aspect paraît identique. La structure est lacunaire, sa dimension est non entière, elle est fractale.

Le mérite de la géométrie fractale est précisément d'avoir permis de caractériser ces degrés ou niveaux d'irrégularité relative qui signent l'hétérogénéité morphostructurale de la matière et de l'univers tout entier. L'affirmation hermétique selon laquelle "ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut", et celle de Giordano Bruno, "tout est dans Tout" sont maintenant des réalités scientifiques acceptées en cette fin du second millénaire de la civilisation occidentale.

Nous passons du corps humain au corps de l'Univers. En effet, certains astrophysiciens ont remarqué des similitudes dans la répartition de la matière dans l'Univers. Ce point de vue a donné naissance au modèle de l'univers fractal, décrivant un univers basé sur les fractales. Notre Galaxie, la Voie lactée, est composée d'une centaine de milliards d'étoiles et de gaz d'hydrogène mêlé à de la poussière. Comme tout fractal, cette structure est auto similaire, c'est-à-dire qu'elle se reproduit avec le même aspect à différentes échelles comme des poupées russes, sur au moins cinq à dix niveaux.

Mais ces objets ont une structure auto similaire sur une échelle étendue, mais finie. Bien entendu, le fractal dans la nature ne « passe pas » à l'infini. Il existe un niveau d'échelle limite dans la nature à cet aspect fractal : celui-ci s'éteint au moment où l'auto similarité cesse. Pour un objet comme un rocher, elle cesse lorsque l'on passe au niveau des molécules, qui n'ont aucune auto-similarité formelle avec le rocher lui-même. La limite de l'infiniment grand serait que l'Univers devient homogène à grande échelle, comme en a témoigné l'observation du fond de rayonnement cosmologique. Le qualificatif « fractal » ne saurait donc être employé comme synonyme de « décomposable à l'infini»¸ la géométrie fractale s'éloignant ainsi de la théorie ultime.

Peut être que cette utopique théorie ultime tout comme Dieu est tout simplement incompréhensible et que nous ne la connaîtrons jamais ? Peut être également, sommes-nous confrontés selon Popper à une chaîne infinie de principes de plus en plus fondamentaux qui exclue l'idée d'une explication ultime ? Finalement, peut être qu'il n'y a tout simplement pas de loi ultime expliquant objectivement le monde ? Pourtant comme l'indique le théorème de Zermelo si « tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble », nous nous devons de faire acte d'humilité et accepter pour l'instant que la connaissance de cette relation de choix nous échappe. Rappelons-nous Kant « Notre esprit a des limites ».

Rappelons-nous également que selon le principe d'incertitude de Heisenberg, le monde concorde avec l'image que nous en percevons. Ce fait ne nous encourage pas à penser que notre image métaphysique du monde coïncide à la réalité objective de ce même monde. Rien ne nous prouve mieux l'extrême incertitude de nos affirmations métaphysiques que leur infinie

variété. Que des peuples affirment que leur dieu est le plus vrai des vrais et que sa Parole est immuable, place Dieu dans une position statique, un tabou indiscutable identifié comme un concept stérile qui ne peut être matière de pensée. Alors qu'au contraire et nous l'avons amplement démontré Dieu est un concept dynamique qui évolue au fil des siècles, au gré de nos connaissances.

Autant en science qu'en théologie, quelque chose nous échappe, échappe à notre entendement selon le théologien Thierry Magnin. Dans les deux cas, nous sommes acculés comme devant le mur de Planck à un mystère dont nous tentons de découvrir le code, ensuite le traduire en concept accessible à notre esprit. Autant l'enquête scientifique que la pensée mythique et religieuse a comme préalable l'intuition d'un monde possible qui implique une certaine vision de l'inconnu. Jusque qu'à ce jour, l'avenir fut toujours différent des théories que nous avons élaborées au cours des siècles ; l'imprévisible a toujours été le moteur de toute recherche scientifique ou spirituelle entraînée dans un processus sans fin, en expansion continuelle. Nous sommes confrontés à «la fin des certitudes» de stabilité physique d'un monde régis par des lois immuables, remplacés par un monde en construction offrant d'innombrables potentialités. Dorénavant, toute théorie de la connaissance scientifique ou religieuse doive admettre que quelque chose nous échappe. Il ne s'agit pas d'une «défaite de la raison» mais de comprendre que «notre esprit a des limites» qui ne demandent qu'à être dépassées, tel est le progrès de la conscience humaine.  Saint Augustin disait que « le mystère n'est pas ce que l'on ne peut pas comprendre mais ce que l'on n'aura jamais fini de comprendre », idée reprise dans le soufisme musulman : « Gloire à Celui qui n'a pas octroyé à Ses créatures d'autre voie pour Le connaître que l'impuissance à Le connaître ».

Ainsi le paradoxe de la lumière à la fois onde et corpuscule nous montre que c'est en considérant ces deux modes contradictoires que nous pouvons saisir la complexité d'une réalité étrange à ce jour incompréhensible. Si bien que le photon n'est ni une onde ou un corpuscule mais «quelque chose» qui unit ces deux images en un concept inconnu. Voilà bien une situation particulière ou notre raison doit « construire du sens sur du non-sens». Tel est notre mystère contemporain.

Au niveau religieux, les théologiens, prêtres, imams, rabbins et exégètes de tous acabits ont quant à eux voulu introduire du sens dans le mystère, ils l'ont par le fait même figé dans le dogmatisme le plus stérile puisque leur dieu ne tolère aucune contradiction. En conversation avec son ami Heisenberg, le physicien Pauli lui confia que son travail de recherche sur la symétrie et l'anti-symétrie, c'était comme vouloir «concilier le Christ et le diable», affirmation des plus hérétiques qui en d'autres temps et lieux l'aurait conduit au bûcher. Pourtant, Pauli ne fait ici qu'exprimer l'essence du mystère comme un appel à explorer toutes les potentialités y compris les contradictions les plus extrêmes. La connaissance de notre réalité est un processus où nous n'aurons jamais fini de chercher pour mieux comprendre.

L'objectivité «  scientifique  » et le dogmatisme religieux érigés en critère suprême de vérité, ont eu des conséquences des plus néfastes. Cela signifie plutôt que nous ne pouvons pas nous empêcher de vivre dans une perspective de doute radical dans lequel il n'y a pas de certitudes et de garanties métaphysiques ultimes mais uniquement une quête de sens permanente.

Nous devons nous accommoder de notre ignorance de Dieu. Mais cela ne signifie pas que «tout soit possible», que l'évolution soit maintenant entre les mains de la volonté de puissance d'un homme atteint comme Nemrod du complexe de déité qui, pour prendre la place de Dieu, irait jusqu'à mettre en

jeu l'avenir de l'humanité. Delà l'importance de la laïcité et de la démocratie.

N'est-ce pas plutôt, à l'opposé de la vérité unique, la pluralité du sens qui donne à la conscience l'élan nécessaire à la connaissance. Si tout le monde voyait exactement les mêmes choses, l'artiste serait un personnage inutile, tout création impossible. N'est-ce pas la différence, les paradoxes, les labyrinthes, l'illogisme des choses qui ont propulsé le progrès de l'humanité ?

Il reviendra au mathématicien Kurt Gödel de démontrer hors de tout doute:

"qu'avec le temps, la Raison va inévitablement conduire à des contradictions, la Raison conduit toujours à la dé-Raison. (…) Ce trouble-fête démontra de manière rigoureuse que d'enchaînements en enchaînements logiques, la Raison court inévitablement à sa perte, car elle finira par énoncé successivement deux théorèmes en parfaite contradiction l'un avec l'autre, comme par exemple dire que le même objet est à la fois blanc et noir". (Jean E. Charon, Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987, p. 203-204)

Gödel créa deux théorèmes célèbres : le théorème de l'incomplétude et celui de l'inconsistance. Le théorème d'incomplétude s'énonce ainsi : dans une branche des mathématiques complexe, comme l'arithmétique, il existe une infinité de faits vrais qu'il est impossible de prouver en utilisant la branche de l'arithmétique en question. Le théorème d'inconsistance revient à dire : il se peut dans certains cas que l'on puisse démontrer une chose et son contraire. Il est impossible de prouver la consistance de tout système formel contenant l'arithmétique par le moyen de ce système. «Ainsi on ne peut démontrer la cohérence propre d'aucun système logique englobant l'arithmétique». (John D. Barrow, Pourquoi le monde est-il mathématique, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003, p.68)

Les théorèmes de Gödel impliquent que la Vérité ne peut pas être exprimée en terme de finalité. Une proposition démontrable n'est pas nécessairement vraie et une affirmation vraie n'est pas toujours démontrable. Il est possible de soutenir des affirmations fausses, sans que l'on puisse démontrer le contraire. Inversement, il est aussi possible de soutenir des affirmations vraies sans pouvoir se justifier par une démonstration. L'ensemble des vérités possibles est plus important que l'ensemble de ce qui est démontrable.

Les théorèmes d'inconsistance et d'incomplétude montrent qu'il n'est plus possible de donner une liste finie et formalisée de tous les principes à partir desquels on peut développer une preuve mathématique. On peut toujours imaginer d'aller au-delà de ce qui est permis par les axiomes. Ces théorèmes montrent que l'imagination déborde tous les cadres. Ces théorèmes manifestent la puissance de l'imagination et la capacité de la raison à reconnaître ses limites, à reconnaître son incapacité à enfermer l'imagination dans des limites fixées une fois pour toutes.

En définitive, la Réalité est plus riche que l'ensemble des connaissances possibles. Dans *l'Apologie de Socrate*, Platon émet cette étrange formule : « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien». Pour lui, ce qui importe, c'est d'aller vers la vérité de tout son âme et de le faire avec honnêteté, ce qui veut dire que là où je ne sais pas, je n'ai pas non plus la prétention de savoir.

Résumons-nous : nous vivions dans un univers dont nous sommes incapables de calculer l'âge, constellé d'étoiles dont nous ignorons l'éloignement, rempli de matière baryonique et de matière noire que nous n'arrivons pas à identifier, opérant en conformité avec des lois physiques dont nous ne connaissons pas les propriétés qui plus est, change comme un caméléon selon nos observations delà l'incertitude de notre monde et

même de notre réalité. La notion d'imprédictibilité (Poincaré) admet que ce n'est pas parce qu'un système est soumis à une loi d'évolution formellement déterministe que cette évolution est prédictible. Ce changement de vision du monde donne une idée des potentialités de la matière. L'Univers – pour nous – n'est pas donné, il est en construction ! Il ne peut donc exister de description exhaustive de la réalité, dans l'état actuel de nos connaissances bien sûr !

Une chose est sûre, le monde, tel nous le connaissons aujourd'hui, reste un mystère, le même merveilleux mystère qui animait nos ancêtres archaïques. En ce sens, nous sommes tous bel et bien des primitifs quantiques.

Il y a donc bien jusqu'à maintenant deux manières incomplètes d'aborder l'Univers : la Raison et l'Intuition. On peut même affirmer que l'Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour «savoir» l'Univers, notre conscience nous demandait aussi de «sentir» l'Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s'affrontent alors qu'il n'en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l'Intuition n'enlève rien au langage de la Raison. Et de plus en plus, l'image de l'Univers fourni autant par l'Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) amène une élévation de la conscience vers l'Unité.

La connaissance rationnelle a donc ses limites, alors comment sortir de l'impasse ? Quel concept théologique à travers la multitude de dieux possibles semble correspondre le mieux à notre incertitude devant le monde actuel depuis l'avènement entre autres de la science quantique ? Quel concept mystique traversant aussi bien les âges que l'Orient et l'Occident peut correspondre notre incompréhension de la réalité ?

Il reviendra à un moine qui a vécu à Athènes vers 490 d'introduire la première grande théologie mystique de l'Occident chrétien. Appelé Denys l'Aréopagite, (Pseudo Denys pour certains) cet exégète apparaît comme un grand médiateur dans le dialogue moderne entre le christianisme et les théologies mystiques de l'Asie dont la caractéristique commune réside dans la conviction que l'on ne peut rien dire de Dieu. Même les Athéniens au 1er siècle avaient érigé un autel dédié «Au Dieu Inconnu».

«Il faut chercher maintenant comment pour notre part, nous pouvons connaître Dieu, puisqu'il n'est ni intelligible ni sensible et que rien absolument ne lui appartient de ce qui appartient aux êtres. Il faut dire en vérité que nous n'avons pas de Dieu une connaissance fondée sur sa nature propre, car celle-ci est inconnaissable et elle dépasse toute raison et toute intelligence. (…) Il est objet d'intellection, de raisonnement, de science, de contact, de sensation, d'opinion, d'imagination, d'appellation, etc., et pourtant il n'est saisi ni par l'intelligence, ni par le raisonnement, ni par la parole. Il n'est rien de ce qui est, et on ne peut donc pas le connaître à travers rien de ce qui est, et il est pourtant tout en tout. Il n'est rien en rien et il est pourtant connu par tout en tout en même temps qu'il n'est connu par rien en rien». (Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948)

Ce texte du pseudo-Denys, est un écrit fondamental de la mystique chrétienne occidentale et pourtant il reste méconnu par la plupart des chrétiens. *La théologie mystique* de Denys l'Aéropagite, son œuvre la plus achevée, compte parmi les sources principales des plus grands exégètes et exerça une grande influence sur toute la théologie médiévale. Les différents noms et images de Dieu ne nous apprennent rien sur son essence car elle reste inaccessible à la connaissance rationnelle. Cette négation est le degré suprême de la connaissance de Dieu. Plus la connaissance est élevée moins il est possible de l'exprimer par des mots, la montée vers Dieu est donc une montée dans le silence et l'obscurité : « étant plongés dans l'obscurité au-delà de tout entendement, nous allons rencontrer non seulement la pauvreté des mots, mais l'absence totale de parole et de compréhension »

Au cœur de l'islam, c'est le *tasawwuf* (soufisme) qui représente le grand courant de la théologie négative musulmane avec l'ésotérisme chiite.

«Al-'ajz 'an al-idrâk idrâk» « L'impuissance à percevoir est en soi une perception »

Cette citation est typique du courant soufi. Le croyant soufi a compris qu'il y a quelque chose qu'il est incapable de comprendre. Et c'est là une connaissance/non connaissance » ou une savante ignorance : « On sait très bien pourquoi on ne saura jamais ». L'épistémologie soufie est imparable sur ce point : « Dieu ne peut aucunement être appréhendé par la connaissance, disait le cheikh al-Shâdhilî, car c'est par Lui que celle-ci est connue !»

Selon la tradition soufie, il y a trois sortes de langages (lisân) : le langage de la science, et c'est ce qui nous parvient par les instruments intermédiaires (wasâ'it) ; celui de la réalité (haqîqa) qui consiste dans les secrets ésotériques que Dieu nous fait parvenir sans intermédiaire ; et celui du Réel (al-Haqq) pour lequel il n'y a pas d'accès ». La conséquence qu'en tirent les maîtres c'est que « la connaissance de l'Unicité (tawhîd) ne regarde que Dieu ». En d'autres termes, «Celui dont l' tre précède l'existence de toute chose ne peut être perçu par l'intermédiaire d'aucune chose ».

« L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret ». (Anonyme soufiste)

Moïse Maïmonide, l'un des érudits les plus éminents et les plus influents de la tradition rabbinique, considéré comme le plus important philosophe et théologien juif du Moyen Âge, perpétua le débat en déclarant que «Dieu lui-même est l'impensable» mettant fin définitivement à toute théologie et exégèse comme «science de Dieu». L'œuvre majeure de Maïmonide *Le Guide des égarés*, considéré comme l'œuvre philosophique juive la plus importante de tous les âges, a vu le jour vers 1190. Son auteur, né en 1138 à Cordoue, nourri de lettres arabes et de philosophie gréco-romaine, pensait dans des catégories grecques, écrivait ses oeuvres en arabe et priait en hébreu. *Le Guide des égarés* inaugure dans le judaïsme une nouvelle ère : celle de la philosophie sacrée. Sans détours, Maïmonide expose son propos : la métaphysique, longtemps dédaignée par les juifs, est un chemin possible pour aller à la rencontre de Dieu, ce qui ne saurait s'accorder avec l'existence de Dieu professée par la religion.

Maïmonide introduit le dialogue des cultures, dialogue entre son propre judaïsme philosophique, d'une part, et l'hellénisme, l'islam et le christianisme, d'autre part. Contemporain des Croisades et de ses excès, il conclut que les religions dogmatiques sont tribales, loin de l'universel et doivent s'affranchir de tout fondamentalisme. Les dogmatiques ne laissent pas place à un vrai dialogue, mais à un affrontement.

Au fond, ce dialogue des cultures inspiré des stoïciens insiste sur la fraternité naturelle des hommes et la proximité de leurs aspirations culturelles et mise sur le recul de l'intolérance, la suppression du fanatisme, la disparition de l'exclusivisme religieux et, enfin, veut l'instauration de la paix des consciences et l'émergence d'une culture universelle unifiée, qui s'adresse à tous, en respectant les différentes traditions religieuses. Bien sûr, comme nous pouvons en douter, tout l'œuvre de Maïmonide fut brûlée, en 1233, sur la Place publique à Paris sur ordre de l'Inquisition.

Par la suite, le cardinal Nicolas de Cues (Cuse) (1401-1464) poussa l'audace jusqu'à affirmer en pleine Inquisition dans un traité qui s'appelle *De la docte Ignorance* que : «en réalité, il n'est connu que de lui-même». Aucun concept ne peut donc

l'exprimer ; il est inexprimable, indéchiffrable, il n'est pas un Néant puisqu'il transcende tout et pourtant il n'est pas séparé du monde puisqu'il est aussi immanent à tout et traverse l'essence de l'homme comme Mystère qui l'englobe.

Nicolas de Cues marque sans conteste la fin du Moyen Âge, et annonce le début de la Renaissance. Nicolas de Cues avance qu'il est impossible pour l'homme de construire une image parfaite et définitive du monde, car tout point d'observation est différent, et qui plus est, aucun n'est privilégié : « la machine du monde aura pour ainsi dire son centre partout et sa circonférence nulle part, puisque sa circonférence et son centre sont Dieu qui est partout et nulle part. » Nicolas de Cues eut l'intuition, cinq cent ans avant Heisenberg et son théorème de l'Incomplétude, que chaque point d'observation amène une perception différente. L'image de «la sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part» offre également avant l'heure de sa découverte officielle l'intuition d'un univers en expansion.

Parmi nos contemporains, Edgar Allan Poe y va de ce commentaire : « Je me suis imposé la tâche de parler de l'Univers physique, métaphysique et mathématique, matériel et spirituel : de son essence, de son origine, de sa création, de sa condition présente et de sa destinée. (…) Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'Infini. Le mot infini, comme les mots Dieu, esprit et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. » (Edgar Allan Poe, Eurêka cité in www.palbraffort.net/science_littérature, ch.3)

Car vient forcément le jour selon Malcolm de Chazal dans *Sens-Plastique* « où l'homme se voit tout à coup aux frontières de l'*Intraduisible*, au royaume de l'*Au-delà des mots*, aux pays de l'*Inexprimable*». Théologiquement et scientifiquement, nous retrouvons devant le même cul-de-sac. La complexité de la réalité ou de Dieu nous conduit au travers d'un réseau inextricable d'interrelations dont le nombre inouï aboutit à un enchevêtrement tel qu'il en impossible d'en comprendre le sens. Le scientifique Henri Atlan exprima cette difficulté en ces termes : « la complexité est un désordre apparent où l'on a des raisons de supposer un ordre caché ; ou encore, la complexité est un ordre dont on ne connaît pas le code». Il en est ainsi de Dieu, l'Unité primordiale est si complexe qu'il défie toute connaissance et analyse, de là le Mystère. Si bien que le réel-en-soi est un essaim de conjectures ambiguës et surtout paradoxales.

« Simultanément, l'Ordre impeccable de l'Univers a fait place à une combinaison incertaine et énigmatique d'ordre, désordre et organisation. (…) Si bien que toutes les avancées de la connaissance nous font approcher d'un inconnu qui défie nos concepts, notre logique, notre intelligence». (Edgar Morin, La Méthode-3, p.14)

La question posée est de savoir comment l'on peut parler de Dieu et donc affirmer quelque chose de Lui, sans entamer Son unité absolue ? Car affirmer quelque chose de Dieu suppose qu'on pourrait la nier. Les théorèmes de Gödel sont là pour nous rappeler que si l'on affirme que: “Dieu est puissant”, cela signifierait en fait à force de déduction logique à conclure que “Dieu n'est pas fort” puisque que toute proposition est à la fois vraie et fausse.

Parfois, il est nécessaire de laisser planer le mystère au lieu de vouloir absolument tout nommer. Par notre perception, nous constituons l'existence, certes, mais l'Univers est beaucoup plus que ce que nous en percevons. C'est un système ouvert et émergent. Il est le lieu où même l'imaginaire se perd dans les méandres de l'antimatière. D'ailleurs même la connaissance scientifique est provisoire puisque notre compréhension de l'Univers physique à l'aide des équations tant classiques que

quantiques sont aléatoires, tout aussi aléatoires que la poésie. Seule la beauté reste.

“Tout ce monde visible n’est qu’un trait imperceptible dans l’ample sein de la nature. Nulle idée n’en approche. Nous avons beau enflé nos connaissances au-delà des espaces imaginables, nous n’enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C’est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c’est le caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que cette imagination se perde dans cette pensée”. (Blaise Pascal, Pensée, œuvres complètes, Édition Gallimard, La Pléiade, Paris, 1954, p.1105)

Nous savons que pour les Grecs la principale caractéristique de l’Univers était sa beauté et cette beauté visible des astres rejoignait en émotion celle du calice d’une fleur en éclosion, le sourire d’un enfant et les formes proportionnées d’une statue d’Athéna ou du Parthénon.

Là tout n’est qu’ordre et beauté
luxe, calme et volupté.
(Baudelaire, L’invitation au voyage)

“ La beauté sauvera le monde.” ( Dostoïevski)

“L’invitation de Dostoïevski peut se formuler comme suit: agissons comme si la beauté devait sauver le monde. Cela seul importe. Et cela indique que nous soyons capables de dépasser les limites du quotidien, que nous surmontions notre peur de l’inconnu et, surtout que nous assumions toutes les contradictions que la grisaille des flots de l’existence nous dissimule et que la vie, en revanche, nous fait si souvent brutalement découvrir.(...) En brûlant, l’homme peut découvrir la beauté à travers la laideur, comme il peut découvrir le sacré dans les réceptacles de la souffrance.”

“Nous étions amenés à rechercher systématiquement la laideur, le mal, l’erreur en tout, mais certainement, pour la plupart d’entre nous, ce n’était qu’une bravade de désespoir, le masque sous lequel nous couvions notre déception de n’avoir pu trouver le vrai, le beau, le bien...” (Michel Mourre, 1951)

“Se ranger aux côtés de Dostoïevski pour soutenir que la beauté sauvera le monde revient évidemment à poser un acte de foi. Mais un acte de foi qui n’est et qui ne peut être porté par aucun dogmatisme. Un acte de foi dans la victoire de la vie sur l’existence.” (Alexis Klimov, Terrorisme et beauté, Editions du Beffroi, Québec, 1986.)

«La beauté est vérité, la vérité beauté.» (Keats)

L’expérience de la spiritualité directe avec son environnement peut se comparer à l’expérience personnelle envers la beauté du monde. Dans les deux cas, l’expérience directe induit dans l’être conscient des changements dans la manière de penser, d’agir et de ressentir. Cette expérience spirituelle rend donc possible l’unité et la solidarité entre le monde et le “Grand esprit” comme l’affirmaient jadis les Amérindiens; ce que la science d’aujourd’hui traduit en ces termes : c’est par l’homme, sa conscience, son langage que la nature dialogue avec elle-même : «quand je parle d’esprit, je ne parle de rien d’autre que de la nature, qui s’est réfléchie dans l’être qui parle, dans le corps parlant (…)» (Kirscher cité in Conche, 2005, p.194)

«À chaque époque, il faut tenter d’arracher la tradition au conformisme qui veut s’emparer d’elle». (Walter Benjamin)

«Toutes les théories scientifiques ne sont que des abstractions métaphysiques, (...) L’homme a besoin de quelque chose qui parle à son sentiment. Le sentiment dominera toujours la raison. Jamais la métaphysique ne disparaîtra». (Claude Bernard)

Ce sentiment de la métaphysique s’appelle la spiritualité et ce sentiment de la spiritualité s’exprime par la poésie. Car l’homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d’utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et autres. Si bien que ces abstractions métaphysiques scientistes comme

supersymétrie ou supercorde sont à prendre au même titre et au même niveau que toute mythologie ou religion parce qu'elles emploient le seul langage digne d'aborder l'indicible mystère : le langage de la poésie. Car tous ces langages ont en commun l'intuition poétique de notre essence et de notre devenir. Notre ignorance de la profondeur poétique de l'existence associée à notre mentalité fragmentaire occulte le fait qu'il y a une poésie latente en toute expression du langage.

C'est pour cela qu'il faut comprendre que tous les langages qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les *Upanishads*, le *Yi King* taoïste, le bouddhisme, le shintoïsme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le Coran, la Bible, la Torah y compris la théorie scientifique et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours.

Finalement le monde ne se réduit pas à sa dimension matérielle, à son espace-temps et soumis aux seules lois de la physique et de la chimie et de la règle à calcul. Pour plusieurs, une telle quantification de la vie provient d'une logique de mort axée sur la toute puissance de la valeur d'échange et la dissolution des liens humains qualitatifs. La logique quantique suppose le dépassement de la science elle-même, sa remontée vers une instance supérieure qui appelle la naissance d'une philosophie de l'humilité et du paradoxe.

L'expérience poétique nous révèle un monde organique métissé et ouvert plutôt que fragmenté et clos. La poésie est un processus dynamique d'appréhension du réel porté par un continuum entre toutes les composantes de l'Univers, de plus grand au plus petit, du visible à l'invisible. Ainsi la poésie est éternellement en devenir et établit une correspondance inclusive entre la l'homme et la nature.

Nous nous retrouvons finalement avec une pluralité de figures de la rationalité et de l'a-rationalité mais depuis les trois derniers siècles et encore aujourd'hui sous bien des aspects nous restons prisonniers d'une rationalité close incapable de prendre en charge les problématiques de l'imaginaire, du sacré et de la psychologie des profondeurs intimes de l'être, nous vivons sous le règne de l'«impoésie» pour reprendre le mot du poète Gilbert Langevin. *Pour sortir du XXe siècle* comme le suggère Edgar Morin, nous devons adopter une rationalité ouverte, sorte de posture intellectuelle qui reconnaît la légitimé et entreprend un dialogue avec les autres paroles qui donnent sens pour l'homme, les paroles philosophiques, artistiques, scientifiques, culturelles, poétiques et religieuses tout en étant conscientes de leurs limites et capable de reconnaître qu'elle ne pourra probablement jamais saisir l'infinitude de la réalité.

On peut comprendre la réalité totale comme un mille-feuille qui ne cesse d'être approfondi par l'activité réflexive. La science et la métaphysique n'y sont pas en conflit. Que vous preniez la physique, l'astrophysique, la biologie, la neurologie ou la théorie de l'évolution, vous aboutissez chaque fois à un autre niveau de réalité, dont on ne peut plus rien dire sauf qu'il existe. Dans la physique du XXe siècle, il y a seulement des enchaînements d'événements qui forment une structure spatio-temporelle qui est fondamentalement “passage”, “évolution créatrice”.

Cet enchaînement est caractérisé par une relation nouvelle : celle d'extension : le sens de cette expression signifie le fait qu'un événement contienne d'autres événements. Tout événement a pour parties d'autres événements et il est lui-même partie d'un autre événement, tel est le sens de ce mot dans la théorie moderne des ensembles que Nicolas de Cues à la fois mathématicien et théologien appelait jadis le « transvasement du Un en toutes choses en sorte que toutes

choses soient ce qu'elles sont».

Ainsi puisque "nous n'observons pas le monde physique" mais plutôt "nous y participons" (Heisenberg) peut être sommes-nous condamné à raconter plutôt qu'à expliquer ? Comprendre que nous sommes irrémédiablement "condamnés" au Mystère puisque l'Évolution est une montée incessante de conscience sous formes de «points de mémoires», elle ne peut culminer ni aboutir. Ici, nous pouvons le deviner, le physicien comme l'artiste et le théologien sont confrontés à l'aura de l'œuvre. Nous de même, où tout d'un coup, nous basculons spirituellement du côté de l'indicible ; comme si au-delà de l'œuvre ou de l'équation, nous sentions une présence fulgurante. Comme si par magie, l'œuvre comme l'Univers figurait une mise en abîme du divin qui se fait chair. Maintenant nous savons que nous ne connaîtrons jamais l'Un bien que nous en sentions intuitivement la présence en nous dans «l'espace du cœur».

«Aussi vaste que l'espace qu'embrasse notre regard est cet espace à l'intérieur du cœur» (Upanishads VIII 1,3)

En bref, nous avons été formés et éduqués à être des intellectuels et non des poètes et plus nous cherchons à combler le «vide» blanc par des mots ou des images plus le charme contemplatif de la toile s'évanouit. Le vide est plein de silence. C'est dans le silence que l'intelligence se fortifie car il existe un dynamisme du silence qui éveille l'intelligence sensible qui permet de saisir l'intuition inhérente à toute œuvre. Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaita ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire «faire de sa vie un poème». Et l'œuvre d'art à venir sera plus que jamais la construction d'une vie passionnante, l'acte de créer.

Car «faire de sa vie un poème» est un acte de la volonté. Si «on ne naît pas homme ou femme mais on le devient» alors l'homme, au départ vague et indéterminé, doit participé à son émancipation et se présenté comme un horizon que l'on ne peut pas perdre de vue sans s'annuler soi-même. Action comme volonté dynamique d'un oui à la vie et aux êtres puisque comme le prophétise Bouddha : «Tous les êtres aspirent au bonheur, que ta compassion s'étende à eux tous».

« Entends-tu dans tout le chaos du présent le rythme secret de la vie ? (Karl König)

Ne pas connaître le Mystère, n'empêche pas d'aimer. Heureusement qu'en deçà des religions existe l'expérience personnelle comme mode d'accès à une sagesse à défaut de divin. De tout temps, la spiritualité a désigné la revendication de l'individu envers une manière de vivre et d'agir en vue de réaliser la perfection de son être.

«Celle-ci (spiritualité) est entendue comme un lieu de liberté personnelle, d'intériorité donc d'authenticité. La relativisation des pratiques religieuses se fonde sur le droit que chacun estime avoir de rechercher librement parmi diverses expériences spirituelles. Il semble donc exister une dissociation de plus en plus grande entre l'appartenance à une communauté croyante et la quête d'une expérience particulière où chacun peut réinvestir sa subjectivité dans un «croire» mouvant mais toujours à la recherche d'un sens. (Michel Meslin, De l'expérience spirituelle in Le livre des sagesses, p. 1602)

La spiritualité, comme on le voit, réfère à une démarche immédiate, vécue et réfléchie de soi à la rencontre de l'autre en deçà des dogmes et des institutions religieuses qui eux, impliquent une connaissance l'autre (altérité) qui passe par l'intermédiaire d'un être sacré. Cet élan spirituel est vraiment source de liberté car il permet à l'individu de revendiquer sa

compétence et finalement de prendre le risque de répondre de lui-même devant Dieu.

Plus de deux milles ans avant le Christ, Ptah Hotep (- 2 450 ans) fait appel à l'humilité, la douceur, la non-violence, la générosité, l'honnêteté, la probité, la responsabilité, l'équité, l'amour de l'instruction et finalement l'amitié entre les personnes et les peuples. Enfin, il nous demande d'adhérer à son code d'éthique non pas comme un croyant appartenant à une religion mais comme un homme sage, digne représentant du genre humain. Ces préceptes laïques d'une humanité pacifiée furent transmis à travers les siècles et les civilisations; nommons la réforme des normes sociales à Sumer par le code d'Ouroukaniga (-2 300), le chant égyptien de la sagesse du plaisir d'Antef (-2 100), la philosophie épicurienne et stoïcienne et une quantité d'autres codes moraux qui s'échelonnent jusqu'à la naissance de la morale chrétienne et musulmane mais cette fois-ci intégrée à un code religieux.

«Le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à éprouver». (Alan Watts)

Et cette réalité s'éprouve dans l'amour qui introduit dans notre conscience une conception de la vie qui échappe complètement à notre sensibilité naturelle et à notre intelligence. Ce que Pascal analysa finement comme l'intelligence du cœur possédant sa propre logique :

«Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point : on le sait en mille choses» (Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes de Pascal, Éditions de la Pléiade – Gallimard, 1957)

Quand la raison bute sur la réalité de l'homme face au néant, incapable de se saisir au milieu de rien et de tout, c'est alors que l'homme atteint de désespoir existentiel risque d'être englouti par l'insécurité radicale d'un monde qui lui échappe dans une fuite sans fin. Par contre, le cœur lui connaît la grandeur de l'homme ; plus qu'un organe essentiel, c'est aussi un centre efficient où réside l'esprit intuitif capable d'aimer.

«Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison mais encore par le cœur. (…) C'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. (Pascal, Pensées 282)

La raison se doit de saisir ce que le cœur aime. Car cet amour est à la fois ce qui nous englobe et transcende toutes les antinomies : réalité versus imaginaire, être/non-être, matière/antimatière, raison/intuition, etc.

Ainsi, nous revenons aux fondements mêmes de l'expérience spirituelle soit une recherche de l'amour en soi qui débouche sur l'extériorité par la reconnaissance de l'autre qui permet d'échapper à l'enfermement sur soi et qui donne un sens à l'expérience spirituelle. Ainsi l'être est porteur d'une mystique de l'intériorité qui débouche sur une volonté d'accomplissement de ses idéaux comme expérience de vie. L'attitude contemplative jette la base sur laquelle les forces vitales s'appuient pour surmonter l'incertitude, la crainte et finalement triompher du désespoir.

C'est un «oui à la vie» intime qui débouche sur la rencontre de l'Autre comme expérience fondamentale de notre espèce, tel est le message oublié des prophètes, l'amour de la vie engendre l'amitié entre les hommes.

C'est d'ailleurs notre seule arme contre le mal. Les religions dogmatiques, les idéologies politiques n'ont pu le combattre, tandis que les philosophies de l'histoire et les doctrines révolutionnaires ont été incapables de le justifier. La solidarité entre les hommes et l'action concrète contre l'injustice, voilà le défi à relever pour anéantir le scandale du mal et son incompréhensibilité. Car toute la stratégie du mal réside dans la séparation ; l'étymologie du Diable comme prince du mal l'illustre parfaitement puisqu'il dérive du grec *diaballein* qui signifie «désunir.»

Traverser l'épreuve du mal c'est apprendre à combattre l'exclusion, la discorde et s'affirmer comme une personne dont

la volonté s'élève contre ce qui nie sa liberté, y compris, combattre sa propre liberté de faire le mal. Et il n'est pas nécessaire d'attendre que l'autre s'y engage pour nous-mêmes s'y mettre.

«Si le mal est d'abord le mal que l'homme fait à l'homme, alors la responsabilité éthique, en face de l'autre homme, constitue la voie prioritaire de la résistance à toutes les figures hideuses du mal. Le refus du mal est ainsi d'abord le souci de l'autre et le respect de son altérité…» (Philippe Fontaine, La question du mal, p.122)

«Cette éthique mystique de l'amour» infuse à l'être la liberté nécessaire à la coopération entre les hommes et leur solidarité envers le mouvement de l'existence, tel Paul Claudel :

«Ce que peindront mes odes, c'est la joie d'un homme que le silence éternel des espaces infinis n'effraie plus, mais qui s'y promène avec une confiance familière. Nous n'habitons pas un coin perdu d'un désert farouche et impraticable. Tout dans le monde nous est fraternel et familier».

Allez en paix, chacun chantant son épode intime.  Et surtout n'oublions pas  :

**"Il se peut que l'Univers soit non seulement plus extraordinaire que nous le supposons mais bien plus extraordinaire que nous ne pouvons le supposer." (J.B.S. Haldane)**

ANNEXE

Continuité mytho-historique.

Puisque «L'histoire n'est que l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité» selon Esquinos, il nous serait alors possible d'établir une certaine continuité historique, en voici une brève tentative pas du tout exhaustive

De la préhistoire à l'Antiquité

Au Paléolithique, le communisme primitif axé sur la solidarité, il n'existe pas de propriété privée, d'industrie, de commerce, et probablement peu de conflits armés, de hiérarchie sociale.

Les profits de la chasse étaient redistribués équitablement entre les membres, sauf les parties servant au repas sacré pris en commun. Le totem collectif (exemple: le clan de l'Ours des cavernes)  est l'archétype primitif et fondamental de la notion de Dieu. Parmi ces actes mythiques, le repas rituel ( la Cène), où la chair et le sang de l'animal totémique (Eucharistie) sont partagés, permet à Homo érectus de participer à la nature "divine" de l'Ours, de canaliser la pulsion de l'agressivité mortifère vers la vie : eux-aussi devaient mourir, mais en sublimant l'Ours-totem, ils étaient associés à sa vie et en mangeant la chair, en buvant le sang de l'animal défunt, l'Ours mythique pouvait ainsi renaître, ressusciter dans une vie nouvelle, immortelle par la répétition éternelle du rituel.

L'absorption de la moelle des os et du cerveaux (la substance divine) avec la même finalité que celle observée dans le sacrifice de l'animal : Dieu (animal-totem) et l'homme ne peuvent mourir car leur substance ( ce qui est en soi, ce qu'il y a de permanent dans les choses et êtres qui changent) est continuellement absorbée (vie éternelle). Dieu, en l'occurrence l'ours, était sacrifié pour que l'homme puisse en retirer la

puissance. Tel est le sens encore de nos jours de l'eucharistie,

Les contes mythologiques sont parsemés de descriptions des phénomènes naturels; ils sont des compilations d'expériences face aux rythmes de la nature. Les formes les plus récentes du récit ont une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. On assiste à la confiscation du savoir astronomique par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques animaliers, accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques

Les travaux récents des archéologues contemporains ont rendu de plus en plus plausible la thèse suivante: les alignements mégalithiques ouest-européens sont des ruines d'anciens observatoires astronomiques préhistoriques; ces alignements sont plus anciens que les sources écrites égyptiennes et mésopotamiennes, attestant la présence d'une science astronomique par conséquent, le néolithique disposait d'un savoir astronomique poussé avant l'Antiquité. L'harmonie est cosmique donc immense, infinie et le temps cyclique comme les saisons.

Les religiosités antiques étaient cycliques dans le sens où elles procédaient d'une observation du mouvement des astres, observation qui permet de constater le déroulement de cycles de 36 ans et de 25.920 ans, chiffres qui apparaissent dans les spéculations d'Héraclite d'Ephèse. Cette cyclicité se repère également dans les formes tardives de la religiosité antique, où apparaissent des figures de “sauveurs”. Ces figures ont été étudiées par le philosophe catholique germano-italien Romano Guardini. Ce dernier a constaté que tous les “sauveurs” pré-chrétiens ou non chrétiens (Mithra, etc.) reconduisaient les hommes dans le giron de la nature, dans ses rythmes cycliques. Seul le Christ, qui dit justement n'être pas de ce monde, brise le lien entre la nature et les hommes, fracasse les cycles et inaugure l'ère des “lignes”, soit de la vision linéaire de l'histoire. Il les sauve ainsi de l'imbrication inéluctable dans les cycles naturels. D'un point de vue païen et révolutionnaire-conservateur, on peut dire que de cette façon le christianisme a ouvert la boîte de Pandore et permis l'éclosion de tous les subjectivismes, y compris les plus délétères. Romano Guardini avouait même que les progrès techniques avaient été rendu possible parce que le christianisme avait vaincu le respect craintif que cultivaient les Anciens à l'égard des rythmes naturels et cosmiques.

Le mythe du déluge naît chez les Sumériens, repris par les Babyloniens : Dieu prévient Utnapishtim et lui conseille de construire un bateau pour sauver un certain nombre d'animaux. Puis vient une pluie torrentielle pendant sept jours, puis le bateau débarque sur le mont Nishir. Utnapishtim lâche une colombe et, peu après, une hirondelle mais les oiseaux reviennent. Finalement il lâche un corbeau qui ne revient plus. Le Veda indien reprend le mythe, puis les Grecs et les chrétiens qui recopient cette légende dans la bible. “Encyclopædia Universalis”, “Au cœur des mythologies” Lacarrière

Le culte du Soter c'est-à-dire le sauveur serait né en Mésopotamie La mort de Marduk était célébrée entre le quinze et le vingt mars. Sa passion était racontée dans son évangile: capturé par ses ennemis, il était conduit sur une montagne et après avoir mis sur sa tête une couronne de feuille d'acanthe on lui faisait un procès qui se terminait par sa condamnation à mort. Ses ennemis, pour être sûr qu'il était vraiment mort, le perçaient avec une lance.
Sources www.bible.chez-alice.fr: “Cylindre de la tentation” British Museum Londres, Encyclopædia Universalis, http://cdli.ucla.edu/

Le “Sôtêr” comme Marduk, Osiris, Ahura Mazda, Isis, Horus, Adonis, Ishtar, Sérapis, Cybèle, Déméter Prométhée et bien sûr Mithra et le Christ : un fils divin mourant pour l'Humanité est connu dans toutes les régions du Proche et Moyen-Orient.

Celui-ci était à chaque fois tué par les hommes après avoir subi une Passion. Trois jours après sa mort, il descendait aux enfers pour montrer qu'il était le maître de la mort puis il ressuscitait pour retourner dans le monde des dieux. Chaque secte établit un évangile qui racontait la vie et les sermons du sauveur descendu sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes qui pourront donc accéder à une vie éternelle dans un paradis après leur mort. Le système se diffuse rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen Orient et surtout en Grèce où il est encouragé par Alexandre le Grand qui se déclare lui-aussi sauveur du genre humain.

Culte de Horus (KRST) en Égypte est né de la vierge (Isis) le 25 décembre (Tybi) (solstice d'hiver) dans une grotte ou une crèche, sa naissance a été annoncée par une étoile à l'Est et attendue par trois hommes sages (Mintaka, Anilam, Alnitak). Horus a été baptisé par "Anup le baptiseur" qui engendrera "Jean le baptiste" . Sources www.bible.chez-alice.fr: "Le livre Égyptien des morts" Massey, "Livre des morts des anciens égyptiens" Kolpaktchy, "Au cœur des mythologies" Lacarrière, "Désillusions et mythes de la Bible" Lloyd Graham, "Encyclopædia Universalis", "le livre que Votre Église ne veut pas que vous lisiez" Churchward, "Ancient Egyptian Myths and Legends" Lewis Spence, "The light and islamic review

Culte de Krishna ou Christna, huitième incarnation de Visnu : (Krishnaïsme) des Védas hindous qui donnera son nom à Jésus-Christ (Jezeus Krishna):
* Son épithète personnelle était," "le fils éternel"," le "Père"., "KRST", "Krishna", "Christna"
* Sa naissance était attendue par des sages, des hommes sages et des bergers
* Il se présenta avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe
* Il s'appelle dieu des bergers
* Il fut persécuté par un tyran (Kamsa) qui ordonna le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.
* Il était de naissance royale
* Il fut baptisé dans un fleuve (le Gange).
* Il effectua miracles et merveilles.
* Il ressuscitait les morts et guérissait les lépreux, les sourds et les aveugles.
* Il utilisait des paraboles pour enseigner au peuple la charité et l'amour.
* Il fut transfiguré devant ses disciples.
* Dans certaines traditions, il fut crucifié entre deux voleurs
* Il ressuscita d'entre les morts et monta au ciel
* Il est la seconde personne de la trinité et s'est proclamé lui-même "la résurrection" et "la voie vers le Père". * Ses disciples lui donnèrent le nom de "Jezeus" qui signifie "pure essence"
Sources www.bible.chez-alice.fr: "Encyclopædia Universalis", "La Bible dans l'Inde" Jacolliot,

La Perse mit au monde le diable avec la zoroastrisme qui envahit le Moyen Orient et contaminera le christianisme naissant via les Esséniens et les écrits de Mani influencèrent également l'islam. La vie éternelle, le paradis, le purgatoire et l'enfer sont d'inspiration iranienne.

Le culte de Mithra, Dieu-Soleil bat son plein en Perse. Les prêtres célébraient l'office par le pain et le vin "Celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui (Zarduhst)". Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Son culte comprend un repas et un baptême.
* Il est né d'une vierge le 25 décembre.
* Il était considéré comme un grand professeur et un maître itinérant.
* Il était appelé "le Bon Berger."
* Il était considéré comme "la Voie, la Vérité et la Lumière."
* Il était encore considéré comme "le Rédempteur," "le Sauveur," "le Messie."
* Il était identifié à la fois au Lion et à l'Agneau.
* Son jour sacré était le dimanche, le "jour du Seigneur"
* Il avait sa fête principale à la date qui allait ensuite devenir

Pâques, correspondant à sa résurrection.
* Il avait 12 compagnons ou disciples.
* Il effectuait des miracles.
* Il a été enterré dans un tombeau.
* Après trois jours, il s'est relevé.
* Sa résurrection était célébrée chaque année.
* Sa religion comportait une eucharistie ou "dîner du Seigneur".

Les paroles de la Cène sont empruntées à celle des sectateurs de Mithra. L'Église de Rome fait correspondre la date de naissance de Jésus-Christ avec la naissance de Mithra, dieu qui était célébré le 25 décembre au solstice d'hiver. Voir Natale "Natale" qui donnera "Noël" en français est le nom latin de la fête du solstice d'hiver: le 25 décembre le soleil semble reprendre vie quand les jours s'allongent à nouveau. Plus tard, les chrétiens feront naître JC à cette date pour court-circuiter la fête païenne

Rédaction du papyrus égyptien "Amen-em-ope"dans lequel les auteurs de l'Ancien Testament se sont inspirés ou ont recopié des passages entiers comme dans: Gen XVII.5, XLII.23, XIX.14, XXV.25, Deut, Juges, Samuel, Rois, Job, Psaumes, Prov, Eccl, Jérém,... Le mystère de la côte d'Adam est aussi "emprunté" au poème sumérien "Enki et Ninhursag": c'est là où est le mal d'Enki.

La venue d'Abraham en Égypte coïncide avec la première période intermédiaire donc la fin de la période des pyramides . Il est remarquable de constater à quel point les idées de conscience individuelle et les principes humanitaires existaient dans ces deux pays : la Mésopotamie et l'Ancienne Égypte ainsi que la notion de renaissance spirituelle donc une vie après la mort. Étrange également que le fondateur du peuple hébreu ait reçu ce message qui parle d'une postérité universelle aussi nombreuse que les étoiles du ciel et qui concerne " toutes les nations de la Terre " Au fond Abraham continue et prolonge la doctrine d'IMHOTEP. Source www.bible.chez-alice.fr: "The wisdom of Egypt & the Old Testament" W.O.E. Œsterley D.D. professeur d'hébreux université de Londres.

Celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er qui fonda le royaume d'Akkad est retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis sera l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour Moïse Les auteurs de l'Ancien Testament se sont fait prendre, là, "les doigts dans la confiture": ils ont recopié la légende du roi Sargon en détail en précisant que le berceau était calfaté par du bitume pour le rendre étanche. Le bitume (pétrole brut) est un matériau très courant en Mésopotamie dans le pays du roi Sargon. Il est totalement inconnu en Egypte. "Sargon d'Akkad : Abandonné par sa mère dans une corbeille de roseaux qui est confiée au fleuve, le nouveau-né est recueilli et adopté par un jardinier. La faveur de la déesse Ishtar fait plus de lui un échanson à la cour de Kish puis un prince." Sources www.bible.chez-alice.fr: Encyclopædia Universalis, Jean Bottéro, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

L'histoire des tablettes divines rapportées de la montagne a été empruntée au dieu babylonien Nemo, Les dix commandements au code babylonien d'Hammourabi, la naissance dans le panier au roi akkadien Sargon 1er. L'Esther du livre d'Esther vient de la déesse égyptienne Ishtar. En octobre 2002, le Vatican a reconnu, (entre autre) que les dix commandements n'ont jamais été dictés par Dieu à Moïse. Sources www.bible.chez-alice.fr: "La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie" Israël Finkelstein (directeur de l'institut d'archéologie de l'université de Tel-Aviv) et Neil Asher Silberman (directeur historique au Enasme Center for Public Archeology and Heritage Presentation de Belgique) Bayard Éditions, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

Les sectes monothéistes qui attendent le Messie ou qui

affirment qu'il est déjà venu pullulent et vont proliférer autour du Ier IIe et IIIe siècle: Audiens, Apolinnariens, Ariens, Baptistes, Batrachites, Borborites, Corpocratites, Donatistes, Ebionites, Encratites, Enthousiastes, Esséniens, Euchites, Eunomiens, Hermogéniens, Hydroparastates, Macédoniens, Mandéens, Manichéens, Marcéliens, Marcionistes, Masbothéens, Messaliens, Montanistes, Nabatéens, Nazaréen, Naziréen, Novatiens, Ophites, Orphites, Papianistes, Pauliens, Pauliniens, Pépuzites, Photiniens, Phryges, Pneumotaches, Priscillanistes, Sabatiens, Sabéens, Saccophores, Tascodrogites, Tessarécédécatites, Tétradites, Valentiniens... qui pratiquaient plus ou moins la Torah. Arrive Paul qui simplifie tout ça en ne demandant à ses disciples que la conversion intérieure et le baptême. Paul annonce la venue d'un messie intemporel: Christ (du grec “khresto”: oint et consacré). C'est un succès et le mouvement “chrétienté” s'étend rapidement autour de la Méditerranée, souvent aux dépens des autres sectes déclarées hérétiques.

Le Maître de justice de la secte des Esséniens a douze disciples, il passe pour le Messie descendant de David, est persécuté, torturé et exécuté comme martyr de la foi et devait ressusciter. Il fonda une Église dont les fidèles attendent son retour. Sources www.bible.chez-alice.fr: A. Dupont-Sommer “Aperçus préliminaires sur les manuscrits de la Mer Morte”, Encyclopædia Universalis, “Le monde de la Bible” N°107 novembre décembre 1997

D'après les écrits de Qumran, le messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, est rejeté et mis à mort par les romains puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples. Cette histoire inspirera, plus d'un siècle plus tard, les auteurs du Nouveau Testament. Sources www.bible.chez-alice.fr: “L'Autre Messie”, Israël Knohl Directeur du département biblique à l'Université hébraïque de Jérusalem: (Albin Michel). “Il met notamment en évidence, pour la première fois, des correspondances extrêmement troublantes entre la biographie de Jésus et celle du leader messianique qui l'a précédé d'une génération : Ménahem l'Essénien” et pour cause... , “Le Monde” 25 décembre

Jésus de Nazareth n'apparaît nul part dans les manuscrits de la Mer Morte dont les derniers ont été écrits en 68 après JC. Source www.bible.chez-alice.fr: Herschel Shanks “L'énigme des manuscrits de la Mer Morte”

La rédaction de l'évangile de Matthieu vers 165 complète l'histoire du Christ de Paul en s'inspirant du Maître de justice des Esséniens (mort en -65), du messie de Ménahem (mort en -4), d'Horus, de Mithra, de Krishna et d'un tas de légendes de l'époque pour lui donner un aspect historique et la faire correspondre, autant que possible, aux prophéties de l'ancien testament.

Les auteurs décrivent l'étoile qui guide les mages pour répondre à la prophétie comme avant lui, Horus, Bouddha, Krisna, Alexandre. Pour donner du poids à leur histoire, les Évangélistes font naître Christ d'une vierge comme avant lui Attis de Phrygie, Dyonisos/Bacchus, Horus/Osiris, Krishna, Mithra, Persée, Zarathoustra, Bouddha (dans la Lalita Vistara). Les auteurs continuent de plagier en faisant le “père” de Christ: Joseph (qui veut dire “constructeur”) un charpentier comme avant lui Krishna et Horus. Ils récupèrent la légende ( le massacre des innocents par Hérode) du tyran Kamsa qui, en 1500 av JC avait persécuté Krishna et ordonné le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.

Comme Krishna, le Christ guérit les malades, il accomplit des miracles. Comme Horus/Osiris, Mithra et le maître de justice des Esséniens, il a 12 disciples. Comme Bouddha, il a nourri les masses avec un petit morceau de pain recopiée sur la légende de Bouddha qui guérit les malades, nourrit 500 personnes à partir d'un “petit panier de gâteaux”. De plus les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser

une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Comme Osiris/Horus il fait un sermon sur la montagne. Comme la légende de Dionysos, il transforme l'eau en vin aux noces de Cana. La légende d'Horus/Osiris (dieu égyptien qui ressuscite El-Azar-us, d'entre les morts) est reprise par le Christ. Le traître Judas ressemble étrangement au traître Devadatta qui trahit Bouddha Comme Marduk, Dyonisos/Bacchus, Attis de Phrygie, Horus/Osiris, Krishna, le Christ meurt sur la croix, entre deux voleurs, il est mis au tombeau trois jours puis il ressuscite.

Bouddha est invité par un prêcheur et sa femme qui a fait quelques gâteaux. Le prêcheur lui fait remarquer que ce sera insuffisant pour nourrir les 500 moines qui les accompagnent. Ils mettent les gâteaux dans un bol et le bol fournit des gâteaux sans fin, assez pour nourrir tout le monde et il en reste encore. Alors, il jettent le bol dans le Jetavana. De même les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Bouddha a été crucifié, il a souffert 3 jours en enfer et il a ressuscité. Il meurt à quatre vingt ans. Ses prédications seront les piliers fondateur du bouddhisme qui connaîtra et connaît toujours un vaste succès à travers le monde. Dans la biographie légendaire de Bouddha (Lalita Vistara) il est né de sa mère: la reine Maya, restée vierge. Source www.bible.chez-alice.fr: "Encyclopædia Universalis", "Suns of god, Krishna, Bouddha and Christ Unveiled" S Acharya, "Pagan christ" John M. Robertson, "The life of Buddha as legend and history" Edward J Thomas p246, "Narrativity in Biblical and relative texts" L. Martin C.Scott p92, "Bouddhisme et Nouveau Testament" R. Stehly, "Les vierges mères et les naissances miraculeuses" P. SaintYves. The Argument from the Bible (1996) By Theodore M. Drange

Ce n'est que sous Constantin, au IVe siècle que l'Église a adopté la croix: symbole égyptien, symbole de Mithra et de Tammouz pour augmenter l'impact de l'image du Christ. L'Église a commencé à représenter Jésus sur une croix en T au IVe siècle puis la croix a été allongée pour être mieux vu, on a ensuite rajouté un support pour les pieds puis les premières croix telles que nous les connaissons sont apparues au Ve siècle.

Mani, né vers 240 à Bagdad, prêche sa doctrine, on le dit né d'une vierge, auteur de guérisons et d'exorcismes. On l'appelle le Sauveur, le Seigneur. Il est emprisonné, battu à mort, écorché et décapité. Mais son influence : le manichéisme et son dieu mauvais se répand et contamine la chrétienté naissante dont Saint Augustin et l'islam Le mot Satan vient de Seth ou Sat: principal ennemi d'Horus dans la mythologie égyptienne.

L'Église adopte le nom de Jésus-Christ lors du Concile de Nicée (325) et elle adopte la forme du dieu égyptien Sérapis barbu et chevelu. L'aura solaire qui entoure la tête du Christ est d'inspiration égyptienne.

Certains historiens relatent que vers 364, les chrétiens venaient adorer, près de Sébaste en Samarie, le corps de Jésus jusqu'à ce que l'empereur Julien fasse ouvrir le tombeau, brûle le corps et disperse les cendres. L'Église inventa alors l'Ascension corporelle (fumée) de Jésus vers le ciel.

L'histoire de la Vierge Marie (tiré du nom égyptien Mari-Amon) est fixée en 431 (St Célestin 1er). Le dogme de l'Immaculée Conception date de 1854.

À vous de poursuivre.

Les propos tenus dans ce livre sont redevables en grandes parties à des écrivains, exégètes et théologiens sans oublier des artistes et scientifiques de grande envergure dont l'érudition fut reconnue à maintes reprises. Je ne peux passer sous silence la contribution importante d'auteurs comme Mircea Éliade, Otte, Eugen Drewermann, Hans Küng, Guitton, Charron, Thierry Magnin et bien d'autres, puisque chacun avec leur «pierre philosophale» inédite, ont contribué à édifier mes notes de lectures comme un mortier solidifiant le corpus de l'essai ici présenté.

Bibliographie

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris 1953

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXI$^{e}$ siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Boubakeur D., Dieu chez les Musulmans, in Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XX$^{e}$ siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992

Bryson Bill, Une histoire du tout ou presque Éditions Payot, Paris, 2007

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XX$^{e}$ siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carlier Pierre, Le IVe siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre, Paris, Points-Seuil, 1995

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 », Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris 1995

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007,

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XX^e siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993

Drewermann Eugen, Le Mal, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 96.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988

Élie Robert, «Rupture», la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936,

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000

Festugière André-Jean, Hermès Trismégiste, Les Belles Lettres, "collection des universités de France" (Budé), 1945-1954, rééd. 1960, rééd., 2002 et 2003.

Festugière André-Jean, Hermétisme et mystique païenne, Aubier-Montaigne, 1967

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Editions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Frazer J.G, Le Rameau d'or, 4 vol., éditions Robert Laffont, Paris 1981

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Edition Complexe, Paris, 1975

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guiraud F., Schmidt J., Mythes et mythologies, Éditions Larousse-Bordas, Paris, 1996

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1996

Gutmann Joseph, Manuscrits hébreux, Éditions du Chêne, Paris, 1978

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975

Jacob F., Le Jeu des possibles, Éditions Fayard, 1981.

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963

Jung C.G., Mysterium conjunctionis Tome 1-2, Éditions Albin Michel, Paris, 1982.

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture

en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue «Verso, arts et lettres», Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Édition Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Edition Robert Laffont, Paris 1993

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XV$^{e}$ – XVIII$^{e}$ siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, 1974, Paris.

Mundel Khân Gabriel, Mahomet, le prophète, Éditions Acropole, Paris, 2002

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal,
1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade – Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasmussen, 2004

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988.

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, 1973, Montréal

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Marshall Sahlins

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Ségal Abraham, Abraham, Enquête sur un patriarche, Éditions Bayard, Paris, 2003.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000,

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement – Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Vermaseren M., Mithra, ce dieu mystérieux, Éditions Sequoia, Paris-Bruxelles, 1960

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols – Punks not dead – Édition La Mascara, Valence, 1995.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse,
1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XX$^{e}$ siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XX$^{e}$ siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse,

Paris 1999.

Weinberg Steven, Le rêve d'une théorie ultime, Éditions Odile Jacob, Paris, 1997.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Source électronique

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bédard Jean, Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance, http://www.revueliberte.ca/252_bedard.html.

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Carfantan Serge, Philosophie et spiritualité, http://sergecar.club.fr

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education.

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.